



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

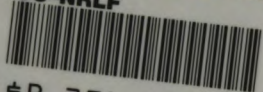
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

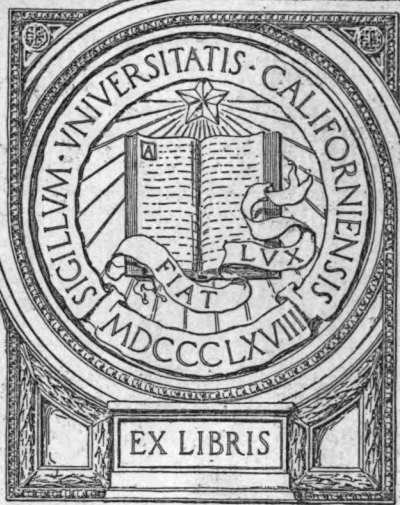
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

UC-NRLF

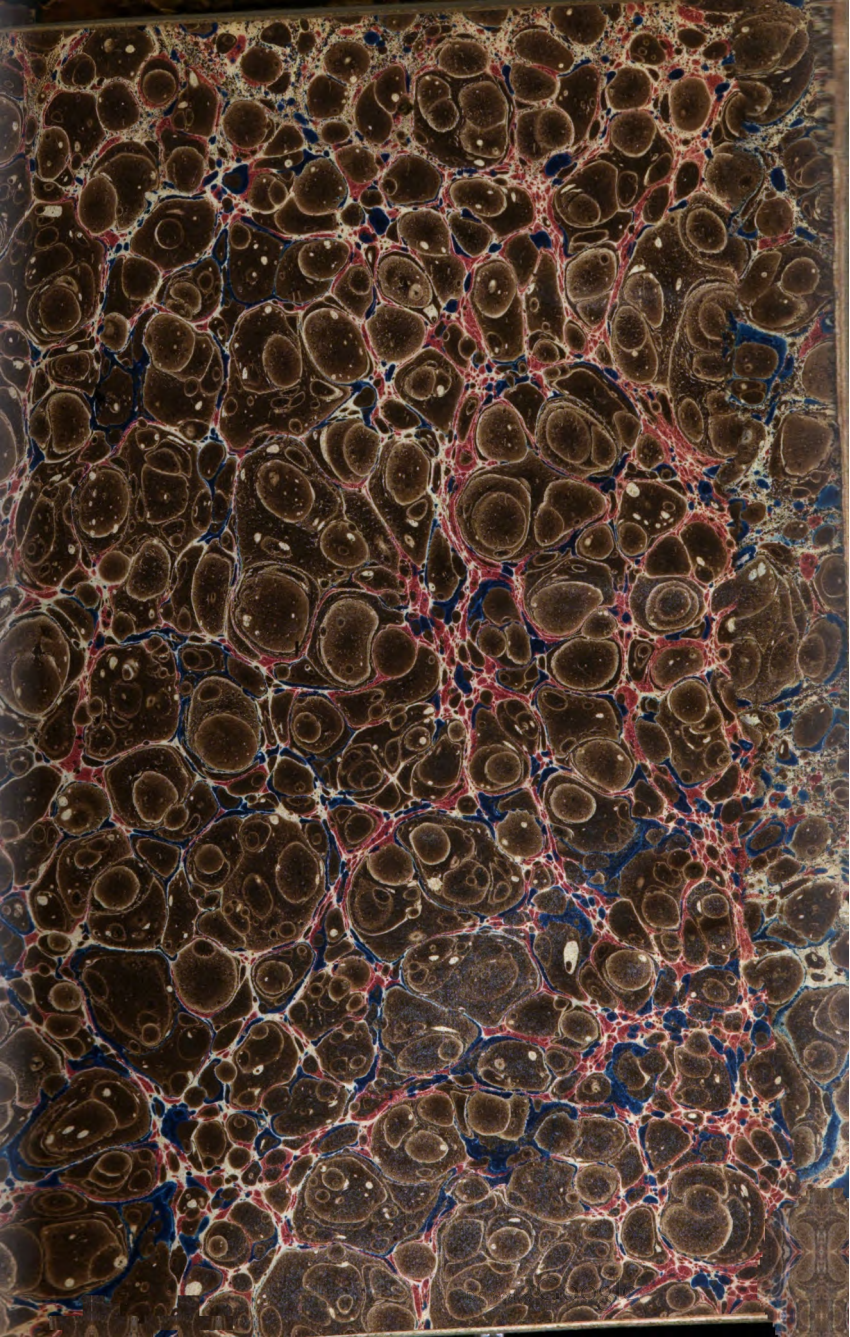


\$B 296 829

ALUMNVS BOOK FVND

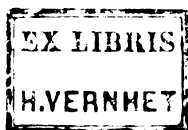


EX LIBRIS



MARIE
DANS LES CIEUX

I



APPROBATION

PIERRE-LOUIS PARISIS, par la miséricorde de Dieu et la grâce du Saint-Siège apostolique, évêque d'Arras.

L'ouvrage intitulé **MARIE DANS LES CIEUX**, ou Splendeurs célestes de la sainte Vierge, par **M. Paul Sausseret**, curé de Dampierre, ne renferme rien de contraire aux enseignements de l'Eglise. Il est le fruit de profondes études et d'une tendre piété envers Marie. Sa lecture sera utile aux personnes d'une piété solide et éclairée.

Donné à Arras, le 8 décembre 1852.

† P.-L., ÉVÊQUE D'ARRAS.

Par mandement,

TERNINCK, ch. sec. gén.



MARIE DANS LES CIEUX

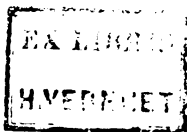
SPLENDEURS CÉLESTES

DE LA SAINTE VIERGE

PAR M. PAUL SAUSSERET

AUTEUR DES FIGURES BIBLIQUES ET DU CULTE CATHOLIQUE DE MARIE

TOME PREMIER



Signum magnum apparuit in cœlo : mulier amicta sole, et luna sub pedibus ejus; et in capite ejus corona stellarum duodecim.

Un grand signe a paru dans le ciel : une femme revêtue du soleil, ayant la lune sous ses pieds, et sur sa tête une couronne de douze étoiles. APOC. XII, 1.

GLOIRE A DIEU • HONNEUR A MARIE

SOCIÉTÉ DE SAINT-VICTOR POUR LA PROPAGATION DES BONS LIVRES

PARIS

LIBRAIRIE CENTRALE DE LA SOCIÉTÉ
RUE DE TOURNON, n° 46

PLANCY

SIÈGE, DIRECTION, IMPRIMERIE ET
LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ

1855

PROPRIÉTÉ

100 000
A. 100 000 100

Plancy. Typ. de la Société de Saint-Victor. — J. COLLIN, imp.

AUX PRÊTRES

AUX FIDÈLES

AUX COMMUNAUTÉS D'HOMMES ET DE FEMMES

A TOUS CEUX ET A TOUTES CELLES

QUI AIMENT MARIE

—

PUISSE CE LIVRE LA FAIRE CONNAITRE ENCORE MIEUX !

LA LEUR FAIRE AIMER D'AVANTAGE !

474441

PRÉFACE

L'ouvrage que nous osons encore offrir au public religieux a été annoncé par nous dans la préface du *Culte Catholique de Marie*.

Nous avons dit qu'il serait à nos précédentes publications ce que le sanctuaire est à nos temples, ou bien encore ce que le comble est à un édifice. Nous pourrions dire aussi que les symboles empruntés à l'histoire naturelle et à l'histoire judaïque sont comme la première et la seconde heure du jour radieux de Marie; que le culte qu'elle reçoit dans l'Église chrétienne en est la troisième heure, et que la gloire incomparable dont elle jouit au ciel en est comme le midi plein et parfait, le midi étincelant qui n'aura point de soir.

Le titre que nous adoptons de préférence à tout autre pour cette nouvelle publication indique donc parfaitement notre intention, notre but, et le sujet de cet ouvrage.

Ce n'est plus parmi les beautés et les merveilles de la nature; ce n'est plus parmi les emblèmes et les

figures des âges de promesse et d'attente ; ce n'est plus dans le culte, les pompes et les richesses de l'Église militante ; ce n'est plus dans la foi et les pratiques pieuses des peuples voyageurs en ce monde et y marchant sous les bras de la croix du Fils de Marie que nous avons à contempler cette Vierge, objet de nos méditations. C'est plus haut, bien plus haut, qu'il nous faut maintenant élever nos regards ; c'est jusque dans les régions les plus inaccessibles des royaumes où Dieu habite au milieu de ses saints et où il les glorifie, qu'il nous faut à présent étudier et admirer celle qui y règne en souveraine, sur un trône placé à la droite même du trône de la Divinité et avec une majesté que surpasse la seule majesté du Très-Haut.

Nous avons dit ailleurs la gloire terrestre de Marie ; maintenant abordons un sujet plus beau encore, plus ravissant encore, *majora canamus*. Disons, ou mieux cherchons à dire sa gloire céleste ; la gloire dont elle brille dans la cité sans tache, la gloire par laquelle elle ajoute à l'éclat et à la beauté des cieux mêmes¹, la gloire dont est revêtue la Mère du soleil de justice, la Mère de Celui qui est la splendeur du Père.

Mais pour une telle entreprise que nous sommes petits et faibles ! Ah ! c'est bien ici qu'il nous faudrait la lyre de David, la plume de Salomon, l'œil pénétrant

¹ Cor'os decorat. S. Germ. Const.

Ipsa jam celestis patria claritas rutil. t. virgineæ lampadis irradiata fulgore. S. Etern.

d'Isaïe, de Daniel, d'Ézéchiël, ou de l'exilé de Patmos ! Nous avons à parler des grandeurs de Marie dans la cité vivante ! Mais ces grandeurs, qui donc nous les révélera ? qui donc viendra nous en dévoiler l'immensité.

Ce serait à vous, disciple bien-aimé de Jésus et de Marie, ce serait à vous pieux et tendre dépositaire du don le plus précieux que le Christ ait fait aux hommes du haut de sa sanglante croix, ce serait à vous dont les regards ont pénétré dès ici-bas les secrètes et mystérieuses profondeurs de l'empyrée, et vu un des plus grands prodiges qu'il renferme dans son enceinte, *une femme revêtue du soleil, ayant la lune sous ses pieds, et sur la tête un diadème étincelant de douze étoiles* : oui, ce serait à vous de nous instruire, d'éclairer notre intelligence, de conduire notre main, et de tenir notre plume.

Grand apôtre des nations, il nous faudrait la magnitude et la sublimité de vos révélations ; il nous faudrait, comme vous, être enlevé au troisième ciel, pour entreprendre le sujet que nous osons aborder.

Ce serait non avec un style d'homme, mais avec un style d'inspiré, avec un style d'ange, qu'il nous faudrait écrire les pages que nous avons à faire ; ou du moins, ce serait avec le cœur, avec la plume des Ephrem, des Damascène, des Bernard, des Pierre Damien, des Liguori, ou des Gerbet, qu'il nous faudrait exécuter notre sublime tâche. Et que nous sommes

loin de ces âmes de feu, de ces hommes de foi vive, de ces admirables talents !

Comme ces artistes pieux qui ne travaillaient qu'à genoux quand ils avaient à peindre la face adorable du Christ ou la douce image de sa Mère, ce serait à genoux aussi devant un autel de Marie, ce serait au fond d'un désert, là où la voix de Dieu se fait le mieux entendre à l'âme, ce serait loin du bruit et du tumulte du siècle et dans la seule contemplation des mystères du ciel qu'il nous faudrait composer l'œuvre vraiment surhumaine que nous osons nous imposer ; ce serait après un jeûne long et sanctifiant comme celui des Jérôme, après une de ces pénitences qui *élèvent l'âme* ¹, la purifient, et la rendent plus digne de converser avec Dieu et de voir les choses du ciel, qu'il nous faudrait entrer dans la difficile carrière que nous nous traçons à nous-même. Mais surtout, pour la fournir, il faudrait n'être point enveloppé de ces impurs nuages qui dérobent la vue des merveilles surnaturelles. La louange ne va bien qu'aux justes ². L'hymne qui chante les grandeurs de la Reine des cieux, comme celui qui publie les œuvres et les perfections de leur souverain Monarque, ne sied bien qu'à ceux qui sont saints, aux vrais enfants d'Israel, au peuple qui approche de Dieu par la pureté de cœur. Et nous, mon Dieu ! que sommes-nous ? Aussi n'est-ce pas sans rai-

¹ Liturgie. Préface du Carême.

² R. c. o. decret collaudatio. Ps. XXXII, 4.

son qu'en mettant la main à l'œuvre nous sommes épouvanté des nombreuses et vraiment effrayantes difficultés qui se présentent à notre esprit.

Difficultés d'abord du côté de ces fautes qui nous rendent si indigne de contempler la plus belle, la plus pure, et la plus rayonnante des gloires de la cité sainte, après celle de Dieu. Car, bien plus que l'auteur des *Homélies catholiques sur les mystérieux privilèges de Marie, Mère de Dieu*, nous devons nous écrier :

« Une des choses qui, surtout, me détournaient et m'empêchaient d'entreprendre ce grand et magnifique dessein, c'est le nombre de ces péchés qui non seulement me rendent indigne de chanter les louanges de Marie, mais qui même, ô douleur ! m'en ôtent le pouvoir. Car je n'ignore point que saint Jérôme a dit dans son sermon sur l'Assomption : « Je crains bien et je tremble qu'en cherchant à servir les intérêts de mes auditeurs je ne devienne un panégyriste aussi indigne qu'incapable, n'ayant ni les talents ni les vertus qu'il faut avoir pour bien louer Marie. » Je sais aussi que saint Anselme a écrit : Désirant contempler d'une manière telle quelle et avec l'œil du cœur, quelque malade, quelque faible que soit cet œil, l'éminente prééminence de la bienheureuse Mère de Dieu sur tout ce qui n'est pas Dieu même, et voulant faire servir à l'utilité et à l'instruction de tous ce qu'il me sera donné d'en connaître, je suis saisi d'horreur à l'aspect des iniquités dont je me vois chargé, et j'ai tout lieu de

craindre de m'entendre adresser, quand mes regards montent si haut, cette dure parole de l'Écriture : *Otez ôtez l'impie, et qu'il ne lui soit pas donné de voir la gloire de Dieu.*

» Ce qu'un excès d'humilité faisait dire à saint Jérôme et à saint Anselme, la vérité et l'évidence me l'arrachent à moi-même. »

Sous l'impression profonde et vive de la même pensée, un autre écrivain pieux, Christophe de Vega, auteur de la *Théologie de Marie*, s'exprime ainsi :

« Ayant à étudier les prérogatives de Marie, il faut avec le secours de cette bienheureuse Vierge dépouiller le vieil homme et ses affections coupables et s'en séparer tout à fait, selon cette parole de saint Basile de Séleucie ! *Comment oserai-je m'embarquer sur cet océan de pureté et sonder la profondeur de ce mystère insondable, si préalablement, ô Vierge Mère de Dieu, vous ne m'apprenez, à moi nageur inexpérimenté, à dépouiller le vieil homme ; si ensuite vous ne me soutenez de votre bienfaisante main, de manière à ce que je puisse heureusement traverser l'abîme de vos merveilles !*

» Il s'avoue impuissant à parcourir la vaste mer des louanges de Marie, et à parvenir au port qu'il se propose d'atteindre en faisant d'elle un digne éloge, si elle ne le porte, pour ainsi dire, sur ses épaules, ou si elle ne lui prête le secours de sa main, qui, comme une planche de salut, le guide et le soutienne sur cet océan périlleux.

» Moïse, ayant vu autrefois le buisson enflammé, symbole d'un mystère plus auguste, s'approchait de plus près pour le mieux considérer. Mais soudain une voix du ciel lui cria : « *N'approche pas davantage ; ôte ta chaussure, car le lieu où tu marches est une terre sainte.* » C'est ainsi que Moïse, qui souvent avait vu Jéhovah face à face et s'était entretenu familièrement avec lui, se voit, en ce moment, obligé de se tenir à distance du buisson embrasé. Ah ! c'est que ce buisson était l'emblème de Marie, selon ce qu'enseigne l'Église ; et personne, pas même Moïse, le familier de Dieu, ne doit chercher à pénétrer les privilèges de Marie, à parler, à prêcher ou à écrire sur ses ineffables grandeurs, qu'il ne se soit auparavant détaché des choses périssables, dépouillé de toutes les affections terrestres, et purifié de tout attachement à ce monde.

» Aussi saint Bernard expliquant ces paroles de l'Apocalypse : *Un grand signe a paru dans le ciel*, dit à Moïse : « Ce n'est pas sans raison, pieux Moïse, que vous êtes saisi d'étonnement et que vous voulez voir de plus près le prodige du buisson ardent ; mais ôtez votre chaussure, si vous voulez approcher de ce buisson merveilleux, c'est-à-dire louer Marie. »

Ainsi donc, que quiconque entreprend l'éloge de cette Vierge, et aspire à l'honneur de publier ses louanges, se débarrasse avant tout de toute sollicitude par rapport au siècle présent. *Marie est l'échelle de Jacob*, disait Richard de Saint-Laurent. Or, remar-

quez, poursuit-il, que la dignité de cette éminente créature ne se révèle qu'en songe, parce qu'il faut que l'âme qui veut voir, c'est-à-dire connaître quelque chose de cette majesté, oublie totalement, comme un homme endormi, les soins de cette vie et les soucis du dehors.

Saint Grégoire de Naziance faisant l'éloge de saint Basile s'exprime ainsi : *Pour être franc, je dois dire que, semblable à ceux qui montent à l'autel pour y sacrifier, je n'ai pas voulu entreprendre ce panégyrique que je n'eusse auparavant purifié mon cœur et mes lèbres.* Combien plus celui qui ose devenir le panégyriste de la Vierge que les Pères appellent un *auguste et mystérieux sacrement* ne doit-il pas, avant tout, chercher dans la piscine sainte, et la pureté du cœur et celle de la langue, puis, à l'exemple de Moïse auprès du buisson symbolique, oublier le monde entier, et, comme saint Grégoire publiant les vertus de son illustre ami, n'ouvrir la bouche pour entonner les louanges de Marie qu'après une sainte préparation et avec un respect pareil à celui qu'on porte à l'autel ¹.

Il n'appartient pas à tous, dit saint Basile de Séleucie, de louer la bienheureuse Vierge ; mais à ceux-là seulement que la lumière de la grâce a éclairés de ses rayons. Je ne regarde comme dignes d'une aussi noble entreprise que ceux qui par une haute et sublime contemplation ont acquis une grande connaissance des

¹ Christophorus de Vega, *Theologia Mariana*. *Palæstra præmialis*, certamen 1, num. 13 et 14.

mystères d'en haut et qui sont sans souillure dans l'âme comme dans le corps. Il faut avoir une langue divine, a dit un autre Père, pour parler convenablement de la Mère de Dieu.

Ces paroles, et ces autres de la sainte Écriture : La louange que dispensent des lèvres impures et flétries ne saurait monter au ciel comme un parfum de suave odeur, et encore celles-ci : *Dieu a dit au pécheur : Pourquoi te faire l'orateur de mes suprêmes justices, et vanter les dispositions de ma Providence*¹ ; ces paroles, disons-nous, devraient nous faire, sur-le-champ, tomber la plume des mains ; car Dieu seul sait combien, sous ce premier rapport, nous sommes indigne du rôle que nous osons usurper.

Combien sous un autre aspect ne sommes-nous pas aussi au-dessous de notre entreprise !

Et d'abord nous avons bien pu, sans un effort prodigieux, trouver pour un premier ouvrage les analogies qui existent entre Marie et les beautés de la nature, entre Marie et les figures de l'Ancien-Testament ; car cette nature qui, à chaque pas, nous offre dans ses trois règnes des symboles de Marie, cette nature était sans cesse et partout sous nos yeux. L'histoire figurative dont chaque page présente aussi un emblème de la Vierge destinée à devenir la mère d'un Dieu, cette histoire était entre nos mains ; et l'Église et les Pères et la tradition s'unissaient pour nous montrer la Vierge

¹ Ps. XLIX, 17.

prédestinée, et dans les plus belles choses du monde matériel, et dans les plus saintes femmes et les objets les plus augustes de la nation typique. Plus tard nous avons bien pu dire, sinon avec talent, du moins avec exactitude, la gloire dont jouit Marie dans l'Église terrestre du Christ, car cette gloire est partout : elle éclate sous mille formes ; elle retentit en mille accents. Il n'y a qu'à ouvrir les yeux et les oreilles pour lire et entendre en tous lieux le nom vénéré de Marie. Nous avons donc pu dire du culte de Marie dans le Catholicisme : « Ce dont nous parlons ici, nous l'avons vu de nos » yeux, entendu de nos oreilles et touché de nos » mains, et nous l'attestons sur la foi de chacun de » ces sens : *Quod audivimus, quod vidimus oculis* » *nostris, quod perspeximus, testamur et annuntiamus.* » Joan. I, 1. »

Mais il s'agit maintenant pour nous de pénétrer ce ciel des cieux où Dieu fait éclater sa gloire et se rend visible à ses saints. Il s'agit maintenant pour nous de lui arracher quelques-uns de ces admirables secrets qu'il dérobe à la terre ; il s'agit de lever, de déchirer un coin du voile qui cache à nos yeux profanes, à nos regards impurs, l'éblouissante beauté de celle qui est, après Dieu, le plus magnifique ornement, la plus ravissante merveille de cette Jérusalem où Dieu a établi le trône de son universel empire.

Or, si l'œil de l'homme encore enveloppé de son limon terrestre n'a jamais vu l'éclat dont Dieu revêt ses

élus, si son oreille n'a jamais entendu les cantiques de joie de tous ces bienheureux, si son imagination n'a jamais pu se faire une exacte et juste idée des torrents de délices dont l'amour de Dieu les inonde au sein de cet océan d'ineffables voluptés ¹, combien moins a-t-il été donné à qui que ce soit des habitants de ce globe sublunaire, si l'on en excepte saint Jean, qui ne nous a révélé de sa sublime vision que les trois ou quatre lignes qui nous servent d'épigraphe, combien moins a-t-il été donné à qui que ce soit des habitants de ce monde de découvrir et de contempler les splendeurs incomparables de celle qui *est plongée*, comme l'a dit un poète, *dans un abîme de lumière* ².

Ah! si même ici-bas, même sur la terre, *Marie fut telle*, au dire d'un Père ³, *que Dieu seul pouvait la connaître selon tout ce qu'elle était, suivant cette parole de l'Ecclésiastique : Dieu l'a créée dans l'Esprit-Saint, et lui seul sait la nature, le nombre et l'immensité de ses perfections*; si même ici-bas, même sur la terre, Marie était, selon l'expression d'autres écrivains, *une profondeur insondable* ⁴, *un prodige incompréhensible* ⁵, combien plus ne l'est-elle pas depuis qu'à la sainteté et à la dignité qu'elle possédait en ce monde elle a joint la

¹ I Cor. II, 9.

² *Lucis flumine mergitur.*

³ S. Bernardin. Sen. tom. II, serm. 54, art. 2, cap. 4.

⁴ *Profundum incogitabile.* — Barry.

⁵ *Prodigium incomprehensum.* Saint Salbas, cité par le même.

splendeur qui l'environne là-haut dans le royaume de son Fils ?

C'est cette splendeur que nous avons à décrire dans ce livre. Mais qui donc nous en fera seulement voir un rayon ? Un chaos immense nous sépare de celle que nous voulons esquisser.... Nous sommes au fond d'un abîme infini d'ignorance et de ténèbres, et elle est au plus haut des cieux sur un trône de gloire.... Comment l'ombre et l'obscurité pourraient-elles comprendre et bien dépeindre la lumière ?

Et d'ailleurs sommes-nous entré, comme David, *dans les puissances du Seigneur, dans les puissances de Jéhovah, dans ces puissances qui ont éclaté au plus haut des cieux par les grandes choses qu'elles y ont faites* ¹ ? Que sommes-nous, pour oser parler de la gloire dont Marie remplit la cité vivante ? Que savons-nous de cette gloire ? Nous a-t-il été dit comme à l'apôtre bien-aimé : *Viens, et je te montrerai la femme épouse de l'Agneau* ² ; *écris ce que tu vois, et publie-le dans l'Église* ? ou comme au prophète Habacuc : *écris ce que le ciel découvre à tes regards, grave-le sur des tablettes, afin qu'on puisse le lire*.

Non, nous ne méritons pas de semblables faveurs. Mais ce que nous n'avons pas vu, ce que nous ne pouvons découvrir par nous-même, nous le demanderons aux saintes Écritures, qui nous parlent à chaque page

¹ Ps LXX, 21.

² Veni ostendam tibi sponsam uxorem Agni. Apoc.

des grandeurs de Marie, bien que la plupart du temps elles le fassent à mots couverts ; nous le demanderons à saint Jean, *cet aigle des évangélistes, qui a vu la Mère de Dieu dans les splendeurs de sa gloire* ¹ ; nous le demanderons aux Pères et aux écrivains à qui Dieu a révélé, par de secrètes lumières, quelque chose de la gloire dont il comble sa bien-aimée au milieu des anges et des saints. Sans doute, même avec ces secours, nous aurons encore de bien grandes difficultés à vaincre ; car l'Ancien-Testament ne nous parle de Marie que par des types et des énigmes ; le Nouveau le fait plus clairement, mais avec une réserve et une sobriété vraiment désespérantes pour ses panégyristes. Sur quoi saint Thomas de Villeneuve a fait cette remarque : *Les évangélistes, dit-il, n'ont pas assez d'éloges pour l'apôtre précurseur et pour plusieurs autres justes qu'ils élèvent jusqu'au ciel. Mais quand ils en viennent à Marie, ils la laissent presque dans l'ombre ; à peine s'ils parlent d'elle ; ils ne nous disent rien de ses vertus, de ses mérites, ni de l'abondance de grâce dont elle a été prévenue, parce que, succombant sous le poids de leur admiration, ils ont mieux aimé se taire que parler, afin de nous laisser deviner ce qu'ils ne pouvaient pas décrire exactement* ².

Quant aux Pères, « ils se sont trouvés tellement éblouis aussi lorsqu'ils ont voulu contempler Marie

¹ Le P. d'Argentan, *Les Grandeurs de Marie*.

² Conc. 2, De Nativit. Virg.

dans sa gloire, près de Dieu, qu'ils n'ont vu qu'une beauté qui les ravissait, que les éclats d'une gloire qu'ils admiraient et qu'ils ne pouvaient comprendre, beaucoup moins exprimer par leurs paroles ¹. »

Aussi, à part quelques sermons spéciaux, n'avons-nous d'eux que des fragments sur la gloire de Marie au ciel.

Saint Bernard, dont le nom vient toujours sous la plume ou sur les lèvres quand il est question de Marie, saint Bernard a un sermon connu de tout le monde sur ce texte apocalyptique : *Signum magnum apparuit in celo*. Mais l'éloquent docteur ne s'y borne pas à la gloire qui couronne Marie au ciel ; il en parle même à peine. Les cinq sermons qu'il a faits sur la fête de l'Assomption semblaient l'inviter à oublier presque entièrement la terre pour ne songer qu'à celle qui occupe, après Dieu, le trône le plus élevé des cieux. Eh bien ! il n'en est point ainsi, et la gloire dont Jésus récompense sa Mère au ciel a peu de place dans ces homélies, du reste admirables.

Dans nos longues et patientes recherches pour les ouvrages que nous faisons, nous avons, surtout dans le livre intitulé : *Maria, Negotium Sæculorum* ², nous avons vu la liste d'innombrables traités, sermons, poèmes, à la louange de la sainte Vierge. Mais nous n'avons trouvé qu'un livre qui, par son titre et même

¹ D'Argentan.

² Par le P. Courcier, de la Société de Jésus.

par son épigraphe, paraisse avoir le même but que le nôtre : c'est celui de Jacques Piceni, de l'ordre des Frères-Mineurs, qui, en 1476, publia un volume ayant pour titre : *De l'Admirable Gloire de la Vierge Marie*, sur ces paroles : *Un grand signe a été vu dans le ciel*.

Mais ce livre est devenu fort rare; peut-être même est-il perdu; et quand même il ne serait ni rare ni perdu, nous ferions encore le nôtre, soit parce que notre plan le demande, soit parce que notre œuvre différera peut-être de celle du religieux, qui écrivait au milieu du quinzième siècle, et sera peut-être un peu plus en harmonie avec les goûts de notre époque. Du reste, malgré la pénurie des matériaux que nous fournissent l'Écriture, les Pères et les écrivains pieux, ce sera avec les pensées et avec les paroles que nous leur emprunterons que nous remplirons notre cadre. Nous prendrons çà et là et nous rassemblerons en un seul corps d'ouvrage tout ce que nous pourrions trouver qui aille à notre sujet. Tous ces rayons lumineux qui partent des saints livres et de la tradition, nous en ferons un seul faisceau pour en éclairer nos pages.

Mais si ces auxiliaires suppléent en quelque chose à notre profonde ignorance du sujet que nous traitons, certes ils ne suppléeront pas à notre défaut de talent : et, de ce côté encore, combien n'avons-nous pas lieu d'être épouvanté?

Quelle est en effet celle qu'il s'agit pour nous de louer dans l'éclat de sa gloire ? C'est celle dont le

pieux Rykel a dit : Après Dieu, rien de si grand, rien de si bon, rien de si saint, rien de si nécessaire, que Marie ¹; celle qui est au-dessus de tous les éloges possibles ²; celle qui, au dire d'un vieil auteur, est une élévation à laquelle les pensées humaines ne pourront jamais atteindre ³; celle encore dont l'excellence est telle, selon saint Ambroise de Milan, que toute langue qui entreprend de l'expliquer balbutie, que toute intelligence qui veut la contempler est éblouie, que toute comparaison qui veut la faire comprendre est en défaut ; celle enfin qui arrachait au patriarche saint Germain cette exclamation, qui respire à la fois l'enthousiasme et le désespoir : Tout en vous est ravissant, ô Mère du Très-Haut : tout en vous est surnaturel, immense et au-dessus de toutes les forces humaines ⁴. Celle que nous avons à louer dans l'éclat de sa gloire, c'est celle dont le bienheureux Pierre Damien a dit : Pour louer dignement Marie, l'éloquence des rhéteurs, la subtilité des dialecticiens, la pénétration et les raisonnements des philosophes, tout est impuisant. Aussi saint Bernard s'écriait-il dans le ravissement extatique que lui causait cette merveille des mer-

¹ Neque enim est post Deum aliquid tam magnum, tam bonum, tam sanctum, tam necessarium, ut ipsa. Dion. Rykel. Carth. lib. II. De Vita et Ille *solitarii*, art. 7.

² Beata Virgo omnium encomiorum legem excedit. S. Joan. Damasc.

³ Sublimitas, ascensu difficilis cogitationibus humanis. Auteur cité par le P. Barry.

⁴ S. Germ. Const. orat. de zona Virg.

veilles : Quelle langue, fût-ce même celle d'un ange, pourrait convenablement chanter les louanges de la Vierge? Dieu seul, oui Dieu seul peut le faire comme il convient. Et saint Augustin, ce soleil si étincelant dans le ciel de l'Église, saint Augustin tombait à genoux comme atterré à l'aspect des grandeurs de Marie; et, dans le sentiment de ces grandeurs de la Vierge et de sa faiblesse à lui, son cœur poussait ce cri : Nous si petits, nous si faibles, que dirons-nous à sa louange? Ah ! quand même tous nos membres deviendraient autant d'organes en état de l'exalter, personne, non personne ne pourrait le bien faire. Car celle dont nous entreprenons l'éloge est plus élevée que les cieux, plus profonde que les abîmes ¹. — Et il ajoutait encore, dans son ravissement, en s'adressant à la Vierge, objet de son admiration : Pauvre ignorant que je suis, que pourrai-je dire de vous, quand tout ce que j'en dirai sera mille fois au-dessous de ce que mérite votre excellence! — Si je vous appelle ciel, vous êtes plus élevée; si je vous proclame Mère des nations, vous êtes plus que cela; si je vous salue comme l'image, comme le reflet de Dieu, je ne dis rien de trop; si je vous donne le titre de reine et de maîtresse des suprêmes intelligences, tout prouve que vous l'êtes.

Eh bien, c'est celle dont saint Ambroise, saint Augustin, saint Bernard, tous les Pères ont parlé en termes si pompeux tout en s'accusant d'impuissance, c'est

¹ D. Aug. serm. 2, in Assumpt. Virg.

cette femme divine, c'est cette reine céleste, c'est cette majesté à laquelle il ne manque que la Divinité que nous avons à prendre pour thème de nos éloges.

Et, mon Dieu ! pour un tel sujet, quel talent avons-nous ? Quoi ! saint Bernard s'écriait : Si rien ne me plait tant, rien, non plus, ne m'effraie tant que de parler de la gloire de la bienheureuse Vierge. Et nous ! nous abîme d'ignorance ¹ ! nous qui n'avons rien, absolument rien de grand, rien de beau, rien de sublime dans la pensée ni dans le style, comment donc aurons-nous l'audace d'entreprendre ce qui effrayait saint Bernard et tous ceux qui au foyer de l'amour divin joignirent, dans le Catholicisme, le flambeau du génie.

Non, non ; crions plutôt comme saint Épiphane : Notre voix est trop faible et notre langue trop épaisse et trop embarrassée ; nous sommes mille fois trop dépourvu de talents pour oser entreprendre de parler de Marie, la Vierge très illustre, dont une louange humaine ne doit pas essayer témérairement l'éloge ².

D'après tout cela nous devrions, ce semble, renoncer sur-le-champ au projet conçu par nous ; nous devrions abandonner, sans tarder d'une minute, ce livre commencé ; nous devrions nous imposer le silence le plus profond et le plus absolu.

Pourtant nous ne le ferons pas : car, si parler a ses

¹ Ego abyssus tenebrosa. Aug. Soliloq. II.

² D. Epiph. serm. de laudib. Virg.

dangers, se taire a aussi les siens. Isaïe n'a-t-il pas dit : Malheur à moi pour m'être tu ¹ ! Et le prophète-roï : J'ai gardé le silence et j'ai été humilié ; je n'ai point dit le bien que je pouvais dire, et ma douleurs'est renouvelée ². Ce qui revient à ces paroles d'un poète connu : Le silence a souvent nui, et pour l'avoir gardé plusieurs sont devenus coupables ³ ; et à celles-ci de saint Ambroise : Si nous devons rendre compte d'une parole inutile, tremblons d'avoir à rendre compte aussi d'un silence inutile ⁴.

Empruntant donc le langage éloquent de saint Épiphane, nous dirons après lui et après un autre panégyriste de la Vierge : Mon cœur me porte à louer Marie ; mais la crainte m'impose silence, car je n'ai rien de ce qu'exige un semblable sujet. Je me sens, par piété, pressé de prendre la plume ; mais la frayeur me lie les mains : l'une me pousse, l'autre m'arrête. Dans cette situation, que ferai-je et quel parti prendrai-je ? J'obéirai à mon cœur, car il y a pour moi bonheur et avantage à louer un objet si digne de mes éloges ⁵.

Ainsi, malgré la juste défiance que nous inspire no-

¹ Væ mihi quia tacui ! Is., xvi.

² Obmutui et humiliatus sum, et silui a bonis et dolor meus renovatus est. Ps. XXXVIII.

³ Nam siluisse nocet, multosque silentia damnant.

⁴ Si pro otioso verbo reddemus rationem, videamus ne reddamus et pro otioso silentio. Ambros., libr. 1 Offic., c. 3.

⁵ S. Epiph. serm. in Assumpt.

tre faiblesse, nous continuerons à marcher dans la voie où nous sommes entré. Nous ferons un nouveau pas vers le but sur lequel depuis si longtemps déjà se fixent nos regards. Il nous semble que nous avons la mission spéciale d'écrire et de publier les louanges de Marie ; et cette mission sainte et glorieuse, cette mission dont nous sommes du reste si peu digne, nous la remplirons jusqu'au bout dans la mesure de nos forces.

Courage donc, courage, notre plume ! et, si nous ne pouvons pas offrir des présents de grande valeur, nous offrirons du moins les efforts incontestables d'une bonne volonté qui ne sent que trop son impuissance. Nous voulons encore tresser une couronne à Marie. Sans doute, nos fleurs seront simples et sans éclat ; mais, comme son Fils, elle accueille les offrandes de quiconque fait de son mieux pour lui plaire. Ainsi donc, bien que tout ce que nous dirons soit peu de chose si nous songeons à l'éminente dignité de cette Vierge, cela lui plaira pourtant, et elle l'aura pour agréable, si nous faisons attention à son indulgente bonté ; car tout ce qui part du cœur et de la bonne volonté, elle l'accepte et s'en contente. C'est pourquoi nous sommes fondé à dire, comme le saint d'Idumée : « Je suis plein de vérités que je veux dire, et un esprit est en moi qui me presse ; mon cœur est comme un vase fermé et qui se brise par l'effort d'un vin nouveau ¹. » Nous appuyant donc, pour nous en-

¹ Joh, XXXII, 18, 19.

hardir, sur l'indulgence de Marie, nous aspirons à dire sa gloire à toutes les nations du monde ; car, quoique Marie soit une mer sans fond et sans rivages, et qu'en la traversant l'esquif de notre intelligence ait bien lieu de redouter les écueils et les bancs de sable, néanmoins nous nous souviendrons qu'elle est aussi appelée *étoile de la mer* ; d'où il suit que, bien qu'elle nous épouvante en sa qualité d'Océan, elle nous enhardit cependant et nous inspire de la confiance en sa qualité d'étoile et de phare de salut ; et, à ce titre, elle nous promet et saura nous donner une navigation heureuse, une navigation sans tempête et sans naufrage ¹.

Mais une autre difficulté qui se présente à nous, difficulté bien grande encore, c'est celle de la forme à donner à notre livre.

Traiter notre sujet en forme de sermons ou de dissertations, comme l'ont fait Jean de Carthagène, Christophe de Véga, François Guerra, Duquesne, d'Argentan, et mille autres, serait peut-être tuer notre œuvre ; car, de nos jours, qui donc parmi les gens du monde lirait une page de sermon ? C'était une nourriture bonne dit-on, pour le moyen-âge : mais autre temps, autres mœurs ! C'est bien assez d'entendre ici et là, souvent même malgré soi, quelques-unes de ces austères et rigides compositions qu'on nomme prédications. Mais la

¹ Chrysipp. Presbyt. homil. de S. M. Deip. Joann. de Carthag. De Arcanis Deiparæ V. homil. 4, lib. 1.

lecture ne comporte guère que des feuilletons, des romans, des journaux, et autres mets de cette nature. Les estomacs de notre époque repoussent le pain des forts, à moins que ce pain ne soit pour ainsi dire déguisé sous des apparences qui plaisent, sous des dehors séduisants.

Nous avons donc dû chercher une forme qui soit du goût de notre temps, et l'orner comme l'exige l'époque où nous vivons.

Et ici qu'on nous permette de dire, sans blesser personne en particulier, que généralement les ouvrages composés par les prêtres à la gloire de Marie, ou sur tout autre point du dogme catholique, pèchent sous le rapport de la forme et du style. Ce n'est pas assez qu'une nourriture soit saine, substantielle, solide; il faut surtout pour des tempéraments faibles et malades qu'elle soit accommodée, préparée d'une manière appétissante. Et c'est ce que les écrivains ecclésiastiques négligent beaucoup trop.

Les prêtres, les prédicateurs parlent souvent, parlent sans cesse de la sainte Vierge. La presse enfante chaque jour de nouveaux livres à sa louange, et cependant, disons que la Mère de Dieu n'est bien connue ni de ceux qui parlent ou qui écrivent en son honneur, ni de ceux qui écoutent ou lisent ses éloges. Les ouvrages qui la concernent et qui sont entre les mains des fidèles, qui sont même répandus à profusion dans le public religieux sont la plupart de peu de valeur. Quelle diffi-

rence, par exemple, de l'*Imitation de Jésus-Christ* à l'*Imitation de la sainte Vierge* ! Quelle sublimité, quelle profondeur, quelle onction dans la première ! Quelle pauvreté, quelle froideur, dans la seconde !

Pourquoi cela ? C'est, selon nous, parce qu'on a trop négligé l'étude des Pères, des docteurs, et des auteurs ascétiques. On n'a plus puisé à ces sources des hautes conceptions et des tendres sentiments ; et on est resté sec, et froid, et rampant.

Ecrivains religieux qui venons à la suite de cinquante générations chrétiennes, qu'avons-nous à faire, que devons-nous faire pour éclairer, toucher, instruire et ramener la nôtre dans la voie de la vérité ? Demander à l'antiquité le fond, et au présent la forme ; faire un choix dans ce qu'à dit et écrit le passé, et revêtir ce choix du style et des couleurs qu'exige notre époque : voilà toute notre tâche ; et c'est pour ne l'avoir pas comprise que les écrivains pieux de nos jours sont, à quelques exceptions près, si peu lus, si peu goûtés. Les compositions des prêtres sont pour la plupart sans parure et sans chaleur, comparées aux compositions des écrivains laïques. On pourrait assigner plusieurs causes à cette différence ; mais une des principales, c'est nous le répétons, pour les prêtres, le tort immense qu'ils ont eu, depuis certain temps, de ne plus interroger les anciens ¹, quant au fond des pensées, des vérités, des dogmes et des sentiments, et de trop

¹ Interroga majores et dicent tibi. Deut.

négliger les ornements modernes. Sans doute il est écrit que toute la beauté de la fille du roi est intérieure ; mais il est écrit aussi que sa robe est ornée de diverses couleurs et bordée de franges d'or, *in fimbriis aureis amicta varietatibus* ¹.

Ecrivains du sanctuaire, entrons donc dans une voie nouvelle, et souvenons-nous qu'éclairer et instruire n'est qu'une partie de l'art oratoire, mais qu'il faut aussi plaire, attacher et émouvoir. Voilà pourquoi les anciens représentaient le Dieu de l'éloquence avec des chaînes d'or qui, lui sortant de la bouche, allaient enlacer ses auditeurs.

Aussi les nouveaux éditeurs de la *Triple Couronne de la bienheureuse Mère de Dieu*, les révérends pères bénédictins de Solesmes, font aux ouvrages modernes inspirés par le zèle de la dévotion à Marie une partie au moins du reproche que nous venons de leur adresser :

« Il ne suffit pas, disent-ils, pour honorer Marie de chanter ses louanges et de se laisser aller au charme de son amour. Dans les choses de la religion, le sentiment procède de la foi, et la foi a besoin de s'agrandir et de se développer toujours par la contemplation des vérités qu'elle nous révèle. Etudions les saintes Écritures, méditons les augustes témoignages qu'elles rendent de Dieu et de sa vérité. Pénétrons dans l'enseignement de l'Église, commentaire vivant de ce livre

¹ Ps. XLIV.

divin, dans les prières de son culte, dans les écrits de ses saints docteurs, dans les actes et les monuments de sa foi à travers les siècles ; et bientôt le dogme qui nous ravissait déjà pour le simple rayon que nous avions entrevu deviendra à notre œil ébloui un soleil éclatant et immense, qui répandra sa lumière sur notre intelligence tout entière et fournira à notre cœur un aliment de vie impérissable. « C'est, poursuivent les laborieux et savants fils de saint Benoît, c'est parce qu'on a négligé cette étude vivifiante que la compréhension des vérités de la foi a perdu quelque chose parmi nous. Les lieux communs ont trop souvent remplacé la doctrine solide, et on a trop laissé faire le sentiment, qui, laissé à lui-même, finit par s'épuiser ou devient stérile. On ne s'en aperçoit que trop déjà dans un grand nombre de livres sur la dévotion à Marie, et dans certains discours prononcés à son honneur. A la surface il semble que ces œuvres sont pleines de vie ; l'expression étonne quelquefois par sa hardiesse et son à-propos ; mais le temps approche où le formulaire de convention s'appauvrira de plus en plus ; on cherchera encore à être neuf, et on ne le pourra plus qu'en devenant étrange. Alors on sera forcé de comprendre que l'on faisait fausse route. »

Pour nous, dans tout ce que nous avons écrit jusqu'ici à louange de Marie, et dans tout ce que, s'il plaît à Dieu, nous écrirons encore sur le même sujet, nous nous sommes toujours inspiré et nous nous inspire-

rons toujours, pour la substance de nos œuvres, des paroles sorties du sanctuaire, et, pour la manière de dire et de présenter les choses, des meilleurs écrivains de la littérature du siècle.

Certes, nous n'avons pas la prétention de croire que nous avons réussi ; mais du moins nous disons quels moyens nous avons employés pour cela. Avec d'excellents instruments on peut bien faire et souvent on fait des œuvres fort médiocres. La faute n'en est pas à l'instrument, elle n'en est qu'à l'ouvrier et à son inhabileté. Voilà pourquoi nous tremblons pour notre incapacité, qui n'est pas certainement la moindre des difficultés que nous ayons à vaincre.

Mais il en est une autre qui concerne non la composition mais la publication de ce nouveau volume.

Comme on l'a fait lorsque nous fîmes paraître au jour et nos *Figures bibliques*, et notre *Culte de Marie*, plusieurs vont encore s'écrier : A quoi bon composer de nouveaux ouvrages à la gloire de la Mère de Dieu ? N'y en a-t-il pas assez ? La Vierge n'est elle pas suffisamment connue, et peut-on dire à son sujet quelque chose de neuf ?

Mais un auteur qui a écrit bien longtemps avant nous en l'honneur de cette même reine des anges et des hommes, le P. d'Argentan, se fait la même objection :

« Il semble, dit-il, que c'est vouloir porter de l'eau à la mer que donner au public un livre qui traite

des grandeurs de la sainte Vierge, vu que tout le monde en est à présent si rempli. Nul sujet sur lequel on ait plus raisonné, plus parlé, plus écrit. »

Puis le pieux Capucin répond ainsi :

« Cependant on peut assurer qu'on n'en a presque encore rien dit, eu égard à ce qui s'en devrait dire : c'est un abîme dont on ne trouve jamais le fond ; plus on y puise, plus on découvre à puiser, et, pour le dire en deux mots, le trésor des immenses richesses dont Dieu l'a remplie est inépuisable ¹. »

Et nous, nous ajouterons : Sans doute beaucoup de bouquets lui ont été offerts : est-ce donc une raison de ne lui en plus offrir ? Sans doute, beaucoup d'encens a été, depuis des siècles, brûlé en son honneur : faut-il donc à cause de cela n'en plus brûler ? Sans doute beaucoup d'autels, beaucoup de temples lui ont été érigés : est-ce donc un motif de n'en plus élever ? Sans doute des millions de voix ont proclamé ses grandeurs : faut-il donc maintenant se condamner au silence ? Au contraire tout âge ne doit-il pas, et de toutes les manières, et par tous les moyens possibles, lui payer son tribut d'hommages, selon qu'elle-même l'a prédit : *Beatam me dicent omnes generationes.*

Apportons donc aussi notre pierre à l'édifice, notre note au concert, notre fleur au parterre, et notre grain d'encens aux flots de vapeurs embaumées qui de tous

¹ Le P. d'Argentan, *Les Grand. de la sainte Vierge*. Préf. 2-17.

les points du globe se sont, dans tous les temps, élevés vers le trône éclatant de Marie.

Aux objections maussades et assurément peu filiales qui tendraient, si elles prévalaient, à éteindre totalement le culte de la Vierge, préférons ces conseils et ces exhortations d'un de ses plus éloquents et plus savants panégyristes :

« Que les écrivains religieux essaient, dit-il, de découvrir et de faire entendre de nouveaux éloges de Marie ; qu'ils cherchent à puiser dans cet inépuisable abîme de grâces et de merveilles de nouvelles richesses inconnues jusqu'ici ; car les prérogatives de Marie sont si grandes, si merveilleuses, que nul jusqu'à présent ne les a bien connues, et que Dieu seul en sait le nombre, l'étendue, l'éclat, et l'immensité. En effet, n'est-ce pas d'elle que le céleste Époux s'écria : *Que vous êtes belle, ô mon amie ! que vous êtes belle de vos agréments extérieurs, sans parler de vos grâces secrètes et cachées !* c'est-à-dire sans parler de ces charmes et de ces ornements invisibles à tous les regards des créatures et que Dieu seul découvre en vous ; car c'est ainsi que Richard de Saint-Laurent commente et explique ces paroles du mystérieux cantique : *Que vous êtes belle, ô mon amie, sans parler de ce qui demeure caché en vous*, que Dieu seul y contemple et qu'aucun autre œil que le sien ne peut y apercevoir ¹.

Le même Richard de Saint-Laurent, à l'occasion de

¹ Christoph. de Vega, p. 24, num. 65.

ces paroles du psaume 86 : *Des choses bien glorieuses ont été dites de vous, belle cité de Dieu*, fait aussi cette réflexion :

Ce n'est pas seulement dans le passé que des choses glorieuses ont été dites de Marie ; mais le présent publie aussi chaque jour ses louanges, et l'avenir continuera jusqu'à la fin des siècles ce concert élogieux ; car le Christ, fils de Marie, qui a inspiré autrefois aux patriarches et aux prophètes de crayonner sa Mère sous des traits symboliques, éclaire aussi quelques modernes pour qu'ils ajoutent quelque chose aux éloges des temps passés, et jusqu'au dernier jour il favorisera certaines intelligences, pour les mettre à même d'enchérir sur les louanges des âges antérieurs et pour qu'elles puissent toujours ajouter aux éloges déjà décernés à Marie ¹.

Oui, nous le reconnaissons et notre piété filiale s'en réjouit, oui, les livres composés en l'honneur de la sainte Vierge formeraient à eux seuls une immense bibliothèque. Mais, répond encore ici le savant et spirituel théologien de Marie, est-ce que les œuvres de Tertulien ont empêché saint Cyprien d'écrire ? Est-ce que saint Cyprien a fait tomber la plume des mains du docte Lactance ? Et celui-ci a-t-il étouffé dans son germe le génie de saint Hilaire ? Non, sans doute ; mais l'or pur et précieux des vêtements de Marie, c'est-à-dire l'étonnante variété de ses charmes, ses sublimes

¹ De Vega, p. 49, num. 57.

vertus, ses privilèges uniques brilleront toujours d'un éclat nouveau, jetteront une lumière nouvelle et répandront un jour nouveau sur les intelligences de docteurs, d'écrivains et de prédicateurs nouveaux qui diront d'elle des choses nouvelles, et publieront à sa louange des volumes nouveaux que les mains des fidèles n'auront point encore tenus et que leur regards pieux n'auront point encore parcourus. C'est cette admirable et surprenante variété de tons dans la louange de Marie qui est figurée par la riche variété de couleurs dont sa robe est éclatante; et c'est vouloir lui ravir ce genre de beauté, cette prodigalité de luxe qu'elle doit à Dieu lui-même, que d'empêcher les modernes d'unir leurs voix et leurs écrits à la voix et aux écrits des siècles écoulés ¹.

Ainsi donc, en dépit des censures tirées de l'inutilité prétendue de notre œuvre, « compulsant les ouvrages tant des Pères anciens que des auteurs modernes qui ont écrit avec science, esprit et talent, à la gloire de Marie, nous irons, comme dans un champ couvert d'une riche récolte, amasser (et Dieu veuille que notre main y soit heureuse!) une abondante moisson d'éloges en l'honneur de la Mère de Dieu, pour en emplir ensuite les greniers de cette Vierge. D'autres nous fourniront les matériaux de l'édifice que nous voulons élever, le bois, la pierre, le ciment; la construction cependant sera exclusivement notre œuvre; nous serons l'archi-

¹ De Vega, I, p. 15, num. 47.

tecte ; mais nous prendrons çà et là les éléments dont nous aurons besoin. N'est-il pas du reste souverainement avantageux que plusieurs fassent plusieurs livres sur le même sujet, avec foi, mais sous une forme différente, afin que le point traité dans ces livres parvienne à un plus grand nombre, aux uns par une voie, aux autres par une autre, a dit saint Augustin.

Et, parce que nous emprunterons à d'autres nos pensées, et même nos paroles, il ne s'ensuit pas que notre œuvre en sera pour cela moins utile et moins bonne ; car le jugement particulier n'est pas toujours le meilleur ; les opinions privées ne sont pas toujours les plus sûres ; et, comme l'a dit Juste Lipsce, la toile des araignées n'est pas la meilleure des toiles, bien qu'elles la tirent d'elles-mêmes ; et la nôtre, quoique la matière nous en soit fournie par autrui, n'en sera pas pour cela plus vile et plus méprisable. Comme les abeilles, nous emprunterons la substance du miel que nous fabriquerons.

Enfin les circonstances graves et difficiles dans lesquelles se trouve en ce moment la société donnent lieu à une autre objection contre la publication de ce nouveau fruit de nos loisirs, et forment réellement à cette publication une difficulté qui n'est pas la moins sérieuse de toutes celles dont nous avons à triompher. Examinons cette objection et cette difficulté en terminant cette préface.

Nous ne saurions le nier : sous le rapport religieux,

politique et moral, la terre a été agitée, remuée et ébranlée jusque dans ses fondements, *terra mota est* ¹. Ce qui paraissait aussi solidement assis que les monts Pyrénéens a été renversé. Les nations de la vieille Europe ont penché vers leur ruine, comme des édifices qui ont perdu leur aplomb, *inclinata sunt regna* ². Croyances théologiques, principes naturels et sociaux, organisation civile et domestique, religion, famille, propriété, pouvoirs, droits, devoirs, tout a été sapé à sa base; et le monde tremble encore comme sous les coups d'une main puissante qui voudrait le détruire. Les alliances les mieux cimentées en apparence ont été violemment brisées, *petræ scissæ sunt* ³; des erreurs qu'on croyait à jamais éteintes ont reparu au jour, *monumenta aperta sunt* ⁴; l'abîme, ce noir séjour du mensonge et du mal, a fait entendre sa voix, *dedit abyssus vocem suam* ⁵; il a tout attaqué, tout nié, jusqu'à Dieu; et sa voix a été accueillie, applaudie même; et plusieurs se sont faits les échos sataniques de ses blasphèmes impies. Aussi chacun vit au jour le jour, incertain du lendemain, et tremblant pour un avenir plein d'effrayante obscurité. Dans cet état de choses, l'intérêt matériel et les besoins terrestres préoccupent

¹ Ps. LXVII, 9.

² Ps. XLV, 7.

³ Matth. XXV, 51.

⁴ Ibid.

⁵ Habac. III, 10.

tous les esprits ; la politique absorbe presque toutes les pensées , et les commotions de la terre font oublier le ciel.

Ceci posé, y a-t-il donc, disent quelques-uns, y a-t-il place pour un ouvrage essentiellement mystique ? et publier maintenant un livre de ce genre n'est-ce pas un anachronisme ?

Non, non, répondrons-nous ; non, le moment n'est pas aussi inopportun qu'on affecte de le dire. N'est-ce dont pas dans la tempête, n'est-ce pas quand le vaisseau battu par des vents contraires, assailli par les vagues, et lancé avec violence contre des pointes de rochers, menace de périr, que les matelots prient et chantent avec un redoublement de foi et de piété leur hymne à l'Étoile des mers ? Et la société n'est-elle pas sous les coups de l'orage ? N'est-ce pas dans la maladie que l'on invoque surtout avec ferveur et confiance Celui d'où vient le secours ? Et la société n'est-elle pas dangereusement malade ? N'est-ce pas dans les ténèbres qu'on a besoin de phare, de flambeau et d'étoile ? Et Marie n'est-elle pas le phare, le flambeau et l'étoile des chrétiens ? N'est-ce pas d'ailleurs aux nations aussi bien qu'aux individus, dans les calamités publiques comme dans les besoins privés, qu'il faut dire après saint Bernard : Si vous êtes au bord de l'abîme, regardez, regardez l'étoile salutaire, et invoquez Marie, *respice stellam, voca Mariam*.

Sans doute, dans ces heures de danger imminent et

de péril extrême, plusieurs oublient d'élever les mains vers les saintes montagnes ; mais plusieurs aussi se souviennent que tout salut vient d'en haut. Et c'est là le secret de ce beau et consolant mouvement qui de nos jours ramène de plus en plus les populations dans les temples qu'elles avaient, hélas ! presque entièrement abandonnés ; c'est là le secret de ces conversions religieuses qu'on remarque de toutes parts et surtout dans les classes qui, les premières, avaient donné l'exemple de la défection et de l'apostasie ; voilà aussi pourquoi les pratiques pieuses dont on rougissait depuis deux siècles sont reprises ostensiblement et remises en honneur. La société est en danger, en grand danger ! et les esprits justes et droits, comprenant qu'elle ne peut être sauvée que par le bras du Très-Haut, se tournent vers lui et l'invoquent comme leur seul espoir.

C'est donc pour ces esprits sages, éclairés et pieux, que nous publions ce livre.

Aussi plus d'un conseil nous est venu tendant à nous encourager dans cette œuvre et dans sa publication. « Poursuivez, nous disait une lettre du 4 janvier 1850, poursuivez votre idéal et vous rendrez un grand service aux âmes mystiques qui se plaisent dans la contemplation des gloires et des triomphes de la Mère de Jésus-Christ. » « Beaucoup d'âmes, nous disait un autre, beaucoup d'âmes ennuyées des vicissitudes du temps présent, blessées dans leurs sentiments les plus intimes, laisseront aux autres le combat et l'arène

où se heurtent les systèmes, les utopies et les passions, et chercheront un culte et un amour plus consolants : cet amour, ce sera l'amour saint et pur de celle qui, seule des fille d'Ève, fut constamment immaculée; et cet amour, travaillez, travaillez encore à le faire naître ou à le développer au sein de la société chrétienne. »

C'est ce que nous cherchons à faire au milieu même des troubles et des agitations qui épouvantent le monde. Quand le vaisseau se fend, quand les voiles volent en lambeaux, quand les mâts crient et se rompent, quand le gouvernail est en pièces, quand pilote et matelots poussent le cri de détresse et de *Sauve qui peut*, nous crions; nous, à l'équipage : *Respice stellam, voca Mariam*. Heureux ! mille fois heureux si nous pouvons, par nos efforts, faire élever vers le ciel les yeux, les mains, les cris des hommes, et leur montrer là-haut une protectrice, un asile, un refuge vers lequel ils se précipitent.

Et d'ailleurs l'histoire du passé n'est-elle pas là pour nous montrer que dans tous les jours mauvais la dévotion à Marie est devenue plus fervente¹ : et quels temps ont jamais été plus inquiétants, plus pleins de périls, que les nôtres, *tempora periculosa*² ? « Les temps où nous sommes arrivés, disent encore les nouveaux éditeurs de la *Triple Couronne de la Mère de*

¹ Voir notamment *Negotium sæculorum Maria*, p. 227 et 233.

² II Tim. III, 4.

Dieu, dans la belle préface qu'ils ont mise à la tête de leur précieuse publication, les temps où nous sommes arrivés sont graves pour l'avenir du monde : les sociétés, arrachées de leurs fondements, appellent une main puissante pour les rasseoir sur leurs bases. L'homme, de quelque nom qu'il s'appelle, est désormais impuissant à sauver tout ce qui est en péril. Levons donc nos yeux en haut, et invoquons le secours. Le bras de Dieu n'est pas raccourci, et, comme il a daigné nous l'apprendre au livre de la divine sagesse, *il a fait guérissables toutes les nations de la terre*¹. L'œuvre est ardue et demande un grand effort ; mais elle n'est point au-dessus du pouvoir de Marie. Si Dieu sauve le monde, et il le sauvera, le salut viendra par la Mère de Dieu. Par elle le Seigneur a extirpé les ronces et les épines de la gentilité ; par elle il a successivement triomphé de toutes les hérésies ; aujourd'hui, parce que le mal est à son comble, parce que toutes les vérités, tous les devoirs, tous les droits sont menacés d'un naufrage universelle, est-ce une raison de croire que Dieu et son Église ne triompheront pas encore une dernière fois ? Il faut l'avouer : il y a matière à une grande et solennelle victoire, et c'est pour cela qu'il nous semble que le Seigneur en a réservé tout l'honneur à Marie ; Dieu ne recule pas, comme les hommes, devant les obstacles.

« Sans doute les convulsions des sociétés peuvent

¹ Sanat illes fecit nationes orbis terrarum. Sap., I, 11.

être longues et terribles dans les jours où nous vivons; mais le Seigneur a donné les nations en héritage à son Fils, et, quoi qu'elles fassent, elles n'échapperont point à la puissance de ce Dominateur suprême et à jamais béni. Dans sa justice il les châtierà; dans sa miséricorde il les sauvera. Lorsque les temps seront venus, la sereine et pacifique étoile des mers, Marie, se lèvera sur cette mer orageuse des tempêtes politiques; et les flots tumultueux, étonnés de réfléchir son doux éclat, redeviendront calmes et soumis. Alors il n'y aura qu'une voix de reconnaissance montant vers celle qui, une fois encore, aura apparu comme le signe de paix après un nouveau déluge. Marie est la clé de l'avenir, comme elle est la révélatrice du passé.»

C'est de cette puissance de la Vierge pour le salut du monde, c'est de l'intelligence où l'on paraît être de nos jours de la nécessité de cette intervention, c'est du mouvement religieux qui pousse universellement les âmes aux pieds de Marie, que les pieux Bénédictins tirent leur principal argument en faveur de l'opportunité de leur utile publication.

Qu'il nous soit donc permis de dire de la nôtre ce qu'ils disent de la leur :

« Il nous a semblé qu'une publication qui peut contribuer à fonder sur des bases solides la dévotion envers la très sainte Vierge ne saurait venir plus à propos que dans un temps où le culte de Marie, si négligé en France pendant de longues années, se ra-

nime avec une ferveur inespérée, et fait présager de nouvelles faveurs et une nouvelle protection pour notre patrie, de la part de celle à qui les changements politiques n'enlèveront pas plus le titre de Reine des Français, que les efforts de l'hérésie n'ont pu lui ravir celui de Reine du ciel et de la terre.

» Un heureux entraînement pousse de plus en plus les âmes vers la Mère des miséricordes. Combien de cœurs qui ne connaissaient pas Dieu il y a quelques années vivent aujourd'hui de la vie de la grâce, parce que Marie a daigné abaisser sur eux les regards de sa tendresse maternelle ! Les fêtes de la Mère de Dieu sont maintenant célébrées par les fidèles avec un enthousiasme et une confiance qui rappellent les âges de la foi ; le mois de Marie, solennisé d'abord, et comme avec mystère, dans quelques oratoires isolés, voit chaque année nos plus solennels sanctuaires s'ouvrir successivement à ses pompes, et il a désormais pris place dans nos mœurs catholiques.

» Au sein de la capitale, des prodiges de grâce émanent sans cesse du très saint cœur de Marie, qui a choisi pour le centre de ses influences l'église de Notre-Dame-des-Victoires, ce trophée de notre antique foi sur l'hérésie.

» De toutes parts les fidèles se pressent autour des chaires sacrées, du haut desquelles on proclame les louanges de Marie et ses titres à la confiance de l'univers ; chaque année, chaque jour pour ainsi dire voit

paraître de nouveaux écrits dont le but est d'exalter la Mère de Dieu et d'épancher les sentiments d'amour et de reconnaissance qui sont dans les cœurs. Les pratiques de la piété envers Marie, qu'on aurait crues affaiblies, sont redevenues plus chères que jamais aux enfants de l'Église. Le saint scapulaire est porté avec ferveur ; la dévotion du rosaire s'est ravivée sous une forme nouvelle et plus touchante encore ; les pèlerinages aux sanctuaires de Marie sont aujourd'hui plus fréquentés que jamais, et la médaille de la Mère de grâce repose sur la poitrine de ceux qui croient, souvent même de ceux qui ne croient pas encore.

Oui, tel est exactement en France, au moment où nous écrivons, l'état du culte de Marie.

Peut-on dire qu'un livre inspiré par ce culte et destiné à le servir soit une œuvre inopportune ? Non, bien certainement.

Nous le publions donc, en demandant à Dieu et à celle qu'il exalte de lui donner de porter des fruits de bénédiction pour notre bien-aimée patrie. C'est notre coup d'épaule à la roue d'un char entravé ; c'est notre coup de rame à une nacelle embarrassée dans les algues et les sables. Que Dieu nous donne le succès ! Nous ne l'attendons que de lui !

INVOCATION



O Virgo, studiis semper adesto meis!

O Vierge, à mes travaux présidez constamment !

O Marie, les païens eux-mêmes nous ont appris à tout commencer par la prière, *a Jove principium*¹, et leur poètes, surtout avant de chanter les dieux et les déesses de l'Olympe, avant de dire les combats et la gloire des héros, appelaient d'en haut le génie et l'inspiration.

O Marie, ce ne sont point des divinités fabuleuses que je veux célébrer ; ce ne sont point des luttes terrestres entre les rois et les rois, entre les peuples et les peuples, que je veux raconter ; c'est vers le ciel du vrai Dieu, c'est vers vous que mon regard s'élève et que ma pensée s'élance.

Oui, j'aspire encore à vous louer ; j'aspire encore à écrire bien des fois votre nom chéri. J'aspire, dans ce nouveau livre, à dire votre gloire, vos grandeurs et votre beauté, dans cette cité ravissante où tout est grand, glorieux et magnifique.

¹ Virgil. Eclog. III.

Mais quelle témérité à moi d'aborder un pareil sujet ! Quoi ! le saint, l'éloquent, le savant traducteur de nos livres sacrés se regardait comme indigne de parler de vos excellences, et moi, néant rebelle, vase perdu, j'oserai le faire !

Ah ! ma conscience me fait ici entendre ses reproches ; elle me crie : « Cesse donc de tant parler de la Vierge, toi qui travailles si peu à imiter ce que tu loves ; toi qui contristes si souvent celle que tu exaltes. Mieux vaudrait mille fois pour toi avoir moins écrit à sa gloire et l'avoir plus priée ! Mieux vaudrait mille fois pour toi avoir fait moins de pages et avoir versé plus de larmes ! Borne-toi donc désormais à la servir en silence ! »

Mais une autre voix, — et c'est celle que je préfère écouter, — une autre voix me dit : « Quand même tu serais pécheur, chante, chante encore Marie ; elle te donnera des chants d'amour, car elle est pour les pécheurs la source de la miséricorde ; et, quoique une bouche impure ternisse l'éclat de la louange, ne cesse point cependant de publier les grandeurs de cette femme bénie entre toutes les créatures. C'est de là, c'est de ce zèle à la faire connaître et aimer de tous que te viendra le pardon ¹.

Ainsi, Vierge sacrée, permettez-moi, permettez-moi de vous louer encore ; permettez-le-moi, malgré toute mon indignité que j'avoue humblement et dont je rougis devant vous et devant votre Fils. Ma main, ô Vierge pure, est pleine d'iniquités ; souffrez pourtant, ô bonne Mère, qu'elle trace

¹ S. Hieron. serm. de Assumpt. Epist. ad Eust., tom. IX, p. 40.

encore à votre honneur quelques lignes dictées par un vrai sentiment de piété filiale. Sans doute j'ai offensé, en mille manières différentes, mon divin Seigneur et Maître ; mais si beaucoup de mes heures ont été données au mal, beaucoup aussi auront été consacrées à votre service ! Que ces dernières me fassent trouver grâce pour les premières, au moins quand je passerai de cette vie à l'autre.

Mais, d'ici à ce moment suprême, souffrez encore que je brûle quelques grains d'encens sur votre autel bien-aimé ; et, pour que cet encens ne vous déplaie pas, je ne le prendrai point dans mes chétives aréoles ; mais j'irai ça et là le recueillir dans les jardins de l'Époux, dans le parterre des livres saints, des docteurs, et de tous ceux qui ont ici-bas dit de vous des choses glorieuses, ô vivante cité de Dieu !

Vierge refuge des pécheurs, je veux encore déposer à vos pieds quelques fleurs. Faites que le cœur et la main qui vous les offriront soient sans tache et sans souillure ; car je me rappelle cette admirable parole de saint Chrysostome, dans le discours qu'il fit en recevant la prêtrise : Comme quand on tresse des couronnes, il ne suffit pas que les fleurs soient fraîches et nettes, si la main qui fait ces couronnes n'est nette aussi, ainsi ce n'est pas assez que les chants par lesquels nous louons la Divinité soient pieux dans leurs expressions, mais il faut encore que les cœurs de ceux qui les adressent à Dieu soient pleins de religion.

Ces fleurs dont je désire encore vous faire hommage, belle Reine des cieux, ces fleurs, d'autres me les fourniront : je n'aurai qu'à les disposer ; mais, même pour faire ce tra-

vail, j'ai besoin de votre assistance. J'élève donc mon âme vers vous... J'ai confiance en vous;... que cette confiance ne m'abuse pas;... que mes ennemis (qui n'en a pas?), que mes envieux, que mes jaloux ne se moquent pas de moi et de mon zèle pour votre nom ; car aucun de ceux qui espèrent en vous n'a jamais été et sans doute ne sera jamais confondu. Ne vous souvenez pas de mes fautes, de mes faiblesses; mais abaissez sur moi un regard de bonté, et ayez pitié de moi ; car je suis seul et pauvre : seul, sans guide, sans conseil que moi-même ; pauvre en talents, en science, en éloquence, et surtout en vertus. Cependant, ô ma Mère, ne méprisez ni ma misère, ni mon travail, et souffrez que, quoique indigne, je raconte les merveilles de vos sublimes grandeurs dans l'empire des bienheureux ¹.

Que je raconte vos merveilles !... Ah ! il me souvient qu'un jour, dans un de ces sanctuaires que vous aimez d'un amour de prédilection, et où la douce rosée de vos célestes grâces tombe avec abondance ², un prêtre, un pasteur vénérable, dont le nom sera grand dans les archives de votre culte, parce qu'il vous aura attiré d'universels hommages et gagné d'innombrables cœurs ³, dit en me serrant la main, en me félicitant de mes travaux antérieurs et en m'encourageant à de nouveaux efforts : « Chantez, chantez encore Marie ! Elle vous bénira. »

O saint vieillard du sanctuaire, homme de Dieu, et zélé

¹ Ps. XXIV et XXV. Passim.

² Notre-Dame-des-Victoires à Paris.

³ M. l'abbé Dufriche-Desgenettes, curé.

serviteur de Marie, que votre flatteuse promesse ait son accomplissement et que Marie se croie liée par cette prophétie de son dévot client !

Mais comment vous chanter, Vierge sainte. Ah ! pour cela il me faudrait le génie du vieil Homère, du sublime Pindare, du pieux et bon Virgile, de l'élégant Horace, d'Ossian, le barde Écossais, de Dante, de Milton, de Rousseau, de Racine, ou du Tasse.

Et, mieux que tout cela, il me faudrait la lyre de David, votre noble aïeul, ou la verve d'Isaïe, le prophète par excellence.

Si Dieu m'avait, ô Marie, départi les talents dont il favorisait tous ces princes de la poésie, tant profane que sacrée, ce serait pour vous chanter que mes mains saisiraient le luth harmonieux, et je m'écrierais, à l'exemple du divin poète fils de Jessé : A l'œuvre, ô ma cithare et mon psaltérion ¹ !... A l'œuvre nous-même, et louons la Reine qui est assise auprès de l'Éternel, avec un manteau d'or parsemé de pierreries.

Oui, si l'esprit divin qui anima Moïse, David et les prophètes, descendait dans mon âme, moi aussi, ô Marie, je chanterais sur le nébel votre ravissante gloire ; moi aussi, je proclamerais avec un vrai délire votre beauté et vos grandeurs, et mes lèvres trembleraient d'un indicible bonheur ; elles palpitieraient de douces et enivrantes émotions en exaltant votre nom et vos amabilités. Que n'ai-je donc,

Que n'ai-je une céleste lyre

Pour bien célébrer vos grandeurs ² !

¹ Exurge, psalterium et cithara ; exurgam diluculo. Ps. 56, 9 et 107.

² C. J. M. J., *Lyre de Marie*, p. 219.

Mais, au lieu d'accents poétiques, je n'ai pour vous louer que le bégaiement de l'enfant ; au lieu d'une harpe sonore et digne des esprits séraphiques, digne surtout de vous, je n'ai que l'instrument grossier du pâtre des vallées ; au lieu d'une plume d'argent telle que vous l'offrit un écrivain de haute et remarquable intelligence ¹, je ne puis vous présenter, comme hommage de mon cœur et comme instrument de mon zèle, qu'une plume sans valeur.

Cependant, ô Vierge bonne et pleine d'indulgence, acceptez ma modeste offrande et mon humble présent, à l'exemple de votre Fils, qui ne demande pas à l'hirondelle les chants du rossignol, ni à l'arbuste rampant la majesté du cèdre, ni à la plante inodore les parfums de la rose, ni au fer l'éclat de l'or, et qui loua publiquement le denier que la pauvre veuve déposa dans le tronc du Temple. Ce livre, c'est aussi l'obole de l'indigent ; agréez-le, ô Marie, non à cause de sa valeur, puisqu'il n'en a aucune, mais à cause du motif qui me l'a inspiré.

Et, pour qu'il soit moins indigne de votre haute majesté, aimable Mère, je vous en prie, venez, venez me secourir ; j'implore votre assistance, j'appelle à grands cris votre active coopération. O vous qui avez éclairé et surpassé tous les docteurs, puits infini de science, vaste encyclopédie de toutes les connaissances, arsenal et trésor de tous les talents réunis, aidé de votre seul concours, je vaincrai tous les obsta-

¹ Juste Lipse déposa par religion une plume d'argent sur l'autel de la sainte Vierge à N.-D. de Halle, aux confins du Erabant, entre Mons et Bruxelles. Il avait publié un livre sur cette Notre-Dame. *Culte de la sainte Vierge*, p. 622.

cles qui s'offriront devant moi dans le chemin ardu où je vais m'engager. Etoile polaire et conductrice, guidé par vos rayons, je traverserai sans crainte, je traverserai sain et sauf l'immense océan de vos louanges ; sous vos auspices tout puissants, j'affronterai tous les dangers, toutes les difficultés, et j'en triompherai ¹.

Ouvrez-moi donc, ouvrez-moi votre porte, ô Vierge bien-heureuse ! laissez-moi pénétrer dans le secret de vos grandeurs ! découvrez à mes yeux des merveilles cachées à d'autres ; montrez-moi vos trésors de gloire et de beauté, et les mystères inaccessibles de vos perfections. Faites briller devant moi un flambeau qui m'éclaire, qui dissipe toute obscurité, et qui m'enveloppe de lumière. Maîtresse souveraine des docteurs et des anges, soyez ma maîtresse à moi-même, afin que j'apprenne de vous à fournir sans trébucher la carrière que j'entreprends et à en surmonter toutes les difficultés ².

Sainte Mère de Dieu, des choses assurément glorieuses et très glorieuses ont été dites de vous ; mais il y a encore lieu de vous donner de nouvelles et magnifiques louanges ; et, malgré tout ce qui, jusqu'ici, a été dit de vous, toute langue qui veut vous louer balbutie. Car il n'y a sous le soleil aucun idiome quel qu'il soit, il n'y a nul esprit, nul génie qui puisse dignement expliquer toute l'étendue de votre gloire. O bonne, ô grande, ô très aimable Marie, impossible de dire seulement votre nom, sans se sentir brûler par vous ;

¹ De Vega, num. 1531.

² De Vega, num. 7.

impossible de penser seulement à vous, sans éprouver au fond du cœur une ineffable jouissance. Vous ne pouvez jamais entrer seulement dans la mémoire, sans y répandre cette douceur divine qui vous accompagne partout et qui vous vient de Dieu même. Maintenant donc, ô notre Dame, nous allons vous suivre en vous aidant de toutes nos forces : Aidez notre infirmité, délivrez-nous de notre opprobre ¹.

Obtenez donc, ô divine Vierge, par vos instantes prières, que je vous loue, que je vous glorifie et que je vous bénisse, que je dise vos mérites, que je publie vos grandeurs, et que je remette au jour beaucoup de choses déjà dites et écrites à votre gloire, mais maintenant ensevelies, maintenant oubliées ².

Si ma parole ne brille pas comme un flambeau rayonnant, que du moins elle brûle comme l'étincelle du foyer ³.

Je termine, ô Marie, cette invocation en vous disant avec l'auteur et dans le style d'un livre déjà bien ancien :

« Au nom de ton Père, Filz et espoux, Vierge-Mère incomparable, j'entre, bien que rude et ignorant, en l'océan de tes merveilles. Toy qui resveilla l'entendement à un Rupert pour te cognoistre, qui emmuilla la langue d'un Albert pour

¹ Robertus abbas, in deprecatione ad B. V. M. Apud de Vega, 3, 4, num. 7.

² Impetra, o Domina, tuis assiduis postulationibus ut te laudem, te glorificem, te benedicam, tuas virtutes enarrem, tua mirabilia nuntiem, scripta de te elucidem. Idiota, lib. de contemplat., cap. 4, tom. III *Bibliotheca Patrum*.

³ Sermo si non ut lampas, saltem ut scintilla accendatur. Joan. Carth. homil. 12, lib. IX, tom. II.

te louer, et rendy la main à Damascène pour te dépeindre,
darde les rayons de tes célestes faveurs dessus mon esprit;
façonne ma langue béguyante, et dône-moy en main une
plume tant heureuse, que je puisse entendre parler et cou-
cher sur cette table quelque chose que ne desdaingnera ta
grandeur ¹.

¹ Ferry de Locres, *Marie au juste*, p. 4.



LES SPLENDEURS

DE

MARIE DANS LES CIEUX

I

ASSOMPTION DE MARIE

Assumpta est Maria in cœlum.

Marie a été enlevée au ciel.

Liturg. Rom.

Quand est-ce que finit la vie privée? quand est-ce que commence la vie publique et royale d'une princesse appelée du milieu d'un peuple étranger, et choisie par un grand monarque pour partager avec lui les honneurs de la royauté? N'est-ce pas quand cette fille des rois quitte la terre natale et le palais de ses pères pour aller prendre possession de son nouvel empire, et s'asseoir sur le trône où l'attendent ses belles et hautes destinées?

Quand est-ce que finit la vie modeste et cachée de la Vierge de Nazareth, et quand est-ce que commence pour elle et pour le monde cette vie de souveraine, de reine,

d'impératrice, qu'elle doit avoir à tout jamais, et que nous avons à décrire? N'est-ce pas au moment fortuné où, après avoir payé, comme fille d'Adam, son tribut à la mort, elle s'élance, pleine de vie, de bonheur et de gloire, vers le royaume de son Fils?

Ah! de brillantes descriptions ont été faites du voyage et de la marche triomphale de certaines princesses traversant au milieu des fêtes, des hommages et des flots populaires, et le pays de leur naissance, et leur patrie d'adoption. De brillantes descriptions ont été faites du voyage et de la marche triomphale de certaines princesses appelées à régner sur une nation grande et forte. De brillantes descriptions ont été faites des honneurs qui les accueillaient partout, et de la réception splendide et magnifique qui leur fut faite par le nouveau Salomon, par le prince riche, puissant et bon, dont elles devaient partager le sceptre et la couronne.

Mais l'Assomption de Marie, mais son départ de ce lieu d'exil et de misère pour la divine région des béatitudes infinies, mais la magnificence et l'appareil de son céleste cortège, mais les acclamations qui la saluent dans ce trajet, qui donc pourra en parler en termes convenables? *Mariæ Assumptionem quis enarrabit*¹? C'est l'exclamation, c'est le cri de découragement et d'impuissant désespoir que pousse saint Bernard, c'est-à-dire celui qui, mieux que tout autre mortel peut-être, pouvait traiter ce beau sujet avec quelque chance de succès. Assimilant la mystérieuse génération du Verbe à l'Assomption triomphante de celle par laquelle et en laquelle

¹ Serm. 4 in Assumpt.

ce même Verbe s'est fait chair, il s'écrie : Qui pourra, oh ! qui pourra dignement décrire la génération du Christ et l'Assomption de sa mère ? *Christi generationem et Mariæ Assumptionem quis enarrabit* ? Qui pourra redire les mystères sublimes et impénétrables de l'éternelle génération du Verbe dans les splendeurs des saints, ses abaissements, comme fils de l'homme, dans le sein d'une vierge, et l'exaltation de cette même vierge ? *Christi generationem et Mariæ Assumptionem quis enarrabit* ? Qui pourra nous montrer, sans rester trop au-dessous d'une pareille entreprise, le Fils de Dieu engendré avant les feux de l'aurore par la fécondité toute-puissante du Père, puis s'abaissant dans le temps jusqu'à s'enfermer, neuf mois, dans les entrailles d'une fille d'Eve ; et cette même créature, s'élevant avec majesté par delà le ciel des cieux, par delà les chœurs des anges, et jusqu'à la droite de Dieu ? *Generationem Christi et Assumptionem Mariæ quis enarrabit* ? Qui pourra, notamment, chanter, comme il faudrait le faire, les pompes du plus beau triomphe qu'ait vu la cité sainte, après celui du Christ, au jour de son Ascension, et l'entrée la plus solennelle qui ait jamais été faite, à part celle de ce Dieu vainqueur, dans la ville dont le Très-Haut est l'architecte et le roi ? *Assumptionem Mariæ quis enarrabit* ?

La mer du bel amour ¹ ne devait, ne pouvait mourir que par un effort de l'amour ; et ce fut là en effet, selon la croyance commune, ce fut là le glaive saint qui trancha le fil de cette vie plus céleste que terrestre, plus angélique

¹ *Mater pulchræ dilectionis.* — Eccl. 24-24.

qu'humaine ; ce fut là le feu sacré qui consuma cette victime, la plus pure après celle que vit mourir le Golgotha ; ce fut là le charbon ardent qui fit évaporer et monter de la terre au ciel cette mystique colonne de vapeurs embaumées ¹, *amor resolvit spiritum* ².

Nous n'entreprendrons point de retracer ici la scène pieuse et solennelle qui se passa autour du tombeau de Marie, quand elle eut rendu l'âme ; nous n'essaierons pas de décrire la douleur des apôtres, des disciples et des saintes femmes que réunit en grand nombre auprès de son lit funèbre l'instant suprême de cette Vierge s'endormant d'un sommeil d'amour dans les bras de son Dieu ; nous ne répéterons pas ici les adieux si touchants que de pieux auteurs mettent dans la bouche de ceux en présence desquels Marie brisa le faible lien qui la tenait encore attachée à ce monde. Nous ne dirons pas un mot des miracles qui s'opérèrent à son glorieux sépulcre ; nous garderons le silence le plus complet, le plus profond, sur tout ce que fit, sur tout ce que vit alors la terre.

C'est vers le ciel, vers les régions qui vont être le théâtre des nouvelles grandeurs de Marie, que nous allons, sur-le-

¹ Sicut virgula fumi ex aromatibus, Cant. III, 6.

² Santeul, hymn. de l'Assompt.

Occubuit Deipara non gladio confossa, non morbo aliquo oppressa, sed ardenti solum amore febricitans, ut non obscure indicant verba Salomonis : Fulcite me floribus, etc. Joan. Carthag. lib. 43, homil. 5. Ita sentiunt B. Brigit., lib. revel., c. 62 ; B. Albert. Mag. Sup. Miss. Laur. Massell. ab. Guar. Dionys. Carth., lib. 4 de laudib. Virg.

Instar supernalis cujusdam phœnicis, divini amoris flammis exustam vitam exhalavit. Joan. Carth., ibid.

champ, élever nos regards, comme les disciples le firent au jour à jamais mémorable où Jésus, leur maître et leur Dieu, les quitta pour rentrer dans son éternel empire. Oui, vers le ciel!... Car c'est là que va aussi Marie. Elle n'y retourne pas comme son divin Fils, car elle n'en était pas venue, et, quoique sans pareille par ses étonnants privilèges, son origine était terrestre.

Mais la souveraineté des cieux lui était réservée de toute éternité,... et elle ne meurt que pour aller en prendre possession.

Une voix, la voix même du Rédempteur, s'est fait entendre du haut des régions bienheureuses; et cette voix a dit: « La plus belle d'entre les femmes et d'entre toutes les créatures, levez-vous, hâtez-vous, et venez. Les mauvais jours sont passés; le temps des souffrances a cessé; les croix se sont éloignées, elles ont fui... Le jour de gloire est arrivé; l'heure du triomphe a sonné. L'aurore d'une félicité sans nuage et sans fin a déjà lui pour vous... Encore une fois, levez-vous donc, ô ma bien-aimée, et venez; venez pour être couronnée reine de l'univers, reine pour l'éternité; *veni, coronaberis*; Dieu et le ciel vous attendent; venez régner avec Dieu, venez régner sur le ciel; *veni, coronaberis* ¹.

Ainsi l'appelle son Fils.

Et nous, osons lui dire: Allez donc, partez donc, douce et chaste colombe; fuyez, ah! fuyez une terre cruelle qui a bu à longs traits le sang de votre Abel, le sang du juste par excellence. Fuyez, fuyez une terre cruelle où les fils de

¹ Cant. passim.

vosre mère , vos propres frères , par conséquent , se sont ligués et ont combattu contre vous ¹ ; où le soleil lui-même vous a ravi votre beauté ². Fuyez une terre cruelle qui n'a eu à vous offrir qu'une misérable crèche et une étable abandonnée au jour de vos royales couches. Fuyez une terre cruelle où vous avez connu toutes les rigueurs de l'exil et toutes les humiliantes privations de la pauvreté. Fuyez une terre cruelle où vous avez été presque atteinte et percée par le poignard d'Hérode. Fuyez une terre cruelle où votre Salomon a été couronné d'épines par l'impie Synagogue au jour de la joie de son cœur ³. Fuyez du milieu des ruines et des décombres. Fuyez des antres du lion et des repaires du léopard ⁴. Fuyez du milieu d'un désert ⁵ où à peine quelques justes vivent de la vie de Dieu , où tout le reste est stérile , mort et maudit ; où vous étiez comme le lis au milieu des épines ⁶ , comme une perle divine dans un étang fangeux.

Mais voici comment lui parle saint André de Jérusalem :

« Allez donc , allez en paix , puisque Dieu l'a ainsi ordonné , et quittez hardiment la terre pour le ciel. Montez au-dessus d'Elie et d'Hénoch au royaume de la vie où vous vous réjouirez éternellement avec les anges. Repaissez vos

¹ Filii matris meæ pugnauerunt contra me. Ibid., I, 5.

² Decoloravit me sol. Ibid.

³ Videte Salomonem in diademate, etc. Ibid.

⁴ De cubilibus leonum, de montibus pardorum. Ibid., IV, 4, 8.

⁵ Quæ est ista quæ ascendit de deserto. Ibid., VIII, 5.

⁶ Sicut lilium inter spinas, sic amica mea. Cant.

yeux de la beauté de celui que vous avez porté ; rassasiez-vous des contentements qui n'auront point de fin. Savourez à longs traits les torrents des délices célestes , et portez votre bouche sacrée à la source de la vie qui n'est autre que Dieu même. Possédez en réalité ce que vous avez espéré ; voyez ce que vous avez cru ; recevez ce que vous avez mérité ; entrez dans la joie du paradis, où le Père est adoré, le Fils glorifié, le Saint-Esprit loué et honoré. Et vous, anges saints, portez la cité du grand roi dans le royaume du bonheur, et la vraie arche de l'alliance dans le sanctuaire de la céleste Jérusalem. Mettez dans le ciel la porte du ciel, et placez la Mère auprès du Fils ¹. »

Ah ! sans nul doute, des milliers d'anges descendirent des hauteurs des cieux pour venir à la rencontre de leur nouvelle reine. Lorsqu'un roi se prépare à recevoir la princesse à laquelle il veut s'unir, il envoie au-devant d'elle, à la frontière de ses États, les dignitaires de son empire, les grands officiers de sa cour et ses troupes d'élite, afin de faire à la noble et royale fiancée un cortège digne d'elle.

Pouvons-nous croire que l'auguste et adorable Trinité ait moins fait pour Marie, unie à la divine essence par tant et de si doux liens ? Non, certainement. Aussi les Pères, les orateurs chrétiens, et les auteurs qui ont traité des grandeurs de la Vierge, sont unanimes à dire que les bienheureux esprits descendirent par milliers, accompagnés d'un bon nombre des saints que le Sauveur avait emmenés avec lui au ciel le jour de son Ascension, et que tous quittèrent alors

¹ Orat. 2. de dormit. M. Deip.

leurs célestes demeures pour venir faire cortège à leur libératrice.

« Tous les habitants de là-haut, dit un écrivain dont le style a vieilli sans cesser de plaire, tous les habitants de là-haut sortirent du ciel, et se mirent en devoir de faire une entrée sortable à la majesté de leur reine. Saint Bernard et saint André de Crète le disent fort clairement, et assurent que toutes les légions de la gendarmerie de Dieu se mirent en ordonnance pour la conduire et accompagner ¹. »

Et ces honneurs n'étaient-ils pas de haute convenance ? Car si quelques justes éminents, et notamment saint Martin, si l'humble et pauvre Lazare, furent accompagnés, à leur sortie de ce monde, par les anges qui composent la milice des cieux ; si l'Eglise catholique appelle ces célestes phalanges autour de toute âme fidèle qui sort de cette vallée de larmes ², combien plus ces saintes légions ne durent-elles pas se ranger respectueusement autour de leur aimable et triomphante souveraine ?

Ainsi donc les Chérubins, les Séraphins, les Trônes, les Vertus, les Dominations, les Patriarches, les Prophètes, et Gabriel, l'ange des grandes ambassades et paranymphe de la Vierge, et Raphael, et David, et Isaïe, et tous les saints ancêtres de Marie, *tous lui vinrent au-devant*, comme parle un auteur ancien ³. Et à sa vue quel étonnement ! quel ravisse-

¹ Le P. Poiré, *Triple Couronne*.

² In paradisum deducant te angeli. In tuo adventu suscipiant te martyres et perdunt te in civitatem sanctam Jerusalem. Chorus angelorum te suscipiat. Liturg. Rom. in Exequiis.

³ Le P. Poiré, *Triple Couronne*.

ment ! quels chants ! quels hymnes ! quelle joie ! quelles louanges ! quels accords ! quelle harmonie !

Et pourtant la sainte Ecriture et l'Eglise catholique ne leur mettent à la bouche que cette triple exclamation des Cantiques des Cantiques : *Quæ est ista ? Quelle est celle-ci ? quelle est celle-ci* qui s'élève du désert comme une colonne de vapeurs exhalant la myrrhe, l'encens et tous les parfums ? quelle est celle-ci qui s'avance comme l'aurore à son lever, belle comme la lune, brillante comme le soleil, terrible comme une armée en bataille hors de ses tentes ? quelle est celle-ci qui monte du désert appuyée sur son bien-aimé ?

Le savant cardinal Hugues dit sur le même sujet : Les anges, admirant comment Marie s'élevait du désert de ce monde vers les régions supérieures, s'écriaient : *Quelle est celle-ci ? quæ est ista ?* Ah ! ce n'était pas le cri de la sentinelle vigilante qui arrête et veut connaître un passant ; c'était encore bien moins un terme de mépris ; mais c'était tout à la fois une exclamation de surprise, d'amour, d'admiration, de piété, d'allégresse, de reconnaissance et de congratulation. C'était un cri semblable à celui que firent entendre les enfants d'Israel, lorsque, ravis, émerveillés du goût exquis de la manne que Dieu leur envoyait, ils s'écrièrent dans les transports de leur gratitude : *Manhu ?* qu'est-ce que cela ? En effet, si la manne était d'une saveur délicieuse, inestimable aussi est la douceur de la sainte et heureuse Mère de Dieu ; ce qui fait dire à saint Ambroise : On croirait que la Vierge est descendue du ciel, tant elle a

répandu sur toutes les contrées de l'Eglise une nourriture plus douce, plus agréable que le miel ; elle n'afflue , elle ne regorge d'ineffables délices que pour en faire aux autres une large et abondante part.

Quelle est celle-ci ? *quæ est ista ?* Ce cri ne rappelle-t-il pas celui que poussèrent les Hébreux quand ils virent et goûtèrent pour la première fois la manne du désert : *Manhu ? quid est hoc ?*

Sur quoi un auteur pieux , commentant ce passage , s'écrie : A l'aspect de Marie tous les bienheureux la saluent d'une commune voix ; ils se prosternent à ses pieds , embrassent ses genoux , et ce contact enivrant les jette dans un tel délire , dans un tel excès de bonheur , que dans leur admiration ils s'écrient à l'exemple des Israélites , à l'aspect de la manne miraculeuse : *Manhu ? quid est hoc ?* qu'est-ce que cela ? Qu'est-ce que cette femme qui répand autour d'elle un parfum de Divinité ! Quel nectar , quelle ambrosie s'exhale de cette créature ¹ !

Ici , ce n'est plus le ciel qui fait un don à la terre : c'est la terre qui fait au ciel un inestimable présent ; ici , ce n'est plus le ciel qui vient au secours de la terre , et pourvoit à la stérilité du désert : c'est au contraire le désert qui va enrichir le ciel ; ce n'est pas un pain matériel que Dieu envoie aux hommes : c'est celle qui a formé le pain vivant des anges que les hommes envoient aux habitants du ciel et au Très-Haut lui-même.

¹ Christoph. de Vega, Societ. Jes., *Theol. Marian* , palæstr. 33, certam. 3, num. 1877.

Faisons une autre remarque, également bien glorieuse pour la Vierge qui triomphe au jour dont nous parlons ; c'est que ce triple cri des anges à l'aspect de leur souveraine : *Quelle est celle-ci ? quæ est ista ?* correspond exactement à la triple exclamation de ces mêmes Intelligences saluant le roi de gloire à son retour dans le ciel après son expédition contre les puissances de l'abîme. Portes du ciel, s'écrie trois fois une voix de la terre, portes du ciel, ouvrez-vous : voici le Roi de gloire ! — Et les princes de la cité sainte demandent aussi trois fois : Quel est ce roi de gloire ? *quis est iste rex gloriæ ?* Parèillement, ils demandent à trois reprises différentes : Quelle est celle qui leur vient avec tant d'éclat ? *Quæ est ista quæ ascendit per desertum sicut virgula ?....* Cant. III, 6. *Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora ?....* Cant. 6, 9. *Quæ est ista quæ ascendit de deserto innixa super dilectum ?... Cant. VIII, 5.*

Mais admirons comment, en demandant qui est celle que Dieu a tant embellie, ils nous disent eux-mêmes ce qu'elle est en elle-même, ce qu'elle est par rapport aux hommes et aux anges, à la terre et au ciel ; ce qu'elle est par rapport à Dieu. En elle-même, c'est une colonne de vapeurs embaumées, exhalant la myrrhe, l'encens et tous les parfums, c'est-à-dire, qu'elle est toute beauté, toute grâce, toute sainteté, toute vertu, toute bonne odeur. Pour les hommes et pour les anges, pour la terre et pour le ciel, elle est une aurore, un soleil, une lune, une armée ; et, par rapport à Dieu, elle s'appuie sur lui comme une fille sur son père, comme une mère sur son fils, une épouse sur son époux, une reine sur

le bras du monarque auquel elle est associée ; c'est-à-dire, qu'elle est à Dieu ce qu'une fille est à son père, une épouse à son mari, une mère à son fils, une reine à son royal époux ! Peut-on faire un plus bel et plus magnifique abrégé des grandeurs et des titres de la glorieuse Vierge ?

C'est ainsi, dit le pieux cardinal Pierre Damien, que l'écrivain sacré décrit dans les mêmes termes l'Ascension du Fils et l'Assomption de la Mère, et qu'après avoir trois fois demandé quel est celui-ci, *quis est iste?* il demande aussi trois fois quelle est celle-ci, *quæ est ista* ¹ ?

Cependant, comme on voit quelquefois, sur la terre, les peuples, dans un moment d'ivresse et d'enthousiasme, dételers les chevaux qui conduisent le char d'un conquérant, d'un bon prince, ou d'une reine adorée, et le traîner à bras, ou même porter sur leurs épaules un grand homme vivant ou mort, afin de témoigner par là de leurs sentiments pour lui ; comme on vit autrefois tous les anciens d'Israël, avec les princes des tribus et tous les chefs des familles, s'assembler avec empressement autour de Salomon, pour transporter l'arche d'alliance de la ville de David, c'est-à-dire, de Sion au Temple ², et la transporter en effet au milieu des chants de joie dans le lieu préparé à ce sacré palladium, sous les ailes

¹ Ascensionem Filii et Matris Assumptionem simili stylo perambulans sac. r scriptor ter interrogat quis iste est? et ter repetit quæ est ista? S. rim. de Assumpt.

² Congregati sunt omnes majores natu Israel cum principibus tribuum et duces familiarum filiorum Israel ad regem Salomonem in Jerusalem ut deferrent arcam fœderis Domini de civitate David, id est, de Sion... Et intulerunt arcam fœderis Domini in locum suum, in oraculum Templi, in Sanctum Sanctorum subter alas Cherubim, III. Reg., VIII, 4-6.

des chérubins , et dans le Saint des Saints , ainsi quelques-uns des princes de la milice envoyée à la reine des cieux , pour former sa garde d'honneur , s'approchent d'elle avec amour , respect et tremblement , comme Moïse s'approcha du buisson enflammé , et , de leurs ailes d'or , ils lui forment comme un trône , comme un char de triomphe sur lequel elle s'élève pleine de grâce vers le ciel.

Et c'est ainsi , portée sur l'aile des séraphins , que nos peintres nous la présentent , quand ils veulent nous retracer , avec leur pinceau pieux , sa triomphante Assomption.

Mais n'allons pas croire que Marie ait eu besoin de ce secours des Esprits bienheureux pour monter vers les régions de l'éternelle clarté. Non ; si les anges la soulèvent et semblent la porter , c'est un honneur et nullement un service qu'ils lui rendent. Que si vous demandez pourquoi le vol majestueux de la très auguste Vierge vers le monde impérissable est appelé Assomption et non Ascension , nous vous dirons que l'Eglise a pris et adopté , pour distinguer les deux passages du Christ et de Marie de cette vie à l'autre , deux termes différents ; parce que le Sauveur y monte par sa propre puissance , tandis que Marie n'y monte qu'attirée et soulevée par une force étrangère , celle de son divin Fils. Au reste , l'Ecriture donne aussi au retour de Jésus-Christ dans son royaume le titre d'Assomption ; elle dit aussi que ce Dieu a été enlevé ¹. Et , d'un autre côté , plusieurs auteurs bien orthodoxes n'hésitent pas à donner le nom d'Ascension

¹ *Theolog. Marian.*, pal. 35 , cert 4 , num. 1885.

au départ de Marie pour l'heureuse Jérusalem, aussi bien qu'on le donne à celui de Jésus pour la même cité ¹.

La Vierge s'élève donc avec les grâces de l'aurore, vers le palais qui l'attend. Elle parcourt l'espace azuré qui sépare la terre des cieux. Sur son passage, dit un auteur ², les princes de ténèbres appelés aussi par l'Ecriture et par l'Eglise catholique les puissances de l'air ne peuvent supporter son aspect, et, comme vrais oiseaux de nuit, tels qu'ils sont, ils se retirent en leurs cachots; l'air est béni et sanctifié, embaumé et éclairé par celle qui le traverse, comme une colonne de ces parfums qu'on ne respire que dans le véritable Eden, et comme un astre étincelant qui fait pâlir tous ceux que la main du Créateur a attachés au firmament. A sa vue, dit saint Bernard, les anges s'écrient avec transport, avec délire : Qui est celle-ci, et d'où peut venir une si grande abondance de délices? Que veut dire que nous-mêmes, qui sommes enivrés du torrent des douceurs qui sortent de la face de Dieu, n'avons rien de pareil? Comment se peut-il faire qu'au-dessous du soleil, où il n'y a que peines et que travail d'esprit, se trouvent de si riches atours? Quels diamants, quels brillants sont-ce que le don de fécondité enchâssé dans l'or de la virginité, l'enseigne d'humilité, la rose de charité, le collier de miséricorde, toutes les ri-

¹ Quam Angeli desiderabant et cœlum ipsum de ejus *Ascensione* quærehatur. S. Ildeph., serm. 6 de Assumpt. In tua translatione vel *Ascensione*, Mater Dei, angelorum exercitus, gaulio, stupore et admiratione plenus, augustissimum illud corpus tuum, quod Deus suscepit, suis quidem alis reverenter operiebat. Canis., lib. v, c. 5.

² Le P. Poire, *Trip. Cour.*

chesses de grâce et de gloire ramassées pour parer une créature qui monte d'un désert ¹.

Mais jusqu'ici nous n'avons pas dit, ou du moins nous avons à peine indiqué ce qui fait le principal, le plus merveilleux ornement du triomphe de Marie. Non, ce ne sont pas les phalanges immortelles du Très-Haut, ce ne sont pas les séraphins dans tout l'éclat de leur beauté, ce ne sont pas les justes, les patriarches, les prophètes des siècles figuratifs; ce ne sont pas les martyrs, les vierges et les bienheureux de la loi évangélique; ce n'est pas même la Vierge à laquelle s'adressent ces honneurs, et que Dieu a proclamée la plus belle des créatures, que nous devons surtout admirer dans cette marche solennelle de Marie vers la cité du grand Roi. Ce qui surtout rehausse la pompe et la magnificence de cette céleste ovation, et lui donne une majesté que rien ne saurait surpasser, que rien même ne peut égaler, c'est la présence de Jésus-Christ, c'est la part qu'il prend en personne à cet accueil, à ces hommages dont son heureuse Mère est l'objet de la part du ciel.

D'imposantes autorités affirment que Jésus même vint en personne à la rencontre de sa glorieuse Mère ².

C'est la créance ordinaire, dit saint Sophronius, que le Sauveur vint au-devant d'elle, avec un visage sur lequel brillait la plus vive allégresse, et qu'il la conduisit jusqu'à

¹ Serm. 4 de Assumpt.

² Greg. Tur. lib. 2 de gloria martyrum, c. 4. Hdeph. serm. 3 de Assumpt. Metaphrast. Orat. de vit. et dormit. B. V. Nicephor. lib. II Hist. c. 21.

son propre trône ¹. Saint Augustin ajoute encore qu'il la tenait par la main, donnant ce sens au verset du psaume 72 où il est dit : Vous m'avez prise par la main droite, et, selon votre bon plaisir, vous m'avez conduite et menée avec gloire et magnificence ².

Et pouvons-nous douter de cette déférence, quand nous voyons dans l'ancienne loi le patriarche Joseph, l'une des plus belles figures du grand libérateur, oublier sa dignité pour aller au-devant de son père et de ses frères, jusque dans la terre de Gessen, loin de la capitale où il tenait le second rang ³.

Et quand Bethsabée approcha du trône que son fils Salomon lui avait préparé, ce prince ne se leva-t-il pas, ne descendit-il pas de son siège royal, pour aller recevoir, avec toutes les marques du respect et de la tendresse, celle dont il était le Fils ⁴.

Et, de nos jours, n'est-il pas dans les usages des cours que, quand une fiancée arrive pour la première fois du lieu de sa naissance, vers la capitale du prince auquel elle est destinée, celui-ci, accompagné des membres de sa famille, des premiers fonctionnaires de l'Etat, et de sa garde d'honneur, aille à quelque distance recevoir celle qui lui vient comme un don de la Providence.

Et pouvons-nous croire que Jésus, le modèle des fils ;

¹ Serm. de Assumpt.

² Serm. 35 de Sanctis.

³ Joseph ascendit obviam patri suo. Gen., 46, 29.

⁴ Surrexit rex in occursum Matris suæ. III Reg. II, 19.

celui qui a fait aux enfants une loi d'honorer leurs parents , n'ait pas fait pour Marie ce que Joseph fit pour Jacob , et ce que Salomon fit pour Bethsabée, sa mère? Pouvons-nous croire qu'il se soit laissé vaincre en démonstrations d'amour et de tendresse affectueuse envers celle qui est aussi son épouse de prédilection, par qui que ce soit des hommes et des princes de la terre recevant une fiancée qui vient avec toute sa beauté et toutes ses vertus ajouter à leur bonheur? Non ; ne faisons pas au Christ l'injure de penser ainsi.

Aussi , saint Pierre Damien enseigne-t-il que le Fils de l'incomparable Vierge vint, non pas seul, non pas seulement avec quelques légions de la milice des cieux , non pas seulement avec quelques-uns de ses premiers anges , mais avec toute sa cour , avec tous les bienheureux dont elle se compose, au-devant de sa Mère, et qu'il la conduisit avec pompe et solennité au trône qu'il lui avait préparé à sa droite ¹.

Ce qui fait que saint Anselme, comparant l'Ascension du Christ à l'Assomption de Marie, trouve que celle-ci l'emporta infiniment sur l'autre, en pompe, en magnificence ; et la raison qu'il en donne , c'est que les anges seulement purent venir au-devant du Rédempteur rentrant dans ses États , chargé des dépouilles de l'enfer, tandis que ce Dieu lui même, escorté de tous ses anges, accompagné de tous ses saints, vint à la rencontre de sa très glorieuse Mère ².

¹ *Filius ipse, cum tota curia tam Angelorum quam iustorum solemniter occurrens, exivit ad beatæ consortium sessionis. Serm. 47.*

² *Soli angeli Redemptori occurrere potuerunt; Mariæ vero Filius ipse cum tota curia tam angelorum quam sanctorum occurrit.*

Et maintenant , pour comprendre combien la présence de Jésus rehausse le triomphe de Marie , ah ! il faudrait comprendre aussi ce qu'est Jésus.

Ce qu'est Jésus !... demandons-le à la foi , demandons-le aux Pères et aux Docteurs de l'Eglise , demandons-le aux Ecritures. Quel est donc , quel est celui qui descend des hauteurs des cieux avec tout l'appareil d'un roi de gloire ? *Quis est iste rex gloriæ* ? Quel est celui qui vient non de l'Edom de la terre , mais de l'Edom du paradis , les épaules couvertes de la pourpre royale ? *Quis est iste qui venit de Edom , tinctis vestibibus de Bosra* ? C'est , nous répond le prophète , c'est le beau par excellence : il est beau par sa parure , beau encore par sa démarche , par sa force et par son auguste majesté ¹. Il porte sur l'épaule le signe de sa puissance ² , et il commande à des myriades d'esprits célestes et bienheureux.

Mais c'est à Marie même , c'est à Marie surtout , c'est à la divine fiancée que ce Dieu s'est choisie , c'est à la nouvelle reine que le ciel appelle et attend avec une vivé impatience qu'il nous faut demander quel est celui qui s'avance à la tête de toute la milice des cieux , pour la recevoir à l'entrée des parvis éternels. Et elle nous dira cette épouse à jamais digne de notre amour , elle nous dira : Mon bien-aimé est beau et plein de grâces ³ ; comme le pommier est parmi les arbres de la forêt , ainsi est mon bien - aimé entre les jeunes

¹ *Quis est iste qui venit de Edom , tinctis vestibibus de Bosra ? It formosus in stola sua , gradiens in multitudine fortitudinis suæ. Is. , 63 , 1.*

² *Cujus principatus super humerum ejus. Is. , 9 , 6.*

³ *Cant. passim.*

hommes. Il est blanc et vermeil ; il est choisi entre mille. Sa tête brille comme l'or d'Ophir ; ses cheveux sont comme les rameaux du palmier et noirs comme l'ébène ; ses yeux sont doux comme les colombes qui reposent sur le bord des fleuves, blanches comme le lait et semblables à des perles enchâssées ; ses joues sont comme un vase d'aromates artistement mélangés, et ses lèvres de pourpre exhalent la myrrhe la plus suave ; ses bras sont des cylindres d'or entourés de chrysolithes de Tharsis ; sa poitrine est comme l'ivoire orné de rubis ; ses jambes sont des colonnes de marbre qui s'appuient sur des bases d'or. Il est beau comme le Liban, élevé comme le cèdre ; sa voix est pleine de douceur ; tout en lui est désirable. Tel est mon bien-aimé, celui qui est mon ami.

Ainsi parle la femme appelée à l'empire du monde ! Mais, mon Dieu ! combien ses paroles sont au-dessous des pensées de son intelligence, et des sentiments de son cœur ! Et d'ailleurs, créature, bien que la plus parfaite des œuvres du Très-Haut, comment pourrait-elle dire tout ce qu'est Jésus-Christ ? comment ses expressions pourraient-elles être à la hauteur d'une majesté infinie ? Qu'il nous suffise pourtant de cette esquisse du Fils de Dieu donnée par celle qui le connaît mieux que les anges mêmes.

Enfin, et pour clore ce chapitre, comment Jésus vient-il au-devant de sa Mère... Ah ! ce n'est plus en secret, ce n'est plus, pour ainsi dire, sous le voile de l'*incognito*, et comme à la dérobée, ainsi qu'il l'avait fait au jour de son Incarnation, quand il passa du sein du Père dans celui de

Marie; ce n'est plus dans les ombres impénétrables du mystère... Mais, cette fois, il descend du plus haut point des cieux avec tout l'appareil d'un Dieu; il traverse tous les ordres des esprits bienheureux, comme un monarque traverse les rangs de ses soldats;... il ne marche pas,.. il court comme un géant, *accurrit ut gigas* ¹. Le voilà! dit Marie elle-même; le voilà qui vient bondissant sur les montagnes, franchissant les collines. Mon bien-aimé est semblable au chevreuil ou au faon de la biche ²; et c'est surtout quand il s'élance au-devant de sa Mère.

Et vous, de votre côté, montez donc; montez donc, ô Vierge, objet de l'amour et des complaisances de Dieu; montez vers la ville éternelle, où vous allez régner en toute-puissante souveraine; montez vers le trône éclatant où vous allez vous asseoir auprès de Dieu lui-même; montez comme une colonne de vapeurs aériennes ³; montez au milieu des anges, dont les brillantes légions vous précèdent, vous escortent et vous suivent, et qui remplissent les airs de leurs célestes symphonies; montez en vous appuyant sur le bras de votre Fils ⁴, de votre Dieu, comme une princesse de la terre entre dans les splendides salons des palais de la royauté, en donnant le bras au monarque dont elle est l'épouse chérie. Aux autres, aux serviteurs, c'est assez de

¹ Ps. 18.

² *Ecce venit saliens in montibus, transiliens colles; similis est dilectus meus caprea hinnuloque cervorum.* Cant., II, 9.

³ *Sicut virgula fumi ex aromatibus myrrhæ et thuris et universi pulveris pigmentarii.* Cant., III, 6.

⁴ *Innixa super dilectum suum.* Cant., VII, 5.

dire, à la fin de leur journée de mercenaire : Entrez dans la joie de votre maître : *Intra in gaudium domini tui* ¹. Mais, vous fille, vous mère, vous épouse de Dieu, vous maîtresse couronnée de son divin palais, de son universel empire, entrez et pénétrez jusque dans les profondeurs, jusque dans les celliers, pour parler votre langage ², des affections les plus intimes et les plus mystérieuses de votre Père, de votre Fils, de votre Époux.

Montez donc, et en entrant dans l'éternelle Jérusalem, dans ce palais que rien n'égale, ah ! comme Marie sœur de Moïse, à la sortie d'Égypte, comme Débora après la défaite de Sisara, comme Anne mère de Samuel, lorsqu'elle eut obtenu un fils, et que Dieu l'eut vengée des insultes de sa rivale ; comme la triomphante Judith entrant dans Béthulie au milieu des acclamations du peuple délivré par elle, chantez l'hymne de la victoire et le cantique de l'allégresse. Ouvrez, ouvrez votre bouche aux chants de la reconnaissance, de l'amour et du bonheur.

Le pieux abbé d'Igny, expliquant, à propos de l'Assomption de Marie, ces paroles de l'Ecclésiastique : *J'ai cherché en tout le repos* ³, s'exprime ainsi :

« La sainte Vierge l'a vraiment cherché ce repos, plus soigneusement que nul autre ; mais enfin elle l'a rencontré au jour de son Assomption, après la persécution d'Hérode, après la fuite d'Égypte, après les embûches et les cruautés

¹ Matth., xxv, 23.

² Introduxit me rex in cellaria sua. Cant., i, 4.

³ In omnibus requiem quæsi. 24.

de l'impiété judaïque ; enfin , après que tant de glaives de douleur ont pénétré sa sainte âme, aujourd'hui elle peut dire : Courage, mon âme ! regarde maintenant le lieu de ton repos, d'autant que le Seigneur t'a remplie de biens ; et espère que celui qui t'a faite et qui a été fait de toi, qui s'est reposé au tabernacle de ton corps, ne te refusera pas à présent le repos que tu attends en son palais.

Car celui qui récompense les autres à pleine mesure ne dénierait pas le logis à celle qui l'a jadis logé avec tant d'affection. Allez, allez seulement en assurance, sainte mère ; entrez en possession de tous les biens de votre Fils, et en disposez hardiment comme mère, comme reine et comme épouse. Votre modestie se contentait d'aspirer au repos ; mais la royauté et la puissance vous sont dues. Celui avec qui vous avez jadis opéré par indivis le mystère de piété et de réconciliation, lorsque vous lui étiez mère et épouse ensemble, vous associe maintenant en son royaume et veut que vous ayez autant de droits que lui. Reposez désormais, ô Vierge trois fois heureuse, entre les bras de votre époux bien-aimé, lequel vous doit faire connaître, en toute l'étendue de l'éternité, le contentement que vous lui avez donné pendant tout le temps qu'il a logé dans le tabernacle de votre corps, et reposé dans le lit nuptial de votre cœur. ¹. »

Puis, ô clément, ô bonne, ô douce reine, du haut du ciel où vous êtes, avec la couronne en tête et le sceptre à la main, souvenez-vous des jours de votre pèlerinage et de votre exil en ce monde ; souvenez-vous de ce que vous y

¹ Serm. 3 de Assumpt.

avez enduré, et des maux qui y accablent la race infortunée d'Adam ; souvenez-vous des larmes abondantes et amères qu'elle répand au bord des fleuves de Babylone et sur la terre étrangère ¹. Souvenez-vous de vos frères et parlez pour eux au roi dont vous allez à tout jamais partager la puissance, la gloire et la félicité ². Du haut de votre auguste trône, jetez sur nous, ô Marie, un regard bienveillant qui nous protège dans le temps et nous sauve pour l'éternité ³.

¹ Super flumina Babylonis illic sedimus et flevimus. Ps. 136, 1.

² Memorare dierum humilitatis tuæ, et loquere Regi pro nobis, et libera nos de morte. Esth., 15, 3.

³ Eia ergo... illos tuos misericordes oculos ad nos converte. Liturg.



II

ASSOMPTION CORPORELLE DE MARIE

*Credimus quod post mortem Maria resuscitata
fuerit et in cælum deportata.*

Nous croyons qu'après sa mort Marie fut ressuscitée et transportée au ciel.

D. THOM. Opusc.

Dans notre précédent chapitre nous avons cherché à dépeindre, du mieux que nous l'avons pu, le départ de Marie pour la région de paix, et son entrée triomphante dans le tabernacle admirable ¹.

Mais, nous renfermant avec soin dans des termes généraux et applicables aussi bien à l'âme qu'au corps de cette Vierge, nous avons évité de rien dire qui eût trait à son Assomption corporelle et à l'opinion qui veut qu'elle soit au ciel, depuis le jour de son couronnement, selon toute sa nature et dans toute l'étendue de son admirable personne.

C'est que nous nous réservions de consacrer tout un chapitre à soutenir cette croyance si glorieuse à Marie, si douce

¹ In locum tabernaculi admirabilis. Ps XLII, 3.

à la piété, et si conforme à l'enseignement de la tradition et au sentiment, sinon à la doctrine de l'Église.

Il nous souvient, à ce propos, qu'un jour un homme du monde, qui avait de l'instruction et des connaissances humaines, mais peu de science religieuse, ayant par hasard ouvert un petit livre intitulé *Catéchisme des Dimanches et des Fêtes*, et ayant lu dans cet ouvrage que l'Église ne fait pas un dogme et n'impose pas la croyance de l'Assomption corporelle de l'auguste Mère de Dieu, nous témoigna toute sa surprise et tout son étonnement. Ces lignes avaient blessé en lui un sentiment naturel plutôt qu'une foi théologique ; c'était la susceptibilité d'une âme que Tertullien dirait *naturellement* portée à exalter Marie, d'une âme naturellement jalouse de tout ce qui peut contribuer à la gloire de la femme bénie entre toutes les femmes, et *naturellement* peignée, *naturellement* blessée de tout ce qui peut ravir un diamant à sa couronne et un privilège à la masse de ses autres privilèges.

Et, en effet, quiconque y réfléchit dans son cœur trouve qu'il a besoin de croire à l'Assomption corporelle et physique de Marie ; c'est, pour un enfant de Dieu, pour un disciple du Christ, pour un client de cette Vierge, pour un vrai catholique, presque une nécessité.

Car, comment penser, comment croire que le Dieu de la vie ait laissé dans la mort les entrailles qui l'ont porté, le sein qui l'a nourri, les mamelles virginales qu'il a pressées, dans son enfance, de ses lèvres divines ? Comment penser, comment croire qu'il a abandonné aux vers ce cœur qui fut pour

lui une fournaise d'amour, ce cou qu'il aimait tant à enlacer de son bras gauche, cette tête qu'il aimait tant à caresser de sa main droite ¹ ? Comment penser, comment croire qu'il a abandonné aux vers ces joues belles comme le plumage de la colombe ², et ces yeux purs et limpides comme les fontaines d'Hésébon près de la porte de Beth-Rabbim ³, et ces cheveux semblables à la toison des chevreux qui paissent en Galaad, et au diadème des rois ⁴; et ces dents qui ressemblaient à des brebis qui montent du lavoir toutes jumelles, toutes ayant leur égale ⁵; et ces lèvres qui furent comme des bandelettes d'écarlate et de pourpre ⁶; et cette bouche de laquelle coulaient le lait et le miel ⁷; et ces mains desquelles ruisselait la myrrhe ⁸; et ces pieds si beaux dans leur superbe chaussure ⁹ ?

Quoi ! dans les jours de sa vie, la Mère du Christ eût été comme un parterre embaumé, comme un jardin d'orangers chargés de leurs fruits et mêlés au nard de Chypre et aux fruits des pommiers; le nard, le safran, le sucre et le cinna-

¹ *Læva ejus sub capite meo et dextera illius amplexabitur me. Cant., 2 6-8-3.*

² *Pulchræ sunt genæ tuæ sicut turturis. Ibid., I, 9.*

³ *Oculi tui sicut piscine in Hesebon. Ibid., VII, 4.*

⁴ *Capilli tui sicut grex caprarum quæ apparuerunt de Galaad. VI, 4.*

⁵ *Dentes tui sicut greges tonsarum quæ ascenderunt de lavacro omnes gemellis foetibus, et sterilis non est inter eas. IV, 2.*

⁶ *Sicut vitta coccinea labia tua. IV, 5.*

⁷ *Mel et lac sub lingua tua. IV, 11.*

⁸ *Manus meæ stillaverunt myrrham. V, 5.*

⁹ *Quam pulchri sunt gressus tui in calceamentis, filia principis ! VII, 1.*

même, tous les bois du Liban, la myrrhe et le sandal, tous les parfums, en un mot, s'exhalaient du corps de Marie ¹; et le Bien-Aimé eût permis que l'infection de la tombe, engendrée par le péché, saisît celle que le péché n'avait jamais souillée et succédât à toutes ces enivrantes odeurs ! Quoi ! pour peu qu'ils aient aimé une mère, une sœur, une fille, une épouse, les hommes, au cœur pourtant si dur, surtout si on le compare au cœur de Celui qui est l'amour même, les hommes tiennent à garder tout ce qu'ils peuvent conserver de la dépouille mortelle de ces êtres chéris ; ils refusent au tombeau tout ce qu'ils peuvent lui refuser ; ils embaument les corps s'ils en ont les moyens ; ils appellent la science et la fortune à leur secours pour préserver ces restes, qui leur sont si précieux, de la dissolution ! Ils voudraient pouvoir passer tous les jours de leur vie auprès de ces corps que la mort a glacés en les touchant ! Ils voudraient de tout leur cœur pouvoir les conserver intacts et sans altération : et Jésus-Christ, le plus puissant comme le plus aimant des pères, des fils, des frères, des époux, Jésus-Christ n'aurait pas fait pour sa fille, pour sa mère, pour sa sœur, pour sa virgine épouse, ce que l'amour le plus vulgaire inspire aux hommes pour celles qu'ils ont tant soit peu aimées comme filles, comme mères, comme sœurs, ou comme épouses ! Jésus-

¹ *Nardus mea dedit odorem suum. . . . Virgula fumi ex aromatibus myrrhæ et thuris et universi pulveris pigmentarii. . . . Odor unguentorum tuorum super omnia aromata. . . . Emissiones tuæ paradisus malorum puni-
corum cum pomorum fructibus. . . . Cypri cum nardo. Nardus et crocus,
fistula et cinnamomum cum universis lignis Libani, myrrha et aloë cum
omnibus primis unguentis. Cant. Cant. passim.*

Christ serait au ciel depuis près de deux mille ans avec une chair formée de la chair même de Marie : et cette substance privilégiée, cette substance mère sans cesser d'être virgineale serait encore confondue avec la plus vile poussière ! Les anges et les bienheureux adoreraient sur le trône de la Divinité, dans la personne de Jésus-Christ, la chair même de Marie : et cette chair serait, en la personne de cette Vierge-Mère, dans les entrailles de la terre, la proie des insectes les plus immondes ! Quoi ! adorée dans le ciel et rongée ici-bas par la dent d'animaux impurs, foulée aux pieds et souillée en mille et une manières ! Non, non cela n'est pas possible, cela n'est pas admissible, cela n'est pas supposable ; et, à défaut du dogme positif et formel, à défaut d'une autorité qui impose la foi à ce privilège de Marie, croyons-en notre cœur, notre piété, notre désir. Reposons-nous en l'amour de notre Dieu pour son auguste Mère. Le Psalmiste ne lui a-t-il pas dit : — Vous ne permettrez pas, Seigneur, que votre saint voie et éprouve la corruption, *non dabis sanctum tuum videre corruptionem* ¹. Or, par ce saint tous les interprètes entendent d'abord le corps de Jésus-Christ lui-même et appliquent ce passage à sa résurrection. Mais nous sommes fondés aussi à l'entendre du corps immaculé de Marie. Car qu'était-ce, dans le Temple, que le *Saint* ou le *Saint des Saints* ? N'était-ce pas le lieu réservé au seul Grand-Prêtre, le lieu où il immolait et priait pour le peuple ; le lieu qui renfermait l'arche et ses précieuses reliques, les tables de la loi, les pains de proposition, la verge d'Aaron et quelque

¹ Ps. XV, 10.

peu de manne ? Sans doute le saint de la nouvelle loi, le saint par excellence, est, avant tout, le corps adorable du Christ, le temple, le sanctuaire, le tabernacle de son âme auguste et théandrique ; mais nul doute que l'on ne puisse entendre aussi par ce saint le corps virginal de Marie ; ce corps, dit un docteur, plus pur que les rayons du jour. Car Marie ne fut-elle pas éminemment le Saint des Saints, quand Jésus-Christ, prêtre éternel, se renferma en elle pendant neuf mois, quand il commença en elle l'ineffable sacrifice qui a sauvé le monde et apaisé le ciel ? C'est donc du corps de Marie, comme de celui de Jésus, qu'il faut entendre cette parole prophétique : Vous ne souffrirez pas que votre saint voie et éprouve la corruption. « Ce n'était pas seulement, a dit quelqu'un, son propre corps que Jésus-Christ devait soustraire à la pourriture ; mais il y avait convenance qu'il y dérobat aussi celui de sa sainte Mère. » Que pourrait-on répondre à ce qu'allègue en faveur d'une si juste cause la raison elle-même, la raison saine et libre de préjugés ? Elle dit que si l'arche qui ne renfermait qu'un peu de manne avec les tables de la loi a dû être formée d'un bois incorruptible, un corps où le Verbe incréé avait fait sa demeure ne devait point être flétri dans les horreurs du tombeau ; elle dit que ce corps n'ayant point été souillé dans Adam ne devait point avoir part à sa malédiction ; elle dit qu'une chair divinisée, une chaire si étroitement unie avec celle du Fils de Dieu, qu'elle ne fait qu'une même chair avec lui, n'a pu être une proie à la corruption commune ; qu'en un mot la chair de Jésus et de Marie étant la même, elle ne devait être déshonorée ni dans l'un ni dans

l'autre ; elle dit que Dieu, qui a conservé et qui conserve encore aujourd'hui dans l'intégrité les corps de tant de saints, qui leur a donné jusque dans le sein de la terre une portion de vie et d'immortalité, n'a pu oublier celui de la Reine des saints ; elle dit que, puisque les ossements d'une multitude infinie de bienheureux ont été conservés avec un soin religieux et proposés à la vénération publique, à plus forte raison si Marie eût été réduite en cendres, ces précieuses cendres, recueillies avec respect, auraient été transmises jusqu'à nous et placées sur les autels. Enfin elle dit que si, au trépas du Sauveur du monde, plusieurs justes ressusciterent, le privilège de la résurrection n'a pu être refusé à la Mère du Très-Haut. Peut-on croire, dit saint Augustin, que celui qui conserva au milieu de la fournaise les trois jeunes Hébreux, et non seulement leurs corps mais jusqu'à leurs habits, n'a pas fait pour sa Mère ce qu'il fit autrefois pour les vêtements de ses serviteurs ? . . . Non, Seigneur, vous ne permettrez pas que le sein virginal qui vous a porté, que les bras dans lesquels vous avez reposé, que le cœur qui vous a tant aimé, soient la pâture des vers. Vous ne voulez pas que la Reine du monde soit confondue avec ses sujets dans la poussière ¹.

Et, d'un autre côté, le bonheur de Marie serait-il entier et complet si elle n'était pas toute au ciel ?

Nous avons lu quelque part, dans le cours de nos études, qu'on avait vu des hommes souffrir dans des membres qu'ils n'avaient plus, et qu'une opération ou un accident quelconque

¹ *Nouvelle Bibliothèque des Prédicateurs. Tom. XIV, p. 204.*

leur avaient enlevés. Eh bien ! ne peut-on pas dire que Marie, même dans le ciel, souffrirait pareillement si son corps ne partageait pas les saintes jouissances de son âme ? Ah ! si, dans les jours de la terre, non seulement son cœur, mais encore sa chair s'élançait vers le Dieu vivant ¹, comme vers son centre adorable, n'en serait-il pas de même dans le sein de la tombe ? Oh ! il nous semble que du milieu de la pourriture et des vers cette chair vénérable eût crié : « Quelle utilité dans mon sang, si je descends dans la corruption ? que me sert d'avoir été la mère d'un Dieu, d'avoir avec mon sang formé le sang d'un Dieu, avec mon lait nourri un Dieu, avec mes bras porté un Dieu, si, comme les autres, je redeviens cendre et poussière ? *quæ utilitas in sanguine meo, dum descendo in corruptionem* ² ? Si je deviens comme un vase non pas d'honneur ³, mais d'ignominie ⁴, comme un vase perdu ⁵, comme un vêtement usé et mis au rebut ; si je suis livrée à l'oubli ⁶, si la mort, comme un lion, brise mes os ⁷, si les vers rongent mes chairs ⁸, *quæ utilitas in sanguine meo, dum descendo in corruptionem* ? Seigneur, est-ce que la poussière pourra vous honorer et rendre hommage à votre

¹ Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum. Ps. LXXXIII, 3.

² Ps. XXIX.

³ Vas honorabile. Litan. Lauret.

⁴ Vas in contumeliam. Rom., ix, 21.

⁵ Factus sum tanquam vas perditum. Ps. XXX.

⁶ Oblivioni datus sum. Ps. XXX.

⁷ Quasi leo sic contrivit omnia ossa mea. Ps. XXX.

⁸ Ut edant carnes meas. Ps. XXVI, 3.

vérité ! ? Je crie donc vers vous des profondeurs du sépulcre ². Ne restez pas sourd à mes cris ; ne demeurez pas muet et insensible à ma demande ; du fond de la tombe, j'élève les mains vers votre temple saint. Que je le voie avec les yeux de ma chair ! ... que j'y entre ! ... ne m'entraînez, ne me précipitez pas dans le lac de corruption avec les pécheurs, avec ceux qui ont commis l'iniquité ³. . . Car la mort vous louera-t-elle ? le silence de la tombe vous glorifiera-t-il ? Non, non, celui-là seul qui vit pourra vous rendre hommage ⁴ ; ô mon Fils, ô ma joie, arrachez-moi donc à tout ce qui m'environne dans la tombe ⁵. Votre main pourrait-elle s'appesantir longtemps sur votre Mère.

Tel serait, selon nous, le cri que, du fond des abîmes, auraient poussé vers le ciel les cendres de Marie.

Et Jésus ne l'aurait pas entendu ! Ah ! de toutes nos forces nous tenons l'opinion contraire. Oui, Marie a pu dire : « Le Seigneur m'a écoutée et il a eu pitié de moi. Dieu est devenu mon aide. O Dieu, vous avez changé ma douleur et ma plainte en joie, et vous m'avez entourée, enveloppée d'allégresse, afin que ma gloire vous loue et que je ne sois point

¹ Nunquid confitebitur tibi pulvis aut auaruntabit veritatem tuam. Ps. XXIX.

² De profundis clamavi ad te, Domine. Ps. CXXIX, 4.

³ Ad te, Domine, clamabo ; Deus meus, ne sileas a me, nequando taceas a me et assimilabor descendentibus in lacum. Extollo manus meas ad templum sanctum tuum. Ne simul trahas me cum peccatoribus, et cum operantibus iniquitatem ne perdas me. Ps. XXVII.

⁴ Non infernus confitebitur tibi neque mors laudabit te ; vivens, vivens ipse confitebitur tibi. Cant. Ezech.

⁵ Exultatio mea, erue me a circumdantibus me. Ps. XXXI.

humiliée. Vous m'avez retirée du sein de la mort; vous m'avez arrachée du milieu de ceux qui descendent dans le lac de misère ¹; ma chair a refleurì, et je chanterai vos louanges, comme je le désire, avec elle et en elle ². »

Aussi, « le torrent des saints Pères et des Docteurs de l'Église ne varie point sur ce sujet. Sophrone et Juvénal, tous deux patriarches de Jérusalem et qui occupaient ce siège à une époque fort rapprochée de l'origine du christianisme nomment immémoriale la tradition de l'Assomption corporelle de la Vierge. Saint Épiphane la compare avec l'enlèvement d'Hénoch et d'Élie dans le ciel. L'Église grecque en fait, comme nous, la fête, et l'Église catholique, par de pompeuses solennités, maintient cette conviction parmi ses enfants ³. »

Sans doute, il a fallu que le Christ, quoique innocent et plus élevé que les cieux ⁴, souffrit et goûtât la mort; il fallait aussi que Marie, quoique pure et immaculée, fût soumise à la même loi, payât la même dette, offrit la même expiation; et c'est ce qu'elle a fait en mourant pour quelques instants.

Mais son âme plus que séraphique ne fut pas longtemps séparée de son corps vénérable.

Selon quelques auteurs, son trépas dura trois jours, autant

¹ Audivit Dominus et misertus est mei. Dominus factus est adiutor meus. Convertisti planctum meum in gaudium mihi et circumdediti me lætitia ut canlet tibi gloria mea et non compun- ar. Eduxisti ab inferno animam meam, salvasti me a descendantibus in lacum. Ps. XXIX.

² Refloruit caro mea et ex voluntate mea confitebor tibi. Ps. XXVII.

³ *Nouvelle Bibliothèque des Prédicateurs*, t. XIV, p. 204.

⁴ Sanctus, innocens, impollutus, excelsior cœlis factus. Hæb. vii, 26.

que celui de son Fils. Selon d'autres, ce trépas, ce sommeil de la tombe fut de quarante jours. D'après sainte Brigitte ¹, le corps sacré de Marie serait resté dans le tombeau l'espace de quinze jours, après lesquels s'étant réuni à l'âme auguste dont il avait été le temple, il serait entré au ciel pour y partager la gloire et la félicité dont cette âme jouissait depuis l'instant de son décès. Mais l'opinion la plus suivie est que le corps inanimé de la glorieuse Vierge recouvra la vie trois jours après qu'il l'eut perdue.

Quant au fait de l'Assomption corporelle de Marie, abstraction faite des temps précis où elle eut lieu; la croyance en est dans l'Église tellement générale, qu'elle acquiert presque la force et l'autorité d'un dogme.

Nous croyons, dit saint Thomas, qu'après sa mort la sainte Vierge fut rappelée à la vie et transportée au ciel. Peut-on parler plus clairement en faveur de l'Assomption corporelle de Marie? Car ce n'est pas son âme qui fut ressuscitée, puisque l'âme ne meurt point et qu'elle est immortelle; ce fut donc son corps que Dieu réveilla dans la tombe, et ce fut aussi ce corps qui fut emporté au ciel, puisque, comme nous l'avons dit, l'âme y était entrée aussitôt qu'elle eut quitté son enveloppe terrestre.

Saint Bernard parle de même ²; et un autre écrivain rangé parmi les Pères enseigne en des termes formels que Marie sortit vivante du tombeau comme en était sorti son Fils ³.

¹ Revel. lib. . . c. 62, et lib. vii, c. 27.

² Serm. 4 de Assua pt.

³ Nam et ipsa de sepulcro resurrexit prorsus ut Filius ejus. Michael Glycas, p. 3. Ann.

Le P. Coster, jésuite, dit dans une de ses méditations : Considérez en second lieu qu'au bout de trois jours le corps sacré de Marie fut, sur l'ordre de son Fils, transporté avec pompe et solennité du sépulcre au ciel par les esprits bienheureux.

Amédée, évêque de Lausanne, peut être aussi invoqué en faveur de l'Assomption corporelle de la sainte Vierge. Marie, dit-il, est, après Dieu, la première et la plus auguste majesté du paradis. Elle siège sur un trône de gloire au-dessus de tous les élus ; c'est là qu'ayant repris sa dépouille mortelle, et s'étant revêtue de son double vêtement, elle voit, dans ses deux natures spirituelle et physique, le Fils de Dieu devenu dans le temps le fils de la femme ; et, comme elle le voit plus distinctement que les autres et du regard de l'esprit et des yeux du corps, elle l'aime aussi mille fois plus ardemment que tous les autres ¹.

Métaphraste enseigne aussi que le corps de Marie, après avoir reçu les honneurs de la sépulture, fut attiré par Jésus-Christ dans les célestes tabernacles ².

« Applaudis, applaudis, ô terre, s'écrie saint André de Crète ; poursuis de tes louanges la Vierge qui s'envole au ciel. Dis sa naissance à la vie impérissable, dis les prodiges opérés par son précieux linceul et par ses vêtements modestes ; dis les miracles de sa tombe ; dis comment elle fut ensevelie,

¹ Ita D. Antonin., 4. p. sum. tit 45. Alb. Magn. Hugo Victor.

² Iterum D. Bern. serm. de Verbis Apoc. Clivovæus, serm. 4 de Assumpti.

¹ Hom. 7 de Virg. Matr.

² Orat de dormit. Deip.

comment elle fut ressuscitée et transportée au ciel. » Et plus bas il ajoute. Voilà les hymnes, voilà les chants qui accompagnent son décès; voilà ce qui précède et ce qui suit son trépas; voilà ce qui honore cette translation dont le ciel sait les détails, mais dont la terre ignore les particularités glorieuses ¹. »

Le pieux Damascène, faisant parler le tombeau où le corps mort de la Vierge avait été déposé lui fait dire dans le même sens : « Ce corps saint et sacré, après s'être débarrassé de » ses linceuls et de ses suaires, après m'avoir imprégné de » sainteté et de bonne odeur, après avoir fait de moi un » temple digne de Dieu, me quitta et s'éleva vers les régions supérieures ayant pour escorte les anges et tous les » bienheureux. »

En quel lieu s'est opérée la réunion de l'âme de Marie avec son chaste corps? Est-ce au tombeau? est-ce dans le ciel? Le corps de Marie fut-il arraché à la tombe dans un état de mort et transporté ainsi au ciel par les anges de Dieu? ou bien la sainte âme de la Vierge quitta-t-elle les régions de l'infinie béatitude pour venir à Gethsemani reprendre son vêtement de chair? La résurrection de la mère eut-elle lieu, comme celle du fils, dans le sépulcre même, ou ne s'opéra-t-elle que dans la terre des vivants? C'est ce que nous ne croyons pas devoir rechercher ici. Le seul point important pour nous c'est que ce corps partage maintenant la gloire, le bonheur et la puissance de l'âme.

Et c'est ce qu'affirme encore le bienheureux Jean de Da-

¹ Hemil. 2 in Assumpt.

mas quand il dit : Le corps de Marie est porté au tombeau par les apôtres, le Roi des rois le couvrant de l'éclatante lumière que répand sa divinité, lumière que ne voient pas des yeux mortels, mais qui éblouit les anges ; et ce corps sacré reste sur la pierre du sépulcre comme sur un lit nuptial, jusqu'à ce que le Christ lui-même l'attire et le dépose dans les délices de l'Eden et dans les parvis célestes ¹.

Citons encore le témoignage de saint Grégoire-Thaumaturge : Les apôtres, dit-il, veillaient en chantant des psaumes auprès du saint tombeau où reposaient les restes vénérés de Marie ; et voici que le Seigneur leur apparut de nouveau, et, ayant pris le corps virginal de sa Mère, il l'entoura d'une nue comme d'un manteau de gloire, et le fit ainsi porter au sein du paradis, où maintenant, réuni à l'âme toute belle dont il a été le temple, il jouit, pour l'éternité, avec les élus de Dieu, des biens qui n'auront point de fin ².

Oui, Marie, oui, nous croyons d'une foi ferme que « votre esprit est vivant et jouissant des fruits de l'éternité bienheureuse et que votre chair n'a point passé par les lois du sépulcre pour expérimenter la corruption ³. » Nous croyons d'une foi ferme que « votre corps immaculé n'a pas été laissé en terre, mais qu'il a été porté au ciel, comme celui de la reine de l'univers et de l'unique mère des élus ⁴. »

¹ *Portatur corpus Mariæ manibus apostolorum, Rege regum id tēgen'e splendore suæ, quæ sub aspectum non cadit, divinitatis, donec in sepulcro, tanquam in thalamo, et per ipsum in deliciis Eden, et in celestibus repositum fuit tabernaculis.*

² *Lib. 1 de Miraculis, c. 4.*

³ *S. Germ. Const. homil. de dormit. Deip.*

⁴ *S. Joan. Dam. orat. 1. de dormit.*

Sans doute nous ne nions pas, comme nous l'avons déjà dit, qu'elle n'ait passé sous le commun joug de la mort. Mais savoir si la prérogative qu'elle avait d'être le temple de Dieu pouvait permettre que la même mort la relint prisonnière et la rangeât sous l'esclavage de la condition commune, en la réduisant en poudre et en la faisant la pâture des vers, c'est de quoi il est question ¹ ; et de toutes nos forces nous adoptions et défendons l'opinion contraire.

« Comment voudriez-vous, dit saint Jean de Damas, que la corruption l'eût attaquée, puisque la vie y avait logé ? Cela eût été contre tout droit et contre toute raison, et ne pouvait convenir à ce corps porte-Dieu ².

Que s'il a plu au Fils de Dieu, poursuit saint Augustin, de sauver l'intégrité de sa Mère lorsqu'elle l'a conçu, pourquoi ne lui plaira-t-il point d'en avoir encore soin après son trépas, empêchant les indécentes rigueurs que la mort prétendait exercer sur son corps. Celui qui a pu conserver le sceau de la virginité en naissant d'elle, n'aura-t-il pas le pouvoir ou la volonté lui manquera-t-elle de la préserver de la corruption après sa mort ? . . . N'est-il pas raisonnable que son trône et son lit nuptial se retrouvent où il est lui même, et qu'un trésor si précieux ne pourrisse point dans la terre, mais qu'il soit très précieusement conservé dans le ciel. Si celle qui l'a nourri, servi, et assisté jusqu'à la mort, n'est pas près de lui, où la faudra-t-il donc chercher ? où la faudra-t-il donc loger ³ ?

¹ S. Aug. tom. IX.

² S. J. a. l. Dam. orat 2 de Assumpt.

³ Tom. IX.

Aussi, si l'Église n'enseigne pas dogmatiquement l'Assomption de Marie dans sa chair, elle donne assez à entendre qu'elle est favorable à cette sainte et pieuse croyance, lorsque, dans l'office de cette fête, elle proclame que la mort n'eut pas la puissance de retenir captive dans ses liens celle qui avait donné au monde la source de la vie ; paroles qui évidemment ne peuvent s'entendre de l'âme de la très sainte Vierge ; car, si les âmes justes d'une justice parfaite vont au ciel sitôt leur trépas, l'Église pourrait-elle s'étonner et témoigner sa surprise de ce que la reine des justes et la plus belle image de Dieu ait obtenu, sans délai, cette grâce accordée à tant d'autres ? Non ; non. C'est donc du corps, c'est donc de l'Assomption de Marie dans sa chair toute sainte et toute pure qu'il faut entendre ce passage.

Et le mot de *dormition* dont se servent les anciens Pères pour caractériser le trépas de Marie ne nous fournit-il pas une preuve en faveur de la thèse que nous soutenons ici ? car *dormition* et sommeil signifient la même chose. Or le sommeil ne tarde pas à être suivi du réveil. . . Et après son réveil qu'on nous dise ce qu'est devenu le corps de la Vierge Marie. . . S'il s'est réveillé, évidemment ce n'était pas pour la terre ; c'était donc pour le ciel ; il est donc dans le ciel.

Au surplus, vous qui seriez d'un sentiment opposé, dites-nous ce qu'est devenu, dites-nous où est ce corps. Les premiers chrétiens, si empressés à recueillir les ossements, les cendres et toutes les reliques des apôtres, des martyrs et de tous les élus morts en odeur de sainteté, ont ils jamais mon-

tré, ont-ils jamais vénéré la moindre parcelle importante du corps de la Mère de Dieu ? Quoi ! ils ont conservé avec la plus grande religion de précieux débris des corps de saint Jean-Baptiste, de saint Étienne, de saint Pierre, de saint Paul, de saint André, de saint Laurent, et d'une infinité d'autres serviteurs de Jésus-Christ, et ils n'auraient eu aucun soin, aucun souci, de la dépouille charnelle de sa Mère ; ils n'auraient attaché aucun prix à ses restes si augustes, si vénérables ; ils ne leur auraient rendu aucun respect, aucun honneur ? Les Grecs surtout, les Asiatiques, si avides de reliques, si fiers et si heureux quand ils en avaient de précieuses, si portés même à en supposer, n'ont jamais dit avoir ni le corps ni aucun membre de Celle qu'ils nomment la Toute-Sainte, et vous voulez que ce corps n'ait pas été ravi, enlevé à cette terre pour enrichir le ciel ! Ah ! tout combat, tout repousse, tout pulvérise votre erreur !

Plusieurs endroits se glorifient de posséder quelques cheveux enlevés à la Vierge par la piété des témoins de sa très sainte mort, comme on le fait encore chez nous et peut-être partout pour une personne qu'on a aimée et qu'on ne peut ravir tout entière à la tombe. Beaucoup d'églises encore sont fières de garder, dans leurs pieux trésors, quelques parcelles des vêtements ou des linceuls de Marie ; mais nulle part, que nous sachions, aucune ville, aucun village ne se vante d'avoir en sa possession une partie tant soit peu importante du corps qui a été le sanctuaire du Christ. Pas une ville, pas un village ne se glorifie d'avoir une pierre de l'édifice vivant où Jésus-Christ a revêtu notre nature.

Concluons donc que Marie a été la vraie arche d'alliance faite d'un bois incorruptible ; que « sa chair ne souffrit pas plus de corruption après sa mort qu'elle n'en avait enduré à la conception et à l'enfantement du Verbe incarné ¹ ; » et d'une voix unanime disons après un pieux auteur : « Plus cette chair virginale fut, durant cette vie, unie étroitement, intimement et singulièrement au Dieu Très-Haut, plus elle est maintenant glorifiée par lui avec abondance et largesse. Oh ! qui pourrait comprendre combien brillent maintenant, avec un éclat tout céleste et comme des globes lumineux, ces chastes et pures mamelles qui ont nourri et allaité le Roi de gloire, et qui, dès ici-bas, étaient devenues, par leur contact habituel avec les lèvres de l'Enfant-Dieu, si dignes d'être proclamées bienheureuses ? Et ce ventre que l'Époux des sacrés Cantiques compare à une coupe de pureté et à un monceau de froment, ce ventre dans lequel le Dieu source et principe de toute beauté, de toute bonté, le Dieu de majesté et de lumière s'enferma pendant tant de mois pour y prendre notre chair, y faire sa demeure et y trouver son repos, ce ventre ne brille-t-il pas d'une ineffable clarté, d'une indicible beauté, et ne répand-il pas une inexprimable odeur qui embaume le ciel ? Et cette poitrine tout à la fois virginale et maternelle, sur laquelle le Fils de Dieu reposa si souvent, contre laquelle la plus pudique, la plus tendre et la plus modeste des mères le serra, le pressa tant de fois dans les plus vives étreintes de l'amour le plus pur ; et ces mains belles comme l'ivoire ; et ces yeux dont l'éclat l'emporte sur celui des astres ; et ces lèvres d'où

¹ S. Andr. Cret. orat. 2. de dormit.

découlent et le lait et le miel, et, en un mot, tous les membres de cette très excellente Dame et Reine du ciel, de quelle gloire ravissante, de quelle grâce, de quelle beauté et de quel agrément Dieu ne les a-t-il pas dotés? Et quel bonheur infini, quelle immense félicité de les contempler de près, et de goûter, de savourer l'odeur divine qui s'en exhale et qui surpasse tout ce qu'on peut éprouver ici-bas de plus délicieux et de plus enivrant ¹!

Ainsi, partant de la croyance de l'Assomption corporelle de Marie, comme d'un fait admis, comme d'une vérité, tout ce que nous dirons, dans le cours de cet ouvrage, de la gloire céleste de cette Vierge, nous l'entendrons, non pas seulement de son âme béatifiée, mais aussi de son corps glorifié.

O Église de Rome, organe de Dieu même, vous qui bientôt, sans doute, allez faire, à la louange de Marie et à la joie de ses enfants, un dogme de sa conception pure et immaculée, puissiez-vous bientôt aussi proclamer, par la bouche du successeur de Pierre, que Marie est au ciel, non seulement par son âme, le plus bel ornement des cieux, après celui qui en est le soleil éternel, mais aussi par son corps, autrefois le berceau du Christ! Que nous sachions avec une certitude infaillible que notre Mère est tout entière à la droite de Dieu, et que nous puissions en assurance saluer dans les hauteurs de la sainte Sion tout ce qui en elle a contribué à l'œuvre de notre salut et à la rédemption du monde!

C'est le vœu unanime des enfants de Marie.

¹ Dionys. Carthus. de laudib. glor. Virg. lib. iv, art 47.

III

MARIE PORTE DU CIEL

Quæ es effecta fulgida cali porta !

En devenant mère du Sauveur,
vous êtes devenue, ô Marie, la
brillante porte du ciel !

Liturg. Ant. *Inviolata.*

Avant de pénétrer dans les saintes splendeurs de la cité du grand Roi, avant d'entrer dans les parvis éternels et sacrés du Seigneur Dieu des Vertus, avant de chercher à voir la gloire dont jouit Marie dans l'heureuse Sion, arrêtons-nous un moment à contempler l'entrée de ce ravissant séjour, de ce temple, de ce palais bâti pour l'éternité. Une belle maison doit avoir une belle entrée, dit saint Ambroise ¹.

En effet, la porte d'un édifice est toujours en harmonie avec les proportions, les richesses, la beauté et la destination de ce même édifice. Ainsi autre est la porte d'une humble et modeste chaumière, autre est celle d'un palais. Aussi

¹ Lib. II de Virginibus.

rien de plus imposant, rien de plus majestueux, que les portes de ces basiliques vénérables que nous devons à la foi et au génie du moyen-âge. Les façades principales des étonnantes cathédrales d'Amiens, de Rouen, de Reims, de Paris, etc., sont comme l'abrégé splendide et magnifique des innombrables merveilles répandues sur tout l'ensemble de l'édifice religieux dont elles sont la partie la plus visible, la plus soignée, la plus riche et la plus admirée. Chacune de leurs sculptures, chacune de leurs pierres est une voix qui crie en un langage plein d'éloquence : « Ce n'est ici rien moins que la maison de Dieu et la porte de sa demeure ¹. » Oui, à leur vue, à leur aspect, on sent que l'esprit qui souffla sur Béséleel et sur le puissant Salomon a pu seul inspirer les architectes qui ont conçu et exécuté ces monuments si dignes de la majesté du Dieu auquel ils sont dédiés.

Dans un autre ordre de choses, l'entrée principale des demeures et des résidences royales, l'entrée des palais nationaux, des édifices princiers et des grands monuments publics, est également en rapport avec la masse et la beauté de ces constructions.

Or, si les hommes agissent ainsi pour leurs maisons, soit publiques, soit privées, ne sommes-nous pas autorisés à penser par analogie qu'il en est de même de Dieu, et que la porte de la ville éternelle et inébranlable où il habite avec ses saints, que la porte du palais où il fait éclater sa gloire est digne de cette cité dont les murs et le pavage

¹ Non est hic aliud nisi domus Dei et porta cœli. Gen., 28, 17.

sont de l'or le plus pur ¹, et dont le palais divin est au centre même du soleil ².

Aussi le pieux Tobie, instruit et éclairé par une vision surnaturelle, nous a-t-il révélé que les portes de cette heureuse et vivante Jérusalem sont de saphirs et d'éméraldes ³; expression toute métaphorique employée pour nous donner une idée de ces portes qu'Ézéchiél et saint Jean ont vues au nombre de douze, dont trois à l'orient, trois au midi, trois au nord, et trois à l'occident ⁴, et qui ne sont autres, au jugement des interprètes des livres saints, que les douze patriarches de la loi naturelle, ou bien douze des prophètes qui annoncèrent les choses futures, ou encore les douze apôtres de la loi évangélique.

Mais, outre ces douze entrées, il en est une qui est la principale et la reine des autres. Cette porte mystique et vivante, ce n'est rien moins que Jésus-Christ, qui a dit de lui-même : Je suis la porte ; si quelqu'un entre par moi, il sera certainement sauvé ⁵.

Mais après Jésus-Christ, source et principe de tout salut ⁶, il est encore une autre porte, qui, moins belle, sans doute, que la première, surpasse toutes les autres en largeur, en hauteur, en richesse et en décoration. Celle-là est

¹ Plateæ et muri ejus ex auro purissimo. Hymn. liturg.

² Posuit in sole tabernaculum suum. Ps. XVIII, 6.

³ Portæ ejus ex sapphiro et smaragdo ædificabuntur. Tob., 13, 24

⁴ Ab oriente portæ tres, ab aquilone portæ tres, ab Occidente portæ tres, ab austro portæ tres. Apoc., 21, 13.

⁵ Ego sum ostium ; per me si quis introierit salvabitur. Joan., x, 7, 9.

⁶ Non est in alio aliquo salus. Act., iv, 12.

aussi la porte d'honneur ; c'est, par excellence, la porte du Roi, la porte de Dieu. Elle est faite de la plus pure et de la plus volumineuse de toutes les pierres précieuses que le Très-Haut ait jamais tirées de ses trésors. Plus rare et plus étincelante que le topaze, que l'éméraude, que le saphir, que l'améthyste, elle efface par son éclat l'or et les plus beaux diamants ; et un Père l'appelle la perle la plus riche de l'univers ¹. On a déjà nommé Marie, et, en effet, tous les docteurs s'accordent à la saluer du titre de porte du ciel.

Un des plus éloquents panégyristes de cette Vierge, saint Jean prêtre de Damas, ayant à célébrer le mémorable jour qui est celui de la naissance de cette auguste créature, s'écriait, il y a déjà bientôt douze siècles : Aujourd'hui paraît à la lumière cette porte virginale et divine, de laquelle et par laquelle le Dieu qui est au-dessus de tout a fait corporellement son entrée dans le monde ².

De son côté, un autre Père, non moins connu par le zèle et le talent avec lesquels il a glorifié Marie, a dit, dans la même pensée et dans la même ordre d'idées, qu'elle est la serrure et le clé de la Jérusalem céleste ³. Saint Augustin parle de même ⁴ ; et l'Église a sanctionné ce langage métaphorique, en l'employant aussi, et en l'insérant dans

¹ Pretiosa margarita orbis terrarum. S. Cyrill. Alex.

² Hodie virginea ac divina janua prodit, ex qua et per quam Deus, qui rebus omnibus superior est, in orbem terrarum corporaliter introivit. S. rim. 2 in Nativit. B. M. V.

³ Maria, porta cœlorum, reseramentum cœlestis Jerusalem, clavis regni Christi. S. Ephrem.

⁴ Janua cœli, Maria.

les pieuses et poétiques litanies par lesquelles elle salue, sous ses principaux titres, la Mère du Rédempteur. Porte du ciel, lui crie-t-elle, porte du ciel, priez pour nous ¹. Et nous venons de l'entendre au commencement de ce chapitre pousser ce cri d'enthousiasme : En devenant Mère du Sauveur, vous êtes devenue, ô Vierge, la brillante porte du ciel ! *Quæ es effecta fulgida cæli porta!*

Oui, elle est la porte du ciel, d'abord parce qu'elle nous y mène.

La vie de l'homme en général, et celle du chrétien en particulier, est souvent comparée dans les saintes Écritures à une voie, à un chemin qui aboutit finalement à l'enfer ou au ciel.

D'après l'oracle infaillible de toute vérité, la foule suit une voie large et spacieuse, dont le terme est un abîme de maux et de ténèbres où règnent à jamais la confusion et l'horreur ².

Le petit nombre au contraire, celui des élus de Dieu, marche dans une voie étroite, escarpée, difficile, mais qui va droit au séjour d'éternelle félicité que Dieu réserve à ses amis.

Or, à la tête de ce chemin salutaire et désirable, Dieu a placé Marie; Marie, qui, à ce point de vue, est bien la porte placée à l'entrée de la voie, *ostium in capite viæ* ³.

Oui, comme Marie apparaît à l'aurore de la Rédemption,

¹ Janua cæli, ora pro nobis.

² Ubi nullus ordo sed sempiternus horror inhabitat. Job, I, 22.

³ Ezech., 42, 12.

près du berceau où est né le nouveau peuple de Dieu, ainsi on la voit à l'entrée de ce chemin que le Christ est venu nous tracer.

Sans doute, et nous ne saurions trop le proclamer, sans doute il est lui même notre première voie, *ego sum via* ¹; sans doute il est lui-même, et par lui même, la porte du chemin par lequel on va au Père ²; sans doute c'est surtout par lui que les brebis, c'est-à-dire les enfants d'adoption, entrent dans le berceau de l'éternelle sécurité; mais ce qu'il est de droit et par nature, Marie l'est par faveur et par grâce.

Aussi les Pères sont unanimes à enseigner que sans Marie, sans son intervention et sans son assistance, le salut est impossible.

Celui, dit un d'entre eux, qui pense pouvoir être exaucé sans que sa prière passe par le canal de Marie, celui-là ressemble à l'oiseau qui, dépouillé de ses ailes, prétendrait pouvoir encore s'élever dans les airs ³. Tout le monde le sait : sans la grâce nul ne peut être sauvé ⁴. Or, aucune grâce, selon saint Bernard, ne vient du ciel que par Marie. Elle est aussi nécessaire à la vie spirituelle et mystique du chrétien, que le sein d'une nourrice est nécessaire à la vie physique d'un nouveau-né; c'est la doctrine même de saint Bo-

¹ Joann., xiv, 6.

² Nemo venit ad Patrem nisi per me. Joann.

³ Qui petit sine Maria sine aliis tentat volare. S. Anton.

⁴ Sine me nil potestis facere.

naventure ¹; et saint Germain de Constantinople lui dit en termes formels : Nul ne parvient au salut que par vous, ô Mère de Dieu ² !

Si donc le ciel est comparé à une ville entourée de murailles élevées et qu'il faut prendre d'assaut, Marie, au dire des saints Pères, sera l'échelle secourable au moyen de laquelle nous y pénétrerons. Si le royaume de Dieu est comparé à un port d'éternelle tranquillité, Marie sera le navire qui nous y portera ; elle sera le pilote, la voile, le gouvernail, qui nous y conduiront ; l'ancre qui nous protégera contre l'agitation des flots et le déchaînement des vents ; elle sera l'étoile propice qui nous y dirigera, comme l'étoile des Mages mena ces rois pieux au saint berceau de l'Enfant-Dieu. Si le ciel est une oasis, Marie sera le char ³ au moyen duquel nous irons d'une course assurée et rapide.

D'après toutes ces autorités, nous sommes donc fondés à la vénérer comme la porte que Dieu a placée à l'entrée du chemin qui conduit à la vie véritable et bienheureuse. C'est par elle qu'un Dieu est venu du ciel en terre, et c'est par elle que les hommes vont de la terre au ciel.

Et dans le cours de ce voyage, dans le trajet qu'il leur faut faire pour atteindre le but, que de secours ne reçoivent-ils pas de sa sollicitude et de sa bienfaisance ! Ceux qui

¹ Quemadmodum infans sine nutrice non potest vivere, ita sine Maria nunc posses habere salutem.

² Nemo qui salvus fiat nisi per te, Deiparens. Orat. de Zon. B. V. Deip.

³ S. Bonav. in hymn. *Tu Mariam Dei Matrem laudamus. Passim.*

chancellent, elle les soutient; ceux qui tombent, elle les relève; ceux qui s'égarerent, elle les remet dans leur chemin; elle panse les blessés, elle guérit les malades; elle console les affligés, elle fortifie les faibles, elle excite et encourage les pusillanimes; elle écarte les dangers, elle dissipe les ténèbres, elle bannit les chagrins, elle combat les ennemis, elle ferme les précipices : du haut de son céleste trône, elle est pour tous une protection et une sauvegarde assurées.

Mais, de plus, la sainte Vierge est la porte du ciel, parce qu'elle nous en ouvre l'entrée.

Le ciel ! Ah ! s'écrie le grand Apôtre, l'œil de l'homme n'a point vu les merveilles de cette cité sainte; son oreille n'a point entendu les hymnes et les chants de joie dont elle retentit, et son esprit ne saurait se faire une juste et exacte idée du bonheur qu'on y goûte. Le ciel ! ah ! toute langue humaine est impuissante à en parler, et les livres saints eux-mêmes ne nous en donnent qu'une faible et imparfaite notion; car il faut que l'esprit divin qui les a inspirés se rapetisse, pour ainsi dire, comme fit le prophète Élisée, pour ressusciter l'enfant de la veuve de Sarepta; il faut que l'Esprit-Saint se conforme à notre faiblesse et à notre ignorance. Le ciel, dirons-nous pourtant, le ciel est le palais du Roi des rois, la vivante cité où Dieu fait éclater sa gloire, l'heureuse patrie des élus, la vraie terre promise où coulent le lait et le miel; le ciel, c'est l'immortel séjour de la paix, de la vie, du bonheur infini; c'est l'Eden de ces délices qui ne sont autres que Dieu même.

Le ciel ! ah ! sa beauté, sa splendeur et son immensité

sont incompréhensibles. Et pourtant il faudrait pouvoir les comprendre pour bien comprendre aussi la beauté et la majesté de celle qui en est la porte; puisque, comme nous l'avons dit en tête de ce chapitre, une porte doit toujours être en harmonie par sa dimension et par ses ornements avec l'édifice dont elle est l'entrée.

Mais, hélas! nous ne pouvons pas plus, ignorants et enfants que nous sommes, nous figurer avec exactitude la magnificence du peuple éternel de Dieu, que la magnificence de sa royale entrée.

Disons donc simplement, et sans chercher vainement des pensées et des expressions à la hauteur de notre sujet et qui ne peuvent être de la terre, que la très sainte Vierge est la porte du ciel, parce que c'est elle qui l'ouvre et que c'est par elle que l'on y entre.

Encore une fois, pour être exacts et sévères dans le dogme, proclamons que Jésus-Christ en est la porte principale, la porte supérieure, comme disent les Paralipomènes, et, dans un sens rigoureux, il en est même la porte unique. Mais il a donné à sa Mère de partager avec lui ce titre glorieux. Et les passages que nous venons d'emprunter aux saints docteurs prouvent incontestablement que telle a été toujours la croyance de l'Église, telle aussi sa doctrine.

On pourrait même également qualifier de portes du ciel les anges et les saints, qui, par leur assistance, leurs prières, leurs mérites, leurs exemples, leurs leçons et leur protection, nous facilitent l'entrée de ce ravissant séjour. Aussi l'apôtre saint Jean a-t-il vu douze portes à cette Jérusalem

bâtie de la main de Dieu même ¹ ; et, avant lui, Ézéchiël avait vu à cette cité autant de portes qu'il y avait de tribus en Israel.

Mais, après Jésus, c'est Marie qui mérite par-dessus tout d'être appelée porte du ciel ; c'est elle en effet que l'Église voit et honore dans cette porte orientale réservée au Seigneur et par laquelle Jéhovah avait seul le droit de passer pour entrer et sortir ². Et pourtant la même Église nous présente aussi Marie comme la porte du troupeau dont Dieu est le souverain pasteur ³ ; comme la porte du peuple dont Dieu est le monarque ⁴.

Et ici pourrait-on voir quelque contradiction ? Ah ! qu'il est facile de justifier ces applications différentes ! Par sa virginité, avant, pendant et après son enfantement divin, Marie est vraiment la *porte ouverte au seul Seigneur, le jardin fermé* ⁵ à tout autre que Dieu, la *fontaine scellée* pour tout autre que pour Dieu. Mais par l'adoption qu'elle a faite de la famille du Christ, par la part qu'elle a eue à notre régénération, par la fécondité spirituelle avec laquelle elle nous a engendrés tous à la vie, de concert avec Dieu le Père, avec Jésus-Christ, son Fils, et avec le Saint-Esprit, elle est réellement devenue et la *porte du troupeau* et la *porte du peuple*.

¹ Apoc., **xxi**, 12, 13.

² Ezech., 42, 12.

³ *Portæ gregis*, II Esdr. **iii**, 1.

⁴ Mich., **i**, 9.

⁵ Cant., **iv**, 12.

Aussi lui applique-t-on, aussi bien qu'à l'Église, ces paroles du psaume : Voici la porte du Seigneur ; les justes entreront par elle ¹.

Oh ! arrêtons-nous un moment à contempler, du moins pendant quelques instants, l'antiquité, la hauteur, la largeur, la solidité et la beauté de cette porte.

1^o Son antiquité. Elle date du jour où il fut dit au démon que la femme détruirait son règne et briserait son sceptre. Car, dès ce moment, quiconque fut sauvé dut son salut à Jésus et à Marie. Dès que la porte du paradis terrestre fut fermée, dit un pieux auteur, l'auguste Vierge ouvrit celle du paradis céleste ². Les autres saints n'ont pas eu pour le salut du genre humain une influence qui ait précédé leur existence ; ce privilège n'appartient qu'à Jésus, le Saint des saints, et à Marie, sa Mère. Elle est, dit saint André de Crète ³, l'instrument mille fois heureux par lequel la sentence d'une triste malédiction fut changée en un joyeux verdict d'acquiescement. Ainsi non seulement les âmes justes qui vécurent de son temps, mais encore les prophètes, mais les patriarches, depuis les fils de Jacob jusqu'au père du genre humain, ont été sauvés par elle.

La hauteur, l'élévation de cette porte est en proportion de ses autres qualités. Aussi l'abbé Rupert la nomme-t-il (toujours après Jésus) la plus grande des portes du ciel,

¹ Ps. 117, 20.

² Le P. Poiré, *Trip. Cour.*

³ *Lætitiæ instrumentum per quod tristis execrationis sententia in lætum gaudii judicium commutatur. In orat. in Salut. Angelic.*

pour autant, ajoute-t il, que les autres saints en sont comme les moindres ouvertures ¹. Et nous avons entendu un des Pè. es de l'Église s'écrier dans l'excès de son admiration : Porte du ciel, qui pourra mesurer votre élévation ? Dieu seul pourrait le faire.

Sa largeur n'est pas moins remarquable, et elle arrache au saint docteur que nous venons de citer le même cri d'enthousiasme que vient de lui arracher la hauteur prodigieuse de cette entrée sans pareille. Et il faut bien que cette largeur soit en rapport avec sa destination. Or sa destination est de donner un accès et un passage faciles à tous les élus de Dieu que la terre envoie au ciel. Patriarches, prophètes, apôtres, martyrs, confesseurs, vierges, tous les justes que saint Jean a vus en nombre incalculable, tous les saints des âges passés, tous ceux des temps présents, et les enfants moissonnés dans leur pureté baptismale, et les vieillards couronnés d'une auréole de mérites, tous entrent au ciel par Marie, et le poète chrétien a été bien inspiré alors qu'il lui a dit :

Regardez ces élus dont l'éclat vous couronne,
Tous sont sauvés par vous ².

Louérons-nous sa force invincible ? Ah ! quelque solidité que les hommes donnent aux portes de leurs citadelles, de leurs villes, de leurs temples, de leurs palais et de leurs autres monuments, elles ne peuvent résister aux attaques d'un

Lib. III de divinis officiis in vigil. Nativit.

² Charles Brugnot.

ennemi puissant ; et, d'une manière ou d'une autre, le temps finit par les détruire.

Ainsi, elles étaient bien fortes, et paraissaient inexpugnables, les portes de Babylone, et Cyrus s'en empare ; elles étaient bien fortes, et paraissaient inexpugnables, les portes de Ninive, et elles dorment dans la poussière avec les ruines de cette ville. Elles étaient bien fortes, et paraissaient inexpugnables les portes de l'antique Rome, et les Gaulois les renversent. Elles étaient bien fortes, et paraissaient inexpugnables, les portes de Jérusalem et de son temple sacré ; l'airain en formait la matière ¹. Mais la violence fondit sur elles ; le feu les dévora ; et en tombant elles poussèrent, comme dit le prophète, un lamentable gémissement ² ; et la terre ébranlée trembla et mugit sous leur chute.

Mais il n'en sera pas de même de la porte mystique, objet de notre admiration. L'ennemi ne la brisera pas, et elle n'aura jamais à gémir sous ses coups. Elle est pour l'éternité, et elle durera autant que la ville éternelle, autant que le roi immortel des âges infinis.

Quant à sa beauté qui la décevra ?

Ah ! les bois précieux, l'airain, le bronze, voilà la matière des portes les plus riches des édifices bâtis par l'homme. Les portes de la Sulamite, épouse de Salomon, étaient de bois de cèdre ³ ; celles du temple élevé à la gloire de Dieu par

¹ Is., 45, 2.

² Is., III, 26

³ Ostium tabulis cedrinis compactum. Cant., 8, 9.

le même monarque étaient de bois de sapin, mais couvertes de sculptures et de lames d'or ¹. Les portes les plus remarquables qu'il y ait de nos jours sont celles du baptistère de Florence, les plus belles, a-t-on dit, après celles du ciel ; celles de Saint-Pierre de Rome, et, dans la première ville de France, celles de la Madeleine et celles de Saint-Vincent de Paul, auxquelles on joindra bientôt celles de la bibliothèque si riche et si précieuse qui porte le nom vénérable de la patronne de Paris. Elles sont de bronze travaillé avec un art admirable. Mais qu'est-ce que tout cela comparé à Marie, porte vivante et royale de la cité du Très-Haut et de ce temple impérissable dont l'Agneau est la lampe ?

Ah ! si, au dire du pieux Tobie, les portes les plus simples et les moindres ouvertures de cette Jérusalem sont de saphirs et d'émeraudes, quel n'est pas le prix, quelle n'est pas la beauté de la porte d'honneur ? Un Père, pour nous donner une idée de cette porte, nous dit qu'elle est de crystal ². Mais, mon Dieu ! que sont tous ces mots, toutes ces métaphores, sinon le langage impuissant d'un enfant qui bégaye dans les langes du berceau ? Et quels rapports de similitude peut-il y avoir entre des ombres grossières et de splendides réalités ? entre une écorce informe et des fleurs ravissantes ? entre une boue épaisse et l'eau limpide d'une roche ? entre une vile matière et des beautés dégagées de tout alliage terrestre, de tout limon impur ³ ?

¹ III Reg., vi, 3, 4.

² Cœli fenestra crystallina.

³ II Esdr., 14.

O Marie, porte sacrée du sanctuaire éternel, *porta tabernaculi*¹, porte par laquelle sortent et coulent sur la terre les eaux vivantes de la grâce, *porta fontis*², *porta aquarum viventium*³, porte que le Seigneur aime et chérit bien plus que tous les tabernacles de Jacob⁴; entrée de la vie, porte du paradis et de la félicité, ah! je me prosterne devant votre beauté incomparable; je la contemple, je l'admire, et je ne puis en détacher mes yeux....

Que n'ai-je un esprit plus étendu, pour en mieux apprécier les étonnantes et innombrables merveilles! Que n'ai-je plus d'un cœur pour les aimer! Que n'ai-je plus d'une langue pour les louer!

Ah! je ne trouve rien sur la terre, rien parmi les œuvres des hommes que je puisse vous comparer. L'aurore seule peut me donner une idée de votre beauté; car, à l'entrée du ciel, vous brillez de plus d'éclat que n'en verse sur nous, en une belle matinée d'été, cette fille du soleil, *quasi lux auroræ oriente sole mane absque nubibus rutilat*⁵.

Je vous salue donc, ô porte mille fois plus éblouissante que les feux de l'astre du jour, quand il parait à nos regards, *o solis nitido lumine pulchrior*⁶! Je vous salue dans tout l'éclat dont vous brillez aux yeux des anges et des saints

¹ I Paral., 9-24.

² II Esdr. 8, 3.

³ Ps. 86, 2.

⁴ S. Ephr.

⁵ II Reg., 23, 4.

⁶ Hymn. lit.

étonnés de tant de splendeur, *o quam glorifica luce coruscas* ¹ !

O Marie, comme Mardochée restait sous le cilice et la cendre humblement prosterné devant la porte du palais d'Assuérus et d'Esther, ainsi je me prosterne et m'humilie devant vous, au souvenir de ces fautes qui attirent sur moi la colère de Dieu et me rendent indigne d'habiter dans son palais avec ses serviteurs. Mais, de même aussi qu'Edissa eut pitié de Mardochée, se laissa toucher par ses larmes, et demanda grâce pour lui et pour toute sa nation, parlez aussi pour moi, parlez pour tous mes frères au Dieu devant lequel vous avez trouvé grâce plus qu'aucune autre femme.

Comme le mendiant affamé se tient à la porte du riche et sollicite quelque secours, ainsi, ô Marie, je frappe à cette porte du ciel dont vous avez la clé et que vous seule pouvez ouvrir ². O vous que j'ose appeler *ma sœur*, et qui l'êtes en effet comme fille d'Adam mon père, ouvrez, ouvrez à votre frère, *aperi mihi, soror mea* ³. Mère, ouvrez à votre enfant ; reine, ouvrez à votre sujet ; maîtresse, ouvrez à votre serviteur ; avocate, ouvrez à votre client ; compatissante bienfaitrice, ouvrez à un malheureux ; *aperi, soror mea*. A l'heure de ma mort ouvrez-moi, ouvrez-moi la cité sainte, afin que je vous y contemple, que je vous y bénisse, vous, et Jésus, votre Fils, durant l'éternité.

¹ Hymn. lit.

² Tibi regni cœlestis claves thesaurique commissi sunt. LuJov. Blos. Eudol. I.

³ Cant., v, 2.

IV

MARIE FILLE DE DIEU LE PÈRE

Filia prædilecta Patris æterni.

Marie est la fille bien-aimée de Dieu le Père.

S. LAUR. JUST. serm. de Nativ. B. V. M.

Franchissons maintenant par la pensée le seuil de ce palais immense et magnifique dont nous venons de contempler avec tant d'admiration la porte éblouissante. Pénétrons par la foi dans ce sanctuaire auguste où Dieu se rend visible et

Où ses saints inclinés, d'un œil respectueux,
Contemplant de son front l'éclat majestueux.

Quel est le premier objet qui d'abord frappe nos regards ? Qu'est-ce qui en occupe le lieu le plus sacré, l'endroit le plus vénérable ? Qu'est-ce qui le remplit de sa gloire, de sa splendeur, de son immensité ? C'est l'adorable Trinité ; c'est ce Dieu en trois personnes dont la vue, dont l'amour, dont l'éternelle possession fait la félicité des anges et des saints.

Mais dans cette Trinité, dont les trois personnes sont égales, consubstantielles, coéternelles et dignes au même degré

des hommages de la création, quelle est celle qui paraît au premier rang dans l'ordre des relations de ces trois personnes entre elles? N'est-ce pas celle qu'on nomme le Père, c'est-à-dire le principe, l'être par lui-même et par lui seul, comme le dit saint Augustin ; celui auquel on assigne plus particulièrement l'œuvre de la création, celui auquel on donne plus spécialement les titres de Très-Haut, de Tout-Puissant, d'Éternel, d'Ancien des jours et de Dieu des armées?

Oui, telle est la majesté qui d'abord frappera notre attention et attirera nos respects dans ce brillant séjour où nous conduit notre sujet. Mais ce Père, ce roi, ce grand et puissant monarque de l'univers entier, a-t-il, dans son palais, une fille de prédilection, une fille qu'il aime et chérisse entre toutes les créatures auxquelles sa puissance a donné l'existence, une fille qu'il ait élevée au-dessus, bien au-dessus de toutes les œuvres de ses mains?

Oui!... oui! nous répondent d'un cri commun et le ciel et la terre. Oui! Dieu le Père a tiré des trésors infinis de sa divinité une créature qu'il a formée avec une complaisance qu'il n'a eue ni pour les anges ni pour les astres ; il l'a dotée et enrichie comme il ne l'a jamais fait pour aucune autre de ses innombrables créations, il lui a donné rang au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu même.

Son nom?... son nom!... cieux et terre, dites-nous son nom! — Et le ciel et la terre, et les anges et les chrétiens, nous crient d'une voix unanime que son nom est Marie, *nomen ejus Maria*.

Marie ! C'est donc cette créature qui nous apparaît près de Dieu, au-dessous et même à la droite des trois personnes divines ; portant au front un diadème formé de douze étoiles, environnée du soleil comme d'un manteau étincelant, ayant la lune sous les pieds, et, dans la main, un sceptre plus éclatant que l'arc-en-ciel ?

O divine créature, ô beauté incomparable, après avoir adoré, le front dans la poussière, l'indivisible Trinité, laissez nous vous demander, comme le fit Eliézer à la timide Rébecca, de qui vous êtes la fille pour occuper au ciel une semblable place, pour y tenir un pareil rang, pour y jouir de tant d'honneurs, pour y briller de tant d'éclat ? *Cujus es filia ? indica mihi* ¹.

Ah ! si cette vierge n'était pas aussi humble, aussi modeste, qu'elle est grande et élevée, elle pourrait nous répondre : Je suis la fille du Roi des rois, la fille du Saint des saints, la fille du Dieu des dieux, la fille du Prince par excellence, *Filia Principis*.

Mais ce que sa modestie l'empêche de nous dire, l'Église entière le proclame et là-haut et ici-bas, et dans la ville éternelle et sur la terre de passage. Oui, des millions d'autorités s'accordent à saluer Marie comme fille aînée, comme fille unique, comme fille préférée du Père, *filia prædilecta Patris æterni*.

Et c'est sous cet aspect que nous avons à la considérer ici.

Toutes les créatures, quelles qu'en soient la substance, le

¹ Gen., xxiv, 23.

genre, l'espèce et la destination, sont à la rigueur et véritablement les filles de Dieu, puisqu'elles sont toutes l'œuvre de sa fécondité et de sa puissance créatrice ; toutes peuvent lui dire comme le roi-prophète : *Opera manuum tuarum sumus*.

Mais ce n'est pas seulement dans ce sens si étendu, si large et si universel, que Marie est fille de Dieu ; elle l'est d'une manière qui n'appartient qu'à elle ; elle l'est avec des privilèges que nulle autre créature ne peut revendiquer.

Et d'abord elle est la fille aînée de Dieu le Père.

Et c'est l'Église elle-même qui lui donne ce titre, en lui faisant dire à elle-même, comme et après la sagesse éternelle : Je suis sortie de la bouche du Très-Haut ; je suis née avant toutes les créatures ; et plus loin : J'ai été créée dès le commencement et avant tous les siècles. *Ego ex ore Altissimi prodivi primogenita ante omnem creaturam.... Ab initio et ante sæcula creata sum* ¹.

Mais comment expliquer l'application que l'Église fait de ce passage à Marie ? Est-ce que tout le monde ne sait pas que Marie n'a été créée que bien longtemps après les anges ? Est-ce que tout le monde ne sait pas que la terre comptait déjà quatre mille ans quand Marie a reçu le jour ? Est-ce que tout le monde ne sait pas qu'une multitude innombrable de femmes remarquables, Ève, Sara, Judith, Esther, etc., l'avaient précédée dans la vie et étaient sorties avant elle du sein de la création ? Comment donc, comment l'appeler la fille aînée du Créateur ?

¹ Eccl., xxiv, 5.

Écoutons sur ce point un des plus profonds et des plus savants théologiens des grandeurs de la très sainte Vierge.

Le monde, dit-il, n'était pas encore créé ; il n'était pas même arrêté dans les desseins de son Auteur, quand déjà la Vierge Mère de Dieu était présente à la pensée du Père céleste. Car dans ce moment de l'éternité où, avant toute création, le Christ, Fils du Dieu vivant, fut prédestiné à être à la fois le vrai fils et le fils unique de Marie, alors elle fut elle-même prédestinée avant toute créature, à cause et par suite de l'étroite et nécessaire connexion qui existe entre une mère et son fils. Et, en conséquence, la Vierge Mère de Dieu fut dès lors, de la part de Dieu, l'objet du premier et du plus grand amour qu'il ait eu pour aucune créature ; parce qu'elle fut dès cet instant choisie pour être la vraie mère du Verbe divin, comme l'enseigne très bien le saint prêtre de Damas, quand il lui dit : Parce que le décret de votre prédestination provient de l'amour comme de sa racine première, le Maître de toutes choses, connaissant par avance vos perfections, vous aima, et, vous aimant, il vous prédestina à la plus haute dignité qu'une créature puisse obtenir. Que si l'amour de Dieu pour Marie fut le premier et le plus grand qu'il eût eu encore pour une créature, la prédestination de cette Vierge, postérieure seulement à celle de Jésus-Christ, est donc antérieure à toute autre prédestination ¹. Marie était avant tous les temps dans la prescience de Dieu, dit encore saint Jean Damascène ².

¹ Christoph. de Veg., *Theol. Marian.*, palæstr. 2.

² Ipsa ævo omni antiquior, ac præsciente Dei consilio prædestinata. Lib. iv de fide orthodoxa, c. 43.

Elle est donc, après la Trinité, l'être le plus ancien qu'il y ait dans le monde des existences¹; elle est la première personne après les trois personnes de cette même Trinité, qui a tout créé, tout produit²; aussi Salmeron l'appelle-t-il la quatrième des personnes après lesquelles tout a été créé³.

Sans doute Marie n'est pas éternelle quant à l'existence véritable et physique; mais elle a été éternellement dans la pensée de Dieu comme l'associée, comme la mère, comme la gardienne du Dieu fait homme⁴.

Aussi un écrivain dit-il qu'elle a rivalisé avec l'éternité, *æternitatis æmulatrix*, et qu'elle paraît à la tête de tous les temps et de toutes les générations, *omnium creaturarum princeps; principatum sæculorum tenens*⁵.

Et il est tout naturel qu'il en ait été ainsi. Car c'est un axiome reçu parmi les philosophes et les théologiens, que ce qui est plus parfait doit passer dans les décrets de Dieu et dans sa prescience infinie avant ce qui est moins parfait, quand bien même les choses plus parfaites ne précéderaient pas, par l'existence réelle, celles qui sont moins parfaites : *Quæ perfectiora sunt primo eliguntur in divina prædestinatione et electione, tametsi non ordine in lucem prodeant*.

¹ Nulla persona creata vicinior ac proximior Spiritu Sancto. C. de Veg., num. 134.

² Maria Virgo, omnium rerum præfinitione antiquior, post Trinitatem in Dei præfinitionibus fuit, et prima post Trinitatem persona.

³ Numero quarta persona prædicatur post quam reliquæ omnes creaturæ conditæ fuerunt.

⁴ Verbi semper amandi custos manebat æterna. Ven. Bed. in Luc., lib. iv, c. 49.

⁵ Christoph. de Veg., *Theol. Mar.*, num. 132, 133, 134, 145,

D'après ce principe, la sainte Vierge, devant être la plus parfaite, la plus pure, la plus sainte des créatures, a dû être aussi la première de toutes les créatures dans les conseils de Dieu. Dieu se contemple d'abord lui-même ; il s'aime d'abord lui-même, parce qu'il est l'objet le plus digne de ses propres regards et de ses propres affections. Mais s'il sort pour ainsi dire de lui, s'il porte hors de lui ses pensées, Marie étant après lui l'être le plus accompli, Marie ayant puisé dans les trésors divins, non seulement plus qu'aucune créature en particulier, mais plus que toutes les créatures ensemble, Marie a dû, par là même, être aimée et prédestinée avant tout ce qui est, hormis Dieu.

Et telle est la doctrine des Pères.

Saint Antonin écrit qu'elle est la première-née de toute créature, *primogenita ante omnem creaturam* ; et la raison qu'il en donne, c'est qu'elle est plus noble, plus parfaite et plus élevée, et en grâce et en gloire, qu'aucune créature, quelle qu'elle soit. Marie, dit-il encore, a été prédestinée avant les temps, afin d'être le principe duquel sortirait la régénération de toute créature. Et voilà pourquoi il est dit d'elle : Le Seigneur m'a possédée dès le commencement de ses voies ; c'est-à-dire, afin que je devinsse la première de toutes les créatures qui ne sont que de simples créatures ¹.

Saint Damascène appelle Marie les prémices de notre masse, *massæ nostræ primitias* ². Saint Ildefonse dit qu'elle marche à la tête de ceux qui suivent le plus près l'Agneau,

¹ 4^e part., tit. 15, c. 14.

² Serm. 1 de Assumpt.

partout où il porte ses pas ; et saint Bernardin la qualifie de porte-étendard (*antesignana*) et de premier objet de la Rédemption.

Enfin, le savant Idiot la nomme l'idée, et saint Augustin la forme des créatures. Or, comme l'idée et la forme précèdent la réalisation des êtres contingents, ainsi Marie a dû nécessairement précéder, dans la pensée de Dieu, tous les êtres dont elle est comme le type et le modèle.

Ainsi donc, de même que Jésus-Christ est le premier-né de Dieu par son existence divine, coéternelle à celle de son Père, et le premier-né d'entre ses frères, comme l'appelle saint Paul, par son humanité, bien que son incarnation ait été, dans l'ordre des temps, postérieure à une infinité d'autres créations, ainsi Marie, sa mère, par un effet des rapports naturels qui existent nécessairement entre un fils et sa mère, devient, après Jésus, la tête des prédestinés, *primatum post Filium inter prædestinatos obtinuit* ; et si Jésus est, en tant que Dieu et en tant qu'homme, le premier-né de Dieu le Père, Marie pourra être aussi, sous de nombreux rapports et par plusieurs motifs, appelée sa fille aînée, *primogenita ante omnem creaturam*.

O Marie, quelle dignité vous confère ce premier titre ! quel rang il vous donne au ciel, dans le palais du grand Roi et dans l'assemblée des saints ! quel amour, quelle tendresse il attire sur vous du cœur de Celui qui vous aime incomparablement plus que jamais père ici-bas n'a aimé ni n'aimera une fille première-née !

Ajoutons que Marie est la fille unique du Père.

Mais comment, après avoir établi en premier lieu que la très sainte Vierge est la fille aînée de Dieu, puis-je avancer, en second lieu, qu'elle est sa fille unique ? Si elle est l'aînée, comme nous l'avons démontré, elle a donc des frères, des sœurs qui viennent après elle ; et si elle en a, elle n'est donc pas unique, elle n'est donc pas seule. Si, au contraire, elle n'en a pas, comment peut-elle être l'aînée ? Ces deux titres de fille aînée et de fille unique ne sont-ils pas incompatibles dans un même sujet ?

Oui, ils le sont sous certains rapports ; mais ils ne le sont pas sous d'autres.

Marie est bien réellement la fille aînée de Dieu dans le sens que nous avons vu.

Mais bien qu'elle ne soit pas la seule des créatures sorties du sein de Dieu, bien que la puissance éternelle ait créé, outre Marie, une infinité d'êtres, tant au ciel que sur la terre, tant dans le monde visible que dans le monde invisible, cependant la sainte Vierge peut-être, à juste titre, appelée la fille unique de Dieu.

Elle l'est par l'excellence de sa nature et par la multitude de ses prérogatives ; elle l'est par la dignité de ses sublimes fonctions ; elle l'est par la perfection et le nombre de ses vertus ; elle l'est par sa prédestination glorieuse et exceptionnelle, comme nous venons de le voir ; elle l'est par le rang qu'elle occupe auprès de Dieu ; elle l'est par l'amour avec lequel Dieu l'aime, et par celui avec lequel elle rend amour pour amour à son divin Auteur.

Aussi proclame-t-il lui-même, dans le sacré Cantique,

qu'elle est unique. Ma colombe, dit-il, ma bien-aimée, ma toute belle et unique : *Una est columba mea, amica mea, perfecta mea, una est* ¹. Il ne se borne pas à le dire une fois ; il le répète pour appuyer plus fortement sur cet éloge qu'il lui donne.

Oui, bien des créatures parmi les anges et parmi les hommes ont plu à Dieu et mérité sa tendresse ; bien des créatures ont acquis de grandes richesses spirituelles, *multæ filiæ congregaverunt divitias* ² ; bien des créatures ont amassé une ample moisson de mérites par leurs innombrables bonnes œuvres. Le ciel est rempli d'âmes qui ont été, ici-bas, de dignes filles de Dieu, *multæ filiæ congregaverunt divitias* ; mais il n'y en a qu'une, une seule, qui ait uni au privilège de la virginité l'honneur de la maternité ; il n'y en a qu'une, une seule, qui ait égalé et surpassé tous les anges, tous les élus ensemble, par les grâces qu'elle a reçues et par la fidélité avec laquelle elle y a répondu. Cherchez dans le passé et dans le présent, sur la terre et dans le ciel, vous ne trouverez qu'une créature qui mérite, autant qu'il est possible à la créature de le mériter, le titre glorieux de fille du Très-Haut, *una est*. Il y a dans le ciel bien des femmes qui ont saintement porté le joug du mariage ; bien des vierges qui ont traversé la boue du siècle sans y ternir leur pureté ; bien des héroïnes de la foi et de la chasteté qui au lis de l'innocence ont enlacé dans leurs couronnes la rose sanglante du martyr ; bien des princesses, bien des reines, bien des

¹ Cant., vi, 8.

² Prov., 31, 29.

impératrices, qui en portant un diadème fragile et périssable en ont acquis un dont leur front ne sera jamais dépossédé. Mais il n'y a qu'une femme qui efface par sa beauté, par sa grandeur, par sa vertu, par son courage, toutes les gloires du ciel, comme le soleil, quand il paraît, rend invisibles les étoiles, *una est*. Oui, elle est une ; et Dieu l'aime comme s'il n'avait qu'elle ; elle est une ; et il lui donne une puissance absolue sur toutes les œuvres de ses mains. Oui, vous êtes, ô Marie, la fille unique du Père, comme le Verbe est son fils unique ; non pas de la même manière sans doute ; non par identité de nature, mais par singularité de grâce ; non de droit, mais par adoption ; non par génération, mais par élection.

Enfin Marie est la fille bien-aimée et préférée du Père.

Et ce titre résulte évidemment des deux premiers. Car si Marie est la fille aînée, si elle est la fille unique de Dieu le Père, c'est qu'il l'a plus aimée qu'aucune créature, c'est qu'il l'a préférée à toutes les créatures. L'amour de Dieu pour elle a été le principe, et, comme nous l'avons dit après saint Antonin, *la racine* de tous les biens dont il a daigné la combler.

« Dieu l'aima de toute éternité, et il l'aima d'un amour qui surpassa démesurément celui qu'il a jamais eu pour toutes les autres créatures. Après l'amour substantiel qui unit entre elles les personnes divines, et celui que la personne divine du Verbe porte à la sainte humanité, à qui elle s'est alliée en un même suppôt, nous n'en trouverons point de pareil à celui que Dieu porta à la bienheureuse Vierge,

qu'il aima tendrement, noblement, ardemment; tendrement, en ce qu'il la choisit pour l'objet de ses affections, pour le sujet de ses caresses, pour la douceur de son entretien, pour le premier de ses contentements, pour le plus pur de ses délices; en ce qu'il se communiqua plus particulièrement à elle qu'à tout autre, et qu'il lui remplit le cœur des plus ineffables douceurs. Il l'aima noblement en ce qu'il lui ouvrit tous ses trésors, qu'il l'enrichit de toutes sortes de biens et la constitua dame et maîtresse de toutes ses possessions. Il l'aima ardemment en ce que pour l'avoir entièrement à lui il lui donna son Fils, nonobstant toutes les considérations que la bienséance lui pouvait représenter, au moins à notre façon de concevoir. »

Ainsi parle l'auteur de la *Triple Couronne de la bienheureuse Mère de Dieu* ¹.

Saint Laurent Justinien dit que Marie est la fille préférée du Père éternel, *filia prædilecta Patris æterni*.

Et certes, si la ressemblance d'une fille avec son père rend cette fille plus chère à l'auteur de ses jours, si un père aime ordinairement sa fille à proportion qu'elle lui ressemble davantage, combien le Père céleste ne doit-il pas aimer Marie d'un amour de prédilection ?

Écoutons les saints Pères proclamant à qui mieux mieux les glorieux traits de ressemblance qui existent entre la Vierge et le Créateur des mondes.

Saint Augustin ne la nomme ni plus ni moins que le por-

¹ Poiré, tom. III, p. 544.

trait de Dieu, *forma Dei* ¹ ; et, comme si cette expression, déjà pourtant bien hardie, n'était pas encore assez claire, un autre auteur enchérit encore sur elle en disant que Marie est, non pas le portrait mort, le portrait inanimé, mais la vivante image de la Divinité, *viva Dei imago* ². Comme une fille belle, vertueuse et douce, est la gloire, l'orgueil, l'amour et les délices de son père, ainsi Marie est la gloire de Dieu, *gloria Dei* ³ ; elle est le rayonnement de la Divinité, *radius Deitatis* ⁴ ; une émanation du soleil spirituel, *radius solis intelligibilis* ⁵ ; l'image parfaitement ressemblante du divin Archétype, *imago divini Archetypi recte descripta* ⁶ ; le miroir resplendissant dans lequel se reflète le Soleil de justice, *speculum nitidum in quo videtur Sol justitiæ* ⁷ ; la nature la plus voisine, celle qui s'approche le plus près du Dieu Père de tous les êtres, *prima natura accedens ad Deum opificem omnium* ⁸.

Nous citons le texte même de tous ces Pères, afin qu'on ne nous soupçonne pas d'exagérer nous-même les perfections de Marie, et de nous laisser emporter, en son honneur et pour la louer, à un zèle qui ne serait pas selon l'orthodoxie.

Non, nous ne disons rien ici que ce qu'ont dit avant nous

¹ Serm. 33 de Sanctis.

² Joan. Geometr. hymn. 3.

³ S. Bonav. in *Specul.*

⁴ S. Bern. in *Silv. Regin.*

⁵ Hymn. Græc. apud But.

⁶ Andr. Cret. orat. 3 de Assumpt.

⁷ Greg. Neoc. homil. 8 in Cantic.

⁸ Andr. Cret. serm. 2 de Annunt.

des docteurs grands dans l'Église par leurs lumières et leurs vertus.

Oh ! qui pourrait répéter toutes les choses élogieuses que ces saints disent de Marie, seulement comme fille de Dieu ?

Quel mot tendre et affectueux, quelle expression douce et amicale, quel langage paternel et bon a jamais été adressé par un père à sa fille que les écrivains sacrés n'emploient pour qualifier Marie dans ses rapports avec le Père commun de tous les êtres ?

Elle est, dit l'un, le palais animé de la gloire et de la majesté de Dieu ¹. Elle est, dit l'autre, le trésor sacré de l'amour de Dieu le Père ². Celui-ci la nomme un ciel où resplendit la gloire de Dieu ³, celui-là la proclame le plus beau domaine de Dieu ⁴. Selon les uns, elle est le repos du Seigneur ; ⁵ selon d'autres, son ombrage de prédilection ⁶, son siège d'or ⁷, son trône ⁸ et sa magnificence ⁹.

Qu'y a-t-il, s'écrie l'un d'eux, qu'y a-t-il parmi les créatures de plus semblable à Dieu le Père que celle qui engen-

¹ Animatum majestatis et gloriæ Dei palatium. Germ. Const. in Marianis Fragmentis.

² Thesaurus sacratus gloriæ Dei. Græci in commemorat. 21 nov.

³ Cælum in quo gloria Dei splendet. Andr. Cret. in Salut Angel.

⁴ Prædium Dei amplissimum. Liturg. Græc. Dominic. ad missam in Theoticio.

⁵ Quies Dei. Chrysipp. Presbyt. III. rosol. serm. de S. M.

⁶ Placitum Deo umbraculum. Bonav. in Psalter.

⁷ Reclinatorium aureum. Petr. Dam. serm. de Annunt.

⁸ Thronus Divinitatis qui coruscantem in cœlo et in terra solem habet. Epiph. Orat. de laudib. Deip.

⁹ Magnificentia Dei. Richard a S. Laur. lib. iv. de laudib. B. V. M.

dre le même fils que lui; elle dans sa chair, et lui dans sa pensée; elle sans le concours de l'homme, lui sans l'accession ou la coopération de la femme¹?

Cette réflexion du pieux auteur nous amène sur la voie d'un nouveau droit de Marie à l'éminente qualité de fille de Dieu le Père; c'est celui qu'elle tire de son titre de sœur et d'épouse du Verbe incarné.

Qu'elle soit la sœur du Dieu fait homme, rien de plus facile à établir, puisque nous-mêmes nous sommes les frères de cet Emmanuel, *non confunditur fratres eos vocare*²; *nuntiante fratribus meis*³; et nous sommes ses frères, puisqu'il a pris notre nature; puisque, par son auguste mère, il est, comme nous tous, né d'Adam. Or, Marie étant notre sœur, Marie étant sortie de la même tige que nous, devient, par là même, sœur du Christ; et elle l'est même plus étroitement que nous ne sommes les frères de ce Dieu incarné, puisque les liens qui les unissaient corporellement l'un à l'autre et qui étaient ceux d'une mère et de son fils étaient plus intimes encore que ceux qui peuvent nous unir au Fils de Dieu né de la femme.

Aussi le saint Époux, c'est-à-dire Jésus-Christ, l'appelle-t-il bien des fois sa sœur dans le sacré Cantique : Ma sœur, lui dit-il, ma sœur tu as blessé mon cœur⁴; viens dans mon

¹ Dionys. Carth. de Dignit. a Mari rt. 8.

² Hæb., II, 11.

³ Matth., 28, 10.

⁴ *Vulnerasti cor meum, soror mea.* Cant., IV, 9.

jardin, ô ma sœur ¹; ma sœur, ouvre-moi ², etc.... Or, à ce titre, elle devient, à un nouveau point de vue, la fille de Dieu le Père, étant la sœur de son Fils unique et bien-aimé ³. Elle n'est pas seulement parente du Verbe, dit saint Grégoire de Nysse, mais elle est sa sœur ⁴.

Enfin elle est encore fille du Père en qualité d'épouse du Fils. Car il est dans les usages de tous les peuples peut-être qu'un père dise *ma fille* à l'épouse, à la compagne de son fils; et d'innombrables auteurs donnent à Marie le titre d'épouse du Fils de Dieu. Marie, dit le pieux Gerson, Marie, l'image si fidèle de Dieu, s'unissait à son Seigneur et Maître, à l'Agneau qui était pour elle comme l'époux sortant de son lit nuptial ⁵; et sainte Brigitte lui dit à elle-même : Vous êtes à la fois et mère, et vierge, et épouse de Jésus-Christ; car en vous s'est accomplie la plus belle des alliances, à l'heure où la Divinité s'est associée en vous à notre humanité et où cette même Divinité s'est étroitement unie à vous par les liens d'une même chair ⁶. Aussi l'Époux des Cantiques ajoute presque toujours le nom d'épouse au titre de sœur, quand il parle à sa Bien-Aimée. Et saint Augustin dit formel-

¹ Veni in hortum meum, soror mea. Ibid., Cant., 1.

² Aperi mihi, soror mea. Ibid., v, 2.

³ Maria recte dicitur soror Verbi, quia ipsi adsimillima. Ch. de Vega, n^om. 1783.

⁴ Non amplius propinqua, sed soror. Homil. 4 in Cant.

⁵ Nubebat Deiformis Maria Deo suo, Domino et Agno qui erat tanquam sponsus procedens de thalamo suo. Tract. 2 de Cantichordo.

⁶ Tu vero utrumque Mater et Virgo et Uxor Christi es; nam pulcherrimæ nuptiæ factæ sunt in te hora ista cum Deus homini in te conjunctus est et te per unitatem carnis sibi copulavit. Revelat. lib. vi, cap. 6.

lement que Marie épousa celui qu'elle devait mettre au monde, et qu'elle devint l'épouse de celui dont elle devait devenir la mère ¹. Saint Ildefonse en dit autant ².

Mais c'est assez pour prouver que sous ce nouveau rapport, Marie est encore fille du Père, par là même qu'elle est épouse du Fils : La vierge qui a épousé votre fils, dit un auteur, devient, par ce seul fait, votre fille ³.

Maintenant comprenons, si nous le pouvons, quel rang, quelle gloire, quelle majesté et quelle autorité ce premier titre de fille du Très-Haut donne à Marie dans le palais du grand Roi. Tout l'empire qu'une fille unique, ou une fille aînée, ou une fille préférée peut avoir dans la maison de son père, Marie le possède au ciel. Le rang qu'occupe dans la maison de son beau-père une bru tendrement chérie, Marie l'occupe au ciel.

Aussi qui pourra dire, s'écrie à ce propos un pieux auteur, qui pourra dire de quels présents Dieu le Père a comblé cette fille privilégiée? quels cadeaux il a faits à cette épouse de son Fils? de quels attraits il l'a enrichie et dotée ⁴?

Non, jamais fille de roi, sœur de roi, ou épouse de l'héritier présomptif d'une couronne, n'a joui, à la cour de son père ou de son beau-père, d'autant d'honneurs et de privi-

¹ *Hæc est quæ sola meruit mater et sponsa vocari. Serm. de Assumpt.*

² *Tantis insignivit virtutibus, ita ut sponsa jure dicatur et mater sui Creatoris. Serm. 1 de Assumpt.*

³ *Puella quæ nupsit filio filia tua est. In leg. 1 Connub., num. 28.*

⁴ *Quis explicare præsumat dona amplissima quibus Mariam honestavit Pater æternus, quam immenso gratiarum pondere dotavit, quibus eam virtutibus exornavit. C. de Veg., num. 1788.*

lèges que Marie en a au ciel, à la cour du Roi de gloire.

Salut donc, salut à vous, ô Vierge sainte, comme fille du Père ! *Ave, filia Dei Patris* ¹ ! Oui, le Seigneur est avec vous comme un père avec sa fille : *Dominus tecum, sicut pater cum filia nobilissima* ². Aussi, ô fille digne de Dieu ³, priez pour nous votre Père. Il a pour vous tant d'amour ! vous êtes près de lui si puissante, qu'il ne vous refusera rien de ce que vous lui demanderez pour ceux de ses pauvres enfants, pour ceux de vos pauvres frères, pour celles de vos pauvres sœurs qui souffrent et qui gémissent encore loin de leur Père et loin de vous.

¹ S. Petr. Dam.

² S. Bonav.

³ Joann. Damasc. orat. 4 de Nativ. V. M. Deip.



V

MARIE MÈRE DE DIEU LE FILS

De qua natus est Jesus.

C'est d'elle qu'est né Jésus.

MATTH., II, 16.

Beau sans doute, glorieux sans doute, magnifique sans doute est le titre de fille aînée, de fille unique, de fille chérie du Très-Haut ; titre médité par nous dans le précédent chapitre. Mais, demande saint Chrysostome, qu'y a-t-il de plus noble et de plus élevé que d'être Mère de Dieu ? Qu'y a-t-il de plus radieux, de plus splendide et de plus éblouissant, que celle qui a été choisie entre toutes les créatures, par la Splendeur éternelle, pour devenir son pavillon et la porte par laquelle le soleil des intelligences est venu dans le monde ¹ ?

Il n'entre point dans notre plan de redire les circonstances augustes, mémorables, dans lesquelles s'est opéré le mystère de l'incarnation ; mystère qui a élevé Marie à la plus

¹ Tu regis alti janua, et porta lucis fulgida. Hymn. liturg.

haute dignité dont une simple créature puisse être revêtue ¹. Ce grand événement appartient à la terre, sur laquelle il a eu lieu, et qu'il a régénérée, vivifiée et sauvée ; laissons-le donc à la terre, et ne nous occupons ici que de ses conséquences pour la gloire de Marie au ciel.

La gloire de Marie au ciel !... Ah ! pour comprendre ce qu'est cette gloire, il faudrait pouvoir comprendre ce que c'est qu'être Mère de Dieu !

Or, considérée en elle-même, la dignité de Mère de Dieu est infinie dans son espèce, dit Suarez.

Selon saint Thomas de Villeneuve, il y a quelque chose d'infini à être Mère de l'Infini.

Après l'union hypostatique, il n'y en a point qui approche plus de la Divinité que l'union de Marie avec son auguste fils.

La bienheureuse Vierge, par là même qu'elle est Mère de Dieu, tire du bien infini qui est Dieu une sorte de dignité infinie ; et, sous ce rapport, elle ne peut être élevée plus haut ².

Le Tout-Puissant, en lui conférant le titre de Mère de Dieu, lui a fait le plus grand don qui puisse être fait à une pure créature ³.

Car elle est tellement élevée, que Dieu même ne pouvait pas l'élever plus haut. Il peut bien faire un monde plus grand que celui que nous habitons ; il pourrait bien faire un ciel

¹ S. Bern. Serm., tom. III, § 6, a. 3. c. 4.

² S. Thom. Aq., I, p. 9, 25. A. 6.

³ B. Albert. Magn. lib. 1 de laudib. V. M.

plus vaste que celui qu'il a étendu, comme un pavillon immense, au-dessus de nos têtes ; mais il ne saurait faire une mère qui soit au-dessus d'une mère de Dieu ¹.

Ainsi parle saint Bonaventure, après saint Jean Chrysostome, qui a donné à cette pensée plus de développements, et que nous avons cité ailleurs.

La Vierge, ajouterons-nous encore avec un des plus féconds panégyristes de Marie, la Vierge, ayant reçu l'honneur d'être Mère de Dieu, est unie à un terme d'infinie perfection ; et ainsi elle est, en une certaine manière, élevée à l'ordre divin, et, par une suite nécessaire, elle entre en possession d'une perfection infinie ².

« La dignité de Mère de Dieu est la juste mesure et la forme de toutes ses grandeurs ; après que vous l'aurez appréhendée, il est impossible de monter plus haut ; vous arriverez par ce moyen au trône de la Divinité ; et, comme dit le B.Méthodius, vous la verrez en certaine manière marcher avec Dieu sous un même dais impérial, par le privilège de la relation maternelle qu'elle a avec lui ³. »

Aussi Jésus et Marie sont tellement liés par ensemble, qu'il n'y a aucun moyen de les séparer ou de les regarder l'un sans l'autre. Jésus est conçu de Marie, et Marie est conçue pour Jésus. Jésus ne veut être que par Marie, et Marie ne peut être que pour Jésus ; qui dit Jésus dit le fils de Marie, et qui dit Marie dit la mère de Jésus. Jésus ressem-

¹ S. Bonav. in *Specul.* B. V. M., lect. 10

² Poiré, après saint Thomas et autres auteurs.

³ Poiré. Tom. III, p. 254.

ble parfaitement à Marie, et Marie est naïvement tirée sur l'idée de Jésus ¹.

Bien que Marie ne soit pas la souveraine essence, la souveraine sagesse, le souverain pouvoir, elle est néanmoins la mère de la souveraine essence, de la souveraine bonté, de la souveraine sagesse, du souverain pouvoir ².

Cette qualité de Mère de Dieu l'unit et l'associe à la Divinité, aussi intimement, aussi étroitement, qu'une mère est unie à son fils selon les lois de la nature.

Or les enfants avec leurs père et mère ne font qu'une personne, n'ont qu'une voix, ne sont qu'un corps et une chair, et enfin ne sont pas séparés, disent Aristote et Cicéron ³. Donc l'union qui existe entre Marie et la Divinité est aussi intime que possible ; et le bienheureux Arnould de Chartres n'hésite pas à dire que la chair de Jésus et celle de Marie est la même, l'esprit et l'amour tout le même, et que cette unité ne reçoit ni partage ni division ⁴.

« Ah ! c'est ici, s'écrie un pieux auteur ⁵, c'est ici qu'il est nécessaire que tout intellect s'abaisse, que toute langue devienne muette et que toute créature s'épouvante sur la contemplation de choses si rares et si singulières !... O quelle immensité ! poursuit-il ; ô quelle grandeur ! quel glorieux

¹ Arnould de Chartres, abbé de Bonneval, au livre qu'il a laissé des Louanges de la sainte Vierge. Poiré. Tom. II, p. 456

² Poiré. Tom II, p. 79.

³ Aristot. 8. Ethic. Cicer., troisième Verrine.

⁴ Lib. de laudib. Virgin,

⁵ Concept. théol. sur l'hymn. *Ave Mar's stell.*, p. 37.

titre ! quelle non comparable prérogative que d'être Mère de Dieu ! »

Dire seulement de Marie qu'elle est Mère de Dieu c'est, selon saint Anselme, s'élever au-dessus de tout ce qu'on peut dire ou penser des êtres réels ou possibles qui sont au-dessous de Dieu ¹.

Ni l'esprit ne peut comprendre, ni la langue exprimer les effets d'une telle faveur et d'une telle dignité ².

Car l'étonnant mystère, le sublime prodige d'une femme mère de Dieu, d'une créature mère de son Créateur, surpasse toute pensée comme toute parole ³.

Pour bien comprendre la dignité, la grandeur de la mère, il faudrait pouvoir comprendre la dignité et la grandeur du Fils.

Or, qu'est Jésus autre chose que l'honneur de la terre et du ciel, la gloire du paradis, la réjouissance des purs esprits, le chef de l'Eglise, l'ainé des élus, la terreur des démons et le grand conquérant de l'univers ? Qu'est Jésus autre chose que le roi de la majesté, le juge des vivants et des morts, le souverain pontife, l'unique médiateur entre Dieu et les hommes, l'admirable, le prince de la paix, l'ange du grand conseil et le père du siècle à venir ? Qu'est Jésus autre chose que l'Homme-Dieu que les hommes ont attendu, que les prophètes ont prédit, que les anges ont annoncé, que les hommes ont reçu, que les démons ont redouté, que toutes

¹ Anselm. lib. de excellentia B. V. M., c. 2.

² Concept. theol.

S. Basil.

les créatures ont béni ? Un Dieu tellement joint à l'homme, qu'il n'a rien perdu de ce qu'il était ; un homme tellement uni à Dieu, qu'il a été incomparablement rehaussé par-dessus tout ce qu'il était ; un Dieu abaissé jusqu'au centre de la terre sans déshonneur ; un homme relevé jusqu'au trône de Dieu sans préjudice de sa dépendance ; un Dieu humanisé sans mélange de substance ; un homme divinisé sans confusion de nature : bref, un Homme-Dieu de qui les nations sont l'héritage ; les dernières limites du monde, la possession, et toutes les perfections de nature, de grâce et de gloire, l'apanage ¹.

Voilà l'homme, l'Homme-Dieu qui est né de Marie, qui est le fils de Marie.

Ah ! je comprends ici le sens profond, le sens caché de cette parole du prophète : *Homo et homo natus est in ea*, « Un homme et un homme est né en elle ² ; » c'est-à-dire, selon l'emphase du redoublement hébraïque, l'homme deux fois homme, l'homme sans pair et sans parangon ; c'est-à-dire encore, ainsi que l'expose saint Augustin, l'homme qui a été avant nous et qui a été fait après nous ; c'est-à-dire, comme le remarque saint Jean Damascène, l'homme qui est créateur et créature tout ensemble, mortel et immortel, visible et invisible, fini et infini ; c'est-à-dire, l'homme qui est éternel au sein de son Père, lors même qu'il sort temporellement du ventre de sa mère ; l'homme qui est là-haut le roi de gloire, tandis qu'il essuie nos misères ici bas ;

¹ Poiré. Tom. III, p. 318.

² Ps. LXXXVI, 5.

l'homme qui est assis au ciel sur le trône de sa majesté au même temps qu'il est cloué sur la croix ; l'homme qui vit au même point qu'il expire ; l'homme qui peut tout pendant qu'il souffre tout ; l'homme qui est adoré des anges, tandis qu'il est injurié des hommes ; l'homme qui juge ceux qui le condamnent, qui prépare la vie à ceux qui lui donnent la mort, et qui fait les dessins d'un monde nouveau, lorsque le vieux semble vouloir prendre fin ; c'est-à-dire, le Dieu qui pâtit et l'homme qui est impassible ; l'homme qui est Dieu et le Dieu qui est homme ; l'homme qui est dans Dieu et le Dieu qui est dans l'homme. Oui, c'est là l'homme et l'homme qui est né de la Vierge ; c'est le grand mot et celui qui emporte tout ¹.

Ce mot, dit saint Bernard, étonne les hommes et les anges, et leur fait baisser les yeux à tous tant qu'ils sont.

Aussi, que d'autres appellent tant qu'ils voudront Marie fille des rois et des patriarches, vérité des prophètes, honneur de sa nation, perle de son sexe, autel et encensoir d'or, vase de parfums, champ béni, lis odorant, rose embaumée, ville de refuge, nuée bienfaisante, vaisseau de sauvetage, livre de vie, amour du ciel et espoir de la terre. Que d'autres la saluent des qualifications glorieuses de reine des anges, de couronne des saints, de terreur des démons, d'avocate des pécheurs, de médiatrice des hommes, de modèle des vierges, de phare de salut, de délices et de merveille du monde. Pour nous, nous ne tenons à lui garder, à lui maintenir, à lui conférer qu'un seul titre : celui en faveur duquel

¹ Poiré, *Triple Couronne*.

l'Eglise tout entière se leva dans le cinquième siècle, celui que l'Eglise tout entière revendiqua pour Marie, assura à Marie contre Nestorius ; celui que l'Eglise tout entière proclama avec transport, avec une sorte de délire, dans la plus belle peut-être et la plus majestueuse de toutes ses assemblées ; celui que quatre cents évêques appuyèrent de leur témoignage, souscrivirent de leur main, et qu'ils eussent, au besoin, scellé et signé de leur sang ; celui qui est la source, le principe et la cause de toutes les grandeurs de la Vierge de Nazareth ; celui qui les résume toutes ; celui qui renferme tous ses autres titres et qu'aucun autre titre n'égale ; celui qui fait la joie du ciel, l'étonnement des Séraphins, l'orgueil de notre race, l'allégresse des justes, l'espérance des pécheurs, la terreur de l'enfer et la consolation des âmes du purgatoire ; celui qui réhabilite et sauve la nature humaine, qui l'élève au-dessus de la nature angélique, qui l'unit à Dieu même, et qui la place, en la personne du Verbe, sur le trône inaccessible de la Divinité, le titre enfin de Mère de Dieu.

Oui, voilà le titre par excellence, le titre incommunicable de Marie. Ses autres titres peuvent lui être plus ou moins communs avec d'autres créatures. Les anges et les saints, par exemple, sont aussi pour nous des portes du ciel, des médiateurs, des avocats auprès de Dieu, des guides dans le chemin de la vie, des modèles de vertus. Eux aussi, quoique à un moindre degré que Marie, peuvent être et sont en effet pour nous des consolations dans nos peines, des lumières dans nos ténèbres, des docteurs dans nos doutes,

des gardiens contre nos ennemis, des médecins pour nos maux. Mais à Marie seule appartient le titre de Mère de Dieu. Nul n'y peut prétendre qu'elle ; elle seule y a droit ; et comme il n'y a qu'un Dieu, de même il n'y a non plus qu'une mère de Dieu, *una est* ¹.

Oh ! je ne m'étonne pas maintenant que l'Eglise, toujours si bien inspirée, proclame que Marie a enfanté son Créateur à l'étonnement et à la stupéfaction de la nature entière. *Tu quæ genuisti, natura mirante, tuum sanctum genitorem* ². Quoi de plus étonnant en effet, quoi de plus merveilleux, quoi de plus inouï, quoi de plus incompréhensible, que de voir une fille d'Adam devenir mère de Dieu ; une humble et pauvre vierge renfermer dans son sein celui que l'univers entier ne saurait contenir ³, réchauffer dans ses bras celui à la chaleur duquel nul ne peut se soustraire ⁴, et nourrir de son lait celui qui nourrit les anges dans le ciel, les hommes et toute chair sur la terre ⁵ !

Oh ! que grande, qu'ineffable est la gloire de Marie en qualité de Mère de Dieu ! Cette dignité est telle, au dire de saint Bernardin, elle est d'un ordre si élevé, qu'elle laisse loin, infiniment loin au-dessous d'elle, toutes les perfections réunies de la première et de la plus sainte des hiérarchies célestes, et même toute la nature angélique prise ensemble, ainsi que toute créature.

¹ Cant., passim.

² In hymn. *Alma Redemptoris mater*.

³ Quem cæli cælorum cæpere non possunt tuo gremio contulisti.

⁴ Non est qui se abscondat a calore ejus. Ps. XVIII, 7.

⁵ Qui dat escam omni carni. Ps. .

Aussi, dans notre admiration, à la vue d'une telle majesté, nous prosternant, par la pensée, devant le trône de cette créature sans égale, nous ne pouvons que nous écrier après les saints docteurs :

Salut à vous, tente céleste du soleil de gloire ¹ !

Salut à vous, palais vivant du Roi des anges ² !

Salut à vous, demeure plus éclatante que les cieux ³ !

Salut à vous, noble hôtellerie du grand voyageur ⁴ !

Salut à vous, bel Éden où a été planté le véritable arbre de vie ⁵ !

Salut à vous, terre virginale d'où a été tiré et formé le nouvel Adam ⁶ !

Salut à vous, brebis sans tache qui avez enfanté le divin Agneau ⁷ !

Salut à vous, mer spirituelle qui donnez la perle céleste ⁸ !

Salut à vous, urne d'or qui renfermez la manne vivante ⁹ !

Salut à vous, nuée mystérieuse d'où sort la rosée divine ¹⁰ !

Salut à vous, vigne de laquelle naît le plus beau des fruits ¹¹ !

¹ S. Basile.

² S. Jean-Chrysostome.

³ S. Jean Damasc.

⁴ L'abbé Guerrie.

⁵ S. Basile.

⁶ S. Basile.

⁷ S. Epiph.

⁸ S. Epiph.

⁹ S. Basile.

¹⁰ S. Bonav

¹¹ S. Jean Chrysost.

Gardienne du Tout-Puissant ¹, nourrice de l'Eternel ², couche immaculée de l'Epoux ³, trône du vrai Salomon ⁴, salut ; salut à vous et à toutes vos grandeurs !

Ces grandeurs de Marie sont étroitement unies, inséparablement unies à celles du Fils de Dieu ; car, si Jésus-Christ est l'arbre de vie, Marie en est le paradis ; s'il est la pomme d'immortalité, Marie est l'arbre qui l'a porté ; s'il est l'Agneau de la pâque mystique, c'est Marie qui l'a fourni ; s'il est le charbon séraphique d'Isaïe, Marie est comme la tenaille avec laquelle il a été pris sur l'autel de la Divinité ⁵ ; s'il est la perle orientale qui porte le prix de notre salut, Marie est l'océan qui produit cette perle ; si Jésus-Christ est le roi des rois, Marie est la pourpre royale dont il s'est revêtu ⁶.

Après cela, qui pourrait croire, qui serait assez osé et assez insensé pour dire que la gloire de Marie au ciel n'est pas proportionnée aux rapports qu'elle a eus avec Jésus-Christ sur la terre et à l'union intime qu'elle a contractée avec lui dans l'incarnation. Tu l'as dit, tu l'as soutenu, fol empereur dont le surnom seul révèle toute la turpitude ⁷. Dans ton délire impie, tu as comparé Marie, lorsqu'elle portait dans ses entrailles le fils de l'Eternel, à une bourse pleine d'or, et cette vierge, après son divin enfantement, à cette même bourse

¹ S. Bonav.

² S. Bonav.

³ S. Bernardin.

⁴ S. Bonav.

⁵ S. Joann. Damasc. orat. 1 de dormit. B. V. M.

⁶ Boet., De Gemmis.

⁷ Constantin Copronyme.

vide de la monnaie précieuse qui en faisait toute la valeur. Oui, l'enfer t'a soufflé cette comparaison satanique; mais l'Eglise tout entière a crié anathème; l'Eglise a couvert ta voix, organe des démons; les peuples ont protesté contre ce langage outrageant; et la vengeance du Ciel a puni tes blasphèmes. Non, non, Marie n'a pas au ciel un rang qui soit au-dessous de la sublime dignité que lui conféra, dans le temps, sa divine maternité; non, non, ce n'a pas été seulement sur la terre que Dieu a fait pour Marie de magnifiques choses; il les continue au ciel et il les continuera durant toute l'éternité. Non, non, Jésus-Christ n'est pas au ciel un fils ingrat; il n'oublie pas, lui principe éternel de tous les sentiments nobles, lui suprême législateur, il n'oublie pas ce que la nature inspire, ni ce que la loi commande à un fils envers sa mère.

Le Verbe éternel, dit un auteur¹, en choisissant Marie pour sa mère, s'est obligé par ce choix à avoir pour elle les sentiments d'un fils, à l'honorer, à l'aimer, à lui faire tout le bien qu'il convient à un fils, et à un fils tel que lui; or, les honneurs et les marques d'amour qu'un fils doit à sa mère doivent être proportionnés à sa dignité, à ses richesses, à sa puissance: un roi qui laisserait sa mère dans le rang des femmes ordinaires manquerait sans doute à l'amour et à l'honneur qu'il lui doit; c'est la voix de la nature, c'est une loi gravée dans le cœur de l'homme qu'une mère doit entrer en part de tous les biens de son fils, qu'un bon fils ne doit posséder rien que la tendresse ne lui rende, en quelque

M Menghi-d'Arville. — *Annuaire de Marie* tom. I, p. 202

manière, commun avec sa mère : sur ce principe, le Fils de Dieu a dû procurer à sa Mère des biens dignes, convenables, et proportionnés à sa grandeur infinie.

Eh quoi ! Jésus-Christ aurait promis des trônes à sa droite aux douze apôtres qui s'étaient attachés à sa personne dans ses jours d'ici-bas ¹ ; il promettrait des couronnes, des palmes, des diadèmes, des vêtements de gloire, des noms et des titres d'honneur, des places de distinction, à ses serviteurs, à ses servantes, selon leurs œuvres, leurs vertus, leurs mérites, et il ne distinguerait pas sa Mère de la foule des élus ; il n'élèverait pas jusqu'à lui, dans le ciel, celle qu'il a élevée jusqu'à lui sur la terre ; il ne placerait pas au premier rang, dans l'ordre de la gloire, celle qu'il a mise au premier rang dans l'ordre de la grâce ! Non, cela ne peut pas s'admettre ; le simple bon sens, abstraction faite de l'enseignement catholique, repousse de pareilles idées, et tout ce livre a pour but de prouver le contraire ; tout ce livre sera la réfutation d'une semblable erreur, si cette erreur existait encore dans quelques têtes.

La gloire de Jésus-Christ au ciel devient, en un sens rigoureux, la gloire de Marie elle-même ; les hommages rendus à Jésus vont aussi à Marie. Tout ce que l'Eglise de la terre, tout ce que l'Eglise du ciel offrent d'adorations au Fils, honore aussi la Mère. Lors donc que les milliers d'anges et de bienheureux qui peuplent la cité sainte se prosternent devant l'Agneau, jettent à ses pieds des couronnes ou chantent ses louanges, Marie a sa large part dans tous ces signes de respect.

¹ Matth., xix, 28.

Car, si saint Augustin, se réjouissant de l'Ascension du Christ comme d'un événement infiniment glorieux pour notre humanité, n'hésite pas à dire : Où une partie de moi-même règne et trône, je crois régner et trôner aussi moi-même, *ubi portio mea regnat, ibi regnare me credo* ¹ ; s'il se regarde comme assis avec J.-C. sur le trône de ce Dieu, comme couronné avec ce Dieu, comme glorifié avec ce Dieu, comme gouvernant avec ce Dieu, comme adoré avec ce Dieu, combien plus Marie de laquelle est né Jésus, Marie qui a donné à Jésus le corps qu'il a revêtu et le sang avec lequel il a purifié le monde ², n'a-t-elle pas le droit de dire : Où une partie de moi-même règne et trône, je crois régner moi-même, je crois trôner moi-même, *ubi portio mea regnat, ibi regnare me credo* ! Oui, Marie voit à la droite du Père, en la personne de son propre Fils, les os de ses os et la chair de sa chair ³ ; elle voit au-dessus de tous les anges, au-dessus de tous les élus, au-dessus de tous les mondes, dans une région inaccessible, la substance que ce roi des siècles a prise dans son sein virginal, dans ses entrailles maternelles : à elle donc, bien plus qu'à nous, le droit de dire : Où une partie de moi-même trône et règne, je crois trôner moi-même, je crois régner moi-même, *ubi portio mea regnat, ibi regnare me credo*.

En effet, saint Bernardin de Sienne ⁴, Suarez ⁵ et d'au-

¹ Medit.

² D. Thom. 3 p., quæst. 33, art. 3. J. Branche, p. 93.

³ Hoc nunc os de ossibus meis et caro de carne mea. Gen., II, 23.

⁴ Tom. I., Serm. 61.

⁵ Tom. II, 45, 3 p., d. 1, sect. 3.

tres théologiens ¹ enseignent que le Sauveur ne perdit jamais la première et originaire substance qu'il reçut de sa mère en sa conception, mais qu'il l'a encore dans le ciel avec celle qu'il y ajouta depuis par la nourriture et la croissance naturelle ; et le grand évêque d'Hippone professe la même croyance, quand il écrit : La chair de Jésus-Christ, bien que glorifiée et anoblie par la résurrection, est cependant restée la même qu'il avait reçue en se faisant homme dans le sein de Marie ².

Or, si, d'après ces autorités, Jésus-Christ a voulu emporter au ciel et garder éternellement ce qu'il a pris de Marie, il a, n'en doutons pas, emporté aussi au ciel, il gardera, n'en doutons pas, pendant toute l'éternité, les sentiments d'amour, de respect, de soumission, d'attachement, de déférence, qu'un fils doit garder pour sa mère. Ces sentiments, l'âge et les circonstances peuvent bien sans doute et même doivent les modifier dans la forme et dans l'expression ; mais la nature n'autorise jamais un enfant quel qu'il soit à s'en dépouiller quant au fond.

Aussi, voyez Joseph devenu premier ministre du plus florissant empire qu'il y eût de son temps : s'abaisse-t-il, se dégrade-t-il en quittant son palais et en descendant du trône sur lequel il était assis à côté de son roi, pour aller, à une grande distance, au-devant de son père et de ses frères, humbles pasteurs de troupeaux ? Voyez le puissant

¹ Spin., c. 8, num. 23 et 24, etc.

² Caro Christi, quamvis gloria resurrectionis fuerit magnificata, eadem tamen mansit quæ suscepta est.

Salomon, élevé à la royauté, après la mort de David : s'abaisse-t-il, se dégrade-t-il en faisant asseoir près de lui Bethsabée, de laquelle il a reçu le jour ? Non ; au contraire, l'un et l'autre se font honneur aux yeux de tous les peuples et de toutes les générations qui connaissent ces traits de leur respectueuse et filiale déférence ; l'un et l'autre se font estimer, admirer et aimer, pour avoir ainsi obéi au cri de la nature et de la reconnaissance : et Jésus, Jésus le plus accompli et le plus parfait modèle de tous les rangs, de tous les âges et de toutes les vertus ; Jésus qui règne en souverain dans l'empire où tout est grand, noble, sublime, où rien de bas, rien d'imparfait n'existe ; Jésus ne se souviendrait pas qu'il a été le fils de Marie ! il ne se souviendrait pas de ce que sa Mère a souffert et enduré pour lui ! il ne se souviendrait pas des services empressés qu'elle lui a rendus, de l'amour tendre et dévoué qu'elle lui a porté depuis la crèche jusqu'au Calvaire. Ah ! tout combat, tout repousse une telle pensée. Tout prouve que Jésus a fait part à sa mère de tous les biens qui lui sont propres, et qu'il l'a associée, hormis sa divinité, à tout ce qu'il possède, à ses perfections, à ses vertus, à ses qualités, à ses privilèges, à sa puissance, à ses titres, à sa gloire. Associée à ses perfections : d'un côté, Jésus-Christ possède, à un degré infini, la bonté, la sagesse, la puissance, la miséricorde ; de l'autre, Marie est ornée, par son Fils, de toutes ces qualités, bien au-dessus de celles des anges et des hommes. Jésus est la bonté par essence, c'est-à-dire qu'en lui est l'assemblage de toutes les perfections divines et créées ; et il a voulu que Marie participât à cette

bonté, en réunissant dans elle les perfections créées, à un degré d'excellence qui élève si fort cette vierge au-dessus des autres créatures, qu'elle les surpasse toutes par sa dignité de Mère de Dieu, c'est-à-dire que toute autre dignité créée disparaît devant elle. — Jésus est la sagesse même, et il a rempli Marie de cette sagesse à un tel point, que l'Eglise a pu l'appeler à juste titre le siège et le trône de la sagesse. — Jésus est le père de la miséricorde, et Marie a mérité d'être appelée la mère de miséricorde. La puissance de Jésus est infinie, et il a rendu sa Mère en quelque sorte toute-puissante, ainsi que se sont exprimés quelques Pères en faisant de cette divine Mère la maîtresse et la distributrice de ses grâces.

Associée à ses vertus les plus pures. — D'une part, Jésus-Christ est le plus humble, le plus doux, le plus patient, le plus charitable, le plus saint de tous les hommes ; de l'autre, il a rendu Marie la plus humble, la plus douce, la plus charitable, la plus sainte de toutes les femmes et de toutes les créatures.

Associée à ses qualités et titres d'honneur : les titres et les qualités que l'Eglise attribue à Marie répondent entièrement aux qualités qui sont propres à Jésus-Christ. — Jésus est notre roi ; Marie, notre reine ; — Jésus, notre maître ; Marie, notre maîtresse ; — Jésus, notre père ; Marie, notre mère ; — Jésus, notre avocat ; Marie, notre avocate ; — Jésus, notre médiateur ; Marie, notre médiatrice ; — Jésus, notre espérance, notre consolation, notre secours, notre vie ; Marie, l'espérance, le secours, la consolation, la vie des chrétiens ;

— Jésus, la voie pour aller au ciel ; Marie, la porte du ciel, l'échelle mystique pour y monter ; — Jésus, notre guide, notre lumière ; Marie, l'étoile qui nous éclaire, qui nous dirige et nous conduit au port du salut ; — Jésus, l'auteur de la grâce ; Marie, mère de la grâce ; — Jésus, comparé au soleil par l'abondance des vives lumières dont il est la source et qu'il répand sur les hommes ; Marie, comparée à la lune par la douceur de ses lumières et par l'influence qu'elle exerce sur toute l'Eglise.

Associée aux privilèges. Jésus, impeccable par sa nature ; Marie, exempte de tout péché par la grâce ; — Jésus, exempt, par le droit de la personne divine, de tout péché originel et actuel ; Marie, jouissant de la même exemption par un privilège spécial et unique pour elle ; — Jésus, vierge ; Marie, vierge ; — Jésus, incorruptible dans le tombeau ; Marie, incorruptible de même ; — Jésus, ressuscitant au troisième jour ; Marie, ressuscitant au même terme ; — Jésus, montant au ciel en corps et en âme ; Marie, y montant après lui dans le même état ; — Jésus, assis à la droite du Père ; Marie, assise auprès de son Fils.

Associée à la puissance, aux richesses, à la gloire. Jésus, maître de tous les biens, l'auteur de toutes les grâces, le roi des lumières, le Seigneur du ciel et de la terre ; Marie, la maîtresse du monde, la reine des anges et des hommes, la distributrice de toutes les grâces. Toute puissance a été donnée au Fils par le Père, et toute puissance, quoique dépendante, a été donnée à la Mère par le Fils. — Tout fléchit le genou devant Jésus dans le ciel, sur la terre et dans les

enfers ; et tout fléchit ¹ le genou devant Marie : les anges, les hommes et les démons.

Ainsi donc, bien que Jésus soit Dieu et que Marie ne soit qu'une simple créature, le Fils n'a point à rougir de sa mère. Elle est tout ce qu'elle peut être, tout ce que peut être une créature. Dieu même ne pourrait pas la faire plus grande, plus sainte, plus parfaite qu'elle n'est : *Ipsa est qua majorem ipse Deus facere non potest* ². Elle épuise, pour ainsi dire, la toute-puissance de Dieu ³ ; aussi déclare-t-elle qu'en sa faveur Dieu a déployé toute la force de son bras, *fecit potentiam in brachio suo* ⁴. Si Jésus est Dieu, Marie est digne, oui digne d'être sa mère ; cet honneur, elle l'a mérité ; l'Eglise le proclame, quand elle dit dans sa liturgie que Dieu a rendu Marie digne de devenir le sanctuaire du Verbe ⁵ ; quand elle lui dit à elle-même : Celui que vous avez mérité de porter dans votre sein est revenu à la vie comme il l'avait prédit ⁶ ; et ailleurs : Plus vous vous abaissez, plus vous devenez digne d'être la Mère de Dieu.

Les Pères enseignent la même doctrine. Sont-ils donc si abandonnés, demande saint Epiphane, sont-ils donc si abandonnés les hérétiques que de se prendre à celle qui s'est rencontrée digne d'être la demeure du Fils de Dieu ⁷ ? Et ce

¹ *Annuaire de Marie*, tom I, p. 205, etc.

² S. Bonav., supra citatus.

³ Omnipotentiam Patris quasi ebibit. C. de Vega, num. 1790.

⁴ Luc, I, 51.

⁵ Ut dignum Filii tui habitaculum effici mereretur. Liturg.

⁶ Quia quem meruisti portare resurrexit sicut dixit.

⁷ Hæres. 78.

n'est pas seulement son âme, c'est encore sa chair qui, au dire de saint Basile, a été digne d'être unie à la divinité de l'unique Fils de Dieu ¹. Hugues de Saint-Victor l'appelle, dans le même sens, la digne Mère de celui qui est infiniment digne ²; et le grand pape saint Grégoire dit emphatiquement qu'elle a élevé le sommet de ses mérites jusqu'au trône de la Divinité ³.

Enfin, saint Augustin dit en termes formels, qu'elle a mérité d'être choisie entre toutes les autres ⁴.

Ainsi, ô Marie, vous n'êtes pas éternelle, et pourtant vous êtes digne d'être la mère de l'Eternel; vous n'êtes pas incréée, et pourtant vous êtes digne d'être la mère de l'Incréé. Vous n'êtes pas immense, vous n'êtes pas infinie, et pourtant vous êtes digne d'être la mère de celui qui est immense et infini; vous n'êtes pas la toute-puissance, vous n'êtes pas la sagesse même, et pourtant vous êtes digne d'être la mère du Dieu de toute puissance, de toute sagesse. O dignité de Mère de Dieu, privilèges de Marie, grandeurs de Marie, qui donc vous comprendra, et surtout qui pourra dire votre splendeur au ciel?

Car si, d'après les saintes lettres, un fils sage est la gloire et l'honneur de sa mère ⁵, quelle gloire, quel honneur pour Marie, à la vue de tous les anges, à la vue de tous les justes,

¹ Homil. de humana Christ. generat.

² Mater digna digni. — Serm. de Assumpt.

³ Comment. in I Reg., c. 4.

⁴ Serm. 44 de tempore.

⁵ Filius sapiens dignitas Matris. Prov.

que d'avoir pour fils le Roi même du ciel ! quelle gloire, quel honneur pour Marie, à la vue des Chérubins, que d'avoir pour fils celui auquel les Chérubins servent de trône ¹ ! quelle gloire, quel honneur pour Marie, aux yeux de tous les purs esprits de la cité vivante, que d'avoir pour fils celui qui fait des anges ses ministres et les messagers de ses ordres ² ! quelle gloire, quel honneur pour Marie, aux yeux des patriarches et des prophètes, que d'avoir pour fils celui que les patriarches et les prophètes ont figuré, annoncé et salué de loin ³ ! quelle gloire, quel honneur pour Marie, en présence des apôtres, que d'avoir pour fils celui dont ils ont été les serviteurs et les disciples ! quelle gloire, quel honneur pour Marie, au regard des martyrs, que d'avoir pour fils celui qu'ils ont aimé jusqu'à la mort ! quelle gloire, quel honneur pour Marie, aux yeux des saints docteurs, que d'avoir pour fils celui qui est la vérité même ! O Marie, rien ne vous surpasse au ciel et sur la terre que la Divinité elle-même !

« Et vous, ô Roi de gloire, que vos anges vous bénissent ! que la gloire de votre mère fasse encore davantage éclater la vôtre ! et que tout le monde connaisse que, comme il n'est point de fils qui vous ressemble, ainsi il n'est point de mère semblable à celle que vous avez tant honorée ⁴. »

¹ Qui sedes super Cherubim. Ps. LXXIX, 2.

² Qui facit angelos suos spiritus et ministros suos flammam ignis. Hæb., I, 7,

³ Hæbr., XI, 13.

⁴ Abb. Gueric.

VI

MARIE ÉPOUSE DU SAINT-ESPRIT

Spiritus Sanctus superveniet in te.

L'Esprit-Saint surviendra en vous.

LUC, I, 35.

Fille du Roi du ciel, mère du Roi du ciel, la sainte Vierge est encore épouse du Roi du ciel ; fille du Père, mère du Fils, elle est encore l'épouse du Saint-Esprit.

Ah ! malgré le dogme contraire de l'enseignement catholique, nous sommes trop habitués, du moins dans la pratique et probablement aussi dans la spéculation, à rendre moins d'honneurs, à offrir un culte moins humble, moins habituel, moins fervent, à adresser moins de prières, à témoigner moins de confiance au Saint-Esprit qu'aux deux premières personnes de l'auguste Trinité. On dirait, à nous voir, que nous le croyons moins bon, moins puissant, moins Dieu enfin que le Père et le Fils.

Et pourtant la vérité est qu'il a la même grandeur et les mêmes perfections que les deux autres personnes ; qu'il est incréé comme elles et créateur comme elles ; qu'il est infini comme elles ; qu'il est sans commencement comme elles, et

qu'il sera sans fin comme elles ; qu'il participe comme elles et au même degré à toutes les adorations des créatures quelles qu'elles soient ; car elles lui doivent l'existence aussi bien qu'au Père et au Fils ; elles ne sont que par lui aussi bien qu'elles ne sont que par le Père et par le Fils.

Mais, si en ce monde, nous n'avons sur Dieu en général, et sur chacune des personnes qui constituent son essence en particulier, que des connaissances imparfaites, que des notions vagues ; si nous sommes ici-bas enveloppés de ténèbres et plongés dans une nuit dont l'épaisse obscurité est à peine atténuée par quelques points lumineux, au ciel nous verrons tout sans voile et sans obstacle ; au ciel nous connaissons ce qu'ici-bas nous ignorons. Nous y apprendrons notamment combien le Saint-Esprit est digne de nos hommages ; quelle est sa majesté, sa bonté, sa puissance ; quelle part il a eue à la création et au gouvernement du monde ; de quels biens, de quelles grâces nous lui sommes redevables ; ce qu'il a fait pour nous dans le temps, ce qu'il fera pour nous pendant toute l'éternité.

Ici bornons-nous à chercher comment Marie est son épouse.

Toutes les âmes justes sont en un sens les épouses du Saint-Esprit, et les Pères et les docteurs leur donnent fréquemment ce titre.

Mais la sainte Vierge le mérite entre toutes les autres et par-dessus toutes les autres. Car plus que toutes les autres elle a été créée, façonnée, embellie et fécondée par l'Esprit-Saint.

Voici d'abord comment un écrivain religieux explique pourquoi le Saint-Esprit voulut avoir une épouse à laquelle il pût se communiquer :

La Divinité, dit-il, ne se trouvant féconde qu'en deux personnes, c'est à savoir au Père et au Fils, il semblait que le Saint-Esprit, par un effort de son infinie bonté, souhaitât quelque communication de soi-même ; laquelle ne pouvant être dans la Trinité même, il la rechercha au dehors. Ainsi, à faute de se pouvoir communiquer infiniment pour autant que les créatures sont limitées et bornées, il en a choisi une à qui il s'est communiqué autant qu'elle s'en est trouvée capable, et c'est la bienheureuse Vierge ¹.

Un autre auteur dit dans la même pensée et presque dans les mêmes termes : le Saint-Esprit, qui est la seule personne stérile au dedans de Dieu, parce qu'il ne produit aucune personne, veut avoir une épouse avec laquelle il devienne si fécond au dehors de Dieu, que par sa divine opération le fils naturel de Dieu soit réellement produit dans la sainte humanité ².

Marie fut donc créée pour être le sujet de cette mystérieuse et ineffable communication ; et, bien que le Saint-Esprit soit, ainsi que nous venons de le dire, créateur de toutes choses aussi bien que le Père et le Fils, et en particulier *créateur des esprits*, comme le proclame l'Église dans la plus connue des hymnes par lesquelles elle s'adresse à lui

¹ Poiré, *Triple Couronne*, tom. I, p. 415.

² D'Argentan, t. I, p. 45.

et l'appelle sur les *siens* ¹, néanmoins il est vrai de dire que Marie fut tout spécialement et d'une manière exceptionnelle l'œuvre ou la création de cet Esprit divin.

Aussi est-il dit de cette auguste et éminente créature que Dieu lui-même la créa dans l'Esprit-Saint ou par l'Esprit-Saint; qu'il la vit, qu'il la pesa et la mesura : *Ipse creavit illam in Spiritu Sancto, et vidit, et dinumeravit, et mensus est* ². Sur quoi un pieux auteur fait les réflexions suivantes :

La maternité de la Vierge Mère de Dieu est, dit-il, infinie par rapport à l'idée que nous pouvons nous en faire. D'où il suit que Dieu seul peut bien connaître l'excellence de cette dignité; et c'est ici le cas de citer ces paroles du livre de l'Ecclésiastique : Le Très-Haut seul, le Créateur tout-puissant, le Roi fort et très redoutable assis sur son trône, le Dieu dominateur lui-même l'a créée dans l'Esprit-Saint; il l'a vue, il l'a pesée et mesurée. Car celui-là seul qui a produit et donné au monde une semblable créature sait toutes ses qualités, peut mesurer toutes ses vertus et tous ses privilèges, peut peser sa valeur, qui surpasse toute estimation, soit des hommes, soit des anges; lui seul a pu sonder cet abîme de perfections, comme l'a fort bien dit, en méditant ce passage des livres sacrés, saint Bernardin (tom. II, 51, art. 3, chap. 1). La grandeur de Marie est telle, que Dieu seul s'est réservé d'en mesurer l'étendue, suivant cette

¹ Veni Creator, Spiritus,
Mentes tuorum visita.

² Eccles., I, 9.

parole de l'Écclesiastique : Lui-même l'a créée dans le Saint-Esprit, il l'a vue et il l'a mesurée ¹.

D'après ce texte, entendu de Marie et appliqué à Marie par l'Église catholique, le Saint-Esprit a donc pris à la création de cette Vierge une participation toute spéciale.

Et quand commença-t-il à s'occuper de cette grande œuvre ? Ah ! si nous avons non seulement dit, mais établi que Dieu le Père s'était occupé de sa fille de prédilection bien avant la création de l'univers émané de sa puissance infinie, disons qu'au même instant où le Père songea à sa fille, le Saint-Esprit donna ses divines pensées à celle qui devait être un jour son épouse chérie : et ne pourrait-on pas avancer qu'il préludait à la formation de cette Vierge et à l'opération par laquelle elle conçut depuis, lorsqu'il était porté sur les eaux, ainsi que nous l'apprend le saint livre de la Bible ² ?

Qu'étaient-ce que ces eaux, sinon un emblème de Marie ? Ah ! si elle est elle-même un monde entier, un monde à part, fondé sur la justice et la sainteté, comme l'enseigne saint Bernard ³ ; si, d'après sainte Brigitte, elle est un monde qui procure à Dieu plus de gloire, aux anges plus de joie, aux hommes plus d'avantages, que ce monde visible ⁴ ; si, comme l'avancent plusieurs auteurs, la lumière, le jour, le

¹ Christoph. de Vega, num. 4591.

² Et Spiritus Dei ferebatur super aquas. Gen., 1, 2.

³ Ipsa est specialissimus mundus, fundatus in iustitia et sanctitate. Serm. de Beata Virg.

⁴ Maria mundus est a quo Deo gloria, angelis lætitia, hominibus utilis : s major redundat quam ex visibili. Serm. Angel., cap. 3.

ciel, le paradis terrestre, furent autant de symboles de Marie, pourquoi ne pourrait-on pas dire que la mer fut aussi un de ces symboles figuratifs ?

Mais de graves auteurs, à la tête desquels nous devons placer saint Augustin, saint Bernard, saint Bonaventure, Novarin et bien d'autres encore, l'ont fait avant nous, et ont comparé à l'Océan la Vierge Mère de Dieu, en disant entre autres paroles : Dieu a appelé mers (*Maria*) l'immense bassin des eaux, et il a appelé Marie l'immense réservoir des grâces¹.

Ceci posé, disons donc que l'Esprit-Saint, quand il couvrait les eaux de son immensité, quand il les fécondait par sa puissance créatrice, s'essayait, pour ainsi parler, au grand mystère qu'il ne devait opérer que quarante siècles plus tard.

Ce moment arriva enfin, et l'Esprit divin créa celle qui devait être sa glorieuse épouse et partant l'épouse d'un Dieu....

L'épouse d'un Dieu !... oh ! qui aura des pensées assez hautes pour se faire une juste idée, pour apprécier dignement cette nouvelle et éminente dignité. Marie l'épouse d'un Dieu ! Une pauvre fille d'Ève devenue l'objet de l'amour et des pures affections d'un Dieu ! élevée jusqu'à lui, jusqu'à devenir, comme parlent les saints Pères, sa couche royale, son lit nuptial ! Ah ! qui comprendra une telle élévation ? qui comprendra tout ce qu'elle a dû apporter à Marie de grâces, d'ornements, de richesses et de gloire ?

¹ Dicunt quod congregationem aquarum vocavit Deus maria : locus autem omnium gratiarum vocatur Maria. *Negot. Sæcul. Maria*, p. 2. S. Bern. serm. 4 sup. *Salv. Regin.*

Il est dans les usages de la terre que l'époux orne sa fiancée en la prenant pour femme et qu'il lui fasse une dot. Cette parure, cette dot, sont en proportion de la fortune et de l'amour de l'époux.

Quelle parure donc, quelle beauté, quels trésors n'a pas dû prodiguer à sa bien-aimée le Dieu qui est l'amour même et l'auteur de tous les dons !

Ah ! si lui-même descendit sur l'habile Béséleel, quand celui-ci fabriqua l'arche de bois qui devait renfermer la manne du désert, la verge d'Aaron, les tables de la loi et les pains de proposition ; s'il voulut diriger lui-même les pensées et les mains de ce pieux ouvrier et présider ainsi à la confection et à l'ornementation de l'arche symbolique, quel soin, grand Dieu ! n'a-t-il pas dû prendre quand il s'est agi de former l'arche vivante, l'arche virginale et sacrée de la nouvelle loi, destinée à renfermer le Législateur souverain des anges et des hommes, le véritable Aaron, et celui dont la chair devait être un aliment envié par les esprits célestes aux chrétiens de la terre ¹. Aussi les Grecs dans leur liturgie appellent-ils Marie une arche dorée au dedans et au dehors par l'Esprit-Saint ². La dorure intérieure, c'est la beauté et la sainteté de l'âme ; la dorure extérieure, c'est la beauté et la sainteté du corps, enveloppe de l'âme. L'une et l'autre furent l'œuvre admirable de l'Esprit-Saint. Car, dit à ce propos l'auteur de la *Triple Couronne de la Mère de Dieu* ³ : « Si

¹ Ecce vocavi ex nomine Beseleel et implevi eum Spiritu Dei. Exod., 31, 2.

² Arca intus et foris Spiritu deaurata. Butzo in hymn.

³ Poiré.

» jadis les filles qui étaient choisies de toutes les provinces
» pour Assuérus étaient préparées un an auparavant avec
» tous les artifices que pouvait suggérer aux hommes l'affec-
» tion d'agréer à leur souverain, faudra-il pas dire, à plus
» forte raison, que celle qui devait être pour toujours l'é-
» pouse sans pareille du Saint-Esprit a passé par tous les
» préparatifs sortables à une telle majesté ? Faudra-t-il
» pas confesser que le Saint-Esprit a été celui qui seul a su
» embellir et enrichir son épouse ainsi qu'il était convena-
» ble ? » Tel a été le sentiment du B. Père Damien ¹ et du
dévot saint Bernard ². La Vierge, disent-ils, a été faite, an-
noncée et préparée par le Saint-Esprit. Plus de huit cents
ans avant eux, Denis l'Alexandrin avait dit que le taberna-
cle du Saint-Esprit, c'est-à-dire la sainte Vierge, n'avait
pas été façonné de main d'homme, mais qu'il avait été fait et
affermi par le Saint-Esprit, sanctifié et honoré de ses dons ³.

De ces paroles de saint Denis d'Alexandrie, que le taber-
nacle du Saint-Esprit, c'est-à-dire la sainte Vierge, ne fut
pas façonné de main d'homme, gardons-nous de croire,
comme certains hérétiques qui avaient pour la gloire de
Marie un zèle qui n'était pas selon la science, que son corps
immaculé était d'origine céleste ; qu'il avait été formé mira-
culeusement dans les hauteurs des cieux d'où les anges l'a-
vaient apporté sur la terre. Non, par son âme et par son
corps, Marie est fille d'Adam, fille d'Abraham, fille de David.

¹ Serm. 2 de Nativit. B. V. M.

² Serm. 2 sup. *Missus est*.

³ Epist. advers. Paulum Sam.

Mais le pieux docteur veut dire, — et c'est la croyance de l'Église, c'est son enseignement, — que toute la personne de Marie fut douée par l'Esprit - Saint de qualités incomparables.

C'est dans le même sens que le docte abbé Rupert, commentant ces paroles si connues du Cantique : Quelle est celle-ci qui monte du désert comme une colonne de vapeurs exquises et embaumées de myrrhe et d'encens ? écrit : Cette myrrhe et cet encens que prépare lui-même l'Esprit-Saint, de même qu'un parfumeur prépare ses parfums, c'est la bonne odeur de l'âme figurée par l'encens de première pureté, c'est l'incorruption du corps représentée par la myrrhe la plus excellente ¹.

Ainsi, comme Dieu le Père, comme le Verbe, l'Esprit-Saint posséda Marie dès le commencement de ses voies ; il fut son divin époux dès le sein maternel ; elle lui fut fiancée dès son entrée dans la vie, dès l'aurore de sa belle et très pure existence.

Le Saint-Esprit, dit sainte Brigitte, fut la fournaise où la Vierge fut jetée pour être disposée à servir aux desseins admirables de Dieu sur elle ².

Cet Esprit sanctificateur fut donc avec Marie, et dans les premières années de cette Vierge sans tache, et dans les jours qu'elle passa près des autels de son Dieu, et dans ceux

¹ *Pulvis myrrha et thuris qualem pigmentarius Spiritus Sanctus confect ex optimo thure quod est suavis mentis, et ex myrrha probatissima quæ incorrupti corporis.*

² *Serm. angel., c. 11.*

qui suivirent son retour à la maison paternelle et qui précédèrent immédiatement l'incarnation du Verbe. Alors, dit sainte Brigitte, dans un style plein d'élégance et de charme, alors le Saint-Esprit était autour de la Vierge ni plus ni moins qu'une soigneuse abeille, qui dès le matin assiège le bouton de rose non encore épanoui, attendant qu'il vienne à éclore par la force des rayons du soleil ¹. Alors ajoutons-nous, il préparait de mieux en mieux, il ornait de plus en plus sa sainte épouse, lui prodiguant ces dons mystiques et précieux dont il est le dispensateur, et qu'un auteur ² compare aux diamants et aux perles dont se compose la parure des reines, des princesses et des riches femmes du siècle. L'Esprit-Saint, dit saint Ildefonse, la remplit tout entière; il l'enrichit et l'embellit de tous les dons de sa largesse et de sa munificence ³.

Aussi, écoutons saint Laurent Justinien énumérant les titres et les grandeurs de Marie : Voyez-là, s'écrie-t-il, cette Vierge féconde; sa vertu est parfaite; la sainteté l'environne; elle brille par sa décence; son cœur est un charbon ardent; la sagesse la remplit; elle est unie à Dieu, alliée au Verbe, initiée à tous les secrets de la Divinité et possédée sans interruption par l'Esprit-Saint; car cet Esprit se l'était associée comme épouse. La sagesse éternelle l'avait choisie pour sa mère, le monde pour sa mé-

¹ Serm. angel., c. 11.

² Petrus Cellensis, lib. de Panibus, c. 14.

³ Spiritus Sanctus eam replevit et ornavit immensis largitatis suæ muneribus. Serm. 2 de Assumpt.

diatrice, les anges pour leur reine, et Dieu le Père pour sa fille ¹.

Mais arrivons enfin au moment fortuné où Marie devint, plus encore qu'elle ne l'avait jamais été jusque-là, l'épouse du Saint-Esprit ; arrivons au moment précieux, non plus de ses fiançailles, mais de ses noces virginales avec le Paraclet ; arrivons au moment heureux où elle fut tout à fait à lui et lui tout à fait à elle ² ; arrivons au moment sacré où l'Esprit divin et sa très sainte Épouse purent se dire l'un à l'autre : — Vencz ³ ; — arrivons enfin au moment incomparable où Marie conçut du Saint-Esprit ⁴. Et ici, anathème à vous, basses et abjectes pensées ; car, ici, tout est pur, tout est saint, tout est divin. N'entendez-vous pas Marie dire qu'elle ne connaît point d'homme ⁵ ? Elle n'en a point connu dans le passé ; elle ne veut pas en connaître dans le présent, et elle a juré à Dieu de n'en point connaître dans l'avenir. Aussi ne la voyez-vous pas se troubler à l'aspect d'un ange ⁶, non qu'elle ne fût habituée à un céleste commerce et à d'augustes relations avec les anges ; mais parce que celui-ci avait pris une forme humaine pour se présenter à elle ⁷ ? Loin donc, encore une fois, loin toutes pensées basses, abjectes et indignes de la majesté de Dieu et de la pureté de Marie. Elle va devenir

¹ Serm. de Purificat. Mariæ.

² Dilectus meus mihi, et ego illi. Cant., II, 16.

³ Spiritus et sponsa dicunt : Veni. Apoc., XXII, 17.

⁴ Et concepit de Spiritu Sancto.

⁵ Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco ? Luc, I, 34.

⁶ Turbata est in sermone ejus. Luc, I, 29.

⁷ S. Ambros. lib. de Virginib.

mère, mais par l'opération, par la vertu surnaturelle du Saint-Esprit. L'Esprit-Saint, lui dit l'ange, surviendra en vous : *Spiritus Sanctus superveniet in te*. Il ne dit pas viendra en vous, puisqu'il a proclamé que Dieu est avec elle ¹, c'est-à-dire Dieu le Père, Dieu le Fils, Dieu le Saint-Esprit ²; puisque, comme nous venons de l'entendre de la bouche de saint Laurent Justinien, l'Esprit-Saint n'avait pas cessé un seul instant d'être avec elle et de la posséder, *a Spiritu Sancto absque temporis intervallo possessa*. Mais le sens de cette parole est que cet Esprit divin va venir en Marie avec un accroissement de grâces, avec un supplément de dons, avec une surrogation de largesses qu'il n'avait jamais eue, qu'il ne devait jamais avoir pour aucune autre créature, pour aucune autre opération, *Spiritus Sanctus superveniet in te*. Oui, comme le Père déploya en faveur de Marie toute la puissance de son bras, ainsi qu'elle s'exprime elle-même, pareillement le Saint-Esprit vint en elle avec toute sa puissance créatrice. Cette puissance surnaturelle la couvrit comme le voile religieux et symbolique qu'on étend sur les mariés quand le prêtre les bénit, *virtus Altissimi obumbrabit tibi*. L'esprit même de Dieu, dit à ce propos saint Anselme, l'amour même et le lien du Père et du Fils, celui en qui et par qui doit être aimé tout ce que nous voulons légitimement aimer, cet esprit lui-même vint, pour parler juste, en personne en Marie; il se reposa en elle,

¹ Dominus tecum. Luc, 1, 28.

² Dominus tecum : Dominus Pater, Dominus Filius, Dominus Spiritus Sanctus. S. Bouav.

il se reposa sur elle avec une abondance ou plutôt une surabondance de grâces qu'il n'accorda jamais à aucune créature, soit céleste, soit terrestre; il la fit son épouse, et il l'établit reine et impératrice du ciel et de la terre ¹.

Quand le pieux docteur dit que le Saint-Esprit est venu corporellement en Marie, il ne veut certainement pas dire que pour s'unir à la très sainte Vierge cet Esprit a pris un corps : ce serait avancer une monstruosité; mais il entend que le Saint-Esprit s'empara du sein de Marie pour opérer cet ineffable mystère, et qu'il vint en elle, non figurativement, comme sous l'ancienne loi, mais réellement, personnellement et substantiellement, pour former du plus pur sang de cette Vierge le corps de Jésus-Christ ².

Que le sens que nous donnons au mot *superveniet*, surviendra, soit le vrai sens qu'il convient de lui donner, c'est ce que prouveraient au besoin mille passages divers.

Bornons-nous à citer ceux-ci :

La Vierge, dit saint Épiphanes, se trouve être à la fois épouse et mère divine. Elle a reçu pour ses bagues et bijoux, pour premiers dons avant ses noces, le Saint-Esprit, et pour dot le ciel lui-même avec tout ce qu'il renferme ³.

S'adressant à Marie, le sage et spirituel Idiot lui dit :

Personne ne vous égale, personne ne vous surpasse, si ce n'est le Dieu Esprit-Saint qui survient en vous, et la vertu du Très-Haut qui vous couvre de son ombre, vous qui aupa-

¹ Lib. de Excellent. Virg., cap. 4.

² C. de Vega, num. 4794 et 4795.

³ Serm. de Laud. M.

ravant étiez déjà ornée de toutes les vertus et de toutes les grâces, et en laquelle, lorsqu'il survint en vous, l'Esprit divin ne fit qu'ajouter encore un nouveau degré de perfection à votre beauté, à votre pureté, à votre sagesse et à toutes vos perfections ¹.

Le Saint-Esprit était donc venu d'abord en Marie par les dons qu'il lui fit depuis sa conception sans tache jusqu'au jour de l'incarnation, et il vint de nouveau en elle, ou, comme dit le texte sacré, il *survint* en elle, alors qu'elle conçut de lui ². Avant, il lui avait donné, comme parle saint Epiphane, ces bagues et bijoux qui précèdent la dot; alors, il lui donna cette dot. Admirez, s'écrie Gerson, admirez cette bienheureuse Vierge qui, dès le premier moment de sa création, contracte, avec un Dieu qui devient son éternel époux, une alliance dont les arrhes sont la foi, l'espérance, la charité et toutes les autres vertus ³. Et, parlant du Saint-Esprit à Marie, le pieux Amédée lui dit : Tel est l'époux auquel vous allez être unie et qui vous rendra mère ⁴.

Au jour de l'incarnation, dit saint Grégoire de Nysse, jour mille fois heureux pour le ciel et la terre, le lit nuptial de cette union de l'Esprit-Saint et de Marie ne fut autre que la pureté de la très sacrée Vierge, franche et exempte de tout péché et de toute corruption. L'impériale, le pavillon,

¹ In contemplat. de Virg. Maria, c. 2.

² Spiritus Sanctus per antenuptialia dona in B. Virginem venit; per vero dotem in eadem venisse significat. Ch. de Vega., num. 1795.

³ Super Magnificat. Alphab. 83.

⁴ Tali sponso conjungeris, a tali marito fecundaberis. Homil. 3 de laudib. Virg.

ou le ciel de ce lit qui fit ombre à la virginité de la très chaste épouse fut la vertu du Très-Haut ; et le flambeau mystérieux de ces noces toutes divines et toutes célestes fut la splendeur du Saint-Esprit. Tertullien, Eusèbe de Césarée, saint Epiphane et saint Grégoire de Nazianze font parler le Saint-Esprit de la même manière ¹.

Marie mérite donc incontestablement ce titre glorieux d'épouse du Saint-Esprit ; aussi tous les saints Pères le lui donnent d'une voix unanime. Saint Ildefonse ², saint Bernard, saint Bonaventure ³, saint Germain de Constantinople ⁴, l'appellent fréquemment de ce nom. Elle a été, dit saint Ambroise, la salle royale des mystères divins ⁵. C'est aussi la voix ordinaire de l'Eglise catholique à laquelle se joint l'Eglise grecque ⁶.

Mais si elle fut surtout l'épouse du Très-Haut, quand, par sa vertu féconde, elle devient mère du Verbe ; ce titre, elle ne l'a pas perdu. Non elle n'est pas, comme Vasthi, une épouse répudiée ; son alliance avec Dieu est pour l'éternité, *sponsabo te mihi in sempiternum* ⁷. Elle a été l'épouse du

¹ Accessi ad prophetissam, et concepit et peperit filium. viii, 3.

² Il appartient proprement au Saint-Esprit de combattre pour les grandeurs de son épouse. — Lib. de virginit. Mariæ.

³ Tu sponsa Regis æterni. In hymn. *Te matr. D. laud.*

⁴ Marie est l'épouse sans tache et sans reproche du Saint-Esprit, elle est l'épouse de l'époux commun de la sainte Eglise.

⁵ Aula cœlestium sacramentorum. Libr. de instit. Virg., c. 7.

⁶ Sponsa immaculata Conditoris. Theophil. in Man., 17 januar. Purissima Numinis sponsa. In Man. 4 januar.

⁷ Osée, ii, 19, 20.

Saint-Esprit dans le temps, elle restera son épouse durant toute l'éternité, *sponsabo te mihi in sempiternum*.

Oh! qui dira la gloire, la beauté, la splendeur que ce titre lui confère dans le royaume, dans la cité, dans le palais de son divin époux? Qui dira l'état éblouissant de celle qu'un Père appelle le plus beau diamant, la perle la plus pure du ciel ¹? Qui est-ce qui ayant à dépeindre, à décrire, à énumérer vos grandeurs, ô Marie, ne s'arrête saisi de respect et comme paralysé à la vue de tant de merveilles! *Dotes qui enarrans tuas perterritus non hærea* ²? Un autre poète s'est écrié dans les mêmes sentiments d'admiration et d'enthousiasme : Autant il y a d'étoiles à la voûte des cieux, autant, ô Marie, vous avez de qualités diverses. *Tot tibi sunt dotes, Virgo, quos sidera cælo*. Et quoi d'étonnant en cela? N'êtes-vous pas l'épouse unique, l'épouse toute belle, l'épouse sans tache, l'épouse bien-aimée de celui qui a semé d'astres et orné le firmament? *spiritus Dei ornavit cælos* ³. Ah! s'il a ainsi embelli ces cieux qui vieilliront et qu'il rejettera un jour comme on rejette un vêtement usé ⁴, que n'a-t-il pas dû faire et que n'a-t-il pas fait pour vous; pour vous qui êtes son ciel de prédilection ⁵; pour vous qui êtes son temple indissoluble ⁶, son temple plus grand et plus beau

¹ Inexplicable paradisi monile. S. Epiph. orat. de laud. Deip.

² Hymn. Liturg.

³ Job, 26, 43.

⁴ Omnes sicut vestimentum veterascent, et sicut opertorium mutabis eos et mutabuntur. Ps. 104, 27.

⁵ Sponsa cælestis Maria est cælum Divinitatis. S. Epiph. orat. de laudib. Deip.

⁶ S. Cyrill. Alexand. homil. 6 contra Nestor.

que le ciel ¹ ; pour vous qu'il aimera durant toute l'éternité ? Ah ! si comme l'enseigne l'Apôtre, tous les chrétiens sont préparés et façonnés pour être la maison de Dieu par l'Esprit-Saint ², combien plus vous, ô Marie ! Aussi de quelles abondantes et ineffables faveurs ne vous comble-t-il pas ? de quelles douces communications ³ ne vous favorise-t-il pas ? Avec tout son amour, il vous donne toute la plénitude de ses divines largesses, non seulement pour vous, mais encore pour que par vous elles découlent abondamment sur toutes les créatures ⁴.

Oui, avec le titre d'épouse, l'Esprit-Saint confère à Marie tous les droits, tous les privilèges que réclame ce titre. Elle est admise dans sa plus étroite intimité ⁵ ; elle a la clé de ses trésors ; elle en dispose à son gré ; elle est le canal des grâces qu'il répand sur le ciel, sur la terre, sur tout ce qui existe. Elle partage son trône et les honneurs qu'il reçoit ⁶.

O Marie, digne épouse ⁷ du doux Époux, de l'hôte généreux des âmes ⁸, recevez nos hommages et répandez sur nous de votre plénitude.

¹ Hesych. orat. 2. de Deipar.

² Si vos coëdificamini in habitaculum Dei in Spiritu. Eph., II, 22.

³ Communicatio Sancti Spiritus sit cum omnibus vobis. II Cor., XIII, 13.

⁴ Pretiosum Sancti Spiritus balsamum tam copiosa, tantaque plenitudine Mariæ influit, ut copiosissime effluat circumquaque. S. Bern.

⁵ Introduxit me in cellaria sua. Cant., I, 4.

⁶ C. de Vega, num. 1793.

⁷ Digna fuit Spiritus Sancti sacrarium fieri. S. Bern.

⁸ Dulcis hospes animæ. Hymn. Liturg.

VII

MARIE CONSIDÉRÉE DANS SES RAPPORTS**AVEC LA TRINITÉ TOUT ENTIÈRE**

Maria aula summæ Trinitatis.

Marie est le royal palais de l'adorable Trinité.

S. BONAV. in hymn. T. M. D. L.

Nous venons de voir dans les trois chapitres qui précèdent ce qu'est la sainte Vierge par rapport à chacune des trois personnes divines prise en particulier et abstraction faite des deux autres. Nous venons de voir comment elle est, plus qu'aucune créature, et dans un sens qui lui est propre et qui n'appartient qu'à elle, fille du Père, mère du Fils, épouse du Saint-Esprit ; nous venons de voir comment elle possède ces trois titres dans toute leur étendue et avec tous les droits et privilèges qui en découlent.

Mais ce ne sont pas là certainement les seuls titres qu'elle ait vis-à-vis du Tout-Puissant. Oh, non ! car innombrables sont les appellations que lui donnent les Pères et les auteurs religieux, pour marquer, pour qualifier ses différents rap-

ports avec l'Être souverain ; et nous nous reprocherions, nous devrions nous reprocher de ne pas réunir ici, dans un chapitre spécial, ce que les saints docteurs disent de ses relations avec Dieu considéré dans la trinité de ses personnes prises conjointement ; nous nous reprocherions, nous devrions nous reprocher de ne pas résumer dans un chapitre à part ce que nous avons recueilli de nos pieuses recherches sur ce que la sainte Vierge est au regard de la Trinité tout entière.

Au regard de la Trinité, elle en est, dit un saint, la fille de prédilection ¹ ; elle en est le royal palais et le temple le plus auguste, disons même le temple unique ². Toute la Trinité trouve en elle ses délices ³ ; elle est la grande salle d'honneur où les trois personnes divines aiment surtout à se reposer ⁴. Origène l'appelle le trésor de la Trinité ⁵. Elle est la fontaine scellée du triple sceau de la Trinité ⁶ ; elle est l'épouse des noces célestes, c'est-à-dire, du Père, du Fils, et de l'Esprit-Saint ⁷ ; elle est leur trésorière, leur confidente ⁸, leur paradis ⁹.

¹ Totius Trinitatis filia singularis. S. Bonav. médit. vit. Christ., c. 3.

² S. Bonav. in psalter. min.

³ Requies sanctissimæ Trinitatis. S. Bonav.

⁴ Totius beatissimæ Trinitatis nobile triclinium. S. Bonav. in hymn. T. M. D. L.

⁵ Thesaurus Trinitatis.

⁶ Sophron. serm. de Assumpt. ad Paulum et Eustochium.

⁷ D. Petr. apost. apud Pelb. in stellar. Cor. Virg., lib. 1, p. 3, art. 4.

⁸ Thesauraria sanctissimæ Trinitatis Deique secretaria. S. Bonav. crat. ad B. Virg.

⁹ Paradisus Trinitatis. S. Ephr.

A l'appui de ce titre de confidente (*secretaria*) que saint Bonaventure donne à la très sainte Vierge, citons un beau passage que nous avons extrait de la *Triple Couronne*.

« Marie, y est-il dit, est entièrement absorbée dans l'océan des divines grandeurs, et, au moyen de la lumière de gloire, elle entre plus avant que nul autre dans la lumière inaccessible de la Divinité, pour y contempler le Père dans le Fils, le Fils dans le Père, et le Saint-Esprit dans tous les deux ; pour y reconnaître la hauteur des richesses de la science de Dieu ; pour y découvrir les mystères cachés dès l'éternité, et nommément ceux de notre rédemption, qui, pour la plupart, ont été accomplis en elle et avec elle ; pour y être transformée de clarté en clarté par l'esprit de Dieu, et pour être remplie du torrent de délices qui suit cette bienheureuse possession ; et il n'y a point de langue, même angélique, qui puisse expliquer la gloire d'une Mère de Dieu, sa divine consommation en la personne du Père, qui est son Époux, en la personne du Fils, dont elle est la véritable Mère, en la personne du Saint-Esprit, dont elle est le temple et le sanctuaire. Il n'y a point d'esprit assez pénétrant, assez vif et assez lumineux, pour atteindre à la manière de transformation en Dieu d'une créature qui lui est si intime. »

C'est dans la même pensée que la sainte Vierge disait un jour à sainte Brigitte. Sache que mon corps et mon esprit sont plus purs que le soleil, et plus nets qu'aucune glace de miroir. Celui qui jette les yeux sur moi y voit les trois personnes de la très sainte Trinité, qui ont reposé en moi d'une

manière ineffable, et qui m'ont tellement ornée, que toutes leurs excellences se retrouvent en moi comme en un abrégé. Et d'ailleurs la pureté dont Dieu m'a honorée est si grande, que, recevant les rayons des perfections divines, elle les représente aussi naïvement qu'il est possible à une pure créature de le faire ¹.

Elle a communication de tout ce qui se traite de plus secret dans le plus auguste conclave de l'adorable Trinité; et c'est le sens de cette parole du Cantique des Cantiques : Le Roi m'a introduite dans les celliers de son amour ².

Outre le titre de fille par excellence qu'elle a vis-à-vis du Père, et auquel nous avons consacré tout un chapitre, combien n'a-t-elle pas d'autres rapports avec cette première personne de la nature divine? N'est-elle pas aussi son épouse, puisqu'elle engendre, dans le temps, le Fils qu'il engendre lui-même de toute éternité; puisqu'elle engendre, de son sein virginal et fécond, le Fils qu'il engendre du sien; puisque ce Fils, qui est, comme Dieu, consubstantiel au Père, est également, comme homme, consubstantiel à sa Mère; puisqu'elle contribue, de concert avec Dieu le Père, à enfanter l'Homme-Dieu. Aussi Euthymius appelle-t-il Marie l'épouse-vierge du Père ³; elle est épouse, car elle engendre par la vertu du Très-Haut, qui la couvre de son ombre; et elle est vierge, car cette vertu, loin d'altérer sa pureté, la rend au contraire plus belle encore, plus éclatante encore. Marie est

¹ *Trip. Cour.*, tom. II, p. 77.

² *Introduxit me rex in cellaria suc. Cant.*, I, 4.

³ *Sponsa Patris nuptiarum expers. In Encom. de zona Virg*

le champ fécond du père de famille ¹ ; champ béni, champ embaumé, champ fleuri dont Dieu le Père est le laboureur ² et qui produit *le pain des anges* ³ et *le froment des élus* ⁴. Marie est la vigne mystique ⁵ qui a donné au monde *le vin générateur de la virginité* ; et Dieu le Père est le vigneron de cet héritage saint, de ce domaine réservé qui n'est ouvert qu'au seul Seigneur.

Mais c'est surtout quand il s'agit d'exprimer les rapports de la très sainte Vierge avec la seconde personne de l'adorable Trinité que les Pères sont ingénieux à multiplier les expressions métaphoriques. Ils mettent à contribution tous les livres sacrés, tant de l'Ancien que du Nouveau-Testament, tout leur génie à eux, la nature tout entière, et presque tout ce qui sert aux différents besoins de l'homme, pour trouver en tout cela des emblèmes de Marie dans ses rapports avec Jésus-Christ ⁶.

Elle est selon les uns la prison virginalle qui a renfermé neuf mois le Fils de Dieu anéanti et dépouillé de sa gloire ⁷. Elle est le ciel de celui qui de la terre a fait son ciel ⁸ ; elle est

¹ Maria est ager Dei Patris. S. Bonav.

² Pater meus agricola est. Joan. xv, 18.

³ Ps. 77, 25.

⁴ Zach., ix, 27.

⁵ Maria vitis ferens botrum per quem pulsa est mundi sitis. S. Bonav.

⁶ Honorat. Nèquet. S. J., *Nomenclat. Mairan.*, p. 113.

⁷ Tu virginali carcere novem mensibus Deum brevium religasti. S. Zen. orat. de Fide, Spe et Charit.

⁸ Cælum ejus qui terram cælumque fecit. Andr. Cret. orat. de dormit. Deipar.

la chambre de conseil où s'est traitée la grande affaire de notre Rédemption ¹, la couche immaculée où a été cimentée l'alliance de notre nature avec la nature divine ², le char de feu sur lequel le Verbe est venu jusqu'à nous accompagné de tous ses saints ³, la demeure ⁴, le palais ⁵, le temple ⁶, le sanctuaire ⁷, le tabernacle ⁸ de la sagesse éternelle. Les autres trouvent des emblèmes et des symboles de Marie, comme nous venons de le dire, dans presque tous les objets qui servent aux usages de la vie. La ligne, l'amorce et l'hameçon du pêcheur ⁹, le livre du savant ¹⁰, les tablettes de l'écrivain ¹¹,

¹ Concilium Verbi. Ildeph. serm 3. de Assumpt.

² Cubiculum incarnationis Verbi. Greg. Neocæs. orat. 3 de Annunt.

³ Currus Verbi igneus. Hymn. Græc. apud Butzonem.

⁴ Domicilium Verbi Dei decens. Damasc. lib. 4 de Fide, c. 15.

Domicilium Verbo dignum. Greg. Neocæs. orat. 5 de Annunt.

⁵ Habitaculum illius qui nusquam capitur amplissimum. Andr. Cret. in Salutat. Angelic.

Domus sapientiæ æternæ, omnibus virtutibus conspicua. Hieron. in c. 7 Isaïæ.

⁷ Habitaculum pulchrum divinæ demissionis. Andr. Cret. orat. 2 de Assumpt.

⁸ Tabernaculum Dei in quo veniens requievit. Honorius Augustodunensis, in Sigillo Mariæ.

Solis gloriosi cœleste tabernaculum. Andr. Cret. in Salutat. Angel.

⁹ Esca spiritalis hami. Epiph. de laudibus. V. M.

¹⁰ Liber grandis in quo scriptum est Verbum Dei. Antonin. 4 part., titul. 45, c. 5.

Tomus purissimus et animatus Dei Verbi in quo inscriptum Dei Verb. German. orat. de Nativit. V. M.

¹¹ Charta divinissima. Ephr. de laudib. Virg.

Charta purissima in qua Verbum sine scriptis impressum est. Georg. Nicomed. orat. de oblat.

un siège¹, un trône², une échelle³, la pourpro⁴ et le manteau⁵ des rois, nos vêtements à nous⁶, les tenailles du forgeron⁷, la toison des brebis⁸, et mille autres choses encore fournissent à leur piété des emblèmes de Marie.

« Qu'est-ce, demande un auteur profondément versé dans la science de ce que les Pères ont dit de glorieux en l'honneur de la Mère de Dieu, qu'est-ce que Marie n'est pas à Jésus-Christ? Et il répond : Elle est la terre virginale de laquelle a été formé ce nouvel Adam ; le paradis de délices où il a été mis ; l'arche mille fois plus noble que l'arche de Noé dans laquelle il s'est renfermé ; l'urne d'or qui l'a contenu ; le trône portatif du véritable Salomon ; l'arbre de vie sur lequel le Christ a été enté miraculeusement, la montagne de laquelle, sans aucun effort humain, s'est détaché Celui qui est la pierre angulaire ; la fournaise sacrée dans laquelle il a été vu semblable à un enfant des hommes.

» Qu'est-ce que Marie est à Jésus ? Elle est la voie par la-

¹ *Reclinatorium Filii Dei. Petr. Cluniac. epist. 5.*

² *Tronus sapientiae. Hugo cardinalis. In cap. 24 Eccles.*

³ *Scala coelestis per quam supremus Rex ad ima descendit ; et homo, qui prostratus jacebat, ad superna exaltatus ascendit. Petr. Dam. serm. 3. de Nativit.*

⁴ *Purpura regis quæ cœli terræque Regem induit. Epiphanius, de laudib. Virg.*

⁵ *Stola regia Verbi. Andr. Cret. orat. de dormit. Virg.*

⁶ *Vestis absque macula ejus qui lumen induit sicut vestimentum. Method. orat. in Hyp.*

⁷ *Fibula seraphica mystici anthracis. Andr. Cret. orat. in Salut. Angel.*

⁸ *Vellus mundissimum e quo Pastor ovem induit. Procl. Constant. orat. de Nativit. D. M.*

quelle il est venu à nous ; la tige de Jessé de laquelle il a surgi ; le bourgeon de la fleur, la fleur du fruit ; la porte close par laquelle il est entré et sorti. »

» Qu'est-ce que Marie est à Jésus ? Le lit mystérieux duquel s'est élancé cet époux mystique de l'Église. La plante incorruptible dont il a été le rameau ; la fleur immarcessible de laquelle il est né ; la nuée lumineuse du sein de laquelle il est venu sur la terre comme un rayon de soleil ; l'étoile étincelante qui a produit le roi des astres ; la piscine probatique dans laquelle est descendu l'Ange du grand conseil ; le vase d'albâtre qui contient l'encens par excellence ; la couronne royale ornée du plus riche diamant ; la lampe qui ne le cède qu'au Soleil éternel ; la lionne de laquelle est né le lion de Judas ; le brebis mère de l'Agneau sans tache ; le ruisseau principe de grand fleuve ; l'encensoir d'or du milieu duquel le Christ a répandu cette bonne odeur de vie qui a embaumé la terre ; le vase consacré pour les plus saints mystères. »

Mais, nous écrierons-nous à notre tour, si Marie est tout cela, si elle est bien plus que tout cela encore à la seconde personne de l'ineffable Trinité, que n'est-elle pas à la troisième, que n'est-elle pas à l'Esprit-Saint, et qu'est-ce que l'Esprit-Saint n'est pas à cette glorieuse Vierge¹ ? Elle est d'abord son épouse, comme nous l'avons établi. Mais sous combien d'autres titres et dénominations les Pères ne désignent-ils pas ses rapports augustes et sacrés avec Celui qui

¹ Vix dicere est quid non sit Mariæ Spiritus Sanctus ; quidve Maria non sit Spiritui Sancto. *Nomencl. Mar.*, p. 104.

procède du Père et du Fils? Saint André de Crète l'appelle l'arche de la nouvelle gloire dans laquelle s'est reposé l'Esprit de Dieu venu du ciel ¹. Il se reposa en elle, ajoute saint Ildephonse, de manière à la consacrer tout entière au Seigneur ². Selon le même saint, elle est le palais d'honneur, la résidence favorite du saint esprit divin ³. Elle est, au dire de saint Bernard, l'aqueduc et le canal des dons du Paraclet ⁴. Saint Grégoire de Nysse la nomme la colombe et la fille du Saint-Esprit ⁵. Une multitude d'autres Pères, ou les mêmes docteurs en d'autres endroits de leurs ouvrages, la qualifient de couche sans tache ⁶, de frais ombrage ⁷, de temple ⁸, de sanctuaire ⁹, d'officine ¹⁰, de fournaise ¹¹ de l'Esprit qui sanctifie les âmes.

¹ *Arca novæ gloriæ in qua dilapsus Spiritus Dei quievit. Orat. in Salut. Angel.*

² *Quievit sane, sed ita ut eam totam Domino dicarit. Lib. de Virginit. Mariæ.*

³ *Serm. 8 de Assumpt.*

⁴ *Apud Brigittam in Revel. lib. III, c. 30. Bernard. serm. de aquæductu.*

⁵ *Homil. 15 in Cantic.*

⁶ *Tota Spiritus thalamus est, gratiarum pelagus. Damasc. orat. 1 de Nativit. Virg.*

⁷ *S. Method. orat. in Hyp.*

⁸ *Spiritus Sanctus in immaculatum Virginis templum ingressus est Greg. Thaum. orat. 2 in Annunt.*

⁹ *Bern. serm. 4 de Assumpt. Ildeph. serm. 3 et 6 de Assumpt. et Virginit. Mariæ, c. 10. Ven. Bed. serm. de omnibus sanctis. Alanus in c. 1 Cantic.*

¹⁰ *Officina stupenda operationis Spiritus Sancti. S. Bernardin. tom III, serm. 14, art. 2, c. 3.*

¹¹ *Id. ibid. Ildeph. orat. 1 de Assumpt. S. Method. orat. in Hyp.*

Voilà tout ce que nous dirons des merveilleuses relations de la Vierge de Nazareth avec les *trois* personnes augustes *qui rendent témoignage dans le ciel* ¹.

Mais, certes, si tandis qu'elle était encore sur la terre avec les imperfections inséparables de notre nature déchue et dans un état certainement moins parfait qu'elle ne l'a au ciel, si, disons-nous, alors qu'elle était encore sur la terre, Marie était déjà l'objet, non seulement de l'amour, mais des vives affections de ces trois personnes sacrées, combien plus maintenant, dans le séjour de gloire, ne rivalisent-elles pas de tendresse pour elle ? Pour elle qui a secoué les misérables haillons de la mortalité ; pour elle qui a dépouillé la vieille tunique d'Adam et tout ce qui était terrestre, corruptible et ignoble, comme parle l'Apôtre ².

Aussi, de même qu'au jour de l'Incarnation, le Père, le Fils et le Saint-Esprit ornèrent et sanctifièrent à qui mieux mieux l'auguste Vierge, ainsi dans les jours sans fin, ainsi dans les hautes régions où Dieu brille de tout son éclat, toute la Trinité continue à la chérir, à l'embellir d'un commun accord et avec une sorte de pieuse et toute-puissante rivalité.

Nous pouvons donc sans crainte appliquer à cette affection que les trois personnes divines porteront éternellement à cette Vierge incomparable ce qu'un auteur dit de l'amour qu'elles lui témoignèrent quand elle devint Mère de Dieu ; à

¹ Tres sunt qui testimonium dant in cælo : Pater, Verbum, et Spiritus Sanctus. I Joan. v, 7.

² Seminatur in corruptione, in ignobilitate, in infirmitate, seminatur corpus animale. I Cor., xv, 42, 43.

savoir, que toute la Trinité s'empresse autour de Marie, la comble de prévenances, d'égards, d'attentions; l'enrichit et veut se l'attacher par des faveurs et des dons tels que Dieu seul en peut faire ¹.

Aussi est-ce pour cela, selon Richard de Saint-Victor, qu'au chapitre quatrième du Cantique des Cantiques l'Époux sacré appelle trois fois sa bien-aimée, en lui disant : Viens du Liban, ô mon amie; viens du Liban : oui, viens et tu seras couronnée. Pourquoi, demande le pieux auteur, cette triple invitation à venir, quand il la convie à un trône, à une couronne, si ce n'est, répond-il lui-même, pour marquer le triple amour que les trois personnes divines ont pour elle depuis sa sortie de ce monde, ou, ce qui revient au même, le triple honneur qu'elle doit recevoir elle-même des trois adorables personnes. Marie est appelée trois fois, parce qu'elle est désirée, recherchée, par les trois personnes augustes, et que chacune d'elles s'efforce de se l'attirer, de se la rapprocher par des faveurs.

Et pourrait-on s'étonner de ce que nous disons ici ? Notre manière de parler pourrait-elle paraître étrange ? Trouverait-on que, pour louer, pour élever Marie, nous rabaissons, nous ravalons la majesté de Dieu, alors que nous le montrons, pour parler le langage vulgaire, épris de Marie ? Eh quoi, ne l'est-il pas de nous-mêmes; oui, de nous, si imparfaits, si pauvres, si remplis de misères, si enlaidis par le péché ? Ne dit-il pas à chacun de nous : Mon fils donne moi ton cœur : *Præbe, fili, cor tuum mihi* ? N'a-t-il pas aimé le

¹ De Vega, num. 1786, passim.

monde ; ce monde qui l'a méconnu et crucifié, ce monde qui le méconnaît et le crucifie sans cesse, ne l'a-t-il pas aimé jusqu'à se livrer pour lui ? Ne se nomme-t-il pas lui-même un Dieu jaloux de l'affection de ses créatures ? Et pour l'avoir, cette affection, que n'a-t-il pas fait, que ne fait-il pas continuellement ? Jamais amant, si passionné qu'on le suppose, a-t-il fait pour gagner le cœur d'une femme ce que Dieu a fait et ne cesse de faire pour être aimé de nous ? Pouvons-nous donc, après cela, nous étonner qu'il se montre désireux d'être aimé de la plus belle, de la plus sainte de toutes ses créatures, de celle qui lui ressemble le plus, et qu'il paraisse empressé à la combler de ses largesses pour la rendre de plus en plus digne de ses divines affections. S'il existe, et tout le prouve, s'il existe entre le Père, le Fils, et le Saint-Esprit, une certaine émulation pour le bien de nos âmes, combien plus cette émulation n'existera-t-elle pas pour l'avantage de la céleste Vierge ? Dieu n'est pas seulement bienfaisant par nature, il l'est encore par rivalité, dit Tertullien ¹. Le Père, le Fils, le Saint-Esprit, rivalisent donc entre eux à qui fera plus pour Marie. Le Père déploie pour elle toute la force de son bras, toute l'étendue de sa puissance, le Fils toute l'étendue de son amour, et l'Esprit-Saint l'immensité de ses trésors.

O Dieu, s'écrie à ce propos un pieux auteur, quels dons, quelles largesses, quelles grâces, quels attraites pourraient manquer à Marie, quand les trois personnes divines se disputent pour ainsi dire le plaisir de la parer, de l'enrichir ?

¹ O Deum non tantum natura sed æmulatione beneficum !

Ne nous étonnons pas, après cela, que sa seule beauté surpasse celle de tous les esprits célestes, de tous les bienheureux, et de toutes les créatures. Si les trois augustes personnes qui constituent l'essence suprême ont concouru ensemble à la formation de la première femme, dont la chute fut si prompte et si déplorable, combien plus ne s'unissent-elles pas pour combler de faveurs, pour enrichir de dons celle dont l'épouse d'Adam ne fut que la figure ? Si les trois personnes divines veulent être, pour ainsi dire, appelées au baptême de toute âme qu'on régénère dans l'eau et la grâce, afin de la doter, à l'envi, de bienfaits surnaturels, combien plus ne luttent-elles pas à qui des trois enrichira davantage Marie ? Aussi épuisent-elles, pour l'orner et l'embellir, toute leur puissance ; aussi s'associent-elles pour la combler de dons extraordinaires.

A la pensée de ces dons, à la vue de ces attraits, Denis-le-Chartreux lui crie : Vous êtes, ô Marie, vous êtes l'unique épouse de Dieu le Père ; vous êtes la Mère chérie et toute-puissante de Dieu le Fils ; vous êtes la couche mystique, le lit nuptial de l'Esprit-Saint ; vous êtes l'amour, le repos, les délices de la Trinité tout entière ¹.

Les trois personnes divines ont donc prodigué de concert et prodigueront éternellement à cette Vierge bénie d'ineffables preuves d'amour et d'incompréhensibles richesses, puisque pour elle la Trinité a fait tout ce qui est possible à sa puissance infinie ².

¹ Lib. 4 de dignit. Mariæ, c. 6.

² De Vega, num. 1787.

Mais, entre tous les noms par lesquels les saints docteurs ont exprimé les rapports de la très sainte Vierge avec la Trinité, il y en a encore un que nous ne pouvons point, que nous ne devons point omettre, tant il est glorieux à Marie, et parce qu'il a, plus qu'aucun autre, le droit de fermer la longue série des qualifications louangeuses par lesquelles nous avons signalé, dans ce chapitre, les relations si magnifiques de la Vierge toute sainte avec les trois personnes de cette Trinité à laquelle est dû tout honneur.

Ce titre est celui de complément de la Trinité, *complementum Trinitatis*¹.

Marie complément de la Trinité ! Mais qui donc a trouvé une semblable expression ! qui donc a osé l'employer ? N'est-elle pas un outrage à Dieu ? ne blesse-t-elle pas sa souveraine et adorable majesté ! ne renverse-t-elle pas toutes les idées, toutes les notions que nous avons du Grand Être, de sa nature et de ses attributs ? Marie complément de la Trinité ! Eh quoi ! y a-t-il donc quelque chose d'imparfait, quelque chose d'incomplet dans l'Essence infinie, principe, source, et centre de toute perfection ? Et supposé (ce qu'on ne peut dire sans blasphème), supposé qu'il y eût quelque chose d'incomplet, de défectueux en Dieu, serait-ce une créature, une fille d'Adam, qui pourrait donner à Dieu ce qui lui manque et le compléter dans le sens de l'expression qui nous occupe ?

Qui a trouvé cette expression ? — C'est le pieux et grave

¹ Sanctæ Trinitatis Spiritus Sanctus complementum est. Lib. 14 The-saur., c. 3.

Hésychius. Il est vrai que cet auteur ne dit pas que Marie soit elle-même le complément de la très sainte Trinité; mais il dit qu'elle renfermait en elle ce complément de la Trinité, c'est-à-dire, dans sa pensée, le Saint-Esprit, que saint Cyrille d'Alexandrie nomme le complément divin de l'auguste Trinité; le Saint-Esprit, troisième personne de cette Trinité, avec le Père et le Fils, qui en sont les deux premières: le Père, qui couvre la chaste Vierge de son ombre génératrice; le Fils, qui s'incarne en elle, et l'Esprit-Saint, qui la rend digne du mystère étonnant qui s'opère dans son sein et du choix que fait d'elle, pour l'Incarnation, la Trinité tout entière¹.

Mais qu'Hésychius donne ou non cet éloge à Marie, qu'il l'entende ou non de cette Vierge, d'autres le lui ont donné; d'autres l'ont entendu d'elle. Christophe de Véga en trouve la substance dans un grand nombre de passages qu'il cite de saint Ambroise et de saint Athanase.

Selon le premier, la génération du Verbe, par Marie, est la consommation ou le *complément de la foi*, en tant, ajoute de Véga, qu'elle perfectionne et complète la première génération du même Verbe par le Père; non pas qu'elle ajoute rien à cette génération éternelle; mais parce qu'elle la révèle,

¹ Voici le passage d'Hésychius. Parlant de Marie et faisant un parallèle entre elle et l'arche de Noé, il dit : *Illa, nempe arca Noe, erat animalium arca; hæc autem, nempe Maria, arca vitæ. Illa corruptibilium animalium; ista vero vitæ incorruptibilis. Illa ipsum Noe; hæc vero ipsius Noe factorem portavit. Illa duas aut tres contignationes et mansiones habebat; hæc autem universum Trinitatis complementum; quandoquidem et Spiritus Sanctus adveniebat atque hospitabatur, et Pater obumbrabatur, et Filius utero gestatus inhabitabat: Spiritus enim Sanctus, ait Gabriel, superveniet in te, et virtus Altissimi obumbrabit tibi.*

la manifeste, de même que les lèvres révèlent et manifestent la pensée qui est conçue et cachée tout d'abord dans le sanctuaire de l'âme. Ainsi la génération temporelle du Christ, par la Vierge immaculée, est comme l'appendice de sa génération, avant l'aurore, dans le sein du Père ¹.

De son côté, saint Athanase vient aussi en aide à ceux qui veulent appeler Marie complément de la Trinité. Car, comme l'enseigne ce Père, le Verbe, en qualité de Verbe, est le Fils consubstantiel du Père, du sein duquel il est produit dans l'unité d'une même nature. Mais, étant la pensée, ou si l'on veut, la parole intime de Dieu, il tend naturellement à se produire au dehors, à se manifester à tous. Cette manifestation eut lieu quand il s'incarna en Marie ; quand, par elle, il se fit chair et devint en tout semblable à l'homme. De même donc que la parole complète la pensée en la révélant au dehors, de même la Sainte-Vierge, en devenant mère du Verbe fait homme, compléta ou rendit sensible la génération invisible de ce même Verbe dans les mystérieuses profondeurs de l'entendement du Père.

Marie est le complément de la Trinité, en ce qu'elle complète humainement la génération spirituelle du Père qui produit, par lui-même et par lui seul, son Verbe en tant que Dieu, et qui l'engendre, en tant qu'homme, avec le concours de Marie ².

Elle complète donc la souveraine et divine paternité du Père.

¹ Num. 1782.

² De Vega, num. 1782.

Elle complète, en second lieu, la filiation du Fils par la seconde génération qu'elle ajoute à la première ; puisque, à la nature divine et éternelle qu'il tient de son Père, elle unit la nature humaine et temporelle qu'il reçoit de sa mère ¹.

Elle complète, en troisième lieu, les opérations du Saint-Esprit, dans le sens que nous avons dit ; savoir : que la troisième personne de la très sainte Trinité, la seule des trois personnes divines qui soit stérile, *ad intra*, comme disent les théologiens, devient génératrice, créatrice d'une personne divine ; génératrice, créatrice d'un Homme-Dieu, par et dans l'incarnation dont Marie fut l'officine, ainsi que s'expriment les Pères ².

Poursuivons. — De toute éternité le Père a un Fils semblable à lui, l'*image de sa bonté*, le *caractère de sa substance*, la *splendeur de sa gloire*. En créant Marie, il se donna aussi une fille, non pas coéternelle, non pas consubstantielle à lui, cela n'était pas possible, mais aussi semblable à lui que peut l'être une créature ³.

De toute éternité aussi le Fils avait un Père ; mais il n'avait pas de Mère. Il en choisit une dans le temps ; et, comme il avait pris de son Père sa nature divine, il voulut prendre de sa Mère sa nature humaine et terrestre.

Enfin, de toute éternité encore, l'Esprit-Saint, qui ne produisait rien *ad intra*, devient, comme nous venons de le dire, créateur *ad extra* d'un Dieu homme par la vertu sur-

¹ Ch. de Vega, num. 1782.

² Id. *Ibid.*

³ Maria forma Dei. — Aug. Deiformis. Dionys. Arcop.

naturelle qu'il communiqua, dans l'incarnation, à la très Sainte-Vierge, devenue, en ce sens, son épouse immaculée.

C'est ainsi que le Saint-Esprit, et par conséquent la Trinité tout entière, puisque l'Esprit-Saint tout seul eût paru incomplet sans l'incarnation, semble devoir son complément à la très sainte Vierge ; car, par elle, chaque personne de l'adorable essence devient féconde, et se complète par cette fécondité. Le Père, par la puissance fécondante de sa pensée, produit son Fils, son Verbe. Le Fils unissant à celle de son Père la force de sa volonté, le Saint-Esprit procède de cette union. Celui-ci toutefois reste stérile *au dedans* de la Trinité. Mais du moment où il produit, dans les entrailles de Marie, le Verbe fait homme, il acquiert une sorte de fécondité, parce que la génération du Christ, qui est une personne divine, est tout particulièrement l'œuvre du Saint-Esprit, et qu'en y coopérant, ce même esprit stérile et infécond *au dedans* a produit *au dehors* un Dieu ¹.

Ces considérations ne suffisent-elles pas pour légitimer le titre de complément de la Trinité donné à l'auguste Vierge ?

Ne peut-on pas dire aussi, pour justifier cet éloge, que le Fils de Dieu, qui devait réunir, un jour, en sa personne, la nature créée et la nature incréée, la nature mortelle et la nature immortelle, la nature passible et la nature impassible, ne fut, pour ainsi dire, complet, parfait, que lorsqu'il eut pris un corps dans le sein de Marie, et que, jusque-là, la Trinité elle-même manqua en quelque façon de ce complément que lui donna la nature humaine du Christ ? Or,

¹ De Vega, num. 1783.

comme c'est de Marie que le Verbe a pris cette nature, c'est donc elle aussi qui, en revêtant Jésus-Christ, a complété la trinité et lui a donné ce qu'elle n'avait point auparavant ¹.

Enfin oserons-nous émettre de nous-même une nouvelle et dernière raison en faveur du titre glorieux que nous voulons ici assurer à la Mère de Dieu ? oserons-nous émettre de nous-même une pensée qui justifie pleinement l'éloge dont il s'agit ? Oui, nous l'oserons, mais avec une juste défiance de nous-même et une profonde soumission à l'autorité compétente qui blâmerait notre pensée.

Obéissant donc au zèle dont nous sommes rempli pour la gloire de Marie, nous demanderons si, en la tirant de ses éternels trésors, Dieu n'a pas voulu lui donner, dans l'empire de la création, la place, le rang, les fonctions, les attributs d'une reine dans un Etat, d'une femme dans la famille ?

Or, ce Dieu lui-même nous dit, dans un des livres de la Sagesse, que quand il n'y a pas de femme dans une maison les malades y sont mal soignés² ; ce qui prouve évidemment l'utilité et même la nécessité, dans toute maison, de celle que le Créateur a faite pour être l'associée et la compagne de l'homme³. D'après cela ne pourrait-on pas, sans se tromper, dire que Dieu lui-même a voulu, pour ainsi parler, se compléter par Marie et compléter encore, par elle, sa maison, qui est l'univers, qui est l'immensité ? Ne pourrait-on pas dire, sans tomber dans une erreur, ou sans employer un

¹ De Vega, num. 1784.

² Ubi non est mulier ingemiscit æger. Eccles., 47.

³ Faciamus homini adjutorium simile sibi. Gen. III, 18.

langage mal sonnant, que Dieu s'est lui-même complété par Marie, en ce sens, qu'en la créant il a donné une reine à ses sujets, qui n'avaient encore qu'un roi; une mère à ses enfants, qui n'avaient encore qu'un père; une maîtresse à ses serviteurs, qui n'avaient encore qu'un maître; une médiatrice, une avocate à ses justiciables, qui n'avaient encore qu'un médiateur, qu'un avocat, qu'un juge? Et ne serait-ce pas à ce point de vue surtout que la sainte Vierge deviendrait le complément de la Trinité, comme une reine est le complément d'un roi, une mère le complément d'un père, une maîtresse le complément d'un maître, une femme le complément de l'homme ¹?

Dans un autre de nos ouvrages ², nous avons imprimé la même idée, et elle n'a pas, que nous sachions, trouvé de censeurs.

Depuis lors nous avons rencontré dans nos lectures deux ou trois passages parfaitement en harmonie avec notre pensée.

Le premier est extrait d'un livre de J. David, de la Société de Jésus. Le pieux auteur, établissant la convenance de la création et des hautes destinées de Marie, tant dans l'empire de la grâce que dans ceux de la nature et de la gloire, appuie son opinion de cette comparaison : C'est,

¹ L'homme sent profondément qu'il ne lui est pas bon d'être seul; sans la femme, sa vie est languissante, incomplète. Dans les temps antiques, celui qui n'avait pas fait choix d'une compagne n'avait pas de nom dans la société, ou du moins son nom était presque noté d'infamie. A. Bonnetty. *Annales de Philos. chrét.*

² *Culte catholique de Marie*. Tom III., chap. 44, p. 343.

dit-il, comme dans l'ordre social où une reine ajoute tellement à l'éclat et à la splendeur de la royauté, qu'il semble au jugement de tous les sujets qu'il manque quelque chose à la majesté royale quand le prince occupe seul le trône ; et voilà pourquoi la nation supplie et presse tout roi célibataire de se choisir une compagne qui complète, pour ainsi dire, la puissance souveraine.

Le second passage que nous citerons à l'appui de notre manière de penser est celui-ci du P. Poiré :

L'un et l'autre royaume du Sauveur, c'est-à-dire le spirituel et le temporel, étant si excellents, il semble qu'il y eût eu quelque chose à dire s'il eût manqué d'une compagne de la grandeur et de la munificence du prince. Le lustre de ce royaume ne serait pas entier et la cour ne serait pas accomplie si cet ornement y manquait, vu nommément que tous les sujets de ce grand Roi ayant l'honneur d'être ses enfants, il est de nécessité qu'il y ait une reine qui soit la mère de ces princees et de ces princesses du ciel. C'a toujours été le sentiment de toutes les nations du monde et l'affection commune des peuples, qui, pour l'estime qu'ils ont faite de leurs rois, ont désiré qu'ils eussent des épouses ¹.

Enfin le même auteur ajoute ailleurs : Oserai-je bien dire que, pour mettre notre esprit en repos, ce n'était pas assez que nous ayons un Dieu pour père, un Dieu pour frère, et que nous ayons besoin d'une mère qui prit nos pauvretés à cœur. Je suis fondé sur l'autorité d'un grand sage qui dit que tout ainsi que la vigne qui est sans haie est exposée à

¹ *Triple Couronne*. Tom. II, p. 219.

l'avidité des passants et à l'insolence des bêtes, de même où il n'y a point de mère, il ne se peut faire que les enfants malades ou nécessiteux ne souffrent grandement. Car enfin le cœur maternel a une tendresse si particulière, qu'il suffit à l'enfant qui est malade d'en expérimenter les douces saillies pour se croire à demi guéri. A cette occasion, l'infinie bonté de Dieu, voulant faire largesse de ses douceurs en la grâce de l'Evangile, ne se contenta pas de nous donner un père plein d'amour et de compassion ; mais, de plus, elle nous pourvut d'une Mère de miséricorde à qui nous pussions avoir recours en toutes nos nécessités ¹.

O Marie, pour finir ce chapitre, recherchons-nous quelle gloire rejaillit sur vous, au ciel, de toutes ces relations si étroites, si intimes, de tous ces rapports si honorables avec la Trinité une et indivisible ? Ah ! quand nous connaissons (et Dieu veuille qu'un jour nous ayons ce bonheur !) quand nous connaissons cette Majesté adorable et infinie qui règne dans les cieux et qui remplit tout l'univers, alors seulement nous saurons quelle grandeur, quelle dignité résulte pour vous de ces glorieuses relations avec le Père, le Fils et l'Esprit-Saint. Obtenez-nous cette grâce ! Quant à nous, du fond de notre vallée, toujours nous méditerons cette gloire sans chercher à la comprendre, sans chercher à la décrire (ce qui nous serait impossible). Pussions-nous, par là, mériter de la contempler à jamais dans la société des élus !

¹ *Triple Couronne*. Tom. III, p. 405.

VIII

MARIE CONSIDÉRÉE DANS SES RAPPORTS AVEC DIEU UN DANS SA NATURE

Maria cælum Divinitatis.

Marie est le ciel de la Divinité.

S. EPIPH. *Serm. de Laud. Mariæ.*

Après avoir contemplé la très auguste Vierge dans les rapports qu'elle a, et avec chacune des personnes de l'adorable Trinité prise individuellement, et avec ces trois personnes prises collectivement, étudions-la dans ses rapports avec le Dieu très haut considéré dans l'unité de son ineffable essence.

Ce chapitre nous paraît absolument nécessaire pour compléter ce que les saints Pères ont écrit des célestes relations de notre royale Mère avec la Divinité. Il nous mettra d'ailleurs à même de réunir ici ce que nous n'avons pas pu dire dans nos précédents chapitres sur les glorieuses relations de la Vierge par excellence avec le Dieu du ciel. Ah ! pour les exprimer, ces sublimes relations, les docteurs de la foi ne trouvent pas dans la langue humaine d'expressions assez énergiques, assez nobles, assez élevées ! La parole leur

manque pour rendre ce qu'entrevoit leur pieux génie dans les hauteurs inaccessibles. Le vocabulaire fait défaut à l'élan, à l'enthousiasme de leur foi et de leur admiration ; c'est dans toute la nature , c'est sur la terre , c'est au ciel, c'est partout qu'ils vont cherchant , quêtant des symboles de ces rapports de Marie , leur reine vénérée , avec Celui qui se définit par ce mot si sublime : *Je suis celui qui suis* ; et quand ils ont ainsi parcouru toute la création , demandant à tous les êtres quelque nom honorable pour la Dame de leur cœur , ils s'écrient avec désespoir , en retombant sur eux-mêmes et en avouant l'inutilité de leurs recherches , que rien au monde ne peut rendre dignement , ni exprimer convenablement les rapports de Marie avec le Dieu des dieux qui se montre en Sion ¹, *quibus te laudibus efferam nescio* ².

Et pourtant ces rapports, ces relations de Marie avec l'éternel Seigneur font toute la gloire de cette femme bénie entre toutes les femmes ; et il en est ainsi de toute créature ; car pour toutes les créatures la grandeur, la noblesse, l'élévation , la dignité , consistent dans les rapports qu'elles ont avec le Créateur ; et elles sont plus ou moins nobles , plus ou moins élevées , selon qu'elles ont plus ou moins de relations avec Dieu , principe de toute grandeur , de toute majesté.

De même que sur la terre un homme est plus ou moins élevé selon qu'il approche plus ou moins des dépositaires couronnés de la puissance souveraine, et qu'il a avec eux des

¹ Videbitur Deus deorum in Sion. Ps.

² S. Aug.

relations plus intimes , plus fréquentes , plus honorables ; de même que , dans le firmament , les astres sont plus ou moins lumineux , plus ou moins resplendissants , selon qu'ils sont plus ou moins près du soleil , centre et foyer de toute lumière , plus ou moins en contact avec ce flambeau des jours , ainsi les rapports plus ou moins étroits que l'on a avec Dieu constituent toute la grandeur , toute la dignité des êtres subalternes. Les premiers des esprits célestes ne sont tels que parce qu'ils approchent de plus près du trône sur lequel il réside , et les derniers des élus ne sont tels , à leur tour , que parce qu'ils sont à une plus grande distance que les autres de celui qui est la lumière , la vérité et la vie.

Or Marie est toute de Dieu , toute à Dieu , et Dieu est tout à Marie ; elle n'est pas seulement près de lui , assise à ses côtés ; elle le porte , elle le renferme , comme un vase contient une liqueur ; elle le reflète comme une image ; elle le transporte et le communique aux hommes ainsi qu'un véhicule. Dieu aime Marie comme sa fille , il la chérit comme son épouse ; les yeux de Dieu sont sur Marie comme sur le chef-d'œuvre de sa Providence , comme sur les archives de ses contrats avec les hommes , comme sur la fin du testament qu'il a fait avec nous , comme sur son temple et son sanctuaire. Le cœur de Dieu est en Marie comme sur son trésor , comme sur la merveille en laquelle éclate le plus sa gloire. Dieu enrichit Marie comme son plus magnifique domaine ; il l'orne et l'embellit , comme un monde qui n'a été créé que pour lui seul. Dieu est dans l'esprit de Marie comme dans un ciel , dans son âme comme en un paradis ; dans son corps

comme en un palais. Dieu habite en Marie comme dans sa demeure; il siège en elle comme sur un trône; il s'y repose comme en un lit; il s'y peint comme dans une glace; il s'y reproduit comme dans un portrait; il y brille comme en un rayon. Enfin il n'y a rien entre Dieu et Marie; car Marie est l'être, la substance, la personne qui approche le plus de Dieu ¹.

C'est ainsi qu'un pieux auteur profondément versé dans l'étude des Pères analyse rapidement quelques-uns des éloges par lesquels ces saints docteurs expriment les glorieux rapports de Marie avec Dieu.

Peut-être devrions-nous ici, pour donner une plus haute idée des gloires de Marie, esquisser quelques traits de la Divinité; peut-être devrions-nous chercher à dire ce qu'est Dieu en lui-même et dans ses œuvres. Peut-être devrions-nous réunir en cet endroit toutes les grandes images par lesquelles l'Écriture nous en donne une idée. Car Dieu étant à Marie ce que la cause est à l'effet, ce qu'un père est à sa fille, un époux à son épouse, un roi à celle qui partage avec lui la couronne, pour bien comprendre, pour bien saisir la dignité de Marie, il faudrait comprendre Dieu. Mais qui peut s'élever jusqu'à-là? quelle intelligence créée peut avoir de l'Être incréé une notion *adéquat*? Dieu seul peut se connaître selon tout ce qu'il est. Pour nous il est un océan, et nous ne sommes, nous, que d'humbles filets d'eau. Pour nous il est l'immensité, et nous ne sommes, nous, que

¹ Honorat. Nicquet. *Nomencl. Marian.*, lib. II, p. 51.

d'imperceptibles atomes. Comment donc , comment donc pourrions-nous définir Dieu avec exactitude ?

Mais rappelons du moins , rappelons à notre pensée tout ce que nous en savons , tout ce que la foi nous en apprend , tout ce que l'Église nous en révèle, tout ce que nous en disent les saintes Écritures et les génies immortels qu'éclaire un rayon d'en haut ; et ces souvenirs nous feront mieux apprécier ce qu'est Marie par rapport au souverain Être : elle nous paraîtra grande, glorieuse, élevée à proportion que Dieu nous paraîtra lui-même grand, glorieux et élevé.

Suivant l'opinion commune et d'après une manière de voir et de penser universellement reçue, une œuvre tire du moins une partie de sa gloire de celui qui l'a faite ; un domaine, de celui à qui il a appartenu ; une maison, de celui qui l'a habitée ; une ville, un village, d'un homme illustre qui y est né, d'un événement mémorable qui y a eu lieu ; un trône, de celui qui l'a occupé ; un édifice, de celui qui l'a bâti ; un temple, de l'être surnaturel auquel il est dédié ; une servante , de son maître ; une épouse, de son époux ; une fille, de son père ; une mère , de son fils ; un portrait , du personnage dont il reproduit les traits.

Aussi, pour ne citer que deux ou trois preuves à l'appui de cette assertion , nous invoquerons un témoignage irrécusable et digne d'un souverain respect ; c'est Dieu lui-même qui veut que l'homme s'enorgueillisse d'être spécialement l'ouvrage du Créateur , qui ordonne que Bethléem , pour avoir donné le jour au Dominateur d'Israel, lève sa tête au-dessus de toutes les villes de Juda plus importantes qu'elle par

leur population, et qui, enfin, déclare que le temple rebâti par Esdras et par Zorobabel doit s'estimer bien plus heureux que celui de Salomon, pour avoir vu et possédé, dans son enceinte sacrée, l'Ange de la nouvelle loi.

Dieu pense donc, Dieu parle donc comme nous sur ce point. Il autorise donc nos pensées et notre langage. Ces pensées, ce langage, sont donc irréprochables.

Et, s'il en est ainsi, que n'avons-nous pas à dire de la gloire de Marie par rapport à celui qui a fait toutes choses et qui gouverne tout suivant sa volonté. Que n'avons-nous pas à dire des liens étroits qui existent entre le Roi du ciel et la Reine de ce même ciel ?

Non seulement elle est, ainsi que toute créature visible ou invisible, corporelle ou spirituelle, l'œuvre du Tout-Puisant ; mais elle est, dit un Père, le grand projet qui a été conçu, médité, préparé avant les temps ¹. Jésus-Christ est le premier dans la pensée de Dieu ; mais Marie vient après lui ². Jésus-Christ est le premier comme homme-Dieu, Marie est la première comme simple créature. Jésus-Christ est par lui-même la fin de la loi et des prophètes ; mais Marie est aussi, à cause de Jésus et par rapport à lui, la fin de la même loi et des mêmes prophètes ³. Aussi le docte saint Bernard n'hésite pas à dire, dans son troisième ser-

¹ *Scopus qui excogitatus est ante sæcula.* Andr. Cret. orat. 2 de Assumpt.

² *Primarius quidem Dei scopus fuit Christus, secundarius autem Maria Christi Mater.* *Nomenclat. Marian,* p. 69.

³ *Finis legis et prophetarum Christus est ratione sui ; at, ratione Christi, Maria etiam legis et prophetarum finis censeri potest.* Ibid.

mon sur le *Salve Regina*, que c'est d'elle que parle et que c'est pour elle qu'à été inspirée toute l'Écriture, et que le monde entier a été créé pour elle ¹. Saint Ildéfonse vient à l'appui de cet éloge en s'écriant : C'est à elle qu'aboutissent toutes les prophéties et toutes les figures des oracles divins ². Elle est donc, pour parler le langage d'un autre Père, l'œuvre de l'éternelle sagesse ³ et la réalisation d'une pensée aussi ancienne que Dieu même.

Saint Bernard va encore plus loin. Anastase le Sinaïte avait appelé Marie le monde de Dieu ⁴, et le saint abbé de Clairvaux, enchérissant encore sur cette expression, la nomme le monde spécial, le monde propre de Dieu ⁵. Et pourquoi? Ah! ce n'est pas que l'univers ne soit l'œuvre de Dieu seul; ce n'est pas qu'un autre que lui l'ait assis sur ses fondements; mais c'est que le péché a souillé tout le reste de la création; il a souillé le ciel, quand Lucifer et ses anges se sont révoltés contre Dieu, et, depuis six mille ans, il ne cesse de souiller la terre. Le démon partage donc avec le Très-Haut lui-même l'empire de l'univers; il infecte les airs, et ses anges sont appelés les princes de cet élément ⁶; il couvre de crimes notre globe; aussi est-il nommé par le

¹ De hac et ob hanc omnis Scriptura facta est; propter hanc totus mundus factus est.

² Serm. de Assumpt.

³ Opus æterni consilii. Aug. serm. de Annunt.

⁴ Mundus Dei, lib. III Hexam.

⁵ Serm. de Beata.

⁶ Ephes., II, 2.

docteur des nations le dieu de ce siècle pervers ¹. Mais Marie est un monde pur et saint ; un monde que le démon n'a jamais sali de son venin, ni infecté de son haleine. Elle est donc, à ce titre, justement surnommée le monde particulier de Dieu, qui l'a toujours eue sans partage et possédée sans rival : et puis, n'est-elle pas, par sa beauté, une aurore, une lune, un soleil ? et, après celui de Jésus, le corps de Marie n'est-il pas ce qu'il y a de plus parfait dans l'ordre matériel ; aussi bien que son âme est, après celle de Jésus-Christ, ce qu'il y a de plus noble, de plus pur, dans l'ordre spirituel ?

Aussi, omettant, négligeant les objets terrestres dans lesquels les saints docteurs ont vu des emblèmes naturels des rapports qui existent entre Marie et Dieu, élevons-nous d'un bond vers le ciel à la suite de nos maîtres, pour y chercher de ces symboles que nous ne voulons point, pour n'être pas trop long, demander à la terre.

Et d'abord ce ciel lui-même ne peut-il pas nous fournir une image aussi juste que magnifique de ces relations ? Car qu'est-ce que le ciel ? Sinon la demeure par excellence, la demeure de prédilection, la demeure toute pure et toute sainte, la demeure resplendissante du Roi de l'éternité, le palais de sa gloire, le trône de sa puissance, le temple où se révèle son adorable majesté : or, Marie n'est-elle pas tout cela ? Oui, nous crient ses panégyristes, Marie est un ciel ² : elle est le ciel de Dieu ³ ; ce ciel des cieux qui appartient au

¹ II Cor., iv.

² *Beata Maria cælum illud est...*, etc. Rupert. lib. i in Matth.

³ Ambros. c. ultim. de institutione Virginis. *Cælum novum in missa Æthiopum. Cælum secundum. Ibid. Alterum cælum. Greg. Neocæs. orat. 3.*

seul Seigneur ¹. L'autre ciel n'est pas la demeure exclusive du Très-Haut; les anges et les saints le partagent avec lui: mais Marie est toute à Dieu, toute à Dieu seul! Et quelle demeure que celle-là! quel palais que celui-là! C'est, dit saint Bernard, un ciel d'autant plus glorieux, qu'il est plus divinisé ². En effet le Seigneur ne s'est pas uni et incorporé au premier ciel que sa parole a créé et que sa main a appuyé sur la terre; il n'a pas pris de sa substance, tandis qu'il s'est incorporé et uni à Marie et qu'il a été fait d'elle, *factum ex muliere* ³. Certes, si les cieux étoilés racontent magnifiquement la gloire de l'Éternel ⁴, combien Marie ne l'a-t-elle pas fait mieux dans son sublime cantique? Aussi est-elle appelée par saint Germain de Constantinople un ciel qui dit la gloire de Dieu ⁵ mieux que ces cieux visibles que le bras du Très-Haut a étendus sur nous. Marie est, selon un autre Père, un ciel où la gloire de Dieu brille du plus vif éclat ⁶. Et puis, ces cieux temporaires, Dieu les répudiera un jour, comme on jette un vêtement usé ⁷, et Marie, ah! Marie partagera l'éternité de Dieu même! Elle est le domicile ⁸ et

¹ Cælum cæli Domino. Ps. 113.

² Cælum tanto gloriosius quanto divinius. Bern. serm. 27 in Cantica.

³ Galat., iv.

⁴ Cæli enarrant gloriam Dei. Ps. 18.

⁵ Cælum enarrans gloriam Dei Orat. in Præsent. Virg.

⁶ Cælum in quo gloria Dei splendet. Andr. Cret. orat. in Salut. Angel.

⁷ Omnes sicut vestimentum veterascent.... Mutabis eos et mutaluntur. Ps.

⁸ Domicilium Dei. Chrysost. s. rm. de Pseudoprophetis.

la maison de Dieu ¹ ; domicile le plus grand , le plus beau , le plus riche que Dieu possède ² ; maison d'un bois incorruptible ³ , maison d'or, selon l'Église ⁴ , maison immense ⁵ , puisqu'elle renferme celui que l'univers entier ne saurait contenir ⁶ ; lieu incommensurable ⁷ , où réside l'Infini ⁸ ; sanctuaire auguste et sacré où habite la plénitude de la Divinité ⁹ , *architriclinium* de la majesté suprême ¹⁰ ; temple le seul vraiment digne du tout-puissant Jéhovah ¹¹.

Mais approchons, s'il est possible, encore davantage de la Divinité et cherchons des expressions qui marquent mieux encore l'intimité des relations de Marië avec Dieu. Cherchons des objets qui touchent, pour ainsi dire, Dieu de plus près, et qui, par conséquent, figurent mieux encore qu'une demeure, qu'un temple, qu'un palais, combien sont étroits les rapports de Marie avec le Très-Haut.

¹ Domus Dei. Raimond. Jordan. vulgo Idiota, part. 14, c. 32.

² Prædium Dei amplissimum. Liturg. Græcor. Dominica ad missam in Theotocio.

³ Domus Dei cypressina. Bonav. in Psalter. min.

⁴ Litan. Lauret. B. V. M.

⁵ Domus Dei magna. Dionys. Alex. epist. cont. Paulum Samosat.

⁶ Quem cæli cælorum capere non poterunt tuo gremio contulisti. Lit. Rom.

⁷ Locus ingens possessionis Dei, magnus et non habens finem, sublimis atque immensus. S. Method. orat. in Hyp.

⁸ Receptaculum Illocalis. Cosm. Hierosol. hymn. in Pentec.

⁹ Sacrarium plenitudinis totius Divinitatis. Petr. Dam. serm 3 de Nativ. Virg.

¹⁰ Architriclinium Divinitatis. Trithem. Abb. lib. x de Nuptiis B. V., c. 1.

¹¹ Templum dignum Dei magnitudine. Damasc. lib. iv de Fide. c. 45.
— Templum Deo dignum. Basil. Seleuc. orat. 39.

Les Pères seront toujours nos guides. En les suivant nous ne pouvons point faillir ; en restant leur écho, nos paroles seront orthodoxes. Or, à leurs yeux, Marie est la nuée lumineuse, la nuée resplendissante, dans laquelle s'enveloppe le Soleil de justice ¹ ; elle est le trône d'Adonaï, trône qui ne le cède point, qui est même bien supérieur au trône que lui forment les ailes des chérubins ² ; elle est le reposoir d'or du véritable Salomon ³ ; le trésor le plus précieux et le plus aimé, le plus riche diamant, la perle la plus rare, le joyau le plus brillant de celui qui produit l'or et l'argent dans la terre, les perles dans la mer ⁴. Allons plus loin : elle est le plus limpide, le plus éclatant rayon du Soleil des esprits ⁵ ; le miroir le plus pur qui reflète et reproduise la lumière incréée ⁶. Ce n'est point encore assez : elle est, comme nous l'avons déjà dit, le portrait, et non pas le portrait mort, le portrait inanimé, mais l'image vivante, l'image parfaitement ressemblante de Dieu.

Saint Thomas va même jusqu'à dire qu'elle est une image d'une beauté, d'une perfection infinie ; infinie, cela s'en-

¹ *Nubes gloriæ Dei.* Joan. Hierosol. de instruct. monach. — *Sedes lucida Omnipotentis.* Hymn. græc. apud Butzonem.

² *Cathedra non inferior cathedra cherubica.* Hesych. patriarch. hierosol. orat. 2 de Deip.

³ *Reclinatorium aureum.* Petr. Dam. serm. de Annunt.

⁴ *Divitiæ Deitatis.* Origen. homil. 4 in Matth. — *Thesaurus Dei.* Apud. S. Brigitt. serm. angel., c. 40.

⁵ *Radius solis intelligibilis.* Hymn. græc. apud Butz. — *Radius Deitatis.* S. Bernard., sup. *Salv. Regin.*

⁶ *Speculum nitidum in quo videtur Sol justitiæ.* Greg. Nyssen. homil. 8 in Cantica.

tend , autant qu'une créature peut l'être sans cesser d'être créature ¹.

Est-ce là tout ce que nous dirons des grandeurs de Marie relativement à Dieu ? Avons-nous atteint le sommet, le plus haut point de l'échelle de louanges que nous voulons lui élever en ce qui constitue avant tout sa glorieuse prééminence ? avons-nous donné à notre tableau son dernier coup de pinceau ? Non, il nous reste encore , pour terminer cette première partie de notre œuvre, et pour clore cette première et plus belle série d'éloges en l'honneur de l'auguste Vierge, à ajouter qu'elle n'est rien moins que la gloire et la magnificence de Dieu ; et c'est saint Bonaventure ² , c'est Richard de Saint-Laurent³, qui nous fournissent ces deux magnifiques expressions, que certes nous n'eussions pas osé employer de nous-même, inventer de nous-même.

La gloire de Dieu ! c'est-à-dire le plus parfait de ses ouvrages, son chef-d'œuvre par excellence, la plus digne manifestation, la plus fidèle expression des perfections divines. La magnificence de Dieu ! c'est-à-dire l'apogée et le *nec plus ultra* de la puissance créatrice , de cette puissance qui est sans bornes.

Ainsi donc, dans la pensée de ces deux grands person-

¹ *Imago divini Archetypi recte descripta.* Andr. Cret. orat. 3 de Assumpt.

Expressa Dei effigies. Id. orat. de dormit. B. V.

Viva Dei imago. Joan. Damasc. orat. de Nativ. V. M.

Similis Deo. Epiph. de laud. V. M.

Divinæ bonitatis infinita imago. D. Thom. opusc. de charitate.

² In *Specul.* lect. 14.

³ Lib. iv. de laudib. B. V. M.

nages, la gloire, la magnificence de Dieu, ce n'est pas cette terre avec sa solidité, avec sa fécondité, avec ses innombrables plantes, avec ses animaux d'espèces si diverses, avec ses immenses richesses; ce n'est pas l'Océan avec tous ses poissons, grands et petits, avec sa profondeur, avec sa vaste étendue; ce n'est ni la lumière, ni l'air, ni l'eau, ni le feu, avec tous leurs phénomènes. La gloire, la magnificence de Dieu, ce n'est ni la foudre avec ses effrayants prodiges, ni la tempête avec sa force irrésistible et sa terrible majesté. La gloire, la magnificence de Dieu, ce n'est ni le flambeau qui préside à nos nuits, ni celui qui, comme un géant, parcourt l'immensité pour éclairer le monde, ni ces milliers d'étoiles que Dieu a semées dans l'espace pour y annoncer sa puissance, ni cette voûte azurée que sa main toute-puissante soutient au-dessus de nos têtes comme un royal pavillon. La gloire et la magnificence de Dieu, ce ne sont pas tous ces anges, tous ces archanges dont est peuplé l'empyrée, et qui sont, par leur beauté, par leur pureté, et par leurs autres perfections, les premières des créatures. Non, ce ne sont pas tous ces êtres qui sont la gloire de Dieu, la magnificence de Dieu : cette gloire, cette magnificence élevée à son plus haut point, portée à ses dernières limites, c'est la Vierge de Nazareth, c'est la Mère de Dieu, c'est Marie.

Ici, ô Vierge sainte, Vierge grande, après Dieu, au-dessus de tout ce qui est, je tombe à vos genoux; je me prosterne humblement, le front dans la poussière, devant votre grandeur et votre majesté, et mes hommages étant de trop peu de valeur, je vous offre les respects, l'amour et la véné-

ration de la terre et des cieux, dont vous êtes la plus belle, la plus éclatante merveille. O trésor de la dilection de Dieu ¹, que magnifiques, que divines sont vos relations avec le Roi des temps et de l'éternité ! Vous êtes ce ciel dont il est dit : « Le Seigneur a ouvert les portes du ciel, et il a répandu sur eux, comme une rosée abondante, la manne qui devait les nourrir ² ; » vous êtes le trésor sacré de la gloire de Dieu ³ ; vous êtes aussi semblable à Dieu que peut l'être une créature ⁴ ; vous êtes transformée ⁵, absorbée ⁶ en Dieu ! Ah ! si d'après les livres saints nous sommes nous-mêmes participants de l'essence suprême ⁷, si nous sommes des dieux et les fils du Très-Haut ⁸, combien n'êtes-vous pas davantage enveloppée, pénétrée de cette essence adorable !

Aussi nous comprenons maintenant qu'un pieux auteur ait pu dire, sans sortir de la vérité, que Marie est, par suite de ses rapports avec Dieu, tout entière déifiée.

Écoutons les paroles de ce vénérable écrivain : De même, dit-il ⁹, que le fer retiré de la forge où la flamme l'a pénétré n'est pas seulement embrasé, mais qu'il est devenu du feu ; de même que l'air, quand les rayons du soleil le pé-

¹ *Salve dilectionis Dei thesaure. S. Bonav.*

² *Rupert. lib. 1 in Matthæum.*

³ *Thesaurus sacratus gloriæ Dei. Græci in commemorat 21 novembr.*

⁴ *Similis Deo. Epiph., de laudib. V. M.*

⁵ *La R. Mère de Blémur.*

⁶ *Id.*

⁷ *Divinæ consortes naturæ. II Petr., 1, 4.*

⁸ *Ego dixi : Dii estis et filii Excelsi omnes. Ps. 81, 6.*

⁹ *Richardus a S. Laurentio, de laudib. Virg. lib. v.*

nètrent, se colore et s'enflamme comme ce grand astre, et devient en quelque sorte un immense soleil lui-même; de même qu'une goutte d'eau jetée dans un grand vase de vin prend tout entière le goût et la couleur de ce liquide; de même qu'un cristal bien pur et bien fin frappé par le soleil en reflète l'éclat et les couleurs; enfin de même qu'une blanche toison absorbe la couleur de la pourpre dans laquelle on la plonge, ainsi l'âme de Marie, remplie du Saint-Esprit, et surtout pénétrée par cette lumière céleste, par ce soleil de justice qui est le Fils de Dieu, et qui descend en elle, qui s'incorpore à elle, n'est pas seulement resplendissante, mais elle est déifiée par cette union sacrée.

Arrivé ici de notre tâche, et repassant dans notre esprit ce que nous avons écrit dans les pages qui précèdent, nous croyons que plusieurs nous auraient accusé d'exagération si nous n'eussions pas parlé d'après de graves autorités. Et c'est pour ôter tout soupçon de cette nature que nous avons cité avec tant d'exactitude les saints docteurs et les différents passages que nous avons copiés. Par cette précaution nous nous sommes mis à l'abri de toute accusation d'hétérodoxie de la part de ceux qui ne connaissent pas les choses magnifiques qui ont été dites de Marie par les bouches les plus éloquentes du Catholicisme. Et qui donc pourrait maintenant venir nous faire un crime d'avoir reproduit, dans ce livre, à la gloire de Marie, ce que nous trouvons épars dans les œuvres immortelles et vénérables des oracles de notre foi? qui donc pourrait nous condamner pour avoir répété ce que l'Église n'a pas blâmé, ce

qu'elle a même approuvé, et ce qui fait constamment le fond de sa doctrine et de son enseignement à l'égard de la Mère de Dieu ?

Aucune de nos expressions, on le voit par nos citations, ne vient de notre crû. Toutes sont empruntées aux Pères de l'Église ou à des écrivains justement vénérés. Mais, supposé qu'on ne tint pas compte de cette garantie, laquelle de nos paroles pourrait-on attaquer ? Nous ferait-on un crime d'appeler Marie un ciel, le ciel de Dieu, quand saint Augustin enseigne comment nous pouvons nous-mêmes parvenir à mériter ce titre. O homme, s'écrie-t-il, tu seras, si tu le veux, un ciel : bannis la terre de ton cœur ; si tu chasses loin de ton esprit toutes les affections terrestres, si tu ne mets point quand tu dis que tu as le cœur en haut, tu seras un ciel ; ton enveloppe, il est vrai, est de chair ; mais ton cœur est déjà un ciel ¹.

Ne pourrions-nous pas appeler Marie porte-Dieu, trône de Dieu, siège de Dieu, quand saint Ignace d'Antioche et l'illustre Polycarpe son ami avaient reçu ce nom de leurs contemporains ; quand on le voit donné par un concile de Florence aux Pères du concile de Nicée, et quand saint Denis l'emploie pour qualifier une des hiérarchies célestes ² ?

Trouverait-on mauvais que nous ayons dit de Marie qu'elle est l'image de Dieu, quand la Genèse dit de l'homme qu'il a été créé à la ressemblance de son auteur. Or, si l'homme en général, et par les dons de la nature et par ceux

¹ Serm. 2 in Psalm. 104.

² *Nomencl. Marian.*, p. 54.

de la grâce, par la spiritualité et par l'immortalité de son âme, par son intelligence, par sa volonté, par sa mémoire, par sa raison, par son libre arbitre, et par l'empire qu'il exerce sur les autres créatures, si l'homme est, surtout par les vertus, l'image de Dieu, combien plus l'auguste Vierge qui tient le premier rang dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grâce, et qui est le plus magnifique assemblage de dons de toute espèce !

Nous refuserait-on le droit d'appeler Marie un temple, lorsque saint Paul nous dit que nous sommes nous-mêmes les temples du Saint-Esprit ¹ ?

Nous interdira-t-on de l'appeler le plus beau domaine et le champ de prédilection du Père de famille, quand le même docteur écrit aux Corinthiens : Vous êtes tous le champ de Dieu, la vigne de Dieu ².

Il nous serait possible, il nous serait même facile de justifier ainsi toutes les appellations honorables et glorieuses que nous avons jusqu'ici données à la très sainte Vierge. Mais ce travail est inutile. Ceux qui liront notre œuvre, ceux pour qui nous la composons, aiment Marie et ils seront heureux de toutes les louanges que nos pages contiennent à son adresse. Ils savoureront avec délices l'odorant parfum des fleurs que, comme autant d'aréoles, renfermeront ces pages en l'honneur de la Vierge-Mère. Ils diront, comme un pieux auteur : Je sais qu'il est impossible de louer dignement Marie, et qu'aucun homme vivant, parlât-il le langage des

¹ I Cor., III, 16.

² I Cor., III, 9.

anges et des hommes, le langage même du ciel, ne pourrait réussir en une semblable entreprise. Marie est au-dessus de tout éloge. Le Dieu dont Marie est la mère et le plus bel ouvrage s'est réservé le secret de ses perfections et le privilège de la louer en termes convenables. Car ce secret et ce privilège, il ne les communique à qui que ce soit des créatures. Aussi dit-il par son prophète, en parlant de cette merveille de la terre et des cieux, et de ses mystérieuses et virginales relations avec celui qui est tout : Je garde pour moi mon secret ¹.

¹ Richard. a S. Laurent. prologo primo de laudib. Virg.



IX

BEAUTÉ TERRESTRE DE MARIE

Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te.

Vous êtes toute belle, ô mon amic, et il n'y a en vous
nulle imperfection.

CANT., IV, 7.

Qui est-ce qui parle ainsi, et à qui vont ces éloges? Qui est-ce qui parle ainsi? Est-ce un des fils d'Adam passionnément épris d'amour pour une des filles d'Eve, et aveuglé par cet amour qui voile souvent les défauts de la personne aimée, et transforme même en vertus, en qualités, en agréments, ses imperfections physiques et morales? Non, celui qui parle ainsi c'est Dieu lui-même, l'auteur premier et le grand inspirateur des livres saints, et en particulier du cantique sacré auquel nous empruntons ces louanges si flatteuses. Qui est-ce qui parle ainsi? C'est Dieu lui-même, c'est-à-dire la science suprême et infallible; l'Etre qui, ayant tout créé, sait mieux qu'aucun autre être ce qui fait et l'essence et la perfection des œuvres sorties de ses mains et émanées de sa puissante et paternelle fécondité.

Qui est-ce qui parle ainsi? C'est Dieu lui-même, c'est-à-dire l'être qui sait le mieux en quoi consistent et la nature et les qualités accessoires des êtres subalternes tirés par lui des profonds abîmes du néant. Qui est-ce qui parle ainsi? C'est celui qui sait le mieux ce qui constitue la bonté, la beauté, et tous les autres attributs dont peuvent être ornées les diverses créatures qu'il a faites de rien. Qui est-ce qui fait ici l'éloge si pompeux, si emphatique, de la parfaite et complète beauté d'une de ces créatures? C'est celui qui est lui-même la beauté dans son essence et dans son origine; la beauté source et principe de toute beauté créée, de toute beauté communiquée. Qui est-ce qui parle ainsi? C'est celui qu'un Père ¹ appelle la beauté toujours ancienne et toujours nouvelle; c'est celui à qui le prophète royal a dit: Revêtez-vous de votre éclat et de votre beauté ²; celui de qui il est écrit dans les mêmes pages sacrées: La gloire et la beauté l'accompagnent; la force et la splendeur marchent devant sa face ³. Qui est-ce enfin qui parle ainsi? C'est celui dont toute beauté, soit céleste, soit terrestre, n'est que l'image et le reflet ⁴. Et à qui parle-t-il? Ah! ce n'est pas aux anges, puisqu'il trouve en eux des taches ⁵; ce n'est pas aux étoiles du ciel,

¹ S. Aug.

² Specie tua et pulchritudine tua prospere procedet et regna. Ps. 44, 5.

³ Confessio et pulchritudo in conspectu ejus. Ps. 95, 6.

⁴ Eccl., 42, 23. — Ps. 49, 11.

Suivant P'aton, la beauté n'est qu'un écoulement ou un rayon de l'agréable face de Dieu lequel, tombant sur quelque créature privilégiée, lui donne un certain air, un lustre et un éclat de bonne grâce. C'est le soleil formant l'arc-en-ciel, et colorant les fruits.

⁵ In angelis suis reperit pravitatem. Job, iv, 18.

puisqu'elles ne sont pas sans défauts à ses yeux clairvoyants¹ ; ce n'est pas non plus aux élus qu'il a appelés de la terre au séjour du bonheur, puisque tous ont été souillés et flétris en Adam, à tel point que l'enfant même qui n'a vécu qu'un jour dans cette vallée maudite n'est pas sans souillure, et partant sans laideur devant Dieu². C'est encore bien moins à une âme non glorifiée, non purifiée de tout alliage, de tout limon terrestre, qu'un tel éloge peut s'adresser. — Il n'y a, disent les saints Pères, dans l'univers entier qu'une seule créature à qui puisse convenir ce magnifique éloge ; et cette créature unique, exceptionnelle, c'est celle dont la remarquable beauté d'Eve, de Sara, de Rébecca, de Rachel, de Noémi, de Judith, d'Esther, de Bethsabée, d'Abigail, et de l'épouse de Salomon, figurait, quoique bien imparfaitement, la beauté sans égale³. Cette créature, que Dieu lui-même proclame toute belle et sans tache, c'est celle que l'auguste et adorable Trinité fit saluer, par un des princes de la milice des cieux, *pleine de grâce ou de beauté* ; car la grâce et la beauté sont une même chose. Cette créature, à laquelle nous appliquons l'éloge placé par nous en tête des pages que nous écrivons, c'est celle que toute l'Eglise Apostolique Romaine regarde comme la plus belle, non seulement d'entre les femmes, mais encore

¹ *Stellæ non sunt mundæ in conspectu ejus. Job, 25, 5.*

² *Si iniquitates observaveris, Domine, Domine, quis sustinebit. Ps. 129, 3. Justus vix salvabitur. I Petr., iv, 18.*

³ Les belles dames de l'Ancien-Testament ont figuré la beauté de la Vierge. Conceptions théologiques sur l'hymne de la Vierge *Ave maris stella*, p. 23.

d'entre toutes les œuvres du Très-Haut. Cette créature, c'est Marie, Mère de Dieu, Reine du ciel et de la terre.

Et pouvait-il en être autrement? Dieu, qui destinait Marie à la plus haute dignité dont une créature soit capable; Dieu, qui devait associer Marie à sa paternité, qui devait la choisir pour épouse et pour mère, et partager avec elle durant toute l'éternité son trône et son empire; Dieu ne devait-il pas à cette femme prédestinée à tant de gloire et de grandeur une beauté proportionnée au rang et aux fonctions qu'il lui réservait dans l'avenir?

Aussi, dit Christophe de Véga, Dieu mit plus d'art et de soin à former le corps de Marie, qu'il n'en mit à aucune autre de ses œuvres. Aussi, ce corps fut-il le chef-d'œuvre de son auteur; et cela devait être. Car dès que l'ouvrier a la puissance et le génie, et qu'il ne trouve point d'obstacle, il doit nécessairement produire un ouvrage parfait de tout point. Du moment donc où le corps de la très sainte Vierge fut plutôt l'œuvre de Dieu que l'œuvre de la nature, qui oserait nier qu'il n'ait pas été accompli sous tous rapports, et qu'il n'ait pas réuni tous les genres de beauté ¹?

Sans doute, il faut reconnaître, avec le sage par excellence, que la grâce est une chose trompeuse, et la beauté une chose vaine ². Mais c'est lorsque cette grâce et cette beauté ne sont qu'extérieures et physiques; c'est lorsqu'elles ne sont pas accompagnées de la grâce et de la beauté morales: car alors elles sont, non pas seulement vaines, mais

¹ Num., 603, p. 202.

² Fallax gratia et vana est pulchritudo. Prov., 31, 23.

encore dangereuses, et trop souvent funestes et préjudiciables.

Mais au contraire, quand la grâce et la beauté surnaturelles viennent rehausser la grâce et la beauté des formes, alors il y a perfection dans l'individu; et ce n'est que lorsque cette perfection existe, que l'on peut proclamer une personne belle sous tous rapports, *tota pulchra*. Puis donc que Dieu dit à Marie qu'elle est toute belle, c'est qu'elle l'est à la fois et en son corps et en son âme, et dans tout son intérieur et sur tout son extérieur.

Nous avons dit ailleurs ¹, d'après le témoignage de saint Denis l'Aréopagite, que Marie était un miracle et un prodige de beauté qui l'eût fait prendre pour Dieu même, si la foi ne se fût opposée à cette erreur ².

Invoquons dans ce chapitre d'autres autorités en faveur de la beauté de la Mère de Jésus, même dès les jours de cette vie.

« Jamais, écrit une main pieuse ³, jamais on ne vit ici-bas une si belle créature; elle était si bien partagée de cette qualité, qu'on pouvait dire, sans mensonge, que la nature lui avait été aussi libérale que la grâce; que son corps n'était pas moins parfait que son âme, et que sa beauté, quoique négligée, ne laissait pas d'avoir des charmes ravissants. »

Aussi, son divin époux l'appelle-t-il toute belle, c'est-à-dire, ainsi que l'explique Richard de Saint-Victor, belle

¹ *Culte catholique de Marie*, t. III.

² *Hanc tanquam Deum venerarer, nisi Deum non esse fides divina admoneret.*

³ La R. Mère de Blémur.

de visage, belle de corps, et encore plus belle d'esprit et de cœur ¹.

Et Dieu se devait à lui-même de l'embellir ainsi. Car voulant faire de Marie sa fille bien-aimée, son épouse, sa mère, et la reine du monde, il devait répandre sur elle avec profusion ce que, entre autres, un père aime à voir dans sa fille, un fils dans sa mère, un époux dans une épouse, un roi dans sa compagne, des sujets dans leur reine, c'est-à-dire, la beauté.

Aussi, comme l'a dit un ancien ², si Dieu, d'ordinaire, prépare un beau logis aux grandes âmes, attendu qu'elles exercent mieux leurs fonctions dans de beaux corps, et que la bonne grâce extérieure donne du lustre et de l'éclat à la vertu, pouvons-nous hésiter un seul instant à croire qu'il n'ait pas favorisé, même dès cette vie, d'une beauté incomparable, le corps qui était destiné à devenir l'enveloppe de l'âme la plus sainte, la plus pure et la plus noble, qui ait jamais existé, à part celle du Christ ?

Et puis, que ne lui devait-il pas de beauté et de grâce en qualité de mère future du Dieu fait homme ? Quoi ! il aurait réuni toutes les beautés de la nature dans ce paradis terrestre où il plaça le premier homme, qu'il savait devoir pécher, et il aurait négligé le paradis vivant où il devait former l'Adam régénérateur ! Il aurait voulu, pour les tables de la loi mosaïque, pour les pains de proposition, pour la verge d'Aaron, et pour la manne du désert, d'abord une

¹ Libr. de Emmanuele.

² Latinus Pacatus in Panegy.

arche , et ensuite un temple, tout resplendissants d'or, de pierreries, d'étoffes précieuses, et il n'eût eu aucun souci de parer l'arche vivante, et le temple animé qui devait renfermer le suprême législateur, le véritable pain des anges, et le pontife par excellence ? Non, cela n'est pas supposable. A une belle épée, il faut un beau fourreau ; à un prince magnifique, il faut un palais splendide ; à une liqueur de grand prix, il faut un vase de prix aussi ; à un tableau de maître, il faut un encadrement qui ne fasse point disparate avec l'œuvre qu'il enserre.

Eh quoi, encore ! les époux de la terre font, aux jours de leurs noces, les plus grands sacrifices, pour parer leur fiancée avec richesse et élégance ; et l'Epoux-Dieu de Marie n'aurait, sous ce rapport, rien fait pour son épouse chérie ! Loin de nous cette pensée, que la raison, la foi et la tradition repoussent d'un consentement unanime.

Sa beauté, tant de l'âme que du corps, tant du corps que de l'âme, a été telle, dit saint Bernard, qu'elle a emporté l'affection du Roi de gloire.

Et, en effet, n'est-il pas écrit au livre des Psaumes : Le Roi du ciel a été épris de vos attraits ; votre beauté l'a ravi, *concupivit rex decorem tuum* ¹ ? et lui-même ne dit-il pas à l'admirable Vierge : O ma sœur, ô mon amie, tu as blessé mon cœur avec un seul de tes cheveux ² ? c'est-à-dire, comme l'explique encore saint Bernard, que la plus petite,

¹ Ps. 44.

² *Vulnerasti cor meum, soror mea, sponsa, in uno crine colli tui.* Cant., iv, 9.

a moindre, la dernière des beautés de Marie l'emporte sur toutes les beautés de la terre et des cieux, et qu'elle est plus puissante que toutes ces beautés pour gagner et captiver le cœur du souverain monarque.

Aussi le même Père dit que Marie est un chef-d'œuvre dans toute sa personne ¹; saint André de Jérusalem l'appelle une statue taillée de la main de Dieu ². Selon saint Jean de Damas, elle est la première merveille de la nature humaine ³; Richard de Saint-Victor la loue de ce que son visage fut tout angélique aussi bien que son âme ⁴. Saint Grégoire de Nazianze ajoute qu'en matière de beauté elle laissa loin au-dessous d'elle toutes les autres créatures ⁵; et, d'après saint Anselme, sa beauté fut si rare, qu'on eût dit qu'elle n'avait été faite que pour être regardée, et pour ravir les cœurs de ceux qui jetaient les yeux sur elle ⁶.

Et il devait en être ainsi; car si la beauté de l'âme se reflète sur le visage pour l'embellir lui-même, ainsi que tous en conviennent, quels charmes ne devait pas répandre sur la douce figure de Marie la plus belle âme que Dieu ait jamais tirée des trésors de sa puissance infinie, pour l'unir au corps mortel d'une simple créature. Et quelle beauté aussicette même corps ne dut-il pas retirer de son union avec

¹ Tota miraculum, est.

² Eximia pulchritudo, a Deo sculpta statua, recte descripta. Serm. de Assumpt. 8.

³ Serm. 4 de nativit. B. V. M.

⁴ Cap. 26. in Cant.

⁵ Tragœd. de Christo patiente. O Virgo formæ quæ nitore cœteras præis.

⁶ Lib. oraticum.

le Verbe incarné, splendeur éternelle du Père, lampe du ciel des cieux, et lumière incréée! Ah! le soleil matériel qui éclaire nos jours embellit moins les nuages qu'il dore de ses feux, qu'il pénètre de ses rayons, que le soleil des esprits n'embellit la Vierge auguste qui le porta neuf mois dans son sein maternel, pur et immaculé comme le sein de l'aurore.

Certes, dit un auteur, dans la même pensée : Si Moïse, pour avoir conversé familièrement avec Dieu l'espace de quarante jours, en avait la face tant radieuse, que les Israélites ne le pouvaient regarder à la descente de la montagne de Sinaï, que dire de Marie, qui a porté Dieu même, neuf mois dans ses flancs sacrés ¹?

Aussi, dit le P. d'Argentan, la sainte Vierge a tant de beautés, que la nature s'étant épuisée à tracer seulement les premiers linéaments de son tableau, la grâce employa ses plus vives couleurs pour le perfectionner; toutefois, poursuit le pieux auteur, il ne reçut point la dernière main, jusqu'à ce qu'il fût achevé par les éclatants rayons de la gloire ².

Tous les docteurs en disent autant, ou enchérissent encore par-dessus ces éloges; jusque-là, que quelques-uns d'entre eux vont jusqu'à dire que, lorsque son corps virginal fut réuni à son âme pour être logé dans le ciel; il fut trouvé si beau et si bien proportionné, qu'il n'eut nullement besoin d'être corrigé ou réformé à la manière des autres que Dieu

¹ Conceptions théologiques sur l'hymne *Ave Maria stella*. In conception. p. 29.

² *Grandeurs de Marie*, t. I, p. 188.

veut glorifier ; mais qu'il fut jugé digne et capable de recevoir, comme il était, et sans transformation, le privilège de la vision béatifique, et d'être revêtu de la robe d'immortalité ¹.

Nous savons bien que quelques-uns ont prétendu que la beauté de la Mère, comme celle du Fils, avait été tout intérieure, toute morale, sans aucun éclat extérieur, et que c'est dans ce sens qu'il faut entendre ce qui est dit, dans les divines Ecritures, de la beauté de Jésus et de celle de Marie, auxquels ils osent refuser, d'après certains passages qu'ils interprètent à leur manière, toute grâce apparente, toute beauté visible.

Mais nous savons aussi que, parmi les Pères de l'Eglise et les théologiens les plus recommandables, l'immense majorité tient l'opinion contraire. Nous en avons la preuve dans les passages déjà cités en ce chapitre.

L'auteur du *Chronicon sanctissimæ Deiparæ* en énumère encore plusieurs ; et notamment saint Thomas, saint Bonaventure, saint Antonin, Richard de Saint-Victor, Denis le Chartreux, Gabriel de Biel, Suarez, de Valence, Viergas, qui tous enseignent que Marie fut réellement, au physique, aussi bien qu'au moral, en son corps comme en son âme, la plus belle des femmes, la plus belle même des créatures ².

Et, comme nous l'avons déjà dit, il devait en être ainsi. Car si la beauté, même corporelle, est, comme on ne peut le nier, une qualité, un avantage, une perfection, qu'il vaut

¹ *Triple Couronne*, t. I, p. 425.

² *Formæ præstantia ipsam omnes feminas exce luisse communiter docent omnes theologi.*

— *Chron. SS. Deip.*, p. 5.

mieux avoir que n'avoir pas; si Dieu lui-même, qui est la beauté par essence, se revêt extérieurement, pour parler comme les livres saints, de majesté et de beauté ¹; si le Fils éternel du Père, devenu fils d'Adam, a voulu être le plus beau des enfants des hommes; si le Créateur de toutes choses a répandu à profusion la beauté sur les anges, sur les archanges, sur tous les esprits célestes qui environnent son trône, sur les astres du firmament, sur les fleurs, sur les plantes, sur les animaux de la terre; si les femmes les plus célèbres de l'Ancien-Testament sont louées dans l'Écriture, non seulement de leurs vertus, de leurs mœurs et de leur chasteté, mais encore de leur beauté qui leur venait de Dieu, comme en vient tout don qui perfectionne son sujet, et que Dieu augmenta encore dans certaines circonstances, comme il le fit, notamment pour Judith et pour Esther, pouvons-nous refuser à l'auguste Mère du Très-Haut ce qu'il dispense si largement aux plus petits insectes et à l'herbe des champs? Non, mille fois non; car avec de telles pensées nous aurions contre nous le sentiment de la piété, les raisonnements les plus forts et les plus concluants, les autorités les plus graves et les plus imposantes, les oracles les plus formels des livres inspirés.

Et, pour ne parler ici que d'un seul de ces livres, qu'est-ce que le Cantique des Cantiques, sinon « une églogue, une allégorie, un tableau des beautés de Marie ². » Un

¹ Ps. 103, 4.

² Messire de Priesac, *Les Privileges de la Vierge Mère de Dieu.* — Privil. X.

nombre infini de Pères, de docteurs, de théologiens, et d'auteurs ascétiques, n'y ont pas vu autre chose; et c'est maintenant une opinion universelle dans l'Eglise que tel est le sens caché de ce divin épithalame.

Or, lisez-le, ce chant sacré: qu'y trouverez-vous? Si ce n'est l'éloge des beautés, des attraits de Jésus et de Marie, sous les noms de l'Epoux et de sa bien-aimée.

Dieu y met à contribution tout ce qu'il y a de beau, de rare, dans les campagnes, sur les monts, dans les vallées, parmi les fleurs, parmi les arbres, parmi les plantes; il ouvre même le sein de la terre et fouille parmi les métaux et les pierres précieuses; et ne trouvant rien, il remonte au ciel, et préfère son épouse au soleil, à la lune, à l'aurore et à l'étoile du matin. Puis il s'écrie, ne voyant rien de comparable à Marie: Que vous êtes belle, ô mon amie!

Quelle beauté en effet ne faut-il pas pour exciter, pour enlever ainsi l'admiration de Dieu, pour lui arracher un cri, une exclamation d'enthousiasme; pour le faire, pour ainsi dire, tomber dans une sorte d'extase?

Et ce n'est pas une fois seulement qu'il fait entendre ce cri: il le répète sans cesse, à chaque ligne du saint cantique, soit qu'il l'applique à l'ensemble des beautés de Marie, soit qu'il loue et admire en elle quelque beauté de détail. Car, non content de s'extasier à la vue de l'ensemble, il parcourt un à un tous ses agréments divers. Ainsi que les amants passionnés de la terre, il admire, de la tête aux pieds, sa virginale épouse; il loue, il vante tour à tour ses cheveux, son front, ses yeux, sa bouche, son cou, ses mains,

ses pieds, son regard, son sourire, sa démarche, sa voix, sa taille, tous ses attraits visibles. Il est blessé au cœur, *vulnerasti cor meum, soror mea*. Il est comme hors de lui à la vue de tant d'attraits, *cito me avolare fecerunt*. Le langage le plus exalté n'a rien de trop énergique, de trop exagéré, pour peindre la violence de ses sentiments pour Marie. Le mot *avolare* employé par la Vulgate emporte une idée de folie¹. *Insuperbire* est le terme employé par le texte hébreu; et dans ce sens, comme Assuérus était fier de la beauté de Vasthi, qu'il voulait étaler à tous les regards de ses sujets², ainsi Dieu se complait dans la beauté de Marie. Dans la Vulgate, c'est de l'ivresse; dans l'hébreu, c'est de l'orgueil³. Dieu s'enorgueillit d'être le créateur d'une telle créature, l'époux d'une telle femme, le fils d'une telle mère, le père d'une telle fille.

Ah! aux premiers jours du monde, nous le voyons bien se complaire dans les œuvres de sa puissance et les trouver toutes bonnes⁴; mais son admiration est calme, froide, paisible. Ici, au contraire, c'est du transport, c'est du délire. Ah! c'est que Marie à elle seule possède plus de beautés et de perfections que n'en ont le ciel et la terre, les anges et toutes les créatures; c'est que Marie à elle seule est une merveille plus ravissante, un monde plus beau que l'univers.

¹ Esth., I.

² Messire de Priezac. *Les Privilèges de la V. Mère de Dieu*. Privil. X.

³ De Veg., num. 719, p. 243, 244.

⁴ Vidit Deus cuncta quæ fecerat, et erant valde bona. Gen., I, 1.

Beauté des Sara, des Rachel, des Rébecca, des Judith, des Vasthi, des Esther, des Bethsabée, des Abisaï, des Noémi, disparaissent, éclipsent-vous devant la beauté de Marie. Beauté des astres, des étoiles, du soleil, de la lune, voilez-vous, cachez-vous devant la beauté de Marie. Beauté des Chérubins, des Séraphins, des Vertus et des Trônes, vous n'êtes rien, effacez-vous devant la beauté de Marie.

On peut dire de la beauté dont Dieu a revêtu Marie ce qu'un pieux docteur dit de la grâce intérieure dont son âme fut comblée : aux autres créatures la beauté n'a été départie qu'avec mesure ; mais Marie l'a reçue dans toute sa plénitude¹, si, comme le dit un des panégyristes de cette Vierge, la beauté n'est qu'un écoulement, un rayon de la divine essence, une fleur de grâce, un éclat, un cercle de lumière. Les autres créatures sont comme des fragments, comme des morceaux brisés, comme des parties détachées d'un miroir qui reflète Dieu et sa beauté adorable ; Marie est le miroir entier, beau et sans tache ; elle est la glace pleine et unie ; elle est l'onde pure et cristalline qui réfléchit aussi parfaitement que possible la Divinité même. Dieu est la beauté par essence ; Marie l'est par reflet.

Belle en la symétrie des parties de son corps, plus belle encore en la dignité invisible de son âme ; belle par la juste proportion des traits et des couleurs, plus belle par l'assemblage des vertus qui l'ornaient ; belle des dons et des faveurs de la nature, plus belle par les lumières de la grâ-

¹ La nature recueillit et ramassa en cette épouse du Saint-Esprit les beautés qu'elle avait éparses sur toutes les créatures. Le P. Poiré, *Tripte Couronne*.

ce ; belle aux yeux des hommes, plus belle aux yeux des anges, mais bien plus encore aux yeux de Dieu ; belle par ses vêtements, par sa démarche, par sa stature ; n'ais-mille fois plus belle encore par les richesses de son cœur : telle nous apparaît Marie, même dans ses jours d'ici-bas¹.

Ineffables beautés de Marie, s'écrie ici le pieux auteur auquel nous empruntons ces lignes ; ineffables beautés de Marie, Dieu seul peut vous dépeindre. Vouloir le faire, c'est vouloir jeter des ombres sur des couleurs et sur des rayons lumineux ; c'est reproduire par le crayon une toile magnifique, un tableau de Michel-Ange.

Sur la terre, Marie a été comme une fleur entre les herbes, comme une perle entre les fleurs, comme un lis parmi les épines², comme une étoile entre les perles. La beauté, dit un vieux livre, a été départie de Dieu aux autres créatures en détail ; mais elle a été communiquée en gros à cette sainte Vierge. Que peut-être la beauté des créatures, qu'une petite parcelle et un rayon participant de la beauté du Créateur, première fontaine de toute éternelle beauté³ ?

De même, dit Albert-le-Grand, cité par Denis le Chartreux, de même que le corps de Jésus-Christ, que Dieu forma lui-même miraculeusement, fut aussi beau, aussi parfait dans sa nature, que le comportent l'état de la vie présente et la condition de l'homme ici-bas, de même le corps de Marie, qui fut spécialement créé pour devenir le tabernacle de celui de

¹ De Priezac. Loc. cit.

² Sicut lilium inter spinas, sic amica mea inter filios. Cant., II, 2.

³ Conceptions théologiques sur l'hymne *Ave maris stella*, p. 23.

l'Homme-Dieu, dut être aussi parfait que peut l'être le corps d'une simple créature voyageuse en ce monde ; et voilà pourquoi nous disons que, comme Jésus-Christ fut le plus beau des enfants des hommes, ainsi sa Mère dut être la plus belle des femmes ¹.

Invoquons encore ici en faveur de notre thèse l'autorité du docte et ingénieux Gerson.

Voici ce qu'il écrit dans son sermon sur la Conception de Marie où il dépeint élégamment les dons naturels et surnaturels dont fut dotée la Vierge, quand Dieu la tira du néant. « Je puis, dit-il, par une fiction raisonnable et fondée, dire que la nature, accompagnée de ses servantes qui sont les influences et les causes naturelles, se présenta au Tout-Puissant et s'offrit à lui pour former cette royale princesse et cette belle amie de Dieu. Saluant donc profondément et avec grand respect la divine Majesté, elle lui dit : Mon Dieu, je n'ignore pas quel beau projet vous avez conçu ; je sais quelle excellente et haute dame vous avez dessein de créer. Je viens donc vous offrir humblement mes services, et vous jurer que moi et mes aides ferons tous nos efforts pour orner cet objet de vos pré-dilections, de toute la beauté corporelle que nous pouvons lui conférer. Car nous n'avons aucune puissance sur son âme ; mais, pour ce qui est de son corps, nous nous engageons par serment à lui prodiguer, autant qu'il dépendra de nous, la tempérance, la santé, la beauté, la sensibilité ; et votre créature chérie pourra bientôt se dire abondamment ornée et enrichie de tous les dons que je dispense à proportion de

¹ Lib. 1 de laudib. Virg., art. 34.

la prééminence qu'elle doit avoir sur toutes les créatures, passées, présentes et à venir. Je répandrai et j'imprimerai sur son visage un certain éclat de beauté pleine de modestie et de simplicité, de dignité et de bonté, et je composerai tellement son chaste et pudique regard, ses paroles, ses actions, ses mœurs, tous ses pas, tous ses mouvements, qu'elle servira de modèle à tous ceux qui la verront. Elle sera comme un livre, comme un miroir de beauté, de noblesse, de pur amour, d'honnêteté, de prudence, de sagesse, etc. Aussi tous ceux qui la verront diront, malgré l'envie qu'elle pourrait leur inspirer : Voilà une femme digne de devenir l'impératrice du monde entier, la Reine couronnée des cieux, etc... Ainsi on ne croira pas que cette ravissante créature soit une fille des hommes ; mais on ne pourra la prendre que pour l'enfant bien-aimée de Dieu, tant elle surpassera en perfections les autres créatures, comme elle doit les surpasser en dignité et en élévation.

Ainsi donc beauté positive et beauté négative, assemblage complet de tout ce qui peut orner et embellir le corps et l'âme, absence totale de tout défaut, tant au moral qu'au physique, perfection dans le corps et dans toutes ses parties, perfection dans l'âme et dans toutes ses facultés : tel fut le privilège de l'incomparable Vierge.

Depuis les pieds jusqu'à la tête, dit Denis le Chartreux, il n'y eut absolument rien en Marie qui fit tache, soit à son corps soit à son âme. Loin de là, tout son corps fut travaillé et façonné par la sagesse divine avec un soin extrême. Et il devait en être ainsi. Car, de même qu'il y eut convenance

à ce que l'humanité du Christ fût ornée de tous les dons de la nature et de la grâce à cause de son union intime et hypostatique avec la Divinité, ainsi il convenait que la Mère de Dieu fût aussi belle et parfaite sous tous rapports, parce que, après l'union hypostatique, il n'y en a pas de plus étroite entre la créature et le Créateur, que celle de Marie avec Jésus-Christ, son fils¹.

La personne de cette Vierge fut donc de tout point aussi parfaite que possible ; c'est la conclusion que tire de ce passage Christophe de Véga ; et Suarez qualifie de téméraire l'opinion qui refuserait à la Mère de Dieu la perfection physique.

La plus belle âme qui soit, après celle du Christ, sortie des trésors divins, devait avoir, dit encore l'auteur de la *Théologie de Marie* la plus belle demeure et la plus riche enveloppe après celle du Verbe incarné².

Il y a plus : certains auteurs, et notamment de Véga et Denis le Chartreux pensent, et avancent que, comme il sortait du corps du Christ une vertu qui donnait la santé aux malades³, et même, selon saint Bonaventure⁴, une odeur toute divine, ainsi s'exhalait du corps de Marie comme un parfum du ciel⁵; et les auteurs dont nous parlons entendent

¹ A planta pedis usque ad verticem capitis, nil penitus fuit in Virgine, neque in corpore, nec in anima, indecens, reprehensibile, indecorum, etc. De laudib. B. V. M., art. 34.

² De Veg., num. 654, p. 249.

³ Virtus de illo exibat et sanabat omnes. Luc, vi, 49.

⁴ In *Specul.* c. xiv.

⁵ Virginea ejus caro dulcem sortita est odorem. Lib. 1 de laudib. V.

d'elle et lui appliquent dans le sens littéral ces paroles de l'Ecclésiastique : J'ai répandu l'odeur du cinnamome et du baume ; j'ai exhalé les parfums de la myrrhe ; j'ai rempli ma demeure des vapeurs du storax, de l'onix, et de la goutte d'encens qui a coulé d'elle-même ; et mes parfums sont un baume pur et sans mélange ¹.

N'est-il pas croyable en effet que Dieu n'aura pas cru trop faire en donnant au corps vivant de la mère du bel amour un privilège qu'il a souvent accordé à la cendre de ses saints ?

Enfin nous ne serons qu'un écho en attribuant au corps mortel de la sainte Vierge le germe au moins et le principe de plusieurs des qualités propres aux corps glorifiés. Marie, disent Albert-le-Grand et le chancelier Gerson, Marie eut même dès cette vie comme un prélude et un commencement des privilèges réservés dans le ciel aux corps des bienheureux, et notamment l'agilité, la subtilité et une impassibilité que n'ont point ici-bas les nôtres ².

Son visage surtout brillait d'un éclat resplendissant ; son front portait l'empreinte d'une auréole de lumière qui révélait la beauté et la sainteté de son âme, et la haute majesté d'une si grande reine ³.

Sa pureté intérieure, dit Denis le Chartreux, rayonnait visiblement sur sa céleste figure ; et ce rayonnement fut tel,

¹ Eccl., xxiv.

² Gerson, tract. 4 in Magnificat. Et Alb. Magn. super *Misericordia*, c. 148.

³ De Veg., num. 703, p. 277.

qu'il fallut que Dieu en affaiblît et en tempérât la force pour qu'elle pût converser avec les hommes ¹.

L'auteur du livre intitulé *Margarita* dit élégamment : Tel était l'éclat lumineux qui jaillissait de la face de Jésus et de Marie, que ceux qui les regardaient l'un et l'autre, à moins qu'il n'opposassent une résistance actuelle, se sentaient entraînés à regretter leurs fautes et à vivre d'une vie meilleure ².

Et ne devait-il pas en être ainsi, surtout lorsqu'elle portait Jésus-Christ dans son sein ? Oui, dit Richard de Saint-Laurent, Marie devint le manteau du Soleil de justice, quand elle le revêtit d'une chair virginale ; et elle fut elle-même revêtue du soleil, lorsque, le Christ étant en elle, son visage brillait de l'éclat du soleil ³.

D'un autre côté, dit Denis le Chartreux, n'est-il pas probable et même certain que l'abondance de grâce dont Marie était remplie et que la beauté de son âme se reflétaient sur tout son corps et spécialement sur son visage. Car, ajoutait-il, si le trouble de l'âme et une émotion violente de l'esprit enlaidissent et défigurent les traits, pourquoi l'âme la plus calme et la plus sereine, la conscience la plus tranquille et la plus heureuse dans l'Esprit-Saint n'aurait-elle pas rejailli sur toute l'économie physique, pour en augmenter encore la beauté naturelle ⁴ ?

¹ Lib. de laudib. Virg., c. 36.

² Quæst. ultim. morali.

³ Lib. XII serm. in Assumpt.

⁴ Lib. II, de præcon. Virg., c. 4.

Quoi d'étonnant, dit fort bien Richard de Saint-Victor, que celle qui fut remplie de la splendeur du Père ait été resplendissante? que celle qui reçut en elle l'éclat de la lumière éternelle ait été parfaitement belle? Il ne faut pas douter non plus que le feu intérieur de l'amour divin et la blancheur spirituelle de l'âme n'aient eu en elle un reflet extérieur, de sorte qu'ayant la pureté des anges elle eut aussi un visage angélique ¹.

Ainsi demeure-t-il établi que, même sur la terre, Marie fut d'une beauté dont aucune femme ni aucune créature n'approchèrent jamais ².

Et, par un privilège qui devait accompagner les autres, cette beauté fut à l'épreuve des années, des jeûnes, des veilles, des chagrins, des fatigues ³. A l'âge où elle mourut, elle avait conservé toute la fraîcheur de sa jeunesse ⁴.

Ce n'est donc pas pour elle que le chantre divin avait dit : La beauté est une fleur qui passe et qu'un même jour voit éclore et se faner. Non, cette plainte accusatrice n'était point faite pour Marie ; et la belle épouse d'Abraham, qui, à quatre-vingt-dix ans, n'avait rien perdu de ses premiers

¹ In Cant. c. 25

² Ipsa unice pulchra et singulariter speciosa. Hug. Vict. serm. de Assumpt. Virg. Deipara Virgo ad ea pulchritudinis fastigia pervenit, ut in natura rationali nulla alia præstantior excogitari queat. S. Anton. 4 p., tit. 45, c. 10, § 2. Deipara summum in pulchritudine habuit quod potuit esse in corpore mortali. Bern. de Bust. serm. 4 de Nativit. Deip. post Albert. Mag. Ita Canis. lib. 1 de B. V., c. 43. Salaz. de Concept., c. 22, lum. 45. Suar. in 3 p. tom. II, Disp. 2, 5, 21.

³ De Veg. num. 715, p. 242.

⁴ Utique septuagenaria, florentem juventutis pulchritudinem custodivit illa- sam. Ibid.

charmes, n'avait été que le symbole de l'avantage que Dieu réservait à la plus aimée de toutes ses créatures¹. Aussi Hésychius appelle-t-il Marie une branche toujours dans son printemps².

Et non seulement cette beauté fut inaltérable, mais, par une exception tout à fait miraculeuse aussi, au lieu (ce qui est l'effet ordinaire de la beauté humaine), au lieu d'exciter les convoitises, elles les comprimait et n'inspirait que de pudiques et chastes affections. Son seul aspect faisait naître dans les cœurs l'amour de la chasteté³.

Ceux qu'elle visitait, dit saint Ambroise, elle les portait à l'honnêteté⁴. Sa vue, dit Jean Gerson, suffisait pour éteindre les plus mauvais désirs. On eût dit qu'une rosée rafraîchissante coulait, de ses yeux ou de son âme immaculée, sur les cœurs, pour y éteindre les feux de la concupiscence⁵. Sainte Brigitte parle de même⁶. Marie ne pouvait pas même, suivant Jean Maguer,⁷ saint Bernardin⁸ et Simon de Casse, être l'objet d'un regard criminel⁹. Saint Thomas enseigne de même que, malgré sa beauté, elle n'excita ja-

¹ Ibid., num. 716.

² Applaudit huic cogitatu Hiesechius. serm. 2 de laudib. Deip., ipsam vocans virgam semper viridem. Id. *Ibid.*

³ Id., p. 247, num. 728 et 729.

⁴ Lib. de Institut. Virg., c. 7.

⁵ De Nativit. Mariæ consid. 3.

⁶ Sermon. Angel., c. 12.

⁷ In 1 Luc.

⁸ Tom II Sermon. 2 Ferie dominicæ Palmaram.

⁹ Lib II in Evangel., c. 22.

mais, en qui que ce fût, une passion charnelle ¹ ; Gabriel ² et Bernardin de Busto ³ professent la même doctrine. Jean Maguer dit : A son aspect, tout mouvement impur était étouffé soudain ⁴ ; et saint Grégoire Thaumaturge : La très sainte beauté de son corps ne fait pas seulement naître en nous de l'admiration, mais nous inspire le désir de reproduire ses vertus ⁵.

O pure et chaste Vierge, s'écrie saint Thomas de Villeneuve ; ô pure et chaste Vierge dont la virginité avait cet insigne privilège, que n'ont pas les autres vierges, de rendre chastes ceux qui la voyaient ! Comme le vin mystique dont parle le prophète, la virginité de Marie germait et enfantait d'autres vierges !

Ajoutons avec saint Ephrem que Marie fut pour les hommes un principe d'esprit éternel et une règle de chasteté et de pudeur.

Mais où nous a entraîné ce beau sujet ?..... Il demanderait des volumes entiers,... et nous oublions que nous ne devons lui consacrer qu'un chapitre ! Arrêtons-nous donc, en nous écriant, l'œil élevé vers Marie : O Vierge toute belle, bienheureux ceux qui ont pu vous voir dans vos jours de la terre, et qui ont eu l'honneur d'avoir votre affec-

¹ Serm. 4 de V. M.

² In 1, Luc.

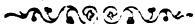
³ Serm. 4 in Annunt.

⁴ Serm. 2 de Annunt.

⁵ De Margarita pretiosa.

tion¹ !... Mais bien plus heureux encore ceux qui vous verront à jamais dans vos années du ciel ! Faites-nous ce bonheur !

¹ Beati sunt qui te viderunt et in amicitia tua decorati sunt. Eccl., 48, 44.



IX

BEAUTÉ CÉLESTE DE MARIE

Quam pulchra es, et quam decora, charissima, in deliciis !

Que vous êtes belle, ô mon amie; que vous êtes ravissante au milieu des délices ! CANT., VII, 6.

Quoiqu'il puisse paraître un hors-d'œuvre dans ce livre, tout entier consacré à dire la gloire dont jouit la sainte Vierge dans la cité permanente, nous avons tenu à faire un chapitre spécial sur la beauté dont Dieu l'avait ornée durant son passage en ce monde. C'est que sa beauté d'ici-bas fut comme le prélude de celle, bien plus grande et bien plus ineffable, que Dieu lui réservait là-haut ; c'est qu'en voyant ce que Dieu a fait pour elle sur la terre, nous comprendrons bien mieux ce qu'il fait pour elle dans les cieux ; car, si ce lis a tant brillé parmi les ronces et les épines du désert ¹, combien plus ne brille-t-il pas au milieu du paradis céleste ! si l'ébauche a été si parfaite et si accomplie par les efforts réunis de la nature et de la grâce, si les pre-

¹ Sicut lilium inter spinas, sic amica mea inter filios. Cant. Quæ est ista quæ ascendit de deserto. Cant., VIII, 5.

miers linéaments ont été si admirables, combien plus le tableau n'est-il pas ravissant, maintenant qu'il a reçu sa dernière perfection des rayons de la gloire. Si cette armée en bataille ¹ a été magnifique dans la boue, la poussière, le sang et l'horreur du combat, combien n'est-elle pas mille fois plus belle à voir sous les lauriers de la victoire et dans l'éclat du triomphe? Si ce navire ² a été beau et royal dans la traversée, combien ne l'est-il pas mille fois davantage au port où il est couronné de guirlandes et de roses? Si notre grande princesse a été majestueuse dans l'exil et dans la chaumière, combien n'est-elle pas plus auguste et plus riche sur le trône et dans le palais du souverain monarque? si cette sainte épouse était belle alors même que le soleil l'avait décolorée et lui avait ravi sa fraîcheur et son incarnat ³, combien ne l'est-elle pas davantage sous les tentes et les pavillons du véritable Salomon! si, même alors que les fils de sa mère s'étaient irrités contre elle et l'avaient maltraitée ⁴, alors même que les gardes de la ville l'avaient frappée, blessée et insultée ⁵, elle surpassait en beauté les pierreries, les gazelles, les fleurs et les plus beaux arbres, combien, dans le lieu où son Bien-Aimé a la main gauche sous sa figure et la droite autour de son cou ⁶, l'auréole de

¹ *Terribilis est castrorum acies ordinata. Cant., vi, 3, 9.*

² *Facta est quasi navis instituta. Prov. 31, 44.*

³ *Decoloravit me sol;... nigrasum. Cant., i, 3.*

⁴ *Filii matris meae pugnaverunt contra me. Ibid., i, 3.*

⁵ *Ibid., v, 7.*

⁶ *Læva ejus sub capite meo et dextera illius amplexabitur me. Ibid., ii, 6, et viii, 3.*

beauté qui couronne son front n'est-elle pas plus éblouissante ? si, même au milieu des rochers et des murs en ruines ¹, cette colombe était ravissante, combien plus ne l'est-elle pas sur le bord de ces eaux limpides qui coulent à jamais du trône même de Dieu ! enfin, si elle était admirable dans la triste saison des pluies et des frimats, combien ne l'est-elle pas plus au milieu des splendeurs du printemps éternel ² ?

Car ce n'est plus dans la vallée des larmes, ce n'est plus dans le jardin des noyers ³ et du milieu des repaires des lions et des léopards ⁴, que nous avons à contempler cette bien-aimée de Dieu ; c'est dans ce jardin d'orangers ⁵ où le nard, le safran et le cinnamome, la myrrhe et le sandal donneront éternellement leurs fleurs, leurs fruits et leurs parfums à cette Vierge qui dit : Tressez-moi des guirlandes, entourez-moi de fruits odorants, car je défailis de langueur ; c'est dans les enivrantes délices de l'impérissable Eden que nous allons chercher à saisir quelque trait, quelque rayon de sa royale beauté ; car c'est du ciel, du ciel seulement qu'il faut entendre ces paroles : Que vous êtes belle, mon amie ; que vous êtes belle, que vous m'êtes chère dans les délices ! Les délices, en effet, les vraies et pures délices sont inconnues à la terre ; on ne les goûte vraiment

¹ In foraminibus petre, in cavernis macezic. Ibid., II, 14.

² Hiems abiit, imber recessit, etc. Ibid., II, 14.

³ Descendi in hortum nucum. Cant., VI, 10.

⁴ Ibid., IV, 2.

⁵ Ibid., II, 5.

qu'au ciel. Là en est le torrent ; ici-bas c'est à peine s'il en tombe quelques gouttes sur certaines âmes privilégiées. Encore une fois, c'est donc dans les splendeurs des saints que nous avons à voir Marie.

Mais ici reviendraient nos aveux d'impuissance, de faiblesse, d'indignité et d'ignorance, si nous voulions encore leur donner libre cours..... Ne le faisons pas, et, tout en reconnaissant en nous-même combien nous sommes peu en état et indigne d'aborder un semblable sujet, marchons résolûment au but, et disons, comme nous le pourrons, ce que les saints, les docteurs et les Pères ont écrit avant nous sur cette matière, qui est telle, dit le Père d'Argentan, que toute la science des hommes ni toute l'éloquence des anges n'y peuvent arriver ¹.

Que la beauté soit dans le ciel un des premiers apanages de la béatitude, c'est ce qui ressort évidemment de ce passage de saint Paul : Le corps est semé dans la corruption, et il ressuscitera incorruptible ; il est semé dans l'ignominie, et il ressuscitera dans la gloire ; il est semé dans la faiblesse, et il ressuscitera dans la force ; il est semé corps animal, et il ressuscitera corps spirituel ; car il faut que ce corps corruptible soit revêtu d'incorruptibilité, et que ce corps mortel soit revêtu d'immortalité ² ; et de cet autre : Lorsque nous serons dans l'état parfait, tout ce qui est imparfait sera aboli ³. Et, s'il pouvait rester quelque doute à cet égard,

¹ Tem. I, p. 188

² I Cor., xv.

³ I Cor., xiii.

l'apôtre saint Jean le lèverait en disant : Quand Dieu se révélera, se manifestera à nous, nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est ¹. Avant eux, le sage avait dit : Les justes recevront le royaume de beauté et le diadème de gloire de la main du Seigneur ².

Or, si, même dès cette vie, comme nous l'avons prouvé dans le précédent chapitre, la sainte Mère de Dieu fut un prodige de beauté, combien plus cette beauté n'éclate-t-elle pas au ciel ! Car, là, elle n'a pas besoin d'être, comme ici-bas, voilée, modérée, tempérée ; elle peut librement briller dans toute sa splendeur, les yeux des anges et des saints n'ayant pas la faiblesse et la débilité des nôtres.

Aussi, tous les saints Pères viennent-ils, les uns après les autres, proclamer dans une même pensée, mais en termes différents, la beauté incomparable de la Vierge Marie. Vous avez, lui crie avec enthousiasme saint Jean de Damas, vous avez une beauté qui passe les lois ordinaires de la nature ³. O Marie ! lui dit à son tour le savant et pieux Jourdan, vous êtes le chef-d'œuvre du grand ouvrier de l'univers ⁴ ; saint André de Crète : Un assemblage de merveilles et la manifestation des plus incompréhensibles perfections de Dieu ⁵. Saint Jérôme voit en elle la beauté de Dieu, et un jardin

¹ I Joan., III, 2.

² Sap., v, 18.

³ Orat. I de Nativ. V. M.

⁴ Contempl. lib. IV, c. 6.

⁵ Compendium incomprehensibilium perfectionum D. i. Orat. de Assumpt.

de délices qui renferme toute sorte de fleurs ¹. Saint Pierre Chrysologue dit, dans la même pensée, qu'elle est une prairie émaillée des plus riches couleurs. Pour saint Bernard, elle est la beauté du monde, et pour saint Bonaventure, la gloire de la Jérusalem triomphante. Au dire d'Hesychius, elle en est le plus mystérieux ornement. Enfin, dit saint Epiphane, elle est dans le ciel le plus ravissant des miracles, le mystère le plus étonnant de la terre et des cieux, et, Dieu seul excepté, elle surpasse en beauté tout le reste, les Chérubins, les Séraphins, tous les esprits angéliques; elle est accomplie et parfaite en toute sorte de beauté.

Telle est, dans le ciel, la gloire et la beauté de Marie, que toute la Trinité aime à la voir. Oui, cette Trinité, dont la vue fait le bonheur des anges et des saints, trouve à son tour un doux plaisir à contempler l'auguste Vierge; et c'est la pensée de Richard de Saint-Laurent, qui, commentant ces paroles du Cantique des Cantiques : *« Reviens, reviens, ma Sulamite; reviens, reviens en hâte, pour que nous puissions te voir, »* et appliquant à Marie ce qui est dit d'Esther : *qu'elle était très belle et d'une grâce inexprimable, et qu'elle paraissait aimable et ravissante à tous ceux qui la voyaient,* écrit : Comme Esther, dans les jours de sa gloire terrestre, était belle et d'une grâce inexprimable, charmant tous ceux qui la voyaient; ainsi Marie, dans le ciel, frappe tous les yeux par sa beauté, et non seulement ceux des anges et

¹ Pulchritudo Dei; hortus consitus omni genere tam arborum quam aromatum.

De Vég., num. 1867.

des bienheureux, mais ceux même de cette Trinité qui trouvent ses délices à la voir; ce qui fait que le Père, le Fils, et le Saint-Esprit, lui crient : Revenez, revenez, belle Sulamite; revenez, revenez en hâte, pour que nous ne soyons pas longtemps privés de votre aspect et de votre présence ¹. Et l'Epoux ne lui dit-il pas d'une parole éternelle : Montrez-moi, ô mon amie, montrez-moi votre visage, parce que votre visage est beau ².

Aussi, supposé, dit de Vêga, qu'il fût donné à un homme de pouvoir, d'ici-bas, contempler d'une claire vue, d'un côté, toute la cour céleste, tous les anges et tous les élus, et de l'autre la seule Marie, nul doute qu'il ne trouvât mille fois plus de beauté dans la vue de Marie, que dans celle de tous les habitants du ciel, si l'on en excepte Dieu et l'humanité du Verbe ³. Et saint Bonaventure est de ce sentiment, quand il écrit : Après Dieu, ce qui peut nous causer le plus de bonheur et de gloire, c'est Marie. D'où il nous faut conclure que quand Marie fit au ciel sa triomphante entrée, elle eut plus de beauté à offrir aux regards et à l'admiration de la cour céleste, qu'elle n'y trouva elle-même à admirer; nous exceptons toujours la majesté divine. Et c'est ce que confirme la parole de saint Germain de Constantinople, qui dit que Marie a orné et embelli les cieux, *cælos decorat*. Oui, comme un beau diamant embellit une couronne d'or; comme une fleur admirable embellit un parterre; comme

¹ Richard S. Laur., liv. v.

² *Ostende faciem tuam;... facies enim tua decora.* Cant., II, 14.

³ Num. 1869.

une princesse accomplie embellit un palais, ainsi l'auguste Vierge a embelli les cieux, *cælos decorat*.

Et son titre de Mère de Dieu, de reine et d'impératrice des hommes et des anges, n'exige-t-il pas qu'il en soit ainsi? Oui, s'écrie un auteur ¹, comme Fille du Père, comme Mère du Fils, comme Epouse du Saint-Esprit, comme souveraine de l'univers, Marie a droit d'être en beauté, ainsi qu'elle l'est en dignité, la première des créatures.

Et puis, si, par la vue de Dieu, les saints deviennent semblables à lui, comme nous l'apprend saint Jean, que nous avons cité plus haut, ne s'ensuit-il pas que mieux on verra Dieu, plus on lui ressemblera. Or, Marie voyant Dieu d'une vue plus claire et plus distincte qu'aucune autre créature, soit du ciel, soit de la terre; Marie étant plongée dans l'essence divine, comme le dit saint Bernard ², il résulte nécessairement qu'elle participera aussi plus qu'aucune autre créature à la beauté de Dieu, et que la vue de sa beauté sera, après la vue de la beauté de Dieu, une des principales causes de la félicité des justes ³.

Et tel est le sentiment de Denis le Chartreux, qui écrit. Au ciel, la présence de Marie et la jouissance de son aspect augmentent, au delà de tout ce qu'on peut dire, le bonheur accidentel des élus du Seigneur; et saint Bonaventure ajoute: Un des plus glorieux privilèges de la gloire de Marie, c'est

¹ Le P. Poiré. *Triple Couronne*.

² *Luci inaccessibili videtur unita vel immersa*. Serm. sup. *Sign. magn.*

³ *Visio mariana omnibus tam angelorum quam reliquorum beatorum visionibus simul sumptis longe excellentior est*. De Veg., num. 1871.

que tout ce qu'il y a, dans la sainte cité, de plus beau, de plus doux, de plus agréable après Dieu, c'est Marie, c'est de Marie, c'est par Marie. Et, parlant de l'Assomption, saint Anselme s'écrie : Ce beau jour, ô ma reine, ne vous a pas seulement exaltée merveilleusement ; mais il a même exalté le ciel, devenu votre demeure, de même qu'il a orné, d'un nouveau et magnifique reflet de beauté, et ce ciel et tout ce qui est. Ce reflet fut nouveau, parce que votre présence accrut, au delà de toute idée et de toute expression, la beauté antérieure de ce palais de Dieu ¹.

Aussi, n'est-ce pas seulement des justes et des filles de la terre qu'il est écrit : « Les filles de Tyr, les mains pleines de présents, et tous les riches d'entre le peuple solliciteront de vous un regard ; » mais c'est encore, disons même que c'est surtout des habitants de la ville sans fin qu'il faut entendre ces paroles. Car, mieux que nous, mieux que les saints d'ici-bas, ils savent tout ce que vaut un regard de la Mère de Dieu !

Mais, quoi ! nous criera-t-on, comment les bienheureux et les anges du ciel qui entourent le trône de Dieu peuvent-ils désirer si avidement un regard de Marie ? Est-ce que la vue de Dieu ne suffit pas à leur bonheur ? Est-ce que David n'a pas dit : Je serai rassasié quand votre gloire m'apparaîtra, quand je verrai votre face ². Ah ! sans doute, rigoureusement parlant, la vue de Dieu répond pleinement à tous les besoins des élus ; elle satisfait abondamment les

¹ De Excellent. Virg., c. 8.

² Satiabor cum apparuerit gloria tua. Ps. 16.

désirs de leurs cœurs. Mais il n'est pas moins vrai de dire, pourtant, que la vue de Marie ajoute encore à ce que l'on nomme le bonheur accidentel de ces prédestinés. Aussi, Marie a-t-elle été quelquefois appelée le complément de la félicité des saints. Et certes, nous pouvons bien lui donner ce titre, lorsqu'elle a droit, comme nous l'avons vu plus haut, à celui de complément de la Trinité même ¹.

Beauté céleste de Marie, Dieu seul vous connaît bien, Dieu seul pourrait bien vous décrire !

Ah ! rien parmi les créatures ne peut vous être comparé. Belles, sans doute, sont les fleurs qu'un poète a appelées le sourire de Dieu ; mais elles ne sont que de l'herbe, qui est aujourd'hui sur pied, et qui demain sera jetée au feu ou foulée dédaigneusement aux pieds ; et votre beauté, ô Marie, sera, dans l'éternité, l'objet des complaisances de Dieu, l'objet de l'admiration de tous les immortels. Belles sont les perles ; beaux, les diamants. Mais ils ne sont que terre et eau ; puis, quelle que soit leur solidité, ils finiront avec ce monde ; et votre beauté, ô Marie, n'aura jamais de fin. Belles aussi sont les étoiles ; mais, comme nous l'avons dit, elles ne sont pas sans tache aux regards du Très-Haut, et, un jour, elles s'éclipseront et tomberont du ciel ; et votre beauté, ô Marie, n'aura jamais d'éclipse, elle ne s'éteindra jamais. Beaux sont les anges de Dieu ; mais vous les effacez, comme le soleil efface par sa splendeur les autres astres !

Que si, comme nous l'avons prouvé dans le chapitre qui

¹ De Veg., num. 1879.

précède, une odeur toute céleste accompagnait; ici-bas, la beauté de Marie, et s'exhalait de son corps comme s'exhale d'un parterre embaumé la douce senteur des aromates, combien plus maintenant n'embaume-t-elle pas le ciel? Ah! ce que fit le vase d'albâtre que l'amour pénitent versa sur les pieds du Sauveur. et qui remplit de son odeur toute la maison de Simon le Lépreux, Marie le fait au ciel, qu'elle remplit tout entier de ses parfums enivrants.

Nous dirons donc de Marie, avec bien plus de convenance et de vérité que le poète ne l'a dit d'une des déesses du paganisme: Elle dit; et se retournant soudain, elle laissa échapper de ses yeux un éclair de beauté, et sa chevelure exhala une odeur d'ambrosie qui trahit sa divinité ¹.

Mais pourquoi aller emprunter un langage profane à un chantre des faux dieux, quand le sacré Cantique nous fournit tant pour notre thèse? Ne nous montre-t-il pas Marie s'élevant du désert de la terre, comme une colonne de vapeurs de laquelle s'exhalaient la myrrhe, l'encens, tous les parfums ²? L'odeur de ses vêtements n'est-elle pas comme l'odeur du Liban ³? N'est-elle pas elle-même un jardin embaumé de cinnâme et des senteurs les plus suaves ⁴? Ses mains mêmes ne ruissellent-elles pas de myrrhe, et ne répandent-elles pas l'odeur la plus délicieuse? Le souffle de

¹ Dixit, et avertens rosea cervice refulsit.
Ambrosiaque comæ divinum vertice odorem.
Spiravere... Virgil. *Æneid.*

² Cant., III, 6.

³ Ibid., IV, 14.

⁴ Ibid.,... 13, 14.

sa bouche n'est-il pas comme l'odeur des pommes d'or ?

Mais jusqu'ici nous n'avons parlé que de la beauté du corps ; nous aurions donc lieu de dire après saint André de Crète : Nous aurions tort de demeurer toujours sur le portail : entrons plus avant ; passons jusqu'au sanctuaire de son cœur sacré , pour y considérer les merveilles de grâce que Dieu a faites. Car, si le dehors que jusqu'ici nous avons contemplé est si beau , que sera-ce du dedans ¹ ?

En effet « l'ornement et la gloire de cette magnifique épouse du grand roi ne consistent pas seulement en ce qui paraît à la vue ; sa plus rare beauté est en l'intérieur, son cœur étant tout resplendissant de l'or de sa très ardente charité et tout enrichi de sainteté, encore qu'extérieurement elle soit revêtue de drap d'or relevé de broderies de diverses couleurs , qui sont les diversités des grâces et des vertus qui l'environnent, et les divers états dont elle est honorée ². »

Mais , dit saint Augustin, cette beauté intérieure, il n'y a cœur qui la puisse comprendre, ni langue qui en puisse parler comme il faut ³. Il appartient à Dieu seul de la connaître parfaitement, dit saint Bernardin de Sienne ⁴. Elle est appelée mer, parce que, de même que nul ne saurait compter les gouttes de la mer , de même il est impossible de pénétrer l'excellence de la grâce et de la gloire qu'elle a reçues

¹ Orat. 4 de dormit. B. V. M.

² Le P Poiré, t. II, p. 238.

³ Serm. de Assumpt., tom. IX.

⁴ Tom. I, Serm. 51.

de Dieu ¹. Aussi, ajoute saint Anselme, il n'y a personne entre les hommes ou entre les anges qui puisse déclarer la hauteur de sa grâce ².

Toutes les expressions dont se servent les Pères pour marquer la richesse, la grâce, et la beauté intérieure de Marie, prouvent l'impossibilité où l'on est de la bien décrire. Elle est, selon eux, l'abîme des infinies grandeurs de Dieu ³, un abîme de grâces ⁴. Sa grâce est infinie ⁵. Le privilège de ses vertus et de ses mérites est inexplicable ⁶. Toutes les grâces rayonnent en elle comme en celle qui a seule le cœur assez vaste pour les contenir toutes ⁷. Elle a possédé toutes les grâces dont la libéralité de Dieu peut orner et enrichir une âme ⁸.

Enfants de la terre, tombons donc à genoux devant sa sainte beauté. Ecrivons-nous vers elle, en empruntant le pur langage de ceux qui l'ont aimée et louée ici-bas, et qui la voient au ciel :

Mère de douceur et de beauté ⁹, bonne grâce de la nature humaine ¹⁰, la plus belle et la plus agréable de toutes

¹ Dion. Carth. lib. III de laud. Virg.

² Libr. de Excellent. Virg. c. 5.

³ S. Joan. Chrysost.

⁴ S. Joan. Dam. orat. 4 de Nativit. V. M.

⁵ S. Epiph. orat. de S. M. Deip.

⁶ S. Bern. serm. 4 de Assumpt.

⁷ S. Bonav. in Psalter.

⁸ S. Athan. serm. de Deip., 7.

⁹ S. Fr.

¹⁰ S. Joan. Dam. serm. de Nativit. V. M.

les beautés, l'ornement même de toute beauté ¹, vous êtes toute belle, ô Marie; vous êtes belle non en partie, mais en tout et partout ². Vous réunissez en effet toutes les beautés : les beautés du corps, les beautés de l'âme, la beauté de toutes les vertus, la beauté de tous les dons divins, toutes les beautés de la nature, toutes les beautés de la grâce, toutes les beautés de la gloire; beautés sans tache, beautés sans défaut, beautés inaltérables, beautés incorruptibles, beautés immortelles, beautés ravissantes les plus excellentes, les plus propres à charmer tous les esprits et tous les cœurs ³.

Disons-lui avec sainte Brigitte : « Princesse de la terre et du ciel, ma vie et mon bonheur, béni soit un million de fois votre adorable chef, rehaussé du diadème de gloire, et plus brillant incomparablement que le soleil. Bénis soient vos beaux cheveux dorés, qui, comme autant de rayons de lumière, vont retombant et flottant sur vos épaules, et qui, bien qu'ils soient sans nombre, sont néanmoins surpassés par la multitude innombrable de vos divines vertus. Béni soit votre front argentin, et votre face plus blanche que la lune, sur laquelle nul ne jeta les yeux sans en recevoir de l'allègement et de la consolation. Bénis soient vos yeux colom-bins, qui sont plus nets et plus limpides que les étoiles du ciel, et plus purs que les entendements des bienheureuses

¹ Georg. Nicomed. serm. de oblat. Virg.

² Idiot. in contemplat. Virg.

³ Le P. de Gallifer. *Excellence de la dévotion à la sainte Vierge*, première partie, c. 6.

intelligences, et qui jamais n'ont été ouverts que pour contempler les choses perdurables et éternelles. Bénies soient vos joues blanches et vermeilles, cent fois plus agréables que celles de la belle Aurore ; joues sur lesquelles la modestie et la pudeur ont assis le trône de la chasteté. Beauté nouvelle, beauté d'un éclat ravissant, beauté incomparable, soyez à jamais bénie , à jamais vénérée ¹. »

Enfin , acclamons-lui avec toute l'Eglise : « Vierge toute belle ², hommage , mille fois hommage à votre beauté sans égale ! Vous effacez les chœurs des anges, vous éclipserez tous les élus ; le soleil, la lune, les étoiles, tous les astres du firmament, toutes les fleurs de la terre, toutes les perles de la mer, sont sans beauté auprès de vous. Vous êtes, après Jésus-Christ, votre adorable Fils, vous êtes *le bon et le beau du Seigneur*, le bon et le beau par excellence ! Après Dieu, à vous la louange, à vous l'admiration de la terre et des cieux, *vale, o valde decora!* et priez Jésus-Christ pour nous, *et pro nobis Christum exora* ³ !

¹ Sainte Brigitte, *Dernière oraison*. Traduct. du P. Poiré. *Triple Couronne*, tom. III, p. 415. — Voir aussi *Recherches édifiantes et curieuses sur la personne de la bienheureuse Vierge Marie*, par l'abbé Pascal, p. 440.

³ Virgo tota speciosa. Pros. Concept.

² Quid bonum Domini est aut quid pulchrum ejus. Zach., 9, 17.

XI

ÉCLAT OU SPLENDEUR DE MARIE

Splendor ejus ut lux erit : cornua in manibus ejus.

Sa splendeur brille comme le soleil ; des rayons partent de ses mains.

HABAC., 3. 4.

Ce que le prophète dit ici du Dieu dont il parle si bien et en termes si pompeux, nous pouvons, en toute sûreté, le dire de Marie ; car, comme celle de Dieu, la gloire de Marie couvre et remplit les cieux ; la terre est pleine aussi de sa louange, comme elle l'est de celle de Dieu : ainsi que celle de Dieu, sa splendeur brille comme le soleil ; et de ses mains, aussi bien que de celles de Dieu, partent des rayons de grâce dans lesquels sa force est cachée. On peut également dire d'elle, comme de Dieu, que la mort et le démon obéissent à ses ordres et exécutent ses volontés ¹.

Aussi, quoique nous venions de consacrer deux chapitres à décrire, comme nous l'avons pu, la beauté de Marie au ciel, nous nous sentons pressé de dire, dans un chapitre à part, l'éclat dont elle jouit dans l'éternelle Sion.

¹ Habac., III.

O Marie! pour ces pages surtout, déchirez, déchirez la nue qui vous dérobe à nos regards et qui nous voile vos splendeurs; laissez tomber sur nous, laissez parvenir jusqu'à nous, jusqu'à l'œil de notre âme, un de ces rayons lumineux qui vont faire ici le sujet de nos méditations.

Ici-bas, la beauté n'a par elle-même aucun éclat. La lumière n'étant point nécessairement inhérente aux choses matérielles de ce monde sublunaire, la beauté y est généralement sans reflet.

Que sont en effet tous les êtres terrestres, animés ou inanimés, quelque beaux qu'on les suppose, si la lumière produite par un corps étranger ne les met en évidence, eux et tous les détails dont se compose leur beauté? Que sont les fleurs, que sont les perles, que sont les plus belles personnes, si une lumière émanée ou de notre feu ou des astres ne vient faire briller à nos regards l'harmonie de leurs couleurs, de leurs nuances ou de leurs membres? Ah! ce n'est pas sans raison que notre terre est appelée une région de ténèbres et de profonde obscurité; car, excepté le feu, tout y est sans lumière propre.

Mais il n'en est pas ainsi de la patrie des élus. Là, tout est beau, et là aussi tout ce qui est beau est lumière, la lumière constituant, en très grande partie, l'essence de cette région fortunée et de tous les êtres qui l'habitent. Aussi, en souhaitant que ses enfants y pénétrèrent et qu'ils y soient admis, l'Église militante ne la désigne que sous le nom de lumière sans fin ¹.

¹ Lux per, etua luceat eis. Liturg.

Et le premier élément, disons même l'unique élément et le principe constitutif de cette ravissante splendeur qu'un œil mortel n'a jamais vue, c'est d'abord Dieu lui-même : oui, Dieu, qui est la lumière éternelle et incréée, la seule vraie lumière, la lumière sans ombre, la lumière qui ne connaît ni affaiblissement ni éclipse, ni défaillance d'aucune sorte.

Dieu est donc le soleil toujours resplendissant de cette belle cité. L'Agneau est la lampe de ce temple ; et cette lampe remplit ce temple de clartés dont celles d'ici-bas, même les plus éblouissantes, ne sont qu'une grossière ébauche, une pâle imitation ¹. Le sol même de cette céleste et vivante Jérusalem est plus pur et plus transparent que l'eau ou le cristal de roche ². Quant à ses habitants, anges ou bienheureux, purs esprits ou intelligences unies à des corps glorifiés, la lumière est un de leurs principaux attributs. Aussi l'Écriture dit touchant les anges : Dieu fait de ses ministres et de ses serviteurs des flammes ardentes et impétueuses ³, et, en parlant des élus montés de la terre au ciel : Les justes brilleront comme la flamme qui court dans le chaume aride, ou comme l'étincelle qui pétille dans le foyer ⁴. Le prophète Daniel dit d'une classe de ces justes. Ceux qui sont intelligents brilleront comme la splendeur du ciel, et ceux qui enseignent la justice à plusieurs seront

¹ Apoc., 21, 23.

² Plateæ ejus aurum mundum, simile vitro mundo. Ibid., 21, 23.

³ H. br., 1, 7, 63, 103, 4.

⁴ Fulgebunt justi, et tanquam scintillæ in arundinetis discurrent. Sap., III, 7.

comme les étoiles dans toute l'éternité ¹. Ce qui a fait écrire à une main pieuse : Les saints brilleront comme des étoiles pendant toute la durée des siècles. Ils seront revêtus de clarté. Ce seront des créatures transformées en Dieu. Cependant ils seront différents les uns des autres, aussi bien que les astres que nous voyons attachés au firmament; leur grandeur, leur beauté, leur influence ne sera pas égale, non plus que leur conduite ici-bas ².

Mais si, selon le vœu de l'intrépide Debora et du brave fils d'Abinoem, ceux qui aiment Dieu brillent au ciel de l'éclat du soleil levant ³; si, comme l'enseigne le grand apôtre, tous les élus auxquels il est donné de contempler la gloire du Seigneur sont transformés en sa ressemblance de clarté en clarté ⁴, si l'éternelle sagesse procure à ses enfants de prédilection une splendeur qui n'aura point de fin ⁵, de quel éclat Dieu ne revêt-il pas, dans son brillant palais, la mère du bel et saint amour, la reine des prédestinés?

Ah! si, dès cette vie, le visage de l'auguste vierge de Nazareth brillait, comme nous l'avons vu, d'un éclat tout divin ⁶; si la beauté, si la pureté intérieure de Marie rayonnait tellement sur sa face, dans ses yeux et dans tous ses traits, qu'il fallut que Dieu tempérât cette lumière éblouissante, pour

¹ Deu., 4 2, 2.

² M. de Blémur. — Poiré, *Tripl. Cour.*

³ Judic., v, 31.

⁴ II. Cor., iii, 18.

⁵ Dedit illi claritatem æternam. Sap., 10, 14.

⁶ De Veg., num., 703.

qu'elle pût converser avec les hommes, ainsi que nous l'apprend Denis le Chartreux, après saint Denis l'Aréopagite ¹; si, lors même qu'elle était encore sur la terre, elle brillait déjà d'un éclat tout céleste; si les rayons émanés du soleil de justice qu'elle portait dans son sein illuminaient déjà sa figure, plus radiieuse que celle des séraphins, et pénétraient toute sa personne d'une lumière ravissante, comme on voit le soleil dorer ou argenter les nuages en les pénétrant de ses feux ²; si l'on peut bien avancer que, même dans les jours de son passage ici-bas, Marie mérita bien plus que l'épouse de Lapidoth d'être appelée *la femme aux lampes et aux éclairs*, c'est-à-dire la femme brillante et étincelante, parce qu'elle semblait n'être que feu et que clarté ³, que n'aurons-nous pas à dire de son éclat dans le ciel? Ah! cet éclat est tel, que les Pères de l'Église se tourmentent et s'épuisent pour nous en donner une idée. Tout ce qu'il y a dans la nature, soit sur la terre, soit au firmament, de corps brillants et lumineux leur devient une figure, une image de l'éclat de Marie dans la gloire des cieux.

Elle est, au dire de saint Cyrille d'Alexandrie, la plus magnifique perle de la création ⁴; elle est, selon Chrysippe, la pierre précieuse qui est au delà de toute valeur ⁵. Saint Epi-

¹ Dionys. Carthus. lib. I. de laudib. Virg., c. 36. Apud Veg. num. 703, p. 237.

² De Veg., num. 707, p. 239.

³ Id., num. 708, p. 239.

⁴ Tu pretiosa margarita orlis terrarum.

⁵ Orat. de SS. Deip.

phane la nomme l'inestimable joyau du ciel ¹. Un autre auteur ² dit de cette Vierge : « Elle est le beau saphir du trône de Dieu sur lequel il se fit voir à Moïse et aux anciens du peuple ³; elle est le cristal du firmament dans lequel le prophète Ezéchiel l'aperçut ⁴; elle est l'escarboucle ardente du feu substantiel qui fut pris sur l'autel de Dieu en la vision d'Isaïe ⁵. Je dirais même avec Job que le topaze d'Ethiopie avec son or très pur ne lui peut être comparé ⁶. »

« Certes, poursuit le pieux Jésuite, si les anciens lapidaires affirment que les pierres précieuses ne sont autre chose que des substances essenciées des plus nobles influences du ciel, ou bien, ainsi que disait Socrate chez Platon ⁷, des fragments précieux des rochers éternels du paradis, qui pourra nier que celle qui a été toute formée de grâces célestes n'ait par excellence les perfections et les propriétés mystiques dont les perfections et les propriétés matérielles des diamants et des perles ne sont que les emblèmes. N'est-elle pas le saint tabernacle de Dieu auquel saint Jean donne pour fondement douze pierres précieuses d'une inestimable valeur, c'est-à-dire douze principales vertus ou grâces fondamentales sur lesquelles a été bâtie la grandeur de sa gloire.

¹ Orat. 2 de SS: Delp.

² Poiré, *Tripl. Cour.*, tom. 1, p. 85.

³ Exod., 24, 40.

⁴ Ezech., 1, 22.

⁵ Is., vi, 8.

⁶ Job, 28, 19.

⁷ In Phædone.

Mais que sont ces objets terrestres, ces perles, ces diamants, pour servir d'emblème à Marie? Leur volume est petit, et ils sont sans lumière propre. Pour qu'ils brillent quelque peu, il faut que la main de l'homme leur donne le poli, et qu'une lumière étrangère les frappe de ses rayons, qu'ils absorbent bien plus qu'ils ne la reflètent.

Cherchons donc, cherchons de plus nobles symboles et des images plus ressemblantes de la splendeur dont brille au ciel la Vierge toute belle.

Et pour cela montons dans les hauteurs du firmament et demandons aux étoiles, demandons au flambeau des nuits, demandons à l'astre du jour, demandons au jour lui-même, de nous donner une idée de l'éclat lumineux que répand l'auguste Vierge dans la sainte Sion.

Or, c'est toute l'Église, depuis Jésus-Christ jusqu'à nous, c'est l'Église de tous les lieux qui a constamment salué et qui sans cesse salue et saluera Marie, comme étant, après Dieu, le soleil, la lune, l'étoile la plus brillante, la lumière la plus pure, et le jour même du ciel; c'est toute l'Église qui s'écrie : Ce que le soleil, ce que la lune, ce que l'aurore, ce que l'étoile du soir ou du matin, ce que l'éclat du jour, ce que l'arc-en-ciel avec ses mille couleurs, ce que tous les astres ensemble et tous les rayons de lumière sont à la terre, Marie, oui Marie l'est au ciel. C'est toute l'Église qui, empruntant le langage des livres saints et l'appliquant à Marie, s'écrie au jour où cette Vierge quitte notre vallée de larmes pour aller régner près de Dieu : Quelle est cette femme qui s'élève de notre désert et monte vers le ciel, belle comme l'aurore à son

lever, comme la lune en son plein, comme le soleil en son midi, comme l'étoile matinale qu'aucun nuage ne voile, et comme le jour le plus serein?

Et tel est, selon saint Bernard, cet éclat éblouissant, qu'il ajoute à celui dont Dieu remplit par lui-même sa cité bien-aimée.

Aussi ce Père assure-t-il, comme nous l'avons déjà vu au commencement de cet ouvrage, qu'au jour où l'auguste Vierge entra dans le paradis, ce séjour déjà si beau, si ravissant, reçut, de la présence de sa bienheureuse reine, une splendeur nouvelle et un surcroît de clarté ¹.

Et comment en serait-il autrement? Placée plus près de Dieu qu'aucun être créé, elle est toute plongée dans les flots de lumière qui jaillissent par torrents du sein et du trône de ce Dieu, *lucis flumine mergitur* ². Elle qui, dans le temps, a revêtu de sa chair virginale le Verbe, devenu son fils, se voit, à son tour, enveloppée, pénétrée de la splendeur de ce même Fils ³, qui est la vraie lumière ⁴, la lumière du monde ⁵, et le reflet éblouissant de la gloire de son Père ⁶.

Et cette lumière éclatante, elle ne l'absorbe pas comme font certains corps pour la lumière d'ici-bas. Non; non, Marie n'absorbe pas la splendeur qui lui vient de Dieu. Au

¹ Serm. de Assumpt.

² Santol. hymn. Assumpt.

³ Verbum vestieras carne; vicissim, Verbum te proprio lumine vestit. Id.

⁴ Jesu lux vera. Litan. SS. nomin. Jes.

⁵ Ego lux sum mundi. Joan., ix, 5.

⁶ Splendor paternæ gloriæ. Hébr., i, 3.

contraire, elle la renvoie, elle la répand dans toute l'étendue des cieux et sur tous les élus, comme la lune renvoie à la terre et à ses habitants l'éclat qu'elle reçoit du soleil.

Aussi, saint Jérôme lui appliquant ces paroles du roi prophète : « Le Très-Haut a placé sa tente dans les splendeurs du soleil, » affirme que l'Eternel communiqua à Marie une si prodigieuse abondance de lumière, qu'il ne fut pas possible aux anges de la supporter ; et sainte Brigitte, qui la vit, du fond de notre vallée, assise sur son trône, à côté de celui du Roi de gloire, dit qu'elle lui parut plus belle que tous les brillants du monde, tant par sa propre lumière que par la réverbération de celle de son fils ¹.

Et ne soyons pas surpris, dit à ce propos le pieux de Véga, que la présence de Marie répande dans la cour céleste un surcroît de splendeur et de joie sur tous les bienheureux : car cette Vierge auguste est devenue pour le ciel et pour tous ses habitants comme un miroir réflecteur qui reçoit et renvoie dans toute l'immensité des cieux les rayons émanés du sein de la Divinité ².

Voici comment saint Thomas parle de cette réflexion, de cette réverbération de la splendeur de Dieu en l'auguste Marie :

De ce qu'un miroir exposé en ligne directe aux rayons du soleil ne rend pas l'image des corps placés vis-à-vis de lui, il ne s'ensuit pas qu'il ne reçoive point cette image ; mais il s'ensuit seulement qu'il ne la répercute pas, qu'il ne la

¹ Revel. libr. viii. — Poiré, *Tripl. Cour.*, tom. II, p. 346.

² Num. 1877.

renvoie pas ; car, pour que cette représentation se fasse, il faut que l'image du corps étranger exposé en ligne directe à la puissance réflexive du miroir aille frapper un corps obscur et dense : et voilà pourquoi on applique à la surface postérieure du miroir une épaisse couche de mercure et d'étain.

Avant Marie, le rayon du soleil éternel et l'éclat de la divine lumière allaient seulement du Père au Fils, du Père et du Fils au Saint-Esprit ; mais ils étaient concentrés, renfermés dans l'essence adorable, et, pour ainsi parler, absorbés par cette essence. Au contraire, du moment où la Vierge-Mère fut béatifiée et où le Verbe divin prit d'elle et en elle un corps matériel, dès lors, la Divinité resplendit en Marie : en elle se réfléchirent les rayons de la lumière éternelle ; et ces rayons éclairèrent d'une nouvelle et plus vive splendeur toute la demeure des élus. Il y a plus : les rayons et les feux du soleil éternel, s'agitant au miroir infiniment pur de la beauté de Marie, produisent, par leur répercussion, une multitude innombrable d'autres rayons, que ce miroir darde dans toutes les directions de la cité vivante ; qui augmentent l'éclat de la béatitude et de la gloire dans les prédestinés, et remplissent tout l'empyrée d'une abondance de lumière et d'une profusion de clartés qui ajoutent, au delà de tout ce qu'on peut dire, à la beauté et à la félicité des saints ; de sorte que nous sommes bien autorisés à dire de ce miroir de Marie ce que saint Athanase a dit du premier homme considéré dans son état d'innocence, et avant son péché, savoir que dans Adam, créé à l'image de Dieu, il

était facile de voir le Père, le Verbe, et l'Esprit, tellement que Dieu même se trouvait réfléchi en éclat lumineux dans cette belle et pure créature, comme en un miroir sans tache, et aussi fidèle que possible. Que si l'éminent docteur a pu parler ainsi du premier homme, dont le péché devait si promptement ternir la beauté native, et qui néanmoins était, au dire du grand patriarche, comme un reflet de Dieu et une image des trois personnes, que n'aurait-il pas à dire de la Vierge immaculée, incomparablement plus apte à réfléchir la majesté suprême, et à répercuter les rayons éblouissants de l'essence créatrice ¹.

Les bienheureux contemplent donc en Marie, comme dans le plus beau miroir, comme dans la glace la plus parfaite, l'image souverainement ressemblante de l'adorable Trinité. Aussi, cette lampe virginale, jointe aux rayons du soleil incréé, augmente la clarté des cieux; la splendeur dont brille Marie mise en regard de la splendeur de Dieu, et exposée aux rayons de la Divinité, n'est point effacée par eux. Au contraire, ses rayons étincelants se trouvant multipliés, elle répand une lumière aussi agréable aux yeux qu'elle est douce et délicieuse au cœur.

Et c'est, à mon avis, ce qu'a vu à l'avance et ce qu'a prophétisé le disciple bien-aimé, quand il s'est écrié : Un grand signe a paru dans le ciel, une femme a été vue revêtue du soleil. Quelle image ! quelle merveille ! Mais ce qui suit est plus étonnant encore : Sur sa tête brille une couronne de douze étoiles ! Mais quoi donc ? Est-ce que les étoiles

¹ C. de Veg., num. 1877.

brillent dans les splendeurs du soleil ? Est-ce que sa seule apparition ne les efface pas, ne les éclipse pas ? Et, ce qu'il y a de plus prodigieux et de plus incompréhensible, c'est que ce soleil dont Marie est revêtue n'est rien moins, au dire de saint Bernard, que Jésus Christ, tandis que les étoiles dont elle brille sont ses propres splendeurs. Comment donc peut-il se faire que le Christ lançant et dardant les rayons de sa Divinité, non seulement l'éclat de Marie n'en soit point effacé, mais qu'il en soit même augmenté, qu'elle brille encore, elle simple créature, dans ces splendeurs éblouissantes du soleil éternel ? Ah ! c'est là qu'est le prodige, comme c'en serait un de voir les astres du firmament briller en plein midi à la voûte des cieux.

Sur notre terre, de quel secours, de quel éclat est un flambeau allumé en plein midi et en un lieu tout rempli des feux d'un soleil d'été ? Quels rayons lumineux ce flambeau projette-t-il sur les objets qui l'environnent ? Ne disparaît-il pas dans l'abondante clarté du jour ? N'est-il pas comme n'étant point ? Peut-on seulement remarquer, apercevoir sa faible et chétive flamme, bien plus semblable alors à une épaisse et noire fumée, qu'à un rayon de lumière ?

Mais il n'en est pas ainsi de Marie dans le ciel. Non seulement elle y est tout lumière ; mais elle projette encore ses clartés incomparables sur toute la multitude des esprits bienheureux et jusque sur notre terre. Placée beaucoup plus près, qu'aucune autre créature, du trône étincelant de la Divinité, elle est plongée, perdue dans la splendeur qui en jaillit, et pourtant elle renvoie l'éclat et le reflet de cette vive

lumière sur les anges, sur les élus, sur tous les justes de l'Eglise, tellement que le monde entier en est illuminé ¹.

Aussi, est-ce pour cela, dit l'auteur que nous suivons pas à pas, que l'auguste Mère de Dieu est comparée au soleil dans le Cantique des Cantiques, parce que, de même que le soleil brille à lui seul plus que tous les autres astres pris ensemble, qu'il les efface totalement, et les éteint pour ainsi dire, les condamnant tous, sans exception, à une complète inutilité, ainsi, la gloire de Marie l'emporte par son éclat sur tous les bienheureux. Ce qui a fait dire avec raison à saint Pierre Damien, dans son sermon sur l'Assomption : Comme on voit le soleil resplendir plus vivement que tous les autres astres, et éclipser tellement la lune et les étoiles, qu'elles en deviennent invisibles et qu'on dirait qu'elles n'existent pas ; ainsi, la divine Vierge, aurore de la vraie lumière, brille avec tant d'éclat dans les splendeurs du paradis, qu'elle efface tous les esprits bienheureux tant du ciel que de la terre, et que, auprès d'elle, ils ne peuvent plus, non pas seulement briller, mais même se faire apercevoir. C'est encore pour cela que l'on compare très bien la bienheureuse Vierge à la Jérusalem céleste, suivant cette parole du Cantique des Cantiques : Vous êtes belle, mon amie ; vous êtes belle et agréable comme Jérusalem ; ce qui revient à dire que la seule Mère de Dieu égale et surpasse par sa beauté et par l'éclat éblouissant de sa gloire toute la

¹ S. Bernardin. t. III, serm. 8 et 44.

Jérusalem céleste, qui se compose, comme chacun sait, des anges et des hommes glorifiés ¹.

O Marie! jour éclatant ², jour éternel ³, flambeau de Dieu ⁴, lumière du monde ⁵, rayon de la Divinité ⁶; Marie, firmament orné d'innombrables étoiles ⁷, perle précieuse du royaume céleste ⁸, brillante étoile de Jacob ⁹: ô Marie, que grande est votre gloire! que ravissant est votre éclat! qu'admirables sont vos splendeurs ¹⁰! Ah! les verrai-je jamais? me sera-t-il jamais donné de contempler la lumière de Dieu dans votre lumière à vous ¹¹! Hélas! je ne mérite pas ce suprême bonheur! Et pourtant je me sens pressé de vous le demander au nom de vos entrailles de mère. Oui; oui, reine des cieux, manifestez-moi un jour, dans la lumière des vivants ¹², vos splendeurs éblouissantes, qui ne sont surpassées que par le rayonnement éternel et infini de l'adorable majesté! Oui, faites que je voie en vous le Père, le Fils, et l'Esprit-Saint, et que je trouve dans cette vue ma félicité sans fin. Amen.

¹ De Veg., num. 1868.

² Saint Bernard.

³ Pierre de Cluni.

⁴ Abb. Cell.

⁵ Saint Laur. Just.

⁶ Saint Bern.

⁷ Saint Bonav.

⁸ Saint Method.

⁹ Saint Bernard.

¹⁰ Venant. Fortunat. lib. viii, hymn. 5.

¹¹ In lumine tuo videbimus lumen. Ps. 35, 10.

¹² Ps. 55, 13.

XII

ÉLÉVATION DE MARIE

*Super omnes cœlos et super omnes cœlos cœlorum
exaltata est Virgo Maria.*

*Marie a été élevée au-dessus de tous les cieux et
au-dessus de tous les cieux des cieux*

S. JOAN. DAMASC.

Ainsi donc, ô ma pensée, monte, monte, si tu le peux, au-dessus des nuages, au-dessus de l'astre des nuits, au-dessus du soleil, au-dessus des étoiles, au-dessus de toute hauteur que l'œil de l'homme peut atteindre. Va plus loin, et pénètre jusque dans l'empyrée, dans ce ciel invisible à nos regards mortels, et où Dieu cache ses saints dans la lumière de son visage¹; et, là, élève-toi encore au-dessus de tous les justes, de quelque rang qu'ils soient, au-dessus des patriarches, au-dessus des prophètes, au-dessus des docteurs, au-dessus des pontifes, au-dessus des martyrs, au-dessus même des apôtres; ce n'est pas assez: franchis, franchis encore toutes les hiérarchies des pures intelligences, les Trônes, les Vertus, les Puissances, les Dominations, les

¹ Abscondes eos in abscondito faciei tuæ. Ps. 30, 24.

anges, les archanges, les chérubins, les séraphins; élance-toi même jusqu'aux splendeurs inaccessibles et adorables où éclate la gloire du Très-Haut; et là tu ne trouveras pas la seule majesté infinie, s'aimant et se contemplant dans l'incompréhensible unité de sa nature et la mystérieuse trinité de ses personnes; mais, près d'elle, près de cette adorable essence, dans cette région supérieure à toute autre région, tu verras avec surprise, avec étonnement, mais aussi avec bonheur, une créature sortie du milieu de nous, issue de notre sang, pétrie de notre limon, et régnant, pleine de gloire, de majesté et de puissance, à la droite même de l'Eternel.

Oui, sans doute, absolument parlant, Dieu est seul infiniment haut, comme nous le lui chantons dans un de nos plus beaux hymnes ¹; sans doute, absolument parlant, Dieu est élevé à une distance incommensurable au-dessus de tout ce qui n'est pas lui-même ²; sans doute, sa majesté suprême domine le ciel et la terre, et tout ce qui a une origine ou céleste ou terrestre ³; mais il est vrai aussi de dire que Marie a été, comme l'enseigne saint Jean de Damas, élevée au-dessus de tous les cieux et au-dessus de tous les cieux des cieux. «

Pour marquer cette élévation, dit le pieux auteur de la *Trip'e Couronne*, je ne trouve rien de mieux que l'admirable discours de David, qui la voyait en esprit au psaume 86,

¹ Tu solus Attissimus.

² Sup rexaltatus in sæcula. Dan. 3.

³ Confessio ejus super cælum et terram. Ps. 148.

comme l'assurent saint Athanase ¹, saint Augustin ², saint Ildefonse ³, Hesychius ⁴, saint Germain de Constantinople ⁵, Nicétas ⁶, saint Bernard ⁷, et saint Pierre Damien ⁸, et, ce dont je fais plus d'état, comme nous l'apprenons de la voix commune de l'Eglise, qui partout chante ce psaume à l'honneur de la Vierge; et aujourd'hui toutes les chaires publiques retentissent à tout propos des pièces de ce poème divin. Voici comment ce chantre du Saint Esprit entonne son cantique sacré: Ses fondements sont assis sur les saintes montagnes ⁹. Saint Grégoire expliquant un passage du prophète Isaïe ¹⁰, fort semblable à celui-ci, où il est dit que Dieu posera une montagne à la cime des autres montagnes, par'e de cette sorte: Cette montagne, c'est la glorieuse Vierge qui, par la hauteur de son élection, a surpassé toutes les créatures élues de Dieu ¹¹. Et, à dire le vrai, il faut bien confesser qu'elle est une montagne extrêmement relevée, puisque, pour atteindre à la conception du Verbe éternel, il a été nécessaire qu'elle portât la pointe de ses mérites par-dessus tous les chœurs des anges. Saint Bernardin,

¹ Epist. ad Marcellinum.

² Serm. 13 de tempore.

³ Serm. 5 de Assumpt.

⁴ Homil. 1 de Deipara.

⁵ Orat. de adorat. zonæ B. V. M.

⁶ Libr. III Thesauri, c. 1.

⁷ Serm. 3 in vigil. nativit.

⁸ Serm. de Annuntiat.

⁹ Fundamenta ejus in montibus sanctis.

¹⁰ Ps. II.

¹¹ In prim. Reg., lib. 1, c. 1.

pesant les mêmes paroles du prophète Isaïe , maintient que méritoirement la Vierge passe les plus hautes montagnes , attendu que la hauteur de ses grâces va par-dessus les plus belles âmes , que l'étendue de ses mérites les embrasse tous , que la fermeté de son élection ne rencontre rien qui lui soit pareil parmi tout le reste des saints ¹. Le bienheureux saint Jean de Damas ² avait la même pensée , lorsqu'en un sermon de la Naissance de la Vierge , il disait : Aujourd'hui commence le salut du monde. Réjouissez-vous, montagnes , c'est-à-dire , vous autres âmes relevées par la hauteur de votre contemplation ; d'autant qu'on aperçoit déjà le sommet de la sainte montagne qui surpasse les autres , et qui est incomparablement plus éminente que toutes les collines du monde. Je parle de la sainte Vierge , qui voit au-dessous de soi les hommes et les anges , pour haut montés qu'ils puissent être.

En effet , dit ailleurs le même docteur , elle passe les chérubins , elle devance les séraphins , et il n'y a rien qui approche davantage de Dieu qu'elle ³.

Dieu a plus élevé Marie par-dessus l'ordinaire , qu'il n'a fait les plus hauts cèdres du Liban par-dessus les ronces et les buissons ⁴.

Ainsi donc Marie n'est pas seulement , comme l'a chanté David , une montagne dont la base , dont la racine repose

¹ Tom. III, serm. 11.

² Orat. 4 de Nativit. Virg.

³ Orat. 4. de Assumpt.

⁴ Poiré, tom. I, p. 159.

sur le sommet, c'est-à-dire, sur les vertus et sur les perfections des plus pures créatures; elle ne voit pas seulement au-dessous d'elle, comme d'humbles collines, les plus sublimes intelligences; elle n'est pas seulement semblable à ces monts aériens qui cachent leurs têtes dans les nues, et dominent avec majesté les vallées qui sont à leurs pieds; elle est encore le cèdre beau et altier et le cyprès aux larges branches qui couronnent ces monts; aussi, dit-elle d'elle-même: Je suis élevée comme le cèdre est élevé sur le Liban, et le cyprès sur la montagne de Sion ¹.

Aussi, elle fait au ciel un ordre à part, et elle a, dit Poiré, une séance particulière au-dessous de la très sainte Trinité, indiciblement relevée par-dessus tous les autres sièges des bienheureux.

Entre tous les serviteurs de Dieu, anges ou hommes, et sa très sainte Mère, il y a, écrit saint Jean de Damas, une distance infinie ².

Marie, ajoute une âme pieuse, est un ciel nouveau, une terre nouvelle, un abîme de grâce. Mais qui mesurera la hauteur de ce ciel, la largeur de cette terre, et la profondeur de ce vaste abîme? La connaissance en est réservée à Dieu seul, qui l'a rendue si grande, en grâce, en gloire, en puissance, en miséricorde: je dis en grâce et en gloire; car la gloire est toujours conforme à la grâce; elle est exaltée par-dessus tous les chœurs des anges dans le royaume des cieux, comme chante l'Église; et elle fait elle-même un

¹ Ecc^l., 44.

² serm. 4 de Nativ. Virg. M.

chœur séparé où Dieu est plus honoré, où il règne avec plus de gloire, où il repose plus délicieusement qu'en tout le reste de ses créatures. Elle seule, par la grandeur qui lui est propre, regarde les personnes divines comme dépendantes de leurs propriétés adorables ; et ce seul chœur de la Vierge sacrée rend plus d'hommages à l'essence et aux perfections divines que tous les anges et tous les élus ensemble, et Dieu l'aime plus elle seule qu'eux tous ¹.

Voici comment le théologien de Marie, Christophe de Végas, établit ce point de doctrine :

La Vierge Mère de Dieu, ayant, dit-il, une dignité d'un ordre supérieur, et étant plus élevée incomparablement que les sujets et les serviteurs de ce même Dieu, doit former un chœur à part; et c'est ce que nous pouvons très bien conclure de ces paroles de l'Apôtre ², parlant des divers degrés de gloire et de béatitude dont jouissent les saints au ciel : Autre est la clarté du soleil, c'est-à-dire de Jésus-Christ ; autre celle de la lune, c'est-à-dire de Marie; autre celle des étoiles, c'est-à-dire du reste des saints. De son côté, saint Bernardin vient parfaitement bien à l'appui de notre thèse, quand il dit : Croyons fermement et avec assurance que Marie est élevée en gloire au-dessus de toute créature qui n'est que créature, et qu'elle constitue à elle seule un ordre particulier et complet dont nulle autre créature qu'elle ne saurait faire partie, le simple bon sens naturel nous révélant que la Mère du Roi de toutes choses a droit à un trône

¹ Rév. Mère de Blémur.

² 1 Cor., vi.

qui la place au-dessus de tous les rangs des ministres de ce Roi. Et Fulbert de Chartres lui dit à elle-même : Vous avez été élevée dans les régions célestes au-dessus de tous les chœurs des Vierges ; vous avez obtenu dans cette bienheureuse demeure des élus du Seigneur la distinction d'un rang à part. Après Albert-le-Grand, saint Antonin émet clairement la même opinion : Il y a, dit-il, plus de distance sous le rapport de la gloire, de la grâce et de la dignité, entre la bienheureuse Vierge et l'ordre des Séraphins, qu'il n'y en a entre les Séraphins et les Chérubins ; mais les Séraphins, par l'excellence de leur dignité et de leur élévation, composent un ordre hiérarchique supérieur à celui des Chérubins. Donc la B. Vierge forme à elle seule un chœur distinct de tous les autres chœurs et incomparablement plus élevé que tous les autres. Telle est, à peu près mot à mot, la doctrine de saint Antonin. Le savant Gerson la partage : La Vierge, dit-il, forme à elle seule la seconde hiérarchie. La première se compose de l'adorable Trinité, Dieu étant le premier et le suprême hiérarque. Cette première hiérarchie n'admet que les trois personnes consubstantielles et coéternelles, auxquelles se joint maintenant, et pour l'éternité, l'humanité du Fils élevée aux honneurs de la Divinité, et placée, par la puissance et par le droit de l'union hypostatique, à la droite même de Dieu. L'Église abonde aussi dans le même sens, quand elle chante : La sainte Mère de Dieu a été exaltée dans les célestes royaumes au-dessus des chœurs des anges¹.

¹ Num. 1673.

Marie est donc, après Dieu, le premier et le plus noble des êtres. Elle règne sur toute la création, et son trône domine tous les habitants du ciel ¹.

L'arche de Noé, flottant, dans les jours du déluge, à la surface des eaux et au-dessus du sommet des plus hautes montagnes; l'arche d'alliance, portée sur l'aile des Chérubins; Bethsabée, mère de Salomon, élevée en puissance au-dessus de tous les princes, de tous les grands de la cour de son Fils; Esther, mise à la tête du royaume d'Assyrie, furent, dans les temps anciens, les emblèmes prophétiques de l'élévation réservée à Marie dans l'empire du Très-Haut.

Toutefois nous n'avons pas dit ce qui constitue surtout l'élévation de Marie. Elle pourrait être, cette Vierge, au-dessus de tous les ordres bienheureux, et être encore loin de Dieu, qui est, par sa divinité, à une distance infinie de toutes ces créatures dont il est le monarque. Mais il n'en est point ainsi. La place de Marie n'est rien moins qu'à la droite de son auguste Fils.

Saint Athanase ² lui approprie ce mot du roi-prophète où il dit : La Reine a été mise à votre droite, revêtue de sa robe de drap d'or, et chargée de toutes sorte d'atours.

Aujourd'hui, dit saint Ildephonse ³, parlant de l'Assomption de Marie, la sainte Vierge est couronnée en la compagnie des anges du royaume qui lui était préparé dès le commencement du monde; aujourd'hui sa place est assi-

¹ Amadæus Lausæ. Episc. homil. 7 de Virgine Matræ.

² Orat. de S. D. 17.

³ Serm. 1 de Assumpt.

gnée à la droite de Dieu, ainsi que le Psalmiste l'avait longtemps auparavant chanté.

Saint Jean Damascène ¹ ne se contente pas de cela ; il la met au propre siège de son Fils, comme compagne de son bonheur et reine du même royaume : Le roi, dit-il, vous a menée dans son cabinet, où vous êtes environnée des Principautés, bénie des Puissances, honorée des Trônes, exaltée des Séraphins, comme vraie mère, par nature et par grâce, du Seigneur de l'univers. Vous n'avez pas été enlevée comme Élie, moins encore, comme saint Paul, emporté jusqu'au troisième ciel seulement ; mais vous êtes arrivée jusqu'au trône royal de votre Fils, où vous contemplez à loisir sa très aimable face et traitez familièrement avec lui.

Saint Augustin ² ne lui fait pas moins d'honneur : Vous avez passé, lui dit-il, au-dessus des troupes angéliques et jusqu'au trône du Roi souverain ; car le Roi votre Fils vous a élevée au même siège où il a placé ce qu'il a pris de vous, la raison désirant que vous qui êtes la Reine arriviez au même faite d'honneur que celui qui a été engendré de vous.

Sophronius en dit tout autant au sermon de l'Assomption qu'il adresse à sainte Paule, et à sainte Eustochie, sa fille : Voici le jour, dit-il, auquel la glorieuse Vierge est montée jusqu'au plus haut du ciel, et a été assise au trône royal

¹ Orat. 4 de dormit. B. V. M.

² Serm. de Assumpt.

auprès de son bien aimé fils. Saint Anselme ¹, parlant de l'inestimable douceur dont le Sauveur a usé à l'endroit de sa sainte Mère, dit : Il vint au-devant d'elle avec les millions de millions d'anges, et l'ayant fait passer au travers et au-dessus de toutes leurs légions, il lui donna place près de lui au trône de sa gloire ; puis il l'investit d'un pouvoir absolu sur toutes les créatures qui lui obéissent.

Heureuse, s'écrie ici une âme sainte ², heureuse mille fois cette auguste Dame, et lorsqu'elle reçoit le Sauveur en sa maison, et lorsque, pour récompenser son hospitalité, il l'a placée dans le lieu le plus élevé et le plus glorieux qui fût au ciel, et l'a fait asseoir à sa main droite, afin qu'elle puisse dire maintenant avec l'Épouse : Je suis assise à l'ombre de mon bien-aimé, et les fruits qu'il me fait goûter sont infiniment doux ³.

Entreprenez qui voudra de décrire la hauteur du siège impérial de la Reine de gloire ⁴.

Elle a été portée au royaume des cieux par-dessus tous les chœurs des anges ⁵.

Lorsque Marie est montée au ciel, dit saint Bernard, elle y a été mise à la place la plus auguste qui y fût. Les docteurs la mettent à la main droite du Sauveur, sur un trône tout joignant le sien, où il la placent avec son Fils sous un

¹ Lib. de Excellent. Virg., c. 8.

² La Réver. M. de Blémur.

³ Cant., II.

⁴ Poire. Trip. Cour.

⁵ Liturg. Eccles.

même dais, et où ils la font asseoir au siège royal de l'auguste Trinité.

Ils assurent qu'elle fut placée à la droite de son Fils, et que le ciel vit alors en vérité ce qui ne s'était passé qu'en figure sur la terre, lorsque Bethsabée étant venue faire une demande à Salomon, ce prince se leva de son trône pour aller au-devant de sa mère et commanda qu'on lui préparât un autre trône auprès du sien, afin de la faire asseoir à sa droite. Si donc Salomon a rendu cet honneur à sa mère, avec combien plus de sujet le Sauveur aura-t-il placé la sainte Vierge auprès de lui et à sa droite. N'était-il pas juste que celle qui s'était toujours trouvée au côté de Jésus-Christ, pour souffrir avec lui, se trouvât aussi à son côté dans le ciel pour y jouir de la gloire, et que, comme elle avait eu part à ses tourments, elle participât aussi à ses honneurs. O Vierge sainte, que vous êtes familière avec Dieu ! que vous lui êtes proche ! et que vous avez trouvé grande grâce auprès de lui !

Le bienheureux cardinal Pierre Damien a également écrit au sujet de l'Assomption : C'est le jour fortuné auquel la Vierge incomparable monte jusqu'au ciel du Père éternel, et, prenant place au trône de la très sainte Trinité, elle attire sur elle les yeux de tous les bienheureux esprits.

Allons plus loin ; et nous le pouvons : car les saints docteurs assurent non seulement que cette Reine des anges est sur les marches du trône de la Divinité, mais qu'elle est

• Révér. M. de Blémur.

même, à proprement parler, le vrai trône du Roi de gloire.

Le saint abbé Guerric le dit mieux et plus clairement qu'aucun autre. Gardez-vous bien de croire, dit-il, qu'être reçu au sein d'Abraham soit un bonheur comparable à celui d'être admis au sein de Marie, vu que le Roi de gloire a mis son trône en elle, lui disant : Venez, ma choisie, et je mettrai mon trône en vous. Il n'était pas possible de représenter plus naïvement ni plus élégamment la prérogative de la gloire de cette sainte âme qu'en l'appelant le trône de Dieu; car c'est dire clairement que Dieu ne se communique à aucun des saints avec tant de plénitude et de familiarité, qu'à celle en qui spécialement il repose. Je sais bien qu'il a promis des sièges à ses apôtres, pour juger avec lui, en considération de ce qu'ils ont tout quitté pour l'amour de lui. Je n'ignore pas non plus ce qu'il a dit, pour encourager ses soldats : Qu'il les fera asseoir victorieux sur son trône, comme il s'est assis lui-même après ses conquêtes au trône de son Père éternel. Mais, comme le mérite de la mère est tout autre que celui des serviteurs, ainsi est la récompense. Car lui disant qu'il mettra en elle son trône, c'est comme s'il lui parlait de cette sorte : C'est trop peu, ma douce Mère, que vous soyez assise près de moi pour juger avec moi. Il faut que vous soyez mon lit de justice, et que je repose d'autant plus particulièrement en vous, que mon dessein est de vous faire comprendre d'une façon privilégiée celui qui est incompréhensible. Vous m'avez porté tout petit dans votre sein : vous me porterez immense et infini, tel que je suis

à présent, en votre esprit. Vous avez été le logis du pèlerin, vous serez le royal palais du souverain. Vous avez été la tente et le pavillon de celui qui avait encore à combattre, vous serez le char de gloire de celui qui triomphe. Vous avez été le lit nuptial de l'époux incarné, vous serez le siège du Roi couronné. O Roi de gloire, qu'il est véritable que la sainteté est le propre de votre maison ! Car en entrant en elle pour la première fois, vous avez augmenté sa grâce ; mais, à la seconde, vous l'en avez tout à fait comblée. Là, vous êtes né en qualité d'homme ; ici vous êtes glorifié comme Dieu. Alors vous l'avez faite un sanctuaire de grâce ; maintenant vous l'avez rendue le trône de votre gloire.

Je veux bien qu'il s'en trouve quelques-uns parmi les bienheureux esprits que nous honorons du glorieux titre de Trônes ; je suis d'accord que l'âme juste s'appelle dans les saintes lettres le siège de la sagesse ¹ ; je permets encore que l'on dise que le ciel est tout rempli de sièges qui ne sont autres que les saints, et que Dieu repose en chacun d'eux s'accommodant à eux selon la portée de leurs mérites : mais qu'on ne dispute pas pourtant le droit de la Mère de Dieu, et qu'on ne pense pas la ranger avec le commun. Car, sans leur faire tort, il faut avouer que Dieu a un trône signalé dont la gloire est relevée par-dessus tout ce qui est au ciel ; je parle de Marie tellement rehaussée au-dessus de tous les chœurs des anges, que la Mère ne voit rien qui la devance que son Fils : la reine n'a personne qui passe devant elle

¹ Sap., vi.

que le roi, ni la médiatrice que le médiateur, ni l'avocate que le juge ¹.

Il est bien vrai que l'Écriture nous représente Jésus-Christ comme assis sur les Chérubins ; mais ces sublimes intelligences sont le trône ordinaire, le petit trône de la majesté suprême ; tandis que l'auguste Marie est le trône principal, le trône d'honneur et d'apparat du haut duquel le Christ étale plus de grandeur, de dignité et de puissance ².

D'après tout cela ne nous étonnons point de voir plusieurs auteurs émettre l'opinion que la Mère de Dieu forme un seul et même chœur avec son auguste Fils. Et c'est ce que l'Église semble elle-même indiquer par ces paroles liturgiques : Marie a été élevée et placée dans le palais divin où règne le Roi des rois sur un trône semé d'étoiles. Et la raison par laquelle on pourrait appuyer ce glorieux privilège, c'est que les théologiens enseignent à l'unanimité, et Suarez particulièrement, que les mortels béatifiés sont incorporés aux chœurs des anges, selon qu'ils ont, par leurs vertus et leurs mérites, droit à telle ou telle hiérarchie ; comme ici-bas on enrôle les jeunes conscrits de la milice nationale dans tel ou tel corps d'armée, selon leur taille, leur force, etc.

Or la bienheureuse Vierge ayant mérité et obtenu une grâce et une gloire supérieures à la grâce et à la gloire de tous les justes, et ayant trait à l'union hypostatique, il s'en-

¹ Serm. 4 de Assumpt.

² De Veg., num. 4874.

suit qu'elle devra, cette divine Mère, faire partie du même chœur et de la même hiérarchie que son Fils ; et c'est ce que paraît insinuer saint Augustin dans son sermon sur l'Assomption où il dit à Marie : Certainement, vous avez droit, ô noble Dame, au trône du Roi de gloire ; aussi ce grand Monarque, vous aimant comme sa vraie mère et sa toute belle épouse, vous a, par un saint baiser d'amour, associée aux honneurs de sa royauté sans fin et à toutes ses délicesses. Albert-le-Grand et Pierre Damien disent dans la même pensée : La glorieuse Vierge a été élevée jusqu'au trône de Dieu le Père, et placée sur le siège même de l'adorable Trinité.

Enfin saint Jean de Damas s'écrie dans son admiration pour cette incompréhensible élévation de Marie : C'est non seulement un prodige, mais c'est le prodige des prodiges qu'une femme passe les Chérubins, qu'elle devance les Séraphins, et qu'elle soit placée immédiatement au-dessous de Dieu, voire qu'elle soit le trône de Dieu¹.

Ah ! nous comprenons maintenant combien est juste et vrai ce que dit le profond théologien de la Vierge : L'élévation de Marie est telle, que Dieu seul peut la comprendre et l'expliquer ; lui seul sait aussi, et lui seul peut nous montrer le lieu sublime qu'il lui a assigné ; et c'est ce que longtemps auparavant Job avait pressenti, quand il s'était écrié . Est-ce toi qui depuis ta naissance montre à l'aurore sa place ? Paroles que saint Bonaventure entend de Marie, quand il dit : Il n'appartient à aucun homme, ni même à

¹ Oral. 5 de Nativ. Virg. — Poiré, tom. II, p. 422.

aucun ange, de désigner à Marie, vraie aurore du ciel, la place qu'elle doit occuper dans ce ravissant séjour; ce droit n'appartient qu'à moi, c'est-à-dire à Dieu. Et le saint Idu-méen dit avec raison *sa place, locum suum*, la distinguant de celle de tous les autres bienheureux. C'est dans le même sens qu'on lit au troisième livre des Rois : Les prêtres transportèrent l'arche de l'alliance du Seigneur à *sa place*. Cette place est certainement au-dessus de celle de tous les anges; comme si le lieu propre et naturel, la vraie patrie de Marie avait été non la terre, mais le ciel, et comme si, tandis qu'elle vivait ici-bas, elle avait été dans un état contre nature, jusqu'à ce qu'elle fût transportée dans le céleste empire, son vrai lieu, sa vraie place. Et voilà pourquoi Dieu défie l'homme de dire en quel lieu resplendit l'aurore ¹.

Et pourtant nous si chétif, nous avons cherché à le dire dans les pages de ce chapitre; mais nous ne l'avons fait qu'après ceux qui ont essayé d'en parler avant nous et auxquels Dieu en avait révélé quelque chose.

Maintenant qu'avons-nous à faire? Rien de mieux que de nous prosterner, du fond de notre néant, du fond de notre abîme, devant *l'élévation comme infinie*² de Marie, et de nous écrier, le front dans la poussière : O Marie, hauteur des cieux³, élévation des élévations⁴; Vierge qui, à vous

¹ De Veg, num. 4866.

² S. Bonav.

³ Id.

⁴ Exaltatio exaltationum. S. Germ. Constant.

seule, composez la seconde hiérarchie, le deuxième ordre des existences¹; montagne élevée au-dessus de toutes les autres montagnes², abaissez un de vos regards jusqu'au fond de mon néant. Voyez-moi avec toutes mes plaies, avec toutes mes misères : mon âme est pleine de maux³, elle est couverte d'ulcères. Ah ! daignez la guérir d'un seul de vos regards. Tendez-moi une main propice ; tirez moi de mon abîme, et faites que, par la vertu, par des efforts incessants et par des luttes continuelles contre mes mauvais penchants, je m'approche de plus en plus de Jésus-Christ et de vous, pour vous voir de plus près l'un et l'autre durant l'éternité et puiser dans cette vue un des principaux éléments de ma félicité.

¹ Gerson.

² Mons in vertice montium. S. Greg. lib. I in Reg. vi, 4.

³ Repleta est malis anima mea. Ps. LXXXVII, 4.



XIII

ROYAUTÉ DE MARIE

Si ipse (Christus) Dominus, ipsa etiam (Maria) Domina: si ipse rex, ipsa et regna.

Si Jésus-Christ est souverain, Marie, sa Mère, est souveraine aussi; si Jésus-Christ est roi, Marie est reine.

JOAN. CARTHAG., lib. II, homil. 7.

Que Jésus-Christ soit roi, roi du ciel et de la terre, roi de toute la création, roi pour toute la durée des temps, roi pour toute l'éternité, c'est ce que nul chrétien ne peut révoquer en doute. Sa dignité royale a la même origine que sa divinité; elle est aussi ancienne, elle n'a pas plus commencé que le Verbe, dont elle est un des principaux attributs. Aussi, ce Verbe fait chair proclame son titre de roi jusque dans ses humiliations; il veut qu'il soit inscrit même sur l'instrument de son cruel supplice; et voilà pourquoi la qualité de roi est donnée au Messie à chaque feuillet des livres saints. Vous avez, dit le Psalmiste en s'adressant à Dieu le Père, vous avez couronné votre Fils d'un diadème de gloire

et d'honneur ¹ ; vous avez tout mis sous ses pieds ². Et, parlant à ce Fils lui-même, David s'écrie : Votre trône, Seigneur, est pour les siècles des siècles ³. Vous gouvernerez les nations avec une verge de fer ⁴. De son côté, le grand apôtre enseigne, dans ses Epîtres, que Dieu a établi son Fils héritier ou roi de toutes choses ⁵, et qu'à son nom tout genou doit humblement fléchir, au ciel, sur la terre et dans les sombres profondeurs des abîmes ⁶ ; qu'il est le chef de toute puissance et de toute principauté ⁷, et que son suprême empire n'aura jamais de fin ⁸. C'est ce qui est dit aussi, en mille manières différentes, dans les pages apocalyptiques, où Jésus-Christ est appelé Roi des rois, et Monarque des monarques ⁹.

Or, comme le remarque Jean de Carthagène, dans les lignes écrites en tête de ce chapitre, si le Fils est roi, la Mère est reine ; si le Fils est roi du ciel, de la terre et des enfers, la Mère est reine aussi du ciel, de la terre et des enfers ; si Dieu le Père a tout soumis à l'empire de son Fils, il a tout soumis aussi à l'empire de sa Fille. La royauté de la Mère n'a d'autres bornes, d'autres limites que les bornes et les limites de la royauté du Fils. Et c'est aussi le raisonne-

¹ Gloria et honore coronasti eum. Ps. 8.

² Omnia subiecisti sub pedibus ejus. Ps. 8.

³ Sedes tua, Deus, in sæculum sæculi. Ps. 44.

⁴ Reges eos in virga ferrea. Ps. 2.

⁵ Quem constituit hæredem universorum. Hæbr., 1.

⁶ Philipp. II, 10.

⁷ Eph. I, 21.

⁸ Permanebit in generatione et generationem. Ps. 71.

⁹ Rex regum et Dominus dominantium. Apoc., 19.

ment que fait saint Athanase, quand il dit : Puisque celui qui est né de la Vierge est Dieu , Roi et Seigneur tout à la fois, celle qui l'a porté mérite , en toute justice et en toute propriété, les titres de Reine , de Dame et de Mère de Dieu ¹, Zacharie, évêque de Chrysopolis , écrit dans le même sens : C'était une chose très digne et très convenable, que celle qui a enfanté le Créateur de l'univers eût toutes choses sous ses pieds ; que celle qui est la mère du roi des anges fût aussi la reine des anges ².

Selon Arnould de Chartres , il n'y a nul moyen de séparer la puissance et le domaine du Fils de celui de la Mère ³; et, d'après saint Jean de Damas, il était nécessaire que la Mère de Dieu possédât tout ce qui est du domaine de son fils, et qu'elle fût reconnue et adorée comme reine de toutes les choses créées ⁴.

Recherchons donc quelles sont les principales qualités de cette royauté de Marie.

Et d'abord elle est élective. Jésus-Christ est roi par nature et par droit de naissance ; comme Dieu , c'est de lui-même , et comme homme c'est de son Père qu'il tient sa souveraineté; et c'est sous ce dernier rapport qu'il dit en saint Matthieu : Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre ⁵. C'est en ce sens qu'il faut entendre, et saint Jean,

¹ Serm. in Evangel. de SS. Deip.

² Ad finem commentariorum in Evangelia.

³ Tractat. de laudib. V.

⁴ Orat. de Assumpt.

⁵ Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terra. 28.

qui écrit que Dieu le Père lui a tout remis entre les mains ¹; et le Psalmiste, qui lui fait dire par son Père. Demande moi et je te donnerai les nations en héritage ²; et saint Paul, qui établit que le Père a nommé son Fils héritier, c'est-à-dire maître de toutes choses ³.

La sainte Vierge, au contraire, n'est rien que par choix et par adoption. D'elle-même et par elle-même, elle n'est qu'une simple créature, faible comme nous tous, pauvre comme nous tous, enveloppée comme nous tous de misère et d'infirmité ⁴.

Mais tous ses privilèges de la terre et du ciel lui viennent du libre choix que Dieu a voulu faire d'elle pour Mère de son Fils dans le temps, pour reine dans l'éternité.

Or, quelle gloire ne lui revient pas de cette élection? Ah! dans ces jours surtout ⁵ où tous les principes constitutifs des sociétés sont soumis à un nouvel examen, où tout le monde les pèse, les discute, les analyse; dans ces jours où toute organisation sociale et politique est remise en question, plusieurs, frappés des inconvénients du pouvoir héréditaire, lui préfèrent de beaucoup le système de l'élection; plusieurs ne découvrant plus le bras et l'action de la Providence dans les choses d'ici-bas, et, n'y voyant que l'effet capricieux d'un aveugle hasard, veulent substituer à ce

¹ *Omnia dedit ei Pater in manus.* 43.

² *Postula a me et dabo tibi gentes hereditatem tuam.* Ps. 2.

³ *Hébr.* 1.

⁴ *Hébr.*, v, 2.

⁵ Nous écrivions ceci en mai 1851.

hasard la science et l'intelligence des hommes. De là leur préférence pour les pouvoirs électifs. Insensés, qui ne veulent pas voir que les hommes étant tous faillibles, se trompent aussi bien souvent dans leurs appréciations, et que bien souvent aussi ils laissent de côté le bon pour prendre le mauvais. Leurs votes ne constatent que trop souvent leur ignorance.

Mais il n'en est pas ainsi de Dieu. Essentiellement clairvoyant, il sait tout, et il porte en tout la vive et brillante lumière de son infaillible regard. Si donc il a choisi Marie pour les hautes destinées auxquelles il l'a élevée, c'est qu'il l'en a trouvée digne, c'est que réellement elle devait en être digne. Si, comme le disent les déistes, la nature se trompe quelquefois en faisant naître, sur les trônes et dans les palais des grands, des êtres dont les qualités sont au-dessous du rang qu'ils doivent occuper dans le monde ; si le suffrage populaire fait lui-même souvent erreur, il n'en est pas ainsi de Dieu, dont la sagesse fait tout avec poids et mesure, et qui sait toujours proportionner les moyens à la fin, les instruments à l'œuvre.

Si donc, encore une fois, il a choisi Marie pour en faire la reine du monde, c'est qu'il l'a trouvée à la hauteur d'une pareille dignité ; c'est qu'il lui a donné tout ce qu'un semblable honneur exige de science, de prudence, de justice, de sagesse, de vertu en un mot. Il ne la laissa manquer de rien de ce qui pouvait contribuer à la perfection, tant du corps que de l'âme, qu'exigeait l'élévation qui lui était réservée de toute éternité. Parcourant par la pensée toutes ses créa-

tures, arrêtant sur chacune d'elle un regard scrutateur, il a dit : A la plus digne... à la plus digne, l'honneur d'une divine maternité , à la plus digne le sceptre et la couronne de l'univers ! Et Marie, au jugement de Dieu , a eu ce sceptre et cette couronne. Oh ! que ce choix lui est honorable ! Combien il prouve en faveur de ses qualités sans égales ! et quel invincible argument à l'appui des choses glorieuses que l'on peut dire d'elle !

Et certes , si les qualités royales ont été , comme nous n'en saurions douter , proportionnées par l'auteur de tout don , au besoin que devait en avoir l'auguste Vierge , quelle étendue , quelle profusion de mérites n'a-t-elle pas dû recevoir , elle qui devait être investie d'une royauté universelle ; car, il n'en est pas de Marie comme des princes et des princesses de la terre : leur souveraineté se borne à quelque coin du globe , quelques milliers de lieues carrées renferment leur puissance. Ici, une montagne, là un fleuve ou un détroit , ailleurs une simple ligne limite leur autorité, circonscrite toujours dans des bornes fort étroites.

Mais telle n'est pas , tant s'en faut, la royauté de Marie. Elle est, à proprement parler, et dans un sens rigoureux, reine et maîtresse de l'univers. L'Eglise et les saints docteurs lui donnent continuellement ce titre, qui, comme nous venons de le dire, n'est pas chez elle purement honorifique, mais qui est sérieux et réel, et lui donne tous les droits qu'il comporte naturellement.

La royauté de Marie a pour principe, pour fondement, et pour base, la royauté même du Christ ; car si, comme nous

l'avons observé plus haut, Jésus-Christ est par nature et de droit inné roi absolu, maître souverain de l'univers, Marie, sa Mère, a le même royaume, le même empire que lui .

Car, dit Arnould de Chartres, déjà cité : Il n'y a nul moyen de séparer la puissance et l'autorité du Fils de celle de la Mère. Jésus et Marie ont la même chair, le même esprit, la même charité ; et depuis qu'il a été dit à la Vierge de Nazareth : *Le Seigneur est avec vous*, ce Seigneur n'a pas cessé d'être avec elle. Ni la promesse, ni le don, ne lui ont été retirés. Dieu et Marie demeurent donc inséparablement unis. Or, l'unité n'admet pas de division, elle est indivisible ; et, bien que de deux il ait été fait un seul tout, ce tout néanmoins ne peut plus être scindé ; car, selon moi, la gloire du Fils n'est pas seulement commune à la mère ; mais elle est la même pour tous les deux.

Il est impossible d'établir plus clairement le droit qu'a Marie, en sa qualité de Mère de Dieu, de partager avec son Fils le gouvernement du monde.

Saint Jean Damascène dit à peu près dans les mêmes termes : Marie est devenue reine de toutes choses, en devenant mère du Créateur ¹.

Saint Athanase reconnaît aussi en Marie une royauté universelle, quand il dit : Puisque celui qui est né de Marie est roi lui-même, et qu'il est en même temps Dieu et Seigneur, celle qui l'a engendré devient par là même, et dans un sens exact et rigoureux, mère de Dieu, reine et maîtresse de l'univers.

¹ Libr. v de fide orthodoxa, cap. 15.

Rupert favorise la même thèse. Marie, dit-il, est dans le ciel reine des saints, et sur la terre reine des empires; et la raison qu'il en donne, c'est qu'étant la mère du roi que Dieu a établi sur toutes les œuvres de ses mains, elle a été de fait et de droit établie reine de tout le royaume de son fils ¹.

Après lui, saint Anselme dit que Marie règne de son droit de Mère et avec son Fils sur le ciel et sur la terre ².

Saint Jean Damascène dit à son tour : La Mère de Dieu devait posséder tout ce qui appartenait à son fils, et elle méritait en cette qualité les hommages et les respects de toutes les créatures. Car, quoique, d'après l'usage universel fondé sur la nature, les biens passent des parents aux enfants, néanmoins, dans le cas présent, l'ordre commun est renversé; et, comme le dit un écrivain remarquable : Les fleuves de la grâce ont remonté vers leur source, puisque c'est le Fils qui a soumis à sa Mère toute la création ³.

Le même saint docteur proclame de nouveau les droits de Marie au trône de son Fils, quand au sujet de l'Assomption, il lui dit : C'est ainsi que vous avez été transportée et placée au ciel, dans le royal palais de Dieu, à titre de Reine, de Dame, de Maitresse de l'univers, et de Mère du T.ès-Haut.

Le second titre de Marie à la royauté universelle, c'est sa qualité de co-rédemptrice du monde.

¹ In Cant., cap. 4.

² Jure materno cœlo terræque cum eodem Filio suo præsidet. Lib. de Excellent. Virg., c. 9.

³ Orat. 2 de Assumpt.

Car la part qu'elle a eue avec son Fils à la Rédemption du monde lui confère le droit de partager avec lui l'empire de ce même univers et le domaine sur toutes les créatures. C'est ce qu'établit excellemment saint Anselme, au livre de l'*Excellence de la Vierge*, où il dit : Tout ce que Dieu avait fait de bon et de bien dans le principe cessa de demeurer dans l'état primitif, et fut rétabli et restauré dans sa situation première, par la bienheureuse Vierge. De même donc que Dieu le Père, en créant tout par sa parole et par sa providence, devient l'origine première de tout, ainsi, la très sainte Vierge, en réparant tout par ses vertus et ses mérites, devient la mère et la maîtresse de toutes choses. Dieu est l'auteur et le maître de tout, dans son état propre et naturel, par la puissance de sa parole, et Marie est la reine de tout, en rétablissant tout dans sa dignité originelle, par la grâce qu'elle a méritée ¹.

Ainsi donc, poursuit de Véga, commentant ce passage, de même que Jésus-Christ, notre Seigneur, en rachetant par son sang les hommes de l'esclavage du péché, et en les rendant à la liberté des enfants de Dieu, est devenu, par un droit spécial, roi et maître des hommes, ainsi, et par le même motif, ou, si l'on veut, par une raison d'analogie, la Vierge Mère de Dieu, en fournissant sciemment et volontairement à Jésus-Christ, pour le verser dans l'intérêt du salut des hommes, le sang qu'il a en effet répandu, et en contribuant de la sorte par quelque chose d'elle-même, par quelque chose de sa substance, à notre Rédemption, a acquis,

¹ Libr. de Excellent. Virg., cap. 44.

au même titre que son Fils, un droit incontestable de royauté et de supériorité sur ces mêmes hommes.

Elle a, dit saint Anselme, été utile à toute créature, qu'elle a rachetée concurremment avec son Fils, et mise, de concert avec lui, en liberté ¹.

Enfin, Marie a droit, sous un troisième rapport, à la royauté du monde: c'est comme épouse du Saint-Esprit. Tous les biens de l'époux appartiennent aussi à l'épouse, selon les lois ordinaires; elle a part à tous ses titres, à tous ses privilèges. Or, le Saint-Esprit étant, aussi bien que le Père et le Fils, roi suprême de l'univers, et Marie étant réellement l'épouse du Saint-Esprit, qui l'a rendue Mère, sans faire tache à sa virginité, elle entre en participation de l'empire qu'il a de droit sur toute la création; elle règne avec lui et comme lui sur toute créature, soit céleste, soit terrestre, soit infernale. Tout est soumis à son pouvoir, tout doit lui obéir. Car, dit saint Bernardin de Sienne, tout autant qu'il y a de créatures qui sont soumises à la très sainte Trinité, autant y en a-t-il qui obéissent à Marie en quelque rang ou dignité qu'elles soient, soit qu'elles se trouvent parmi celles qui sont purement spirituelles comme les anges, ou qu'elles soient mêlées de corps et d'esprit comme les hommes, ou tout à fait corporelles comme sont les cieux et les éléments: tout est sujet à l'empire de la glorieuse Vierge, et ceux qui sont au ciel, et ceux qui sont ici-bas, et les damnés eux-mêmes. Bref, tout ce qui est du ressort et du do-

¹ *Hæc omni profuit creaturæ, quam, veluti cœmplam a servitute, in libertatem asseruit. Orat. 1 de Assumpt.*

maine de Dieu est aussi sujet de Marie. Car celui qui est Fils de Dieu et de la très bénite Vierge, voulant en quelque manière égaler l'étendue du pouvoir de sa Mère à celui de son Père, a désiré lui-même d'être une partie de ce domaine, et d'être sujet et serviteur de cette Vierge sur la terre; en sorte que, comme toutes choses se trouvent sous le pouvoir de Dieu, en y comprenant la Vierge avec les autres, ainsi, il n'y eut rien qui ne fût sous le domaine de la Vierge ¹.

C'est ainsi que la royauté de Marie est universelle. Nous avons dit en troisième lieu qu'elle est absolue. Nulle loi ne la restreint, nulle entrave ne la gêne, nulle limite ne la resserre.

Ah! défiants quant à la personne, quant à l'individualité des premiers dépositaires du pouvoir, les hommes de notre temps le sont aussi, au moins autant, quant à l'exercice de ce même pouvoir. De là, le cercle de plus en plus étroit dans lequel on en renferme les prérogatives; de là les innombrables lois par lesquelles on enchaîne l'autocratie; de là les précautions infinies par lesquelles la société se met en garde contre l'absolutisme, et l'arbitraire des têtes couronnées; de là, enfin, les gouvernements dits constitutionnels ou républicains. Mais telle n'est pas la royauté dont Marie est investie. Son pouvoir est sans contrôle, comme celui de Dieu même; il n'a pas plus de limites que celui de Dieu même; il a la même plénitude, la même liberté d'action et la même étendue, que celui de Dieu même. Toute la puis-

¹ Tom. I, serm. 61, art. 3, cap. 6.

sance que Dieu le Père a donnée à son Fils, le Fils l'a donnée à sa Mère.

« Aussi, dit un pieux écrivain, elle participe à la royauté de son Fils d'une manière singulière; ils ont le même domaine, les mêmes sujets, le même pouvoir, avec cette différence que ce qui appartient de droit à Notre-Seigneur Jésus-Christ n'est accordé à sa sainte Mère que par grâce et par faveur. Mais, au reste, cette distinction à part, la volonté du roi de gloire est que sa Mère très aimable soit la surintendante absolue de son Etat, qu'elle dispose avec lui de ses sujets, qu'elle ait la nomination de tous ses officiers; il veut qu'elle examine leur conduite, qu'elle veille sur la manière dont ils s'acquittent de leurs charges, qu'elle signe les grâces qu'il leur accorde, qu'elle dresse les ordonnances et qu'elle agisse en souveraine avec lui; c'est pourquoi on la nomme avec grande raison gouvernante de l'Eglise, qui est le royaume spirituel du Fils de Dieu.

» A peine saurait-on lire trois lignes où saint Isidore, saint Augustin, saint Jérôme, saint Athanase, saint Epiphane, saint Chrysostome, saint Jean de Damas, saint Ildefonse, saint Bernard, saint Anselme, saint Pierre Chrysologue, Rupert et autres qui parlent d'elle, qu'incontinent elle ne soit appelée Dame, Reine, Impératrice, et honorée d'autres semblables noms. Et en toute l'étendue de l'Eglise, où le Sauveur, son Fils, est reconnu, elle est appelée Dame, même de son nom le plus ordinaire, et, en dépit de l'athéisme et de l'impiété, elle est honorée par tout le monde comme telle. »

Celle qui, dès le commencement, dit un auteur fort ancien, a été prédestinée, pour être la demeure de Dieu et le divin temple du Verbe éternel, est à bon droit saluée et reconnue de tous comme la Dame et la maîtresse du monde ¹.

Enfin, et pour dernier caractère, la royauté de Marie n'aura jamais de fin, non plus que celle de son Fils. La souveraineté des rois et des empereurs mortels passe comme l'herbe des champs, elle n'a que la durée d'un songe. Un moment, ils sont grands; et puis, l'instant d'après, ils descendent du trône dans la tombe; ils échangent le manteau royal pour le lugubre linceul, et, arrachés à leurs courtisans, ils vont dire aux vers: « Vous êtes mes frères, » et à la pourriture, « vous êtes ma sœur. » Mais le règne de Marie est pour l'éternité; le sceptre qu'elle porte ne lui sera point ôté; jamais son front de reine ne sera découronné; et son trône est inébranlable comme celui de Dieu même.

Oh! béni soit ce Dieu qui a donné une telle puissance à une simple créature, à une de nos sœurs, à celle qui est notre Mère, à Marie, en un mot! Béni soit le Dieu qui l'a choisie, *inaugurée* de toute éternité, en qualité de reine de toutes les créatures ². Béni soit le Dieu qui a voulu que l'ombre de la couronne de Marie et de son sceptre portât non seulement sur tous les hommes, mais qu'elle arrivât même jusqu'aux anges, et donnât jusque dans les cachots ténébreux de l'enfer ³. Béni soit le Dieu qui a voulu que ceux de

¹ Anatolius in cantico de *Mariæ* nativité.

² Ab æterno ordinata sum, vel ut alii vertunt ab æterno inaugurata sum princeps. — Prov. 13.

³ S. Aug. serm. de Assumpt.

là-haut, que ceux qui sont ici-bas, et que les habitants de l'enfer fléchissent le genou au nom de Marie, ni plus ni moins qu'à celui de son Fils, et que tout ce qui le courbe au nom de Jésus, le mette bas aussi au nom de Marie ¹, sa Mère.

Mais aussi, salut à vous, reine des cieux ! *ave, Regina cœlorum* ! Salut à vous de la part de tous les chœurs des anges, de toute la milice céleste ! *ave, Regina cœlorum* ! Salut à vous de la part des Patriarches et des Prophètes, des Apôtres et des Martyrs, des Pontifes et des Docteurs, des saintes veuves et des Vierges, de la part de tous les justes, de tous les ordres bienheureux qui peuplent la cité de Dieu, et dont vous êtes la souveraine ! *ave, Regina cœlorum* ! Salut à vous aussi de la part de tous les Chrétiens, de la part des âmes pures et blanches comme la neige, de la part des pécheurs dont vous êtes le refuge ! Salut à vous de la part de toute l'Eglise militante et de toute l'Eglise souffrante, qui vous invoque et vous honore, comme étant après Dieu leur espoir et leur asile ! *ave, Regina cœlorum* !

O Marie, ô Reine que tout doit vénérer, du midi au septentrion, et du couchant à l'aurore, votre empire sur le ciel est absolu ; rien n'y résiste à vos royales volontés... Mais, sur la terre, ah ! que de choses contristent votre cœur ! — Oh ! Marie, que votre volonté y soit faite comme celle de Dieu ! que votre règne plein et entier y arrive comme celui de Dieu ! Oui, réglez sur toute la terre ; réglez en particulier sur tous les peuples catholiques. Mais,

¹ Arnold. Castr. tract. de laudib. Virg., tom. VI *Biblioth. SS. PP.*

tout spécialement, réglez sur notre pauvre France, en ce moment si malade ! — Réglez-y sur les esprits et sur les cœurs, sur les riches et sur les pauvres, sur les villes et sur les campagnes, sur les vieilles et sur les jeunes générations. Donnez à notre chère patrie l'union et la paix ; et faites, par votre crédit, que nous ne quitions la terre que pour aller vous bénir durant toute l'éternité, à l'ombre de votre trône, sous vos ailes de Mère et sous votre manteau de reine !



XIV.

ORNEMENTS ET INSIGNES ROYAUX DE MARIE

Sedeo regina.

Je trône reine.

APOC. XVIII, 7.

Ce que l'orgueilleuse Babylone disait dans l'enivrement et le délire de sa puissance, Marie a droit de le dire avec l'humble sentiment de vive gratitude qui l'animait sur la terre, alors qu'elle s'écria dans l'extase de son bonheur : Dieu a fait en moi de grandes choses. Oui, elle a droit de dire, ainsi que nous l'avons vu au chapitre précédent : Je trône en reine, *sedeo regina*, en reine du ciel et de la terre, en reine des anges et des hommes, en reine de toutes les créatures : *Sedeo regina omnium* ¹. Nous avons essayé de décrire cette royauté et ses principaux caractères; voyons ici les biens, les ornements et les insignes qui la rehaussent et la distinguent entre toutes les royautés du ciel.

Et d'abord la puissance royale a plus que toutes les autres institutions sociales ses biens, ses insignes, ses orne-

¹ Aug.

ments ; et, en tête des biens qui composent son apanage, plaçons de droit le palais dont elle fait sa résidence, qu'elle remplit de sa majesté ; le palais où elle exerce ses hautes prérogatives ; le palais où elle reçoit les hommages et les vœux qui lui sont adressés.

Aussi lisons-nous, dans le Livre des Rois ¹ et dans celui des Paralipomènes ², qu'après avoir élevé un temple à l'Éternel et après s'être bâti à lui-même un palais, Salomon en fit un aussi pour la fille de Pharaon qu'il avait épousée. Et un des premiers dons que font les rois aux princesses qu'ils associent à leurs trône est de les doter d'une demeure digne d'elles et d'un palais qui soit tout spécialement à elles.

Or, ce que Salomon fit dans ce cas pour son épouse bien-aimée, ce que les princes de la terre font généralement pour la compagne de leur puissance, Dieu le Père ne l'aurait-il pas fait pour sa Fille chérie, Jésus-Christ pour sa Mère, le Saint-Esprit pour son Épouse de prédilection ? Nous ne pouvons pas le croire ; au contraire, si, d'après ce que nous révèle Notre-Seigneur lui-même, il y a plusieurs demeures dans le royaume de son Père ³, nul doute que ces demeures ne soient plus ou moins belles, plus ou moins grandes, plus ou moins riches, selon les divers mérites de ceux qui les habitent. Car, s'il y a de la différence dans l'éclat et la splendeur des élus, ainsi que l'établit saint Paul, il y en a aussi,

¹ III Reg., 4, 98.

² II. Paral., 41.

³ *In domo Patris mei mansiones multæ sunt.* Joan. 14, 2.

sans aucun doute, dans les demeures qui leur sont assignées, les maisons étant généralement, même ici-bas, proportionnées au rang, à la fortune et à la position des personnes qui les occupent. Or, Marie, étant la reine de tous les habitants du ciel, doit nécessairement avoir un palais digne de Dieu et digne d'elle. Et ce qu'elle doit avoir elle l'a, n'en doutons pas : la libéralité et la munificence de Dieu à son égard nous en sont un sûr garant.

Mais ce palais céleste qui pourra le décrire ? qui pourra en dire la hauteur, les proportions grandioses, la richesse et la magnificence ? Ah ! l'historien sacré, après avoir dit quels bâtiments avait construits Salomon, ajoute incontinent : Tous ces édifices, depuis les fondements jusqu'au haut des murs, et en dehors jusqu'au grand parvis, étaient construits de pierres très belles, dont les deux côtés, au dedans et au dehors, avaient été faits d'une même forme et d'une même mesure ; les fondements étaient aussi de pierres belles, grandes, les unes ayant dix coudées, les autres huit et au-dessus ; de très belles pierres, d'une même grandeur, couvertes aussi de lambris de bois de cèdre. Le grand parvis était de trois rangs de pierres taillées et d'un rang de cèdre travaillé. Mais que sont tous ces pauvres édifices de la terre, ces pavillons de différents noms, si beaux, si élégants qu'on les suppose, comparés au palais du ciel ? Que sont ces pierres, ces bois de cèdre, en regard du cristal pur, de l'or et des diamants dont sont bâties tout entières les demeures des élus et surtout celle de leur reine ?

Mon Dieu ! ce serait ici le lieu de faire de l'imagination ;

ce serait ici le lieu de peindre et de décrire, aussi poétiquement que possible ce royal et divin palais de la Mère de Dieu. Mais nous ne voulons ici rien imaginer de nous-même ; nous ne voulons pas donner nos idées pour des vérités. Laissons plutôt à la piété de rechercher elle-même à l'aide des Écritures et de deviner quelque chose des splendides magnificences et des indicibles merveilles de ce séjour de Marie. L'inaccessible et lumineuse région dans laquelle il est bâti, le calme inaltérable et la profonde paix qui y règnent, la délicieuse sérénité que l'on y goûte, l'absence constante de tout orage et de toute intempérie, un sol, des murs, des toits en or massif, des portes faites de pierres précieuses, un printemps éternel ; voilà qui peut en donner une vague et faible notion. — Ah ! lisons encore la description que fait Salomon lui-même du temple élevé par lui à la gloire du Très-Haut ; lisons aussi la description des plus somptueuses cathédrales de France, de Belgique, d'Italie, et d'Espagne ; lisons en outre la description de nos plus beaux châteaux princiers ; et dans tous ces récits nous n'aurons pas même une ombre des éblouissantes beautés dont brille le palais de Marie.

Et quel n'est pas le bonheur de ceux que la Reine y admet auprès de sa personne ! « La translation de saint Jérôme porte qu'on n'entend autre chose dans cette sacrée demeure que les chœurs de musique et des concerts harmonieux qui disent qu'en elle, en Marie, sont toutes les fontaines de Dieu ; c'est-à-dire, que par elle, comme par un céleste canal, passent toutes les grâces qui sont communiquées aux hommes. Autour d'elle tout est allégresse et in-

cessant bonheur. Vous êtes, lui dit un auteur, le sujet et le séjour de toute réjouissance, et tous ceux qui logent chez vous sont sans cesse dans les ébats et dans les cantiques de gloire. Le paraphraste chaldaïque dit que le motet de ces chantres divins est tel, que de cette sainte maison montent sans cesse vers Dieu toutes sortes de louanges qui ne sont pas moins agréables au Très-Haut que les sacrifices qui lui sont offerts, quoique ceux-ci tiennent le premier rang parmi les honneurs que reçoit d'ici-bas la majesté divine ¹. »

O admirables palais de la Sulamite, de Vasthi et d'Esther, vous n'êtes que de pauvres cabanes, que de chétives mesures, auprès des palais de Marie ; de même que vos royales maîtresses ne sont que d'humbles servantes auprès de la Reine des cieux.

Dans toute demeure royale, l'appartement principal, la salle d'honneur, est la salle du trône. Aussi l'auteur du Livre des Rois, après avoir détaillé et décrit les diverses parties et les différents ornements de la maison du bois de Liban, un des palais contruits par Salomon, ajoute : Il fit aussi la galerie du trône ².

C'est sur leur trône que les rois se font voir dans toute la pompe et dans tout l'éclat de la royauté ; c'est là qu'ils reçoivent les ambassadeurs des nations étrangères et les hommages de leurs sujets ; là qu'ils rendent leurs grands jugements, qu'ils ratifient les traités, qu'ils donnent leurs audiences solennelles, qu'ils décident la paix ou la guerre.

¹ Poiré. Tom. I, p. 145.

² Porticum quoque solli fecit III Reg., vii, 7.

Aussi le langage ordinaire et l'Écriture elle-même emploient souvent le mot trône pour désigner la royauté ; et, quand les livres saints veulent nous donner de Dieu de hautes et de nobles idées, ils nous le montrent assis sur un trône de gloire, d'où s'échappent des flammes ardentes ¹, des éclairs, des bruits terribles et des tonnerres ², et qu'environnent des légions d'anges, saisis d'une sainte frayeur et se voilant la face de leurs ailes, impuissants qu'ils sont à soutenir le regard du Très-Haut ³.

C'est sur un trône aussi que l'Église nous montre Marie dans sa gloire céleste.

Et quel droit n'a-t-elle pas à cette marque, à cet insigne de la dignité royale ? Ah ! si les plus humbles des saints, si les derniers des élus doivent, selon la promesse qu'en a faite à tous le Sauveur ⁴, avoir des trônes dans le ciel, combien plus la Mère de Dieu, la reine de toutes les créatures n'a-t-elle pas droit à cet honneur ? Aussi Dieu le lui a-t-il amplement accordé.

Sainte Brigitte l'a vue en révélation assise sur un trône à côté de son Fils ⁵ ; et c'est ainsi que l'Église la présente à nos hommages ; c'est ainsi qu'elle nous la montre dans la gloire des cieux ⁶. Le trône de Marie domine donc tous les

¹ *Thronus ejus flammæ ignis.* Dan., vii, 9.

² *De throno procedebant fulgura, et voces, et tonitrua.* Apoc., iv, 5.

³ *Is.*, vi, 2.

⁴ *Ego dispono vobis regnum ut sedeatis super thronos.* Luc, xix, 30.

⁵ *Revel. lib. viii.* Poiré. Tom. II, p. 346.

⁶ *Quæ, Regina, sedes proxima Christo.* Hymn. Liturg.

trônes de la royale cité de Dieu, tous les trônes des prédestinés ¹. Un peu au-dessous de celui du Christ, roi immortel des siècles, il est au-dessus, bien au-dessus, infiniment au-dessus de tous les autres, et il les efface tous, il les éclipse tous par sa beauté sans égale. Ah ! permis à nous, pauvres mortels, d'admirer le travail plus ou moins remarquable du trône de nos rois d'ici-bas. Permis à nous, pauvres mortels, de nous extasier à la description du superbe trône d'or et d'ivoire que fit faire Salomon, et qui, au dire de l'Écriture, fut le plus bel ouvrage que les hommes eussent jamais vu, jamais exécuté ². Mais qu'est-ce que le bois de cèdre, de chène ou de cyprès ? qu'est-ce que l'or, qu'est-ce que l'argent, qu'est-ce que l'ivoire, en regard de la matière dont est fait le siège royal de la glorieuse Vierge ?

Il est fait de la pure essence du soleil ³. La lumière est son élément et des étoiles le parsèment ⁴. Sur ce trône de feu, tous les habitants du ciel lisent en lettres de feu aussi : *De qua natus est Jesus* ⁵ : C'est d'elle qu'est né Jésus. Un arc lumineux semblable à une vision d'émeraude le ceint et le surmonte comme celui de l'Agneau ⁶. Mais celui-ci est terrible, tandis que le trône de Marie repose sur la clémence, la douceur et la bonté ⁷. Jamais, jamais il n'en

¹ III Reg., II, 49.

² III Reg., 40.

³ In sole posuit tabernaculum suum. Ps. 48, 6.

⁴ Stellato sedet solio. Liturg.

⁵ Matth., I, 46.

⁶ Apoc., IV, 3.

⁷ Roboratur clementia thronus ejus. Prov., 20, 28.

part une sentence de mort, celle qui siège dessus étant la mansuétude même et n'ayant sur les lèvres que des paroles de paix et de miséricorde ¹. Nous avons dit que ce trône est placé à côté de celui de Jésus et élevé au-dessus de tous les autres trônes des princes et des grands du ciel ², et que, comme celui de Jésus, il est consolidé par la main de Dieu même pour toute l'éternité ³; bien différent en cela, comme sous mille autres rapports, de ces trônes de la terre qui sont fragiles et périssables autant que sont fragiles les majestés qui les occupent.

C'est là, c'est sur ce trône que Marie reçoit les hommages du ciel et les suppliques de la terre.

Le Psalmiste l'a vue debout ⁴; et par cette attitude elle nous marque son empressement et son activité. Jésus, lui, est assis à la droite de son Père; c'est l'immobilité du repos éternel, après les grands travaux de la-rédemption. Marie, elle, est debout, pour marquer qu'elle est prête à voler au secours de tous ceux qui l'implorent et à aller prier et intercéder pour eux devant le trône de Dieu. Aussi un saint l'appelle-t-il *la grande affairée du ciel* ⁵; et c'est dans le même sens qu'il faut entendre, selon quelques auteurs pieux, le passage de l'Apocalypse où il est dit que deux ailes

¹ *Lex clementiæ in ore ejus* Prov. 21, 28.

² III Reg., II, 19. Jerem., 52, 32.

³ II Reg., VII 43.

⁴ *Adstitit Regina a dextris Dei.* Ps. 44.

⁵ *La faccendiera del paradiso.* S. André Avellin.

furent données à la femme mystérieuse pour voler en son lieu ¹.

Cette attitude que David donne à la reine du paradis la distingue aussi des anges et des autres bienheureux. Devant le trône de l'Éternel les vingt-quatre vieillards se prosternent humblement ², les séraphins se voilent la face ³. Mais Marie est debout comme une reine qui va donner ses ordres. Si quelques justes, et notamment saint Dominique, l'ont, dans des révélations, vue à genoux et suppliante, ce n'a été que momentanément et dans certaines circonstances tout à fait extraordinaires, comme pour demander une grande grâce, le pardon d'un grand crime, le salut d'un grand coupable, d'une ville ou d'un peuple. Encore n'était-ce peut-être qu'une vision, qu'un mirage, un signe, un symbole, un emblème, et non une réalité ; car, dit saint Pierre Danien, Marie s'approche du trône de la Divinité non en esclave, mais en reine ; elle n'y prie pas, elle y commande.

Oh ! que j'aime à me représenter cette reine bienfaisante dans l'attitude imposante que lui donne le roi-prophète : elle est debout sur son trône ; et de là elle contemple toutes les sphères célestes ; de là elle contemple toute l'armée des cieux, toutes les phalanges immortelles, toutes les saintes légions, tous les chœurs des esprits célestes, tous les ordres des Bienheureux ; de là elle contemple toutes les diverses parties de ses immenses États, toutes les nations de la terre, et sur

¹ *Datæ sunt mulieri alæ duæ, ut volaret in locum suum. Apoc., xii, 14.*

² *Apoc., iv, 10.*

³ *Is., vi, 2.*

tout les peuples chrétiens. De là elle suit de l'œil le vaisseau de l'Église, elle préside à sa course, elle l'empêche de sombrer et de toucher les bancs de sable. De là encore cette Vierge, qu'un saint docteur¹ appelle la reine aux mille-s-yeux², veille sur chacun de ses enfants passagers ici-bas sur la mer de ce monde, elle a l'œil sur tous leurs besoins, elle veille sur tous leurs moments, et spécialement sur les derniers, sur ceux qui ferment le temps et ouvrent l'éternité.

O Marie, je vous en supplie, soyez toujours prête à voler à mon secours, à chacun des dangers qui me menacera; soyez toujours prête à me sauver du naufrage, à me tirer du précipice, à m'arracher à mes ennemis et à me mettre en sûreté.

Après le trône, plaçons le sceptre, autre emblème de la royauté. Décrire celui de Marié, dire quelle est sa nature, quel son éclat, quelle sa beauté, excède la mesure de nos forces. Les saintes Écritures ne nous apprenant presque rien du sceptre du Très-Haut, comment soupçonnerions-nous, comment dépeindrions-nous celui de la reine du ciel. L'imagination seule pourrait nous inspirer; et ici nous ne voulons rien qui soit imaginaire, rien qui ne soit appuyé ou sur les livres sacrés, ou sur les croyances de l'Église, ou sur l'enseignement des docteurs.

Bornons-nous donc à dire, après saint Bernardin de

¹ *Virgo plurimorum nominum et multocula effecta es. S. Epiph. orat. de Virg.*

² L'Académie française ayant, par une raison d'euphonie, autorisé de dire *entre quatre-s-yeux*, nous avons cru pouvoir ici, à son imitation, et par le même motif qui a inspiré ce corps savant, dire et écrire *mille-s-yeux*, pour rendre l'expression *multocula* de S. Epiphane.

Sienna : Dès l'instant où Marie consentit à sa divine maternité, elle mérita de recevoir l'empire sur toutes les créatures, et le sceptre du monde fut placé entre ses mains. Celui de Jésus-Christ est un sceptre de fer. Quand le Père éternel envoya son Fils au monde, il lui mit, dit une âme sainte, un sceptre de fer à la main¹ pour briser les princes de la terre qui oseraient s'opposer au progrès du royaume de Dieu, et il l'assura qu'il les mettrait en pièces comme un vase d'argile; et cela parce qu'il est son fils et qu'il l'a engendré dans l'éternité et dans la plénitude des temps. Notre-Seigneur a communiqué ce pouvoir à la sainte Vierge, parce qu'elle est sa mère et qu'il la veut honorer d'une souveraineté qui imite la sienne, afin quelle travaille à dilater son règne et qu'elle écrase la tête du dragon, suivant la menace : Je mettrai des inimitiés entre toi et la femme, et elle te brisera la tête²,

Mais c'est seulement contre Satan, c'est seulement contre l'enfer que Marie est armée d'un sceptre redoutable. Pour nous, enfants de la terre, elle n'a qu'un sceptre d'or comme celui d'Assuérus ; et, quand nous avons péché, elle nous entend l'extrémité, comme fit le roi de Perse à la pieuse et douce Esther³; et il suffit de la toucher, cette bienfaisante extrémité, pour être pardonné, car ce sceptre de Marie est un sceptre de clémence, un sceptre qui console, qui relève et qui guérit.

Mais c'est surtout par la couronne que la royauté se dis-

¹ Reges eos virga ferrea et tanquam vas figuli confringes eos. Ps., III, 8.

² Gen., III, 15.

³ Esth., V, 2.

tingue. Le diadème est son ornement le plus riche, le plus brillant, et, comme on dit, le plus voyant. C'est là que les rois et les reines mettent leurs diamants les plus précieux et leurs perles les plus fines. Aussi quand Dieu appela Marie aux honneurs d'une céleste et immortelle royauté, il l'invita spécialement à venir recevoir l'éternel diadème : Venez, venez, lui dit-il; venez recevoir la couronne¹. Et il nous a révélé en quoi consiste et de quoi se compose cette couronne de la Reine des cieux, puisque l'apôtre bien-aimé, l'exilé de Pathmos, l'a vue ayant sur la tête un diadème de douze étoiles².

Ah ! si le prophète Baruch nous apprend que les étoiles brillent avec allégresse pour celui qui les a créées, quelle joie, quel bonheur n'éprouvent pas celles que Dieu a placées autour du chef de Marie, chef le plus digne qui fut jamais, après celui du Verbe incarné, de porter le diadème³ ! Quelle gloire et quel honneur pour ces astres d'élite de resplendir au front de l'impératrice du ciel ! Quelle glorieuse prérogative d'être comme les satellites de celle que l'Église nomme l'Étoile du matin et qui tient la lune sous ses pieds.

Ah ! les Bienheureux ont aussi le front orné d'immarcessibles couronnes ; mais, remarque ici un auteur, le diadème des autres élus est fait de pierres précieuses de grande valeur, selon cette parole : Vous avez mis sur sa tête une couronne de pierres précieuses. Mais dans ces pierreries il y a toujours quel-

¹ Veni, coronaberis. Cant., iv, 8.

² Et in capite ejus corona stellarum duodecim. Apoc., xii, 4.

³ Baruch, iii, 34.

que chose à ôter, à travailler, à polir, tandis que la tête de Marie est ceinte d'un bandeau d'étoiles, dans lesquelles il n'y aura, de toute l'éternité, rien à ajouter, rien à retrancher, rien à retoucher, rien à changer¹. Ah ! si la magnificence de Dieu était sculptée, comme dit le sage, sur le diadème d'Aaron², combien cette gloire n'est-elle pas mille fois mieux empreinte sur la couronne de Marie ! Les plus belles étoiles du ciel composent donc, si je puis m'exprimer de la sorte, sa couronne matérielle. Mais elle en a une autre qu'on pourrait appeler mystique, et que forment ses vertus, ses victoires, les batailles qu'elle a gagnées sur les ennemis de Dieu, les hérésies qu'elle a vaincues, les démons qu'elle a mis en fuite, les âmes qu'elle a sauvées. Oui, dit le pieux Poiré; oui les saints sont comme autant de pierreries enchâssées dans la couronne de la reine du ciel. Car, si jadis le bienheureux Siméon Salus, lorsqu'il avait l'âme sur le bord des lèvres, fut invité par un ange à aller recevoir de Dieu non une seule couronne, mais autant de couronnes qu'il avait mis d'âmes dans la voie du salut éternel, que devons-nous croire de la Mère de Dieu, qui a ouvert le paradis à tous ceux que le Sauveur a rachetés de son précieux sang ?

O diadème de Marie, diadème ravissant de beauté, plus étincelant que le soleil, puissé-je voir un jour vos éblouissantes splendeurs, que je suis ici-bas impuissant à décrire !

Mais la richesse des vêtements, le luxe de la parure est encore un des privilèges et une des jouissances de la souve-

¹ De Veg., num. 213.

² Sap., XVIII, 21.

raineté. C'est dans les palais des rois qu'on trouve, dit Jésus-Christ, ceux qui s'habillent avec mollesse. De tous temps, les souverains ont cherché à se distinguer par la beauté des vêtements. Salomon était vêtu avec un luxe qui répondait à sa gloire et à sa puissance, mais qui pourtant, dit encore la sagesse incarnée, le cédait aux fins tissus et aux vives couleurs du lis des champs ¹. Esther brilla aussi et captiva le cœur du roi par la grâce et l'élégance de ses atours.

Le ciel lui-même n'est pas étranger à ce genre de beauté qui vient de la parure. Les anges qui vinrent au secours des braves Machabées étaient pleins de force et de beauté, brillants de gloire et richement vêtus ²; et ces armées du ciel que vit l'apôtre saint Jean suivaient le Verbe de Dieu, vêtues d'un lin blanc et pur ³. Enfin il est dit de Dieu qu'il s'est revêtu de beauté et de magnificence et qu'il est enveloppé d'un manteau de lumière ⁴.

Devinons maintenant, si cela nous est possible, la beauté majestueuse des vêtements de Marie. Qui pourra nous dépeindre sa robe flottante d'azur ⁵ et son manteau royal parsemé aussi d'étoiles ? David l'a vue de loin, et comme à travers un voile, et elle lui a apparu ayant des vêtements tout resplendissants d'or et tout couverts de broderies ⁶. Nous avons déjà

¹ Matth., vi, 29.

² II Machab., iii, 20.

³ Apocal., xix, 44.

⁴ Ps., 103, 2. Dominus decorem indutus est. Ps. 92, 4.

⁵ Charles Brugnot. *Poésies*.

⁶ Astitit regina in vestitu desurato, circumdata varietate. Ps., 44, 10.

dit souvent que le voyant de Patmos l'avait aperçue dans le ciel revêtue du soleil ¹. Oh ! qui a jamais parlé un semblable langage au sujet d'une créature ? que pouvait-on dire de plus pour nous marquer la splendeur et l'éclatante beauté des vêtements royaux de Marie ? Ah ! Roi du ciel, à vos sujets donnez des robes blanches comme la neige ² ou rouges comme l'écarlate et la pourpre de Tyr ; mais la lumière, mais le soleil peut seul servir de manteau à la reine votre mère, à la reine votre épouse !

Cessez donc, cessez donc, artistes de la terre, de nous dessiner les traits de cette céleste Vierge avec vos noirs crayons ou avec vos pinceaux empâtés de grossières couleurs. Non, non, vous ne pourrez jamais reproduire dignement cette créature sans égale, tant qu'une substance lumineuse ne passera pas de vos palettes sur la toile qui doit recevoir son image. Votre rouge, votre bleu, votre jaune, votre blanc, ne peuvent nous donner d'elle qu'une ébauche puérile. Cherchez donc et soyez assez heureux pour découvrir le moyen de fixer la lumière sur vos pieuses toiles ; car alors seulement vous pourrez donner à nos yeux une image du moins passable de la Mère de Dieu. Mais jusque-là, j'ose le dire, jusque-là abstenez-vous de prétendre à en retracer la divine beauté et l'éblouissant éclat.

Nous passerons sous silence l'odeur délicieuse et les parfums enivrants qu'exhalent ses vêtements et qui embaument tout le ciel. Nous ne dirons rien non plus de l'ampleur ma-

¹ Mulier amicta sole. Apoc., 12.

² Qui vicerit vestietur vestimentis albis. Apoc., III, 5.

jestueuse du manteau de Marie ; ampleur telle, qu'elle parut à saint Dominique assez grande pour remplir toute la cité sainte ¹.

Aimable reine du ciel, ah ! mon cœur m'inspire ici de vous demander à genoux la grâce, l'inappréciable grâce d'être à jamais admis dans votre auguste palais. Oh ! je ne mérite pas sans doute, et j'en fais mille fois l'aveu, je ne mérite pas d'y avoir rang parmi les grands officiers et les premiers dignitaires de votre cour : mais que seulement j'y sois à titre de serviteur ; que j'y sois le dernier de votre maison, pourvu que j'en fasse partie, cela me suffit ; c'est là tout ce que j'ambitionne. Oui ! que je vive éternellement à l'ombre de votre trône et sous votre sceptre royal. O reine dont tous les anges, tous les élus composent la couronne, puissé-je être moi-même, malgré mon indignité, un des fleurons de votre éclatant diadème ; admettez-moi, recevez-moi sous vos ailes de mère et sous votre manteau de reine, et que j'y goûte à tout jamais la joie des prédestinés.

¹ Surius, lib. II, cap. 42. Poiré, tom. II, p. 25.



XV

MAJESTÉ ET NOBLESSE DE MARIE

Emanatio quædam est claritatis omnipotentis Dei sincera, et speculum sine macula Dei majestatis.

Elle est une parfaite émanation de la clarté du Tout-Puissant, et le miroir sans tache de la majesté de Dieu.

SAP., VII, 25.

Ces paroles sont dites de la sagesse, soit qu'on la prenne abstractivement, soit qu'on la considère dans la personne du Verbe éternel et incréé.

Mais elles peuvent aussi s'entendre de la glorieuse Vierge dont nous avons entrepris de rechercher et de louer les célestes grandeurs. Car, si la plupart des éloges donnés à la sagesse par son panégyriste inspiré sont appliqués par l'Église, par les Pères, et par les auteurs pieux, à la Vierge appelée aussi *trône de la sagesse*, pourquoi ne pourrions-nous pas lui appliquer également le passage que nous avons pris pour texte des quelques pages que nous allons consacrer à parler de l'auguste majesté de Marie?

Un des premiers effets de la souveraineté, c'est la majesté.

Aussi la majesté a-t-elle primitivement son principe et sa source dans celui qui s'appelle et qui est en effet le roi des rois et le maître des maîtres. Dieu est la première majesté. « Il est l'éternelle majesté, la souveraine excellence et la source de toute excellence et de toute majesté, dit le religieux auteur de *la Triple Couronne* ¹. » Aussi le mot de majesté n'est attribué qu'à Dieu dans tous les livres saints. Il n'y est affecté à aucune créature, soit céleste, soit terrestre. Il n'y est dit d'aucun ange ni d'aucun homme. Dieu se le réserve à lui seul. Ainsi il est dit de Moïse, au livre de l'Exode, qu'il ne pouvait pas entrer dans la tente du témoignage, la nuée couvrant tout et la majesté de Dieu brillant de toutes parts avec un vif éclat. De son côté, Dieu dit au livre des Nombres : Tous ceux qui ont vu ma majesté et qui n'ont pas obéi à ma parole ne verront pas la terre que j'ai promise à leurs pères. Dans le Deutéronome, les Juifs s'écrient à leur tour : Voilà que le Seigneur notre Dieu nous a fait voir sa grandeur et sa majesté; nous avons entendu sa voix du milieu du feu, et aujourd'hui nous avons connu que Dieu peut parler à l'homme sans que l'homme meure pour cela. Le prophète Isaïe dit souvent, dans son style énergique et riche, les yeux, les bras et la maison de la majesté de Dieu.

Mais les pages sacrées où il est parlé de cette majesté en termes plus pompeux sont incontestablement celles où David s'écrie dans un sublime transport : Enfants des forts, apportez au Seigneur, apportez au Seigneur les agneaux des

¹ Tom. I, p. 6.

béliers. Rendez à Dieu gloire et honneur ; glorifiez le nom de Dieu. Courbez-vous devant le Très-Haut dans le silence de son sanctuaire. La voix de l'Éternel s'est fait entendre sur les eaux. Le Dieu de majesté a tonné. Le Tout-Puissant est descendu sur l'immensité de la mer. Voix du Seigneur pleine de force ; voix du Seigneur pleine de gloire ; voix du Seigneur brisant les cédres ; voix du Seigneur entr'ouvrant l'abîme de l'Océan et ébranlant les solitudes. Le Seigneur est assis sur le vaste bassin des mers. Le Seigneur trônera comme roi de l'éternité ¹.

Certes, peu d'endroits dans nos livres saints parlent aussi magnifiquement de la majesté de Dieu et la décrivent en un langage aussi noble et aussi grandiose.

Mais nous n'emploierons pas de pareilles images pour donner une idée de la majesté de Marie. Son caractère n'est pas le même que celui de la majesté suprême. Dieu est majestueux comme le soleil qui se lève avec pompe et magnificence, et qui, géant des cieux, s'élance pour fournir sa carrière d'un point du ciel à l'autre ; et Marie est majestueuse comme l'aurore qui le précède, ou comme la lune qui le remplace par sa douce clarté pendant les heures de la nuit, ou bien encore comme l'étoile qui brille le matin quand les ténèbres se retirent et quand revient le jour. Dieu est majestueux comme le bruit du tonnerre, comme l'éclat de la foudre, comme les feux de l'éclair, comme le mugissement des vents au milieu de l'orage ; et Marie est majestueuse comme l'arc-en-ciel aux mille couleurs et aux nuances

¹ Ps. 28.

si douces à l'œil. Dieu est majestueux comme un roi puissant et fort à la tête de ses guerriers ; Marie est majestueuse comme une reine dans les fêtes et dans les splendeurs de sa cour. La majesté de Dieu est dans sa force, dans sa puissance, dans son immensité, dans la terreur qui l'environne ; la majesté de Marie est dans sa grâce, dans sa beauté, dans sa tendresse et dans sa mansuétude.

Ah ! le prophète Isaïe a raison de nous dire : Cherchez un refuge au sein de la pierre ; creusez la terre ; cachez-vous au fond des cavernes ; fuyez dans la crainte du Seigneur et devant la gloire de sa majesté redoutable : car qui est-ce qui peut soutenir l'éclat de cette majesté ? Mais la majesté de Marie n'a rien de terrible, rien d'effrayant. Aussi n'est-ce pas de la sienne, mais de celle du Seigneur qu'il est écrit : De même qu'il n'est pas bon de manger beaucoup de mie, et que celui qui en mange beaucoup devient malade, ainsi celui qui veut sonder la majesté de Dieu sera accablé par sa gloire ¹... Non, non, nous n'avons rien à craindre en cherchant à contempler la majesté de Marie. Les Bethsamites furent punis pour avoir seulement jeté un regard indiscret sur l'arche d'alliance * ; mais nous n'avons aucun châtiment à redouter pour arrêter nos regards sur l'arche d'alliance du Nouveau-Testament. Elle ne commande pas la terreur, elle n'inspire que l'amour.

Aussi est-ce avec un bonheur véritablement indicible que nous allons, pendant l'espace de quelques minutes, nous

¹ Prov., 23, 27.

* 1 Reg., vi.

arrêter à contempler l'imposante et douce majesté de cette Reine des cieux.

Et certes, si, comme nous l'avons dit en tête de ce chapitre, toute majesté créée est une émanation de la majesté incréée, quelle créature a reçu cette émanation plus abondamment que Marie? Ah! un Père de l'Église, le grave Tertullien, a dit que Dieu est la première majesté et que les rois sont la seconde. Aussi les princes de la terre, les maîtres des nations regardent-ils la majesté comme tellement inhérente à la royauté, qu'ils prennent généralement le titre de Majesté et se font appeler emphatiquement Majestés.

Mais qu'il nous soit permis, malgré la haute autorité de l'auteur des *Prescriptions*, de placer la Reine du ciel au second rang des majestés et de ne mettre qu'au troisième les chefs couronnés des peuples. Et encore quelle majesté que celle d'un peu de boue que le temps décompose sans cesse et que la tombe finit par dévorer! quelle majesté que celle qui n'est exempte ni des maladies les plus honteuses, ni de la laideur physique, ni des difformités morales, ni de l'ignorance, ni de l'erreur, ni des vicissitudes de la fortune, ni des plus grands revers, ni de rien de ce qui assaillit, tourmente, torture, dégrade et avilit notre pauvre humanité! Sans doute le pouvoir qui vient de Dieu, qui a sa source en Dieu¹, jette un reflet de majesté sur ceux qui en sont revêtus: mais que faible, que pâle est ce reflet, comparé à celui des majestés du ciel! et, après Dieu, et au-dessus de toutes les autres majestés de cet heureux empire, nommons toujours

¹ Omnis potestas a Deo. Rom., XIII, 4.

Marie ; oui, Marie, qu'un Père proclame la plus grande merveille de l'univers ¹ ; et un autre, le prodige de tous les prodiges le plus nouveau, et un abîme de merveilles ².

Voici comment un auteur s'exprime à ce sujet :

« Au seul roi des siècles, immortel et invisible, honneur et gloire aux siècles des siècles, dit le grand apôtre ³. A vrai dire, c'est à lui seul que toute gloire et tout honneur appartiennent. D'où il s'ensuit que le vrai honneur n'est qu'un **rejaillissement** de la face glorieuse de Dieu, d'où procède **tout l'honneur** du monde ; de manière que, tout ainsi que d'un soleil visible et matériel procèdent tous les rayons de lumière, de même de cette divine majesté, ni plus ni moins que d'un soleil invisible et intellectuel, sortent tous les rayons de gloire. Ce qui fait que chaque créature est plus ou moins digne d'honneur, à mesure que les rayons de la glorieuse face de Dieu tombent plus ou moins sur elle et qu'elle les reçoit plus ou moins. Ainsi les rois et les princes sont dignes d'honneur pour autant qu'ils reçoivent sur eux le rayon de la puissance de Dieu : les juges et les magistrats, à cause qu'ils sont éclairés de sa justice ; les sages, pour la participation de sa sagesse ; les vertueux, pour l'éclat des vertus divines qui se répand sur leurs visages ; les vieillards, pour leur ancienneté, laquelle tient quelque chose de l'éternité de Dieu ; les pères et les mères, pour le rapport qu'ils ont à la bonté de Dieu, qui est le premier principe de toute com-

¹ *Præstantissimum orbis terræ miraculum. S. Ephrem.*

² *S. Joan. Damasc. Orat. 4 de Nativit. V. Beip.*

³ *1 Tim., 1, 17.*

munication. D'où il s'ensuit derechef qu'à mesure que la créature s'avoisine davantage de ce divin soleil de gloire, elle a aussi meilleure part à la gloire qui en procède.

» Ce que je dis principalement en faveur de la Reine du ciel, notre digne mère, laquelle méritoirement, comme dit le dévot saint Bernard, est environnée du soleil, pour autant qu'elle a pénétré plus avant qu'il ne se peut croire les très profonds abîmes de la grandeur de Dieu; de sorte qu'elle a été comme absorbée dans cette lumière inaccessible, autant qu'une créature le peut être au-dessous de l'union personnelle. Qui pourrait expliquer comme, par suite de cet avoisinement, elle a été pénétrée de toutes parts des rayons d'honneur qui émanent du Père des lumières?

» La gloire et la majesté que son époux lui a communiquées sont telles, dit ailleurs le même auteur, que les grands, les princes et les rois de la terre s'estiment heureux d'avoir d'elle un bon regard, désirant passionnément d'être de sa suite et enrôlés au nombre de ses domestiques, afin d'avoir, par son moyen, part aux bonnes grâces de son Époux.

» Et, comme il n'y eut jamais au monde fils plus aimant ni plus puissant que Jésus, j'en conclus qu'ayant le pouvoir et le vouloir de rehausser sa mère, et n'y ayant rien qui l'en puisse empêcher, il le fait avec tant d'excès, pour me servir des termes sacrés, que le ciel en demeure étonné, et qu'elle-même se perd dans les extases de ses amoureux ressentiments et des cordiales reconnaissances de son Fils ¹. »

Car quel genre de majesté pourrait manquer à Marie?

¹ Poiré, *Tripl. Cour.* Tom. III, p. 238.

Elle a eu sur la terre et elle en a emporté au ciel la majesté de l'innocence la plus parfaite, la majesté de la vertu la plus pure et la plus héroïque, la majesté de la noblesse la plus auguste et la plus respectable, la majesté de l'abnégation, du courage, du dévouement, du sacrifice poussé à ses dernières limites ; la majesté de la pauvreté, de l'exil, du malheur ; la majesté de la vieillesse : elle a acquis au ciel la majesté du rang, de la gloire, de la puissance, de la science.

Ah ! si, comme nous le comprenons, la majesté n'est autre chose que la beauté, la dignité, la vertu, la perfection, la grandeur, portées à leur plus haut point et à leur plus sublime degré, élevées à leur plus grande puissance et à leurs proportions les plus vastes et les plus grandioses, force nous est de conclure que Marie possède, sous tous les rapports possibles, et à tous les points de vue imaginables, une majesté qu'aucune créature n'égale, qu'aucune créature n'atteint.

Ici-bas elle naquit du sang d'Abraham, le plus noble et le plus illustre des temps anciens, et elle eut pour aïeux tout les grands patriarches qui descendirent de lui et qui furent comme les apôtres de la loi de nature. Elle appartient aussi à la famille de David ; et, à ce titre, elle a droit de compter parmi ses ancêtres tous les rois qui composent la glorieuse lignée de ce prince.

Quelle dignité ne tire-t-elle donc pas de cette double origine ¹ ? C'est le cri de saint Bernard qui, dans son beau

¹ Clara proavorum titulis. Petr. Dam.

sermon sur ces paroles : *Un grand signe a paru dans le ciel*, se demande : Qu'y a-t-il d'éclatant dans la génération de Marie ? et qui répond : Assurément ce qu'il y a de remarquable dans cette génération de la Vierge de Nazareth, c'est qu'elle tire son origine du sang des rois, de la race d'Abraham et de la noble famille de David. L'abbé du Guerrie s'écrie presque dans le même sens : La Vierge-Mère a été choisie dans une famille royale ; elle est donc, il est vrai, le noble rejeton d'une souche royale ; mais elle est bien plus noble encore par le sublime caractère de ses royales perfection ; et il devait en être ainsi pour que la noblesse éternelle du Fils fût accompagnée de la noblesse temporelle de sa mère, et pour que, quittant le trône royal de son Père, il trouvât un autre trône royal dans le sein de sa mère ¹.

La sainte Vierge n'eut donc pas une origine basse, obscure, méprisable, comme ont osé le dire quelques hérétiques, démentis en cela par l'Écriture, par l'histoire, par les Pères, par la raison. Car, que manque-t-il à Marie du côté de la noblesse, quand on trouve dans sa famille quatorze rois, plusieurs princes ou chefs illustres, des grands-prêtres, bon nombre de héros non moins remarquables par leur noblesse originaire que par leurs belles actions ² ? C'est ce que dit très bien saint Thomas de Villeneuve : Quoique Dieu ait choisi pour mère une fille pauvre et sans éclat, cependant il voulut qu'elle eût, selon la chair, une origine incomparablement plus illustre, plus noble et plus distinguée, que ne

¹ Sermon. 4 de Annunt.

² C. de Veg., num. 940.

l'aurait de nos jours aucune femme, si noble qu'on la suppose. Car la famille de Marie remonte dans le lointain des âges, et, traversant les siècles, elle a donné au monde une longue suite de patriarches, de rois, de prêtres. Cherchez maintenant dans l'univers quelle est la femme qui compte autant de rois, autant de princes, dans sa lignée. Marie a donc été éminemment noble par sa naissance. Elle a donc eu toute la dignité qu'exigeait sa qualité de mère future de Dieu ; car il ne convenait pas qu'elle fût de basse extraction, de peur que la bassesse de son origine ne rejaillit sur son Fils ¹.

Issue par son père de la tribu de Juda et du sang de David, elle appartient par sa mère à la tribu sacerdotale de Lévi, afin, dit saint Ambroise, que Jésus-Christ naquît des rois en sa qualité de roi, et des prêtres en sa qualité de prêtre ².

Par son père comme par sa mère, Marie fut donc d'un sang noble et d'une naissance illustre, à tel point que si l'on veut rechercher, pour en faire honneur à qui que ce soit, la noblesse du sang, la gloire et l'éclat des aïeux, le mérite et la splendeur des parents, on trouvera tout cela, et à un degré éminent, dans la seule Mère de Dieu, soit qu'on cherche les titres de noblesse dans la noblesse même de la famille, soit qu'on les demande à son ancienneté, ou à sa piété, ou à sa religion, ou à sa sagesse, ou à sa science, ou à l'empire qu'elle a exercé, ou à l'autorité dont elle a été investie, ou aux faits glorieux par lesquels elle s'est illus-

¹ Conc. 4 de Nativit. Virg.

² Lib. III in Lucam.

trée. Car tous ces insignes, tous ces fleurons de la noblesse brillent du plus vif éclat dans la seule personne de Marie ¹. Sur quoi saint Bernardin a dit : La bienheureuse Vierge a été le plus noble individu ou la plus noble créature qui ait jamais été, qui soit, ou qui puisse jamais être dans l'espèce humaine. Puis donc que tous les évangélistes et tous les docteurs de l'Église nous montrent dans cette Vierge la réunion et l'assemblage de toutes les distinctions, de tous les mérites, de toutes les qualités, de tous les genres de supériorité, de noblesse, de dignité et de prééminence, qui peuvent être dans une créature humaine, quant à son origine, nous devons, d'après leur autorité, placer Marie au-dessus de tous les princes, au-dessus de tous les rois, au-dessus de tous les empereurs, au-dessus de toutes les reines, au-dessus de toutes les impératrices, au-dessus de toutes les puissances, au-dessus de toutes les tribus, et au-dessus de tous les peuples du monde ².

Elle a donc jeté ses racines dans une famille honorable et honorée, comme elle le dit elle-même ³.

Mais elle tire surtout sa noblesse de sa maternité. Le premier titre de noblesse de Marie c'est son Fils, dit saint Pierre Damien. A la vérité elle est fille des rois; mais, ce qui est incomparablement plus, elle est mère du Roi des rois ⁴. Et, au sermon troisième sur la nativité de la sainte

¹ C. de Vega, num. 911.

² Tom. I. Serm. 61. art. 4, cap. 4.

³ Et radicavi in populo honorificato. Eccl., 24.

⁴ In hymn. de B. Virg.

Vierge, il ajoute : La bienheureuse Marie, quoique née d'un sang illustre, quoique issue d'une famille royale, tiré par-dessus tout sa noblesse de Celui qui est né d'elle miraculeusement et par un prodige inouï ; et, par la noblesse de son Fils, Marie surpasse toute noblesse humaine. Sans doute elle est noble par ses aïeux ; mais elle l'est bien davantage par son Fils. Aussi saint Ildefonse s'écrie-t-il : Parce que la chair de l'homme n'a jamais produit une aussi noble créature que la Mère de Dieu, jamais on n'en a vu non plus une plus belle que celle que la splendeur éternelle de la gloire du Père éclaira et pénétra de ses divins et ineffables rayons, et dont la chair et le sang ont fourni la substance corporelle de notre bienfaisant Sauveur ¹.

Cette noblesse de Marie, émanant d'une source infinie, acquiert par là même, en un sens, un degré infini ; et, par conséquent, elle l'emporte immensément sur toutes les noblesses dont aucune créature puisse se vanter ².

Mais toutes ces noblesses, toutes ces majestés diverses, elle les possède aussi, elle les réunit aussi dans sa seule personne.

Nous en avons déjà indiqué quelques-unes.

Y ajouterons-nous la majesté des traits, la majesté du regard, la majesté des vêtements, la majesté des ornements, toutes choses louées par l'époux des saints Cantiques, et déjà sommairement touchées par nous ?

Votre taille, dit l'époux à son épouse bien-aimée, votre

¹ Serm. 3 in Assumpt.

² C. de Vega, num. 918.

taille à la beauté et la majesté du palmier ¹. Votre cou est semblable à la tour de David qui est couronnée de créneaux, et d'où pendent mille boucliers, armures des forts ². Vous êtes belle, ô ma bien-aimée; douce et ravissante comme Jérusalem ³.

Un poète a dit que d'un clin d'œil et d'un signe de tête Jupiter ébranlait l'olympé. D'un clin d'œil aussi, d'un regard, Marie fait incliner toutes les légions angéliques, tous les ordres des bienheureux, comme on voit, au temps des moissons, le souffle des vents courber tous les épis de la plaine. Quand elle parle, il se fait dans toute l'étendue des cieux un silence universel; et sa marche est si imposante, que le divin Époux s'écrie dans son admiration : Que votre démarche est belle, grave et majestueuse, ô bien-aimée fille du prince ⁴. Elle est si belle, si grave et si majestueuse, que les reines mêmes et les princesses qui l'ont vue en ont été ravies.

Et ne nous imaginons pas que, bien que Marie soit comparée dans les saints livres à une armée redoutable et rangée en bataille ⁵, la majesté de cette Vierge soit une majesté sévère, dure, repoussante, comme celle de ces souverains qui sont inabordables, comme celle d'Assuérus sur le trône de son orgueil. Non; non! telle n'est point la majesté de

¹ Statura tua assimilata est palmæ. Cant., vii, 7.

² Cant., iv, 4.

³ Cant., vi, 8.

⁴ Quam pulchri sunt gressus tui, filia principis. vii, 1.

⁵ Terribilis est castrorum acies ordinata vi.

notre Mère, la majesté de notre Reine. Ce serait, dit un auteur, un très grand abus et une très remarquable ruse du démon de se figurer cette princesse avec une majesté retirée, avec un air de grandeur qui donnât appréhension de l'approcher, ou qui fît soupçonner en elle quelque dédain de nos menues nécessités ¹. » Non, encore une fois, tel n'est pas le caractère de la majesté de Marie ; mais elle est, cette majesté, toute maternelle, toute bienveillante.

Ah ! dans un de ces élans sublimes qui lui sont si ordinaires, le roi-prophète s'écrie à la vue d'une des grandes scènes de la nature : Admirables sont les soulèvements de la mer ; — plus admirable est le Seigneur dans les hauteurs des cieux ² !

Disons dans le même sens et par imitation :

Majestueuse fut Marie sœur de Moïse, lorsque, marchant à la tête des femmes qui lui faisaient cortège, elle chanta : « Louange au Seigneur, qui a fait éclater sa force et sa magnificence en précipitant dans la mer le cheval et le cavalier ³ ; » — mais plus majestueuse est Marie mère de Jésus, qui dit dans toute l'éternité :

Mon âme exalte le Seigneur et mon esprit tressaillit dans le Dieu qui est mon salut ⁴.

Majestueuse fut Débora, l'épouse de Lapidoth, quand elle gouvernait le peuple d'Israel et qu'elle rendait ses juge-

¹ Poiré. Tom. III, p. 593.

² Mirabiles elationes maris ; mirabilis in altis Dominus. Ps. 92, 4.

³ Exod., xv, 20.

⁴ Luc, i, 46.

ments à l'ombre du palmier auquel elle donna son nom ; majestueuse elle fut surtout quand elle marcha au combat en Cédès avec Barac, fils d'Abinoem, et mieux encore quand elle chanta l'hymne de la victoire ; mais plus majestueuse est Marie épouse de Joseph, gouvernant l'univers dans les hauteurs des cieux et chantant là le triomphe remporté par elle sur le Sisara de l'abîme,

Majestueuse fut la fille de Jephté, accourant avec un chœur de chantres et de musiciens au-devant de son père, vainqueur des fils d'Ammon ; — mais plus majestueuse est Marie fille de Joachim, chantant dans le ciel les exploits glorieux du Christ, vainqueur de l'enfer et de la mort.

Majestueuse était la belle Sulamite épouse de Salomon, au milieu de ses compagnes qu'elle effaçait par sa beauté, qu'elle surpassait de la tête ; — plus majestueuse est Marie épouse du divin Salomon, au milieu de toutes les âmes pures qu'elle éclipse comme le soleil éclipse les autres astres.

Majestueuse fut Bethsabée, quand elle s'assit près de son fils sur un trône éblouissant d'or, et au-dessus de tous les princes et de tous les grands de la cour ; — plus majestueuse est Marie, debout sur un trône de gloire, à la droite même du Très-Haut, par delà tous les élus, par delà tous les séraphins.

Majestueuse fut Judith, veuve de Mérari, quand elle entra dans Béthulie, après la défaite d'Holopherne, rapportant dans ses mains le salut de son peuple ; — bien plus majestueuse est Marie, triomphant éternellement dans la cité sans fin du serpent infernal.

Majestueuse fut Esther, s'asseyant avec une beauté céleste sur le trône laissé vacant par l'orgueilleuse Vasthi ; — plus majestueuse est Marie, l'amour du Roi du ciel, occupant la place d'Eve devenue prévaricatrice, et régnaant sur toute l'étendue de la création.

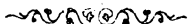
Oh ! comme le ciel et la terre sont pleins de la majesté de Dieu, ainsi sont-ils remplis de la majesté de Marie. Cette majesté est partout, dans le vaste empire, comme sur toute la face de la terre.

« Devant sa grandeur tout s'incline ¹. »

Bénéissons-la, vénérons-la ; servons-la, comme celle de Dieu, avec un cœur sincère, et écrivons-nous encore en prenant le langage d'un Père . Qu'y a-t-il de plus noble que la Mère de Dieu ? Qu'y a-t-il de plus illustre et de plus majestueux que celle que la majesté suprême et la splendeur incréée a choisie pour son tabernacle ² ?

¹ *La Lyre de Marie*, p. 174.

² Ambros., lib. 2 de Virgine.



XVI

BÉATITUDE DE MARIE

Sicut sol stellas splendore superat, sic Maria Beatos beatitudine supergreditur.

Comme le soleil surpasse les étoiles en splendeur, ainsi Marie l'emporte en béatitude sur tous les Bienheureux

S. BONAV., et GUILIEM. PARIS, in suo. *Rosario*.

La douleur, la souffrance fait, ici-bas, le fond de toute vie humaine; aussi est-il écrit que la vie de l'homme en ce monde est pleine de misère. Au contraire la béatitude forme l'essence fondamentale de la vie des élus au ciel; aussi les appelle-t-on ordinairement *les Bienheureux*, parce qu'ils possèdent tous les biens, parce qu'ils sont à l'abri de toute espèce de mal, parce que tout en eux est dans la complète jouissance d'une suprême félicité.

Mais, de même que la gloire n'est pas la même pour tous les habitants du ciel, mais qu'elle diffère suivant le rang, les mérites, les vertus et les grâces des prédestinés, selon cette

parole de l'apôtre des nations : « Une étoile diffère d'une autre étoile ; car autre est la clerté du soleil, autre celle de la lune, autre encore celle des étoiles ¹ ; » ainsi en est-il de la béatitude. Bien que complète, en un sens, pour chacun des élus, elle est cependant en proportion de ce qu'ils ont mérité de récompense, et de la perfection à laquelle ils se sont élevés durant le temps de leur épreuve.

Cela étant, quelle ne doit pas être la félicité de Marie. Ah ! si, selon quelques auteurs, Marie a joui toute sa vie mortelle, et surtout depuis l'heure fortunée de l'Incarnation, de la claire vue de Dieu et de la félicité qui en est inséparable, de quel bonheur ne doit-elle pas être comblée dans le sein de Dieu même et à la source des délices sans fin ?

D'après l'enseignement catholique trois choses constituent le bonheur éternel : voir Dieu, aimer Dieu, posséder Dieu.

Or, mieux qui que ce soit des anges ou des saints, Marie réunit ce triple élément de béatitude céleste ; elle voit Dieu plus parfaitement qu'aucune autre créature.

La contemplation de Dieu, la claire vue de Dieu est la première des récompenses accordées aux âmes glorifiées ; et cette première récompense étant, ainsi que toutes les autres, proportionnée au mérite et aux vertus de chaque juste, il s'ensuit rigoureusement que Marie ayant surpassé toutes les créatures par sa pureté, par son amour et par sa dignité, elle doit les surpasser aussi par une vue de Dieu plus distincte que celle de tous les Bienheureux. Séraphins, voilez-

¹ I. Cor., xv, 41.

vous la face devant la majesté suprême ; vos yeux ne sont ni assez forts ni assez purs, pour en contempler l'essence et pour en soutenir l'éclat. Mais vous, ô Vierge sainte, ô Mère de Dieu, regardez le Très-Haut sans voile, sans obstacle, sans crainte, ainsi que sans éblouissement ; car s'il vous a donné, comme à l'aigle, des ailes pour voler jusqu'à lui et jusque dans son sein afin de vousy reposer ¹, il vous a également donné les yeux perçants de l'aigle pour soutenir la vue de ses clartés adorables.

En second lieu elle aime Dieu plus que tous les élus, et non seulement plus qu'aucun des anges ou des saints pris en particulier ; mais plus que tout le ciel ensemble ; plus que tous les chœurs des anges et tous les ordres glorifiés confondus en un seul tout. Oui, disent la plupart des auteurs qui ont loué Marie, si d'un côté on mettait dans le plateau d'une balance tous les sentiments d'amour dont Dieu a pu être, est et sera à tout jamais l'objet de la part des créatures, et de l'autre le cœur de la seule Vierge Marie, celui-ci l'emporterait, comme le plomb l'emporte sur une plume légère, comme la fournaise sur l'étincelle, et le volcan sur un charbon imperceptible.

Ah ! si, dès cette vie, l'auguste Vierge aimait Dieu d'une charité sans bornes ² ; si elle fut, au dire d'un auteur, comme un Vésuve, comme un Etna de feu sacré, d'ardeurs divines ; si dès cette vie elle aimait Dieu autant que peut le faire une sim-

¹ *Datæ sunt mulieri alæ dux ut volaret in locum suum. Apoc., 12, 14.*

² C. de Vega, num. 1211.

ple créature humaine dans l'état de mortalité ¹, combien plus ne l'aime-t-elle pas maintenant qu'elle le voit dans toute sa majesté, dans toute sa beauté, dans toute sa splendeur, dans toute son amabilité ; maintenant qu'elle est assise sur son trône, partageant sa puissance et les hommages qu'il recoit de la création ; maintenant qu'elle est par lui comblée de gloire, inondée de délices et élevée en honneur au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu !

Enfin elle possède Dieu. Ah ! c'est maintenant surtout qu'elle peut s'écrier : Je suis à mon bien-aimé et mon bien-aimé est à moi ². Il repose sur mon cœur comme un bouquet embaumé. Sa main gauche me soutient la tête, et il m'embrasse de la droite ³.

Les saints le possèdent à distance, à une distance plus ou moins grande, suivant leur degré de sainteté. Mais voyez, d'après les livres saints, comme Marie le possède intimement, étroitement ! Y a-t-il une épouse qui possède mieux son époux, une fille qui possède mieux son père, une mère qui possède mieux son fils.

Ah ! sur la terre, où tant de séparations cruelles, déchirantes, où tant d'absences pénibles ont lieu à chaque instant, elle désira souvent, sans pouvoir l'obtenir, un baiser de la bouche de son adorable Fils, de son divin Jésus ⁴ ; souvent elle lui demanda de l'attirer après lui, de l'emmener avec lui dans ses

¹ Guillelm. in illud cant. *Ordinavit in me charitatem.*

² Dilectus meus mihi et ego illi. Cant., II, 16.

³ *Læva ejus sub capite meo et dexteram illius amplexabitur me.*

⁴ *Osculetur me osculo oris sui.* I, 4.

courses évangéliques ¹. Souvent, du fond de sa paisible et silencieuse maison de Nazareth, elle s'écria : O toi qu'aime mon âme, fais-moi savoir où tu es, où tu couches, où tu manges, où tu prêches, où tu guéris ; que je ne laisse pas errer ça et là mes pensées qui s'attachent à toi, qui te suivent, qui te cherchent, et partout, et toujours. Reviens ; reviens, mon bien-aimé ; reviens vite vers ta mère, comme le chevreuil revient en hâte trouver la sienne, et comme le faon de la biche court avec légèreté sur les monts de Béther ².

Mais, au ciel, Marie est heureuse ; rien ne la sépare plus un seul instant de son aimable fils. Là, elle peut dire : Mon roi m'a introduite dans ses appartements les plus secrets, dans des appartements que lui seul et moi connaissons. Oh ! comme là nous nous livrons à de doux épanchements, à de pures et saintes voluptés, à de mystiques et ineffables amours ³ ! Comme dans ces lieux fortunés, dans cette éternité d'or, tout en nous est bonheur, et bonheur sans fin ! Car maintenant je tiens celui qui en est le principe, et jamais je ne l'échapperai, jamais je ne m'en séparerai.

Un pieux auteur ⁴ lui fait dire : « O mon très honoré fils, l'ancre de mes espérances, qu'y a-t-il au ciel ou dans la terre qui soit capable d'arrêter mon cœur hors de vous, qui êtes mon unique bien, mon Seigneur et mon Dieu, que je chéris

¹ Trahe me post te, etc. 1, 3.

² Cant., 1, 3.

³ Revertere ; similis esto, dilecte mi, caprea, hinnuloque cervorum super montes Bether. id., 17.

⁴ Poiré, tom. 1, p. 348.

par-dessus tout ce qui est aimable au monde ? Je vous tiens donc et vous possède maintenant sans crainte de vous perdre et sans appréhension d'être jamais séparée de vous. Vous êtes, pour l'éternité, mon sort, mon héritage, mon bonheur, mon unique, mon tout. »

Certes, longtemps on a pu croire que le bonheur était le compagnon inséparable des royautés de la terre ; aussi disait-on, en proverbe, *Heureux comme un roi, heureuse comme une reine*. Mais, de nos jours où les têtes couronnées semblent être le point de mire de toutes les attaques, de nos jours où les nations sont devenues ingouvernables, de nos jours où le sceptre n'est plus qu'un bâton hérissé d'épines et le diadème un bandeau de douleur, de nos jours où chaque trône est sur le penchant d'un abîme et où les rois vont dormir leur dernier sommeil dans l'exil, ah ! on ne peut plus parler ainsi ; royauté et félicité ne sont plus synonymes.

Mais la souveraineté de Marie dans l'empire de son Fils est sans soucis et sans nuages, sans peines et sans fatigues, sans craintes et sans périls.

Et, comme en grâce et en gloire elle constitue un ordre à part, ainsi en constitue-t-elle un en béatitude céleste. La Mère de Dieu, dit le pieux Poiré, n'a personne qui la devance non pas même qui la seconde en béatitude, ni essentielle ni accidentelle. Comme ce qu'elle a fait est incomparable, dit à son tour saint Ildefonse, ce qu'elle a reçu est ineffable et incompréhensible ¹.

¹ Sermon de Assumpt.

La vision béatifique est, avons-nous dit, le principe et l'élément constitutif de l'éternelle félicité ; et cette félicité est plus ou moins abondante, selon que la vision divine est elle-même plus parfaite.

Car Marie, voyant Dieu mieux que ne le voient tous les anges et tous les saints ensemble ¹, puise nécessairement dans cette vue intuitive et dans cette contemplation une plus grande somme de bonheur que n'en retirent de la leur tous les habitants de la belle et triomphante Jérusalem.

Ah ! si l'œil de l'homme voyageur en ce monde n'a jamais vu, si son oreille n'a jamais entendu, si son cœur n'a jamais compris ce que Dieu a préparé et ce qu'il prodigue de bonheur et de gloire à ses prédestinés ², comment nous serait-il possible de nous faire une juste idée de ce qu'il fait pour Marie ? S'il inonde ses enfants et ses sujets d'un torrent de délices ³, sera-ce trop pour sa mère et pour la reine de son empire d'un océan de ces mêmes délices ?

Aussi le bienheureux cardinal Pierre Damien dit-il avec une grande justesse de pensée : Élevée au-dessus de tous les saints et de tous les anges, Marie surpasse les mérites de chacun d'eux en particulier et les titres de gloire de tous en général. Car, de même que la vision béatifique de cette Vierge l'emporte sur la vision béatifique de tous les hommes et de tous les anges pris ensemble, ainsi la gloire et le bonheur de cette créature incomparable surpassent la gloire et

¹ C. de Vegr., num. 4867

² I Cor., II, 9.

³ Ps. 35, 9.

le bonheur de tous les élus réunis. Car la maternité naturelle et physique de Dieu laisse loin au-dessous d'elle toutes les adoptions, ou, si l'on veut, toutes les filiations adoptives réunies ; d'où il suit que l'on peut bien, toute proportion gardée, dire de la Vierge-Mère ce que l'apôtre a dit du Fils, savoir qu'elle a une part de gloire et de félicité d'autant plus belle et plus large que celle des anges et des hommes, qu'elle a reçu un nom, un titre, une dignité qu'aucun d'eux ne possède ¹.

Et c'est ce que confirme saint Bernardin, quand il écrit : De même que l'adorable Jésus siège à la droite de son Père, c'est-à-dire jouit de la plus grande et de la meilleure partie de l'héritage paternel, ainsi Marie, la Reine du ciel, nous est représentée comme debout à la droite de son Fils, c'est-à-dire comme jouissant de la plus belle part des biens de ce même Fils ².

Or cette jouissance lui donne évidemment un degré de béatitude que n'atteignent point les anges et les saints pris ensemble ³.

Disons donc du bonheur de Marie ce que Guillaume de Paris dit de sa sainteté, et Bernardin de Buste, de sa gloire :

Si l'on rassemblait sur le plateau d'une balance les vertus de tous les saints et de tous les élus, y compris les neuf chœurs des anges, et qu'on mît dans l'autre plateau les seuls

¹ Serm. de Assumpt.

² Tom. III, serm. 44, art. 3.

³ G. de Vega, num. 4867.

mérites de Marie, celui-ci paraîtrait bien plus chargé que l'autre.

A son tour Bernardin de Buste dit dans la même pensée : Tel est le poids immense de gloire dont Dieu a gratifié Marie, que si on la mettait toute seule, cette gloire, dans l'un des côtés de la balance, et qu'on plaçât dans l'autre celle de tous les saints, tant de l'Ancien que du Nouveau-Testament, en y comprenant les anges, Marie l'emporterait sur toutes les justices du ciel et de la terre.

Or, si elle surpasse tous les justes et en grâce et en gloire, elle les surpasse aussi, et nécessairement, en béatitude, puisque la béatitude est toujours en proportion de la grâce et de la gloire ¹.

D'un autre côté, la dignité de Mère de Dieu, étant, comme nous l'avons dit nombre de fois, en quelque sorte infinie, doit décemment, convenablement, avoir pour apanage une félicité qui soit également et dans le même sens infinie ².

Enfin un des premiers et des plus naturels effets de l'amour étant de procurer à l'objet aimé un bonheur proportionné à l'ardeur des affections, et Dieu aimant Marie plus que toutes les créatures prises collectivement, il s'ensuit qu'il doit lui donner toute la félicité dont elle est susceptible, toute la félicité dont peut être capable une simple créature élevée à la plus haute puissance possible, toute la félicité que Dieu lui-même peut accorder à l'une des œuvres de ses mains.

¹ C. de Vega, num. 4867.

² De laudib. Virg., c. 6.

Aussi, pour le bonheur, tout comme pour la grâce, tout commé pour la gloire, Marie est un océan, et tous les autres élus ne sont que d'humbles ruisseaux ; Marie est un soleil, et tous les autres élus ne sont que d'obscures planètes ; Marie est un vaste palais, et tous les autres élus ne sont que d'étroites demeures. Et, de même que la mer contient à elle seule une plus grande quantité d'eau que tous les fleuves, toutes les rivières, toutes les fontaines, tous les ruisseaux et tous les puits ensemble, ainsi Marie possède à elle seule plus de félicité que tous les élus, soit hommes, soit anges, n'en possèdent à eux tous.

Et nous pouvons ici, sans aucune difficulté, appliquer au bonheur dont Marie jouit au ciel ce que saint Bonaventure dit de la plénitude de grâce et de sainteté qui lui a été donnée : Marie est tellement remplie de grâce dans son cœur, elle en est tellement inondée, elle en a reçu une si abondante largesse, elle en est devenue un si vaste et si profond océan, qu'on peut bien l'appeler une mer pleine, selon cette parole : Que la mer et sa plénitude retentissent. Comme la mer est le vaste bassin, l'immense réservoir des eaux, ainsi Marie est le bassin et le réservoir sans fond et sans rives des dons de Dieu. Et voilà pourquoi Dieu a appelé l'Océan *mers* ou *maria*. Il est écrit aussi au livre de l'Ecclésiaste : Tous les fleuves se jettent dans la mer. Ici les fleuves représentent les différentes sortes de grâces qui ont eu leur confluent en Marie, selon cette parole du sage : En moi est toute la grâce de la vie et de la vérité. Saint Jérôme nous fait bien comprendre la plénitude de cette mer, la plénitude de cette grâce,

quand il s'écrie : Oui, Marie est bien véritablement pleine de grâce ; car aux autres saints ce don céleste est distribué par parcelle, tandis que celui qui en est la source infinie s'est jeté, s'est précipité tout entier en Marie, comme dans un abîme capable de le contenir ¹.

Marie est donc, après Dieu, de tous les êtres celui qui comprend le plus de gloire et de félicité. Elle reçoit, elle absorbe, elle engloutit pour ainsi dire à pleins bords cette béatitude dont le principe est au sein de Dieu même ².

Ah ! si dès le jour où elle monta de notre désert au ciel ; si, même avant de pénétrer dans les joies du paradis, Marie était déjà comme un affluent de délices ; si déjà ses mains ruisselaient de myrrhe et d'aromates, emblèmes de félicité ³, que n'est-elle pas maintenant qu'elle vit dans la région la plus élevée, dans la sphère la plus fortunée, dans l'atmosphère la plus pure des voluptés ? si tous les justes, tous les anges sont rassasiés de bonheur par la seule vue de Dieu ⁴, combien plus Marie, qui pénètre plus qu'aucune autre créature, par la vision béatifique, dans son essence adorable ⁵ ! s'il est donné aux serviteurs de puiser à plein calice au torrent des célestes et divins enivremments, que n'est-il point accordé à la Reine ?

Aussi l'abbé de Gueric fait-il dire à Marie par son au-

¹ C. de Vega, num. 4869.

² Manus meæ stillaverunt myrrham et digiti mei pleni myrrha probatissima Cant., v, 5.

³ Satiabor cum apparuerit gloria tua. Ps. xvi, 15.

⁴ Abb. Guarric. serm. 4 de Assumpt.

⁵ Sermon. 2 de Assumpt.

guste Fils : De même que personne n'a plus fait pour moi, dans les jours de mon passage sur la terre, ainsi je ne veux faire pour personne plus que pour vous, dans les splendeurs de ma gloire. Entre autres dons, vous m'avez fait part de votre humanité; c'est par vous que je suis devenu homme; je veux maintenant vous faire part de ma divinité. Vous ne demandiez pour être heureuse qu'un simple baiser de ma bouche : je ferai plus, je m'enlancerai à vous; tout en moi vous embrassera. Je ne me bornerai donc pas à coller mes lèvres sur vos lèvres; mais j'imprimerai, par un embrassement éternel et indissoluble, mon esprit dans votre esprit ¹.

O Jésus, Roi du ciel, que bienheureuses sont les entrailles qui ont eu le suprême honneur de vous porter dans les jours de vos abaissements! que bienheureux est le sein qui, fécondé par la vertu toute-puissante du Très-Haut, vous a nourri d'un lait d'une origine toute céleste et toute surnaturelle ²! Votre Mère est plongée par vous dans un océan de délices! Tous les genres, toutes les espèces de béatitude, essentielle et accidentelle, vous les entassez pour ainsi dire sur Marie et en Marie ³.

Oui, glorieuse Mère de Dieu, votre bonheur est sans égal; il est inénarrable. Sans doute il a été déjà bien grand sur la terre et dans les jours de votre pèlerinage : mais

¹ Serm. 5 de Annunt.

² *Beatus venter qui te portavit et beata ubera que suxisti.* Luc, xi, 27.

³ De Vega, num. 1872.

combien ne l'est-il pas plus dans les jours éternels de votre royauté ? Nul n'en saurait dire la hauteur, la largeur et la profondeur.

Ah ! ce n'est plus une seule voix de femme, une voix isolée qui vous proclame bienheureuse ; c'est toute la terre, c'est tout le ciel ; ce sont toutes les générations et tous les peuples d'ici-bas ; ce sont toutes les saintes hiérarchies de l'empyrée, toutes les légions des esprits purs, tous les ordres, tous les chœurs des bienheureux. Oui, vous êtes heureuse, d'une félicité qui n'est surpassée que par celle que Dieu trouve et goûte en lui-même.

O Marie, ô ma Reine, ô ma Mère, puissé-je, moi votre enfant, avoir seulement, pour étancher à tout jamais ma soif de félicité, quelques gouttes de ce bonheur dans lequel vous êtes plongée comme dans une mer sans rivages ! Puisse-t-il m'être donné de ramasser seulement, pour apaiser ma faim, quelques-unes de ces miettes riches et précieuses qui tombent de votre table, si abondamment pourvue, si royalement servie.



XVII

PUISSANCE DE MARIE

Ab omnipotente Filio omnipotens Mater facta est.
Mère, elle est devenue toute-puissante par la
toute-puissance de son Fils.
S. BERN.

La puissance est encore un des principaux attributs de la souveraineté. Aussi nos rois se donnaient-ils ou plutôt s'arrogeaient-ils le titre de très hauts et très puissants. Mais qu'est-ce qu'une puissance qui ne commande ni aux astres, ni aux éléments, ni aux nuages, ni aux tempêtes, ni à l'éclair, ni au tonnerre, ni aux vents, ni à la mer, ni au bonheur, ni au malheur, ni à la victoire, ni aux revers, ni aux maladies, ni à la mort ? Qu'est-ce qu'une puissance qui échoue, qui se brise contre un grain de sable, contre un atome ? Qu'est-ce qu'une puissance que renferment quelques lieues d'étendue ; que bornent, que circonscrivent les détroits, les montagnes et de simples ruisseaux ; une puissance que resserrent, que restreignent, que compriment de plus en plus les défiances des peuples et leurs constitutions.

Ah ! si Dieu seul est très haut ¹, lui seul aussi est très puissant ; et la toute-puissance est en effet un des premiers caractères de la Divinité. C'est là que tout empire a son principe, sa source, son origine ; c'est de là que tout pouvoir quel qu'il soit et découle et dérive.

Mais après Dieu l'être le plus puissant, non par nature, mais par grâce, non de droit, mais par faveur, c'est celui que nous louons dans les pages de ce livre. Aussi la sainte Église salue-t-elle Marie du titre de Vierge puissante ².

Une puissance beaucoup plus grande, beaucoup plus étendue que celle qui est accordée ici-bas aux mortels, est là-haut l'apanage des bienheureux ; car, si dès cette vie Jésus-Christ a accordé à ses saints un pouvoir miraculeux sur les hommes et sur les choses ³, combien ce pouvoir n'est-il pas agrandi dans l'heureuse région où tout est élevé à sa perfection propre !

Or si les anges, si les élus participent plus ou moins, selon leur rang et leurs mérites, mais toujours largement, à la souveraine puissance de Dieu, que n'aurons-nous pas à penser du haut pouvoir de Marie ?

Il s'exerce sur Dieu lui-même, comme nous l'avons vu. Oui, fille de prédilection, la sainte Vierge est toute-puissante sur le cœur de Dieu le Père ; mère chérie, elle est toute-puissante auprès de Jésus-Christ, son fils ; épouse bien-aimée, elle peut tout auprès de l'Esprit souverain qui est

¹ *Tu solus Altissimus.* Liturg.

² *Virgo potens.* Litan. B. M. V

³ Marc., xvi, 17.

devenu son époux. Auprès de Dieu le Père elle a tout le crédit qu'eut auprès de David cette femme thécuite qui obtint de ce prince qu'il pardonnerait à son fils le rebelle Absalon ; pardon que ce père indigné, que ce roi outragé avait jusque-là refusé à toutes les instances qui lui avaient été faites. De son côté, Jésus lui dit, comme Salomon à Bethsabée : Demandez, ma Mère ; demandez, et il vous sera accordé selon tous vos désirs ; car je ne puis pas rejeter une seule de vos demandes ¹ ; et l'adorable Paraclet lui donne sur son cœur tout l'ascendant, toute l'influence qu'eut l'Épouse des saints Cantiques sur son époux bien-aimé, et la pieuse Esther sur le superbe Assuérus. Aussi s'approche-t-elle, comme l'a dit un Père, du trône de la Trinité avec l'autorité d'une fille, d'une mère, d'une épouse, d'une reine : elle ne prie pas, elle ordonne ; elle n'implore pas, elle commande ; elle ne verse pas des larmes, elle dicte des ordres ; elle n'est point point à genoux, elle est debout ; *non rogans, sed imperans ; non ancilla, sed Domina* ². Elle peut dire en un sens à Dieu le Père ce que disait à ce même Père le Verbe habitant parmi nous : Tout ce qui est à vous est à moi ³.

Quant à Jésus, elle a emporté au ciel, comme nous l'avons dit aussi, elle y conserve et elle y conservera à tout jamais quelque chose de l'autorité qu'elle eut sur lui dans les

¹ Pete, mater mea, neque enim fas est ut avertam faciem meam à te. III Reg., II.

² S. Petr. Dam.

³ Omnia tua mea sunt. Joan.

jours que ce Dieu passa sur la terre. Car l'autorité de la mère sur son fils étant de droit divin et de droit naturel, est par là même inamissible, indestructible ; et, bien que le temps des humiliations de l'Homme-Dieu ait fui, bien que son humanité ait entièrement dépouillé et laissé dans la tombe tout ce qui est faiblesse, misère, abjection, infirmité, pour se revêtir de majesté, de grandeur et de gloire, néanmoins il n'a pas secoué, il n'a pas brisé les liens de subordination qui l'attachent et le soumettent à celle qui fut sa mère ici-bas. D'un autre côté, la piété filiale étant une vertu, ses actes ne sauraient déshonorer qui que ce soit et encore moins celui qui a érigé ce sentiment en devoir et en vertu ; et, pour lui, être soumis, même dans le ciel, même sur son trône, à Marie, n'a rien d'humiliant, rien de déshonorant ; c'est un acte de piété, un acte de vertu, une perfection enfin, et non un acte de faiblesse et de dépendance servile ¹.

La soumission qu'eut Jésus pour sa mère dans sa divine enfance ², il la lui conserve donc même dans les splendeurs de son éternelle royauté. Ce qui fait dire à Richard de Saint-Laurent qu'elle peut non seulement le prier pour le salut de ses clients, comme les autres saints, mais encore lui commander en vertu de son autorité de mère ; d'où il suit que quand nous lui disons : Montrez que vous êtes mère, nous ne la prions pas seulement d'avoir pour nous les sentiments, la tendresse et l'affection d'une mère ; mais nous la supplions encore de faire voir à Jésus-Christ qu'elle est sa mère, en

¹ C. de Vega, num. 1668.

² Et erat subditus illis. Luc, II, 51.

intercédant pour nous auprès de lui avec l'ascendant et l'empire qui appartiennent à une mère.

Le même auteur commentant ces paroles : *Le Seigneur est avec vous*, ajoute encore ailleurs : Dans ces deux mots se révèlent toute la grandeur de Marie et son pouvoir sur son Fils ; car, bien qu'on puisse dire de tous les saints, et que ce soit là leur plus beau privilège, qu'ils sont avec Dieu, Marie a quelque chose de plus qu'eux tous : c'est qu'elle n'est pas seulement soumise à la volonté de Dieu, mais que Dieu lui-même est soumis à son autorité ; et c'est pour cela que le sacré Cantique nous la montre appuyée sur son bien-aimé, comme si elle lui était supérieure, comme s'il lui était inférieur ; et au chapitre deuxième du même livre elle dit elle-même : « Mon bien-aimé est à moi ; » c'est-à-dire, il m'est soumis, il m'obéit, il m'appartient, comme un fils obéit, est soumis et appartient à sa mère ¹.

Saint Ildefonse peut encore être invoqué à l'appui de cette doctrine ; car entre toutes les gloires qu'il admire en Marie il remarque celle-ci : c'est que la servante commande à son maître, la créature à son créateur. Ne nous étonnons donc plus d'entendre dire à saint Bernardin : Tout obéit à Marie, même la Divinité.

Que si ces propositions révoltaient quelques esprits, qu'on se souvienné bien que si Jésus-Christ est ainsi subordonné à sa mère, c'est qu'il a voulu l'être, et que dès lors il n'y a dans cet état de dépendance rien qui l'avilisse, lui Dieu et roi éternel, puisque cette situation est un effet de sa pure volonté

¹ Lib. 1, c. 3 de laudib. Virg.

et de son libre choix, un effet de l'ordre qu'il a lui-même établi en disant aux enfants des hommes : *Honore ton père et ta mère* ; ordre auquel il se conforme lui-même le premier pour le sanctionner, non seulement par sa divine et très haute autorité, mais encore par son exemple.*

Aussi, pour Marie, être entendue de son Fils, c'est en être exaucée, dit saint Bernard ¹. La prière de Marie, ajoute saint Antonin, a toute la force, toute la puissance d'un ordre ². Et son Fils ayant pour elle en toutes choses le respect et la déférence de l'enfant le plus dévoué, elle ne peut essayer de sa part aucun refus ³.

Telle est, selon un théologien cité par le Père d'Argentan, telle est l'efficacité de la prière de Marie, qu'elle l'emporterait auprès de Dieu sur celle de tous les saints pris ensemble ; de sorte que s'il pouvait arriver, ce qui n'est pas admissible, que le ciel se divisât et que Marie demandât une grâce et tout le reste des bienheureux une grâce contraire, la sainte Vierge l'emporterait sans difficulté sur eux tous ⁴.

O sainte Dame, pouvons-nous nous écrier ici avec un pieux auteur, ô sainte Dame, tout ce qui vous concerne est excellent, tout est grand et relevé par-dessus tous nos entendements, et le pouvoir que vous avez auprès de votre Fils surpasse tout ce que nous saurions concevoir ⁵. Il faut

* Pro Maria a Filio audiri exaudiri est.

¹ Oratio Deiparæ habet rationem imperii.

² S. Germ. Constant.

³ Suarez, tom. I in 3 part. Disp., 23, § 2.

⁵ Poiré.

que tout cède à vos commandements et que tout plie sous votre empire ¹.

En effet, quand Dieu lui-même, quand le maître de toutes choses, quand l'arbitre souverain des mondes se soumet lui-même à l'empire de celle qui fut sa mère, qu'est-ce donc qui sera soustrait au pouvoir de cette auguste et admirable créature? qu'est-ce qui échappera à son autorité? sur quoi nes'étendra pas son sceptre tout-puissant? qu'est-ce que ne couvrira pas l'ombre de son manteau royal?

Ah! dans un moment de vive émotion et d'expansive tendresse le roi Assuérus offrit à la belle et douce Esther la moitié de ses États. Mais que notre Dieu est bien plus généreux envers Marie! Ce n'est pas seulement la moitié de son universel empire qu'il soumet à sa domination, c'est le domaine immense de la création; et c'est sur toute l'étendue de son royaume qu'il l'établit reine et maîtresse. Aussi, dit un saint docteur, autant il y a de créatures qui obéissent à Dieu, autant y en a-t-il qui obéissent à Marie ².

Ainsi donc, au ciel, Anges, Archanges, Séraphins, Chérubins, Trônes, Vertus, Principautés, Puissances, Patriarches, Prophètes, Apôtres, Martyrs, Confesseurs, Vierges, justes de tous les temps, de tous les lieux, de tous les âges et de tous les états; au firmament, soleil, lune, étoiles, constellations de tout ordre et de toute grandeur; tout, sans exception, reconnaît le suprême domaine de Marie, tout est soumis à son

¹ Georg. Nicomed. orat. de oblat. V. M.

² Tot creaturæ serviunt gloriosæ Virgini quot serviunt Trinitati. S. Bernardin. serm. 15 de festivit. Virg.

sceptre. Elle aussi commande aux anges de faire sa volonté ; et ils la font avec bonheur ; elle aussi leur donne des ailes pour porter ses ordres et ses grâces d'un bout du monde à l'autre, des hauteurs de l'empyrée dans les abîmes du purgatoire ; et ils partent, et ils volent prompts et rapides comme l'éclair. La joie qu'éprouvent ici-bas les dignitaires et les grands officiers des cours à approcher de la femme dont le front est orné du diadème de la royauté, la joie qu'ils éprouvent à avoir sa confiance et à exécuter ses ordres, tous les habitants du ciel l'éprouvent et la témoignent quand Marie daigne leur confier une mission qui les distingue de la foule des bienheureux.

Décrivant le domaine de la toute-puissante Vierge sur les créatures de ce monde matériel et visible, l'auteur de *la Théologie de Marie* s'exprime ainsi :

Tout s'empresse de rendre hommage et obéissance à la Mère de Dieu ; tout concourt à l'honorer, tout brûle de la servir. Le ciel la revêt du soleil comme d'une draperie lumineuse ; la lune devient son marche-pied ; les étoiles forment sa couronne ; les sphères célestes deviennent pour elle comme des chars de feu avec lesquels elle parcourt seule l'immensité des cieux. Le tonnerre, les éclairs, sont ses flèches ; elle lance la foudre, et le feu devient pour elle une muraille de défense et de protection. Pour elle encore les régions aériennes sont moins froides, moins nébuleuses, et elles lui fournissent avec empressement des nuages transparents, des nuées diaphanes, pour trône de sa royauté, pour siège de sa majesté. A sa voix, et sous l'empire de sa toute-puissante

volonté, la mer se calme, les flots s'apaisent, les vents s'abattent, l'orage cesse, et l'élément liquide se change et se transforme en élément solide, sur lequel elle peut, en sûreté, marcher comme sur la terre ferme. Cette terre elle-même s'émeut et s'ébranle pour lui donner un secours plus prompt. Enfin, il n'y a pas dans les deux mondes, dans le monde visible, ni dans le monde invisible, une seule créature qui n'aspire à l'honneur de la servir et de lui obéir ¹.

Aussi, arrivé à cet endroit de notre livre, pouvons-nous bien dire ce que l'auteur de *la Triple Couronne* dit au deuxième tome de son ouvrage : Ceux qui ont mis une bonne fois leur cœur à priser les grandeurs et les excellences de la Vierge ont déjà vu et établi en leur esprit cette vérité, qu'au même degré que Dieu lui a communiqué son amour, le Père lui donnant son Fils et le Fils la choisissant pour sa mère, il lui a en même temps communiqué ses attributs et ses perfections divines. Et, puisque cette communication d'amour a été en quelque sorte infinie, si on la compare à tout le reste des créatures, aussi est-il aisé de voir qu'il lui a communiqué ses perfections et ses attributs d'une manière comme infinie ; c'est pourquoi il ne font nulle difficulté de l'appeler toute sainte, toute belle, toute sage, toute bonne, toute-puissante, mais toujours, on le comprend, après l'essence increée et l'humanité déifiée ².

Comme l'état de Mère de Dieu passe sans mesure la nature, la grâce et la gloire de tout le reste du paradis, aussi

¹ De Veg., num. 4648.

² Page 492.

a-t-elle un pouvoir sans mesure par-dessus les lois de la nature, de la grâce et de la gloire.

Quant aux merveilles qu'elle produit dans la nature, ce serait chose superflue de les vouloir produire en particulier, vu qu'elle en fait tous les jours en si grand nombre, que je dirais volontiers ce que saint Jean disait des miracles du Sauveur, savoir, que si on les écrivait tous, le monde ne serait pas capable de contenir les livres qui s'en feraient. Je ne crois pas, quant à moi, poursuit l'auteur que nous citons, qu'il se trouve un seul chrétien qui n'en sache plusieurs; qu'il y ait une seule église qui n'en montre les reconnaissances; qu'il y ait ni maladie qu'elle n'ait guérie, ni accident qu'elle n'ait quelquefois changé, ni espèce en la nature qu'elle n'ait altérée, ni opération de la créature qu'elle n'ait détournée du train ordinaire. Or ce ne sont pas là de légères preuves d'une puissance absolue ¹.

Ajoutez à tout cela la conversion insigne de tant de pécheurs que tous les jours elle jette dans le chemin du salut par des voies tout à fait extraordinaires. Ne sont-ce pas de merveilleux prodiges non seulement de bonté et de miséricorde, mais encore de toute-puissance? Car, pour les sauver, il faut qu'elle arrête cent fois la mort, qu'elle confonde tous les desseins de Satan, et qu'elle fasse en quelque façon violence aux lois ordinaires de la justice de Dieu.

C'est ainsi qu'elle est toute-puissante dans l'ordre de la grâce, dans l'ordre de la nature, dans l'ordre de la gloire.

Et n'est-il pas convenable qu'il en soit de la sorte?

, C. de Veg., p. 493.

Ah ! si la robe de Jésus possédait la vertu de guérir les maladies par son seul attouchement ¹, si la croix sur laquelle il ne fut que quelques heures ressuscita des morts et opéra mille prodiges, combien plus la Vierge en laquelle il a été neuf mois et qui lui a donné cette précieuse robe de chair dont sa divinité s'est couverte et revêtue, pour parler comme saint Chrysostome ² et saint Isidore de Damiette ³, combien plus l'auguste Marie ne devra-t-elle pas avoir de puissance miraculeuse ? Si telle est la force surnaturelle de la foi, que la moindre parcelle de cette vertu divine est capable, au dire du Christ, de transporter des montagnes et de les précipiter dans le gouffre des mers ⁴ ; s'il suffit de garder les commandements de Dieu et d'être uni à lui par les liens de la charité, pour avoir la puissance de faire ce qu'on veut ; si le Sauveur promet à quiconque fait sa volonté, de faire les mêmes prodiges qu'il a lui-même opérés, d'en faire même de plus grands, que sera-ce de celle qui a eu la foi, la charité, la justice, et toutes les vertus au plus sublime degré que la créature puisse atteindre ?

Certes, si saint Grégoire a bien pu dire que les saints, qui ne tiennent rang que de serviteurs ou d'amis, font néanmoins des prodiges et des miracles, non seulement par intercession, le demandant à Dieu, mais encore par autorité et

¹ Marc., vi, 56. — Luc., viii, 44.

² Homil. de uno legislat. et serm. 6 in Genes.

³ Lib. 1, Epist. 218.

⁴ Luc., xvii, 6.

par puissance, commandant à la nature ¹, qui trouvera mauvais que nous le disions de la Reine mère et épouse de Dieu? Qu'y a-t-il de plus extraordinaire, ni qui semble troubler davantage l'ordre de l'univers, que d'arrêter le cours du soleil et des sphères célestes, d'où dépend tout le reste du monde? Et, si Josué l'a fait de pleine autorité, direz-vous que Marie ne le puisse faire?

Proclamons donc cette Vierge reine de l'univers et maîtresse du monde entier ²; et disons-lui avec le saint évêque de Genève : Toute puissance vous a été, ô Mère de Dieu, donnée par votre Fils, au ciel comme sur la terre. Disons-lui, après un autre de ses panégyristes : Parce que le Dieu tout-puissant est avec vous, vous êtes vous-même toute-puissante avec lui, toute-puissante par lui, toute-puissante en lui; de telle sorte que vous pouvez dire avec vérité ces paroles de l'Ecclésiastique : « Ma puissance est en Jérusalem; car la toute-puissante Mère du Créateur règne véritablement aussi bien au ciel que sur la terre ³.

Allez donc, s'écrie un autre serviteur de Marie, saluant le triomphe de son Assomption; allez, ô Marie, en toute joie et allégresse jouir des biens de votre Fils; allez trôner, allez agir en mère et en épouse de roi; allez agir en reine et en maîtresse absolue dans l'universel empire de celui qui est né de vous. Vous ne demandiez que le repos; mais vous

¹ II Dialog., c. 30.

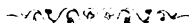
² Tu Domina universi, Regina mundi. S. Bernard. Senn. serm. de Concept. V.

³ S. Bonav. in *Specul.*, c. 8.

avez droit à une bien plus ample récompense : vous avez droit à la gloire et à la puissance ; aussi celui qui n'a fait qu'un avec vous, dans l'unité mystérieuse d'une même chair et d'un même esprit, veut partager avec vous sa suprême puissance ; il veut que votre empire n'ait d'autres bornes que le sien ¹.

O puissance de Marie , soyez mon égide, soyez mon bouclier, tous les jours de ma vie et à l'heure de ma mort !

, Guarrie. serm. in Assumpt. B. V. M.



XVIII

BONTÉ ET CLÉMENTE DE MARIE

O clemens ! o pia ! o dulcis Virgo Maria !

O bonne ! ô douce ! ô tendre Marie !

LITURG.

Avez-vous jamais vu une jeune mère en proie à un horrible mal qui menace de l'enlever à l'enfant qu'elle adore, à l'époux qu'elle chérit, à la famille dont elle est l'amour et les délices ? Elle prie, elle conjure, elle supplie le médecin qui la traite de la rendre à la santé et de lui conserver la vie. Avez-vous jamais vu un grand coupable qui vient d'être frappé d'une sentence de mort ? Il se jette aux pieds de son juge, embrasse ses genoux, les arrose de ses pleurs pour détourner le glaive suspendu sur sa tête. Avez-vous jamais vu, dans les horreurs d'un naufrage, des passagers sur le point d'être engloutis par les flots ? Ils crient de toutes leurs forces au secours ; ils étendent les bras vers le ciel et vers la terre, implorant leur salut et de Dieu et des hommes. Avez-vous jamais vu une timide vierge, une faible femme poursuivie par

un taureau en furie ? Elle pousse des cris déchirants et appelle à son aide tout ce qui peut la sauver.

Eh bien ! elle nous semble être l'âme dont nous avons placé l'affectueuse, la vive, l'ardente invocation en tête de ce chapitre. Elle vient, cette âme, de saluer la Reine, la Mère de miséricorde, la vie, l'amour et l'espoir des chrétiens ¹ ; elle vient de pousser vers le trône de cette Vierge l'accent plaintif des exilés qui pleurent la patrie absente ; elle vient de faire entendre les soupirs, les gémissements des pauvres habitants de la vallée de larmes ². Elle vient de stimuler, d'exciter et de chercher pour ainsi dire à réveiller la tendresse de l'avocate des pécheurs ; elle vient de solliciter, comme un immense bienfait, un regard compatissant de cette divine médiatrice. Elle vient de demander, comme la grâce par excellence, le bonheur de voir Jésus, fruit béni de cette rose mystique, de ce lis virginal ³. Puis, à la fin de sa prière, comme si elle se sentait plus pressée, plus harcelée par ses ennemis et par les dangers qui l'assiègent, elle réunit, elle rassemble, si j'ose le dire, comme en un seul faisceau, tous ses sentiments, toutes ses puissances, et, par un dernier effort, elle fait le plus pressant appel à la clémence, à la bonté et à la douceur de Marie ; elle multiplie les synonymes : ce n'est pas assez pour elle de donner à sa protectrice le titre de *clément* ;

¹ Salve, Regina, mater misericordiæ ! vita, dulcedo, et spes nostra, salve !

² Ad te clamamus exules filii Evæ ; ad te suspiramus, gementes et flentes in hac lacrymarum valle.

³ Eia ergo, advocata nostra, illos tuos misericordes oculos ad nos converte. Et Jesum, benedictum fructum ventris tui, nobis post hoc exilium ostende.

il faut lui dire encore qu'elle est *bonne*, qu'elle est *douce*, pour la forcer en quelque sorte à se montrer telle et à octroyer ce que l'on sollicite d'elle.

De là ce triple cri : — O bonne , ô douce , ô tendre Marie ; — de là ce triple hommage à la même vertu , à la même qualité de Marie , — la bonté , invoquée ici sous trois noms différents.

Ah ! nous ne nous étonnons point qu'une tradition respectable attribuée à saint Bernard ces dernières paroles, ou plutôt ces dernières exclamations d'une des prières les plus touchantes que la piété ait composées pour les besoins des fidèles invoquant l'auguste Vierge ; nous ne nous étonnons pas que vivement ému, vivement impressionné par la majesté du lieu ¹, par la gravité du chant, par la religion de l'assemblée, et surtout par son ardente dévotion envers celle qu'il appelait ordinairement *la Ravisseuse des cœurs*, saint Bernard, ce fils si humble et si dévoué de Marie, ait, pour la première fois, poussé du fond de son cœur vers les célestes demeures cette apostrophe si touchante, cette agglomération si pieuse d'expressions par lesquelles il frappe à coups redoublés à la porte du cœur de sa royale Mère, et qui, à elles trois, se résument à invoquer la bonté de Marie. Une telle exclamation est bien digne de celui qui a dit en parlant de cette qualité de Marie :

« Nous louons l'humilité de Marie ; nous admirons sa virginité ; mais, parce que nous sommes de pauvres pécheurs, ce qui nous attire et nous charme davantage c'est d'entendre

¹ La cathédrale de Spire.

parler de sa miséricorde ; et certes, c'est sa miséricorde que nous embrassons plus affectueusement, que nous nous rappelons plus souvent, que nous invoquons plus fréquemment¹. »

Or c'est cet aimable attribut que nous avons maintenant à contempler et à louer ; c'est lui que notre cœur va savourer avec plus de bonheur, que l'organe le plus sensuel n'en éprouve à respirer les parfums les plus suaves, les odeurs les plus enivrantes. Sans doute nous nous réjouissons, à l'exemple de saint Bernard, de la gloire de Marie, de sa beauté, de sa puissance, de son élévation ; mais ce que nous devons aimer par-dessus tout, ce qui doit nous être plus que tout le reste cher et précieux, c'est sa bonté, c'est sa tendresse, c'est sa mansuétude ; car c'est sur cette qualité que notre espoir se fonde ; elle est notre refuge, notre abri, notre rempart, contre nos ennemis visibles et invisibles ; elle est notre paratonnerre contre le courroux divin.

Ah ! lorsqu'ils n'ont pas le cœur endurci par l'orgueil, lorsqu'ils l'ont au contraire bon, sensible et généreux, les rois doivent préférer à tous leurs autres privilèges le droit de faire grâce que la loi leur accorde en un grand nombre de pays. Faire du bien est si doux ! Non, non, ce n'est pas le plaisir d'habiter de riches palais, d'être vêtu avec luxe, nourri avec délicatesse, obéi à la parole et par mille valets ; ce n'est pas le plaisir de commander les armées, de distribuer les hauts emplois, de recevoir les hommages et l'encens de tout un peuple, de voir au-dessous de soi des millions de sujets ; ce n'est pas tout cela qu'il faut envier aux rois ; c'est la noble.

¹ Segm. 44 de Assumpt.

c'est la délicieuse, c'est la divine faculté de faire des heureux, de guérir des plaies, de soulager des maux, de sécher des pleurs ; et ce sont là les œuvres de la bonté, de la clémence et de la miséricorde.

Or c'est éminemment ce que fait continuellement et sur une immense échelle, puisque c'est pour le monde entier, la bienfaisante Reine du ciel.

« Il est vrai, dit saint Bernard, dans son admirable discours *Super Signum magnum*, il est vrai que nous avons reçu de la main du Père un puissant et fidèle médiateur ; mais la majesté de Dieu qui paraît en lui nous épouvante. Il semble que sa sainte humanité soit comme absorbée dans la Divinité ; non que la substance en soit changée ou altérée, mais ses affections sont toutes divinisées. Partout on prêche sa miséricorde ; mais on fait aussi retentir sa justice ; et, bien que nous sachions que l'expérience qu'il a de nos misères lui a formé un cœur compatissant à nos maux, néanmoins on ne laisse pas pourtant de dire que son Père l'a constitué juge avec toute sorte de pouvoirs. Enfin, puisque notre Dieu est un feu consumant, comment le pécheur ne craindrait-il pas de se fondre en sa divine présence comme la cire se fond devant le feu ?

En cet état de choses, la femme bénie entre toutes les femmes ne paraîtra point de trop dans l'œuvre de notre Rédemption ; car il nous faut un être intermédiaire entre ce médiateur et nous ; et à vrai dire je n'en connais point de meilleur que Marie : que peut-on en effet rencontrer en elle qui soit capable d'effrayer la faiblesse humaine ? Vous n'y remarquerez rien qui sente la rigueur ni la sévérité. Tout est

en elle plein de douceur et d'amabilité. Repassez dans votre mémoire l'histoire évangélique ; et, si vous apercevez dans cette auguste Vierge le moindre signe d'indignation, de dureté, de colère et même de mauvaise humeur, je consens à ce qu'elle vous soit suspecte pour le reste, et à ce que vous n'approchiez d'elle qu'avec crainte et tremblement. Que si, au contraire, vous trouvez (comme cela est) qu'elle ne respire que bonté, que douceur, que mansuétude, remerciez-en celui qui vous a procuré une telle médiatrice, qui s'est faite toute à tous, qui a répandu sur les sages et les savants, et sur ceux qui ne le sont pas, les riches trésors de sa bonté, et qui ouvre à tous le sein de sa miséricorde, afin que tous puissent à l'océan de ses mérites : le captif, son rachat ; le malade, sa guérison ; l'affligé, sa consolation ; le pécheur son pardon ; le juste, un accroissement de grâce. En un mot, voyez-la entourée du soleil pour vous faire comprendre qu'elle est par alliance et par imitation la fille du grand Dieu qui jette sa lumière sur ceux qui ne le méritent nullement aussi bien que sur ceux qui le méritent. Considérez qu'elle a la lune sous ses pieds, c'est-à-dire qu'elle tient sous sa protection l'Église, qui emprunte toute sa lueur de son Époux, comme la lune du soleil. En conséquence prosternons-nous devant elle ; embrassons ses pieds sacrés, et ne la quittons point que nous n'ayons reçu sa sainte bénédiction. Tout pouvoir lui a été donné du ciel, puisqu'elle est la véritable toison qui se trouve entre la rosée et la terre, et la femme qui est entre le soleil et la lune, c'est-à-dire entre le Sauveur et l'Église. »

Ainsi parle un des plus dévots serviteurs de la Mère de Dieu.

Hugues de Saint-Victor dit dans la même pensée, mais en beaucoup moins de mots : Si vous appréhendez de vous présenter devant Dieu, n'hésitez point à vous adresser à Marie, chez laquelle vous ne trouverez rien qui vous fasse peur. Approchez-vous d'elle comme de votre parente, comme de votre mère, comme de votre sœur ; et elle l'est en effet, puisqu'elle est absolument de même nature que vous.

Certes, nous avons eu jusqu'ici en composant ou en lisant les pages qui précèdent un bien doux contentement à la vue des grandeurs, de l'éclat et du pouvoir de la Reine des cieux. Mais il nous est mille fois plus agréable encore d'avoir à contempler sa bonté et sa mansuétude ; car cette qualité nous concerne spécialement ; nous en sommes en partie l'objet ; c'est surtout sur nous qu'elle s'exerce, et nous en recueillons tout particulièrement les fruits. Sa gloire est surtout pour elle ; sa clémence est surtout pour nous ; cette perfection doit donc nous être plus chère que les autres : et telle est encore la pensée de saint Bernard, qui a écrit quelque part :

« Entre les perfections de la sainte Vierge, celles qui ont quelque rapport à nous ont je ne sais quoi de plus doux et de plus agréable que les autres ; et, parmi celles qui nous regardent, les plus attrayantes sont celles qui soulagent plus nos misères ; car pour les premières, qui ne viennent pas jusqu'à nous, il nous suffit de les admirer et de les louer ; pour les, autres, qui donnent l'entrée aux plus exquises faveurs du

Ciel, plusieurs sont retenus d'y aspirer, par l'idée qu'ils ont que tous n'y peuvent pas prétendre, et qu'elles sont seulement réservées à quelques âmes choisies et élevées au-dessus du commun. Mais quant à la miséricorde tous généralement se voyant enveloppés de misères, sont heureux de trouver une abondante charité dans les êtres célestes qui peuvent leur faire du bien ¹.

Et, après Dieu, Marie possède par-dessus tout cet inappréciable avantage.

Le royaume de Dieu, dit Gerson, consiste en deux choses, qui sont le pouvoir et la bonté; il a gardé pour lui la puissance; mais il a cédé à sa Mère, qui règne au ciel, la bonté.

L'ange de l'école, saint Thomas, parle le même langage. Quand Marie, dit-il, a conçu d'abord dans son sein, et ensuite mis au monde le Sauveur, elle a reçu en cadeau la moitié du royaume de Dieu; elle est devenue la reine de miséricorde, comme Jésus-Christ est roi de justice.

Ernest, archevêque de Prague, dit aussi dans les mêmes termes : Le Père a donné à son Fils l'office de juge et à sa Mère le privilège de la miséricorde.

Le grand pape saint Léon enchérit encore sur ces expressions : Marie, dit-il, a été douée de tant de miséricorde, qu'elle est moins miséricordieuse qu'elle n'est la miséricorde même.

Toutes les vertus de Marie ont été depuis Jésus-Christ, de la part de tous ceux qui ont parlé de cette Vierge (et qui n'en a pas parlé ?), l'objet d'un concert d'éloges. Mais, entre toutes

¹ P. III, tract. iv, 4 mag.

ses qualités, sa bonté a été surtout chantée, louée, préconisée, sur tous les tons et en mille manières. Écoutons encore quelques voix célèbres qui lui paient leur tribut d'hommages. Quoi de plus édifiant, quoi de plus agréable que ce merveilleux accord des plus saints personnages et des plus belles intelligences de notre religion exaltant à qui mieux mieux la bonté de notre Mère ?

Saint Bernardin voit en Marie le véritable arc-en-ciel qui est admirable et ravissant par la variété de ses couleurs, inimitable en sa beauté, mais surtout agréable et consolant, en ce qu'il a le pouvoir d'arrêter la main de Dieu, alors qu'elle se prépare à châtier le monde et à submerger les pécheurs.

Guillaume de Paris la considère comme la vive source à laquelle les hommes ont puisé et puisent encore tous les jours l'eau douce de la divine bonté.

Saint Jean Damascène la prend pour la douce et chaste colombe qui revint à Noé portant le signe de paix et de miséricorde.

Saint Bonaventure trouve une figure de Marie dans la veuve de Sarepta, qui reçut de la main de Dieu, par l'intervention du prophète Élie, une si grande abondance d'huile, qu'elle en eut de quoi remplir tous les vases qu'elle avait sous la main. Il l'appelle la veine et la fontaine de miséricorde, la douce et bienfaisante mamelle des vrais enfants de Dieu.

Mais que trouverons-nous de plus fort et de plus énergique, en faveur de cette qualité de la Vierge débonnaire, que les expressions dont se sert l'Église elle-même, qui l'appelle

notre vie, notre douceur, notre espérance ? Notre vie ! quoi de plus cher, quoi de plus précieux que la vie ? Tel est son prix, que l'homme abandonne tout pour elle. Mais la vie par excellence, la vraie vie, n'est pas celle qui anime notre corps et qui nous est commune avec toutes les plantes et avec tous les animaux de la création. La vie vitale, comme dit saint Augustin, c'est celle de l'âme ; c'est cette vie dont la grâce est l'élément divin ; et, en un sens, Marie est cette vie, puisque c'est d'elle que nous est venu l'auteur de la grâce ; c'est elle qui l'a pour ainsi dire inoculée à notre nature malade, gangrénée, décrépite.

Elle n'est pas seulement notre vie, elle est encore notre douceur ; c'est-à-dire, qu'elle dore, qu'elle embellit, qu'elle enrichit, qu'elle adoucit le genre d'existence que nous menons ici-bas et que nous tenons d'elle. Elle est notre douceur, comme la santé, comme le bonheur, sont la douceur de notre vie matérielle et morale. Elle est notre douceur, comme une tendre mère est la douceur de son enfant, comme l'ombre est la douceur du voyageur que la chaleur accable, comme le repos est la douceur du mercenaire harassé, épuisé de fatigue, comme une source fraîche et pure est la douceur du cerf altéré et haletant, comme le pain est la douceur de l'indigent affamé, comme le rivage est la douceur du matelot naufragé, comme la santé est la douceur du malade que tourmente une infirmité cruelle.

Enfin Marie est notre espoir. Innombrables sont les biens que nous obtenons par elle pour cette misérable vie. Mais bien plus nombreux encore, bien plus considérables encore

sont ceux que nous attendons par sa médiation dans la vie impérissable ; elle nous en donne l'espoir ; elle est le pont qui y conduit, la clé qui l'ouvre, la porte qui en est l'entrée ; et, dans cette même vie, Marie fera, après Dieu, les délices de notre âme, la joie, l'ivresse de notre cœur, son éternel contentement, sa félicité sans fin. Oh ! à combien de titres ne pouvons-nous donc pas l'appeler notre vie, notre douceur, notre espérance !

Certes, si, comme elle l'a fait voir en mille occasions, et notamment aux noces de Cana, pour un besoin qui n'était pas de première nécessité ; si, comme l'observe saint Anselme, Marie fut dans les jours de son passage en ce monde toute miséricordieuse envers les malheureux, combien plus ne l'est-elle pas au milieu des délices du ciel ?

Or, que grande, qu'ineffable ait été ici-bas la charité de Marie, c'est ce qu'établit en ces termes l'auteur de *la Triple Couronne de la Mère de Dieu* :

Le saint prophète Job dit de lui-même, au chapitre trente et unième de sa prophétie, une parole bien remarquable, c'est qu'il a apporté en naissant la miséricorde du sein de sa mère et que toujours elle grandit avec lui ¹. Il n'est point de pure créature à qui ce mot convienne mieux qu'à la sainte Vierge, qui, avec la grâce de sa première sanctification, fut ointe de l'huile de miséricorde plus abondamment que tous les autres ensemble, et dont le cœur fut dès lors détrempé avec le baume d'une céleste douceur. Dès lors aussi elle crut incessamment

¹ Ab infantia mea, crevit mecum misratio, et de utero matris meae egressa est mecum. v. 18.

en cette excellente vertu, et y fit des progrès qu'il ne nous appartient pas de comprendre. De manière que, comme elle allait croissant en toutes les autres, non à notre façon ordinaire, mais ainsi qu'il était convenable à la taille de la Mère de Dieu, de même la douce inclination qu'elle avait à compatir aux misères humaines prenait en elle une telle force par le redoublement des actes qu'elle produisait, que déjà elle arrivait à un point qui était incompréhensible aux anges lorsqu'elle fut choisie pour être la Mère du Roi du ciel. Ce fut, dit saint Bonaventure ¹, en ce bienheureux moment auquel elle reçut la céleste ambassade que s'accomplit en elle le dire du roi-prophète, qu'un abîme attire un autre abîme. Car alors le profond abîme des miséricordes de la Vierge fit descendre en terre le golfe inépuisable des miséricordes de Dieu. Alors ces deux abîmes mêlèrent leurs eaux ; et, le sacré cœur de la Vierge se perdant dans la mer immense des miséricordes éternelles, le Verbe divin ne dédaigna pas de prendre les ressentiments humains. Qui pourra maintenant expliquer l'accroissement que reçut la miséricorde de la sainte Vierge par l'union très étroite qu'elle eut avec la toute-bonté de Dieu ? qui nous dira le progrès qu'elle fit dès lors jusqu'à la fin de sa vie, se surpassant elle-même de moment en moment, et se sentant tous les jours plus vivement touchée de nos misères ? qui pourra comprendre la mesure de sa charité merveilleuse, à présent qu'elle a le cœur comme divinisé et tout à fait absorbé dans l'océan infini des douceurs inimaginables de la très sainte Trinité ?

¹ Specul. B. V. c. 5.

Cette charité de Marie triomphante est telle, qu'elle arrache à saint Bernard ce cri d'admiration : O Vierge, qui pourra jamais sonder les dimensions de votre miséricorde, sa largeur, sa longueur, sa hauteur et sa profondeur. Par sa largeur elle remplit toute la terre et encore excède-t-elle sa latitude. Sa longueur vous porte à secourir tous les hommes qui sont et qui seront jusqu'à la fin des siècles ; sa hauteur vous a fait trouver le secret de réparer le dommage arrivé dans la sainte cité ; et sa profondeur a porté la lumière à ceux qui étaient assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort. Que notre âme altérée, poursuit le saint docteur, s'approche donc de cette fontaine ; que notre misère ait recours à ce comble de bonté et de clémence ; que l'abîme invoque l'abîme ; que l'abîme de la misère et des ténèbres s'adresse à l'abîme de la lumière et de la miséricorde : la bonté de l'une excède beaucoup l'iniquité de l'autre, et où le péché a abondé, elle fait surabonder la grâce.

Ainsi donc, grâce à Dieu, enfants, nous n'avons pas une mère qui ne sache pas compatir aux misères et aux besoins de sa nombreuse famille ; car la bonté de Marie est partout, elle vient au secours de tous, elle fait du bien à tous, au ciel et sur la terre ; elle enrichit les bons, elle s'étend jusqu'aux méchants, l'enfer lui-même la connaît. Par vous, lui crie saint Anselme, par vous, ô Vierge sainte, les éléments sont renouvelés, les hommes sont sauvés, et les anges remis en honneur ¹. Sujets, nous n'avons pas une reine au cœur dur et insensible. Comme la pieuse Esther elle n'use de son pou-

¹ In lib. Ora.

voir que pour solliciter et obtenir le salut de son peuple ; ce n'est que pour cela qu'elle se croit élevée jusqu'au trône de Dieu, au-dessus de toute créature. Aussi saint Pierre Damien a-t-il bien raison de lui dire : Eh quoi ! Reine du ciel, parce que vous êtes si élevée, que vous en êtes pour ainsi dire déifiée, oublierez-vous notre pauvre et misérable humanité ? Non ; non, bonne maîtresse ; car vous savez dans quelle triste situation vous nous avez laissés ; vous savez dans quel limon nous sommes plongés, vous savez combien de chutes nous faisons, combien de fautes nous commettons : une miséricorde aussi grande que l'est la vôtre ne doit point perdre de vue une faiblesse, une misère aussi grande que l'est la nôtre ; car, bien que votre gloire vous enlève à la terre, votre nature vous en rapproche et vous en fait souvenir ; car vous n'êtes pas devenue tellement impassible, que vous ayez cessé d'être compatissante.

Suivant donc le conseil de saint Bernard, invoquons la royale, la maternelle bienfaisance de la Mère de Dieu, et disons-lui en empruntant le langage des Pères :

Image de la bonté infinie ¹, trône ², abîme ³, fleuve ⁴, foyer de miséricorde ⁵, soleil brillant, qui de tous côtés jetez des rayons de miséricorde ⁶, qui pourrait se soustraire à votre influence bienfaisante ? Nul ne peut se dérober aux salu-

¹ S. Thom.

² S. Bonav.

³ S. Dion. Areop.—S. Andr. Cret.

⁴ S. Bernard. medit. sup. *Salv. Reg.*

⁵ S. Bonav. apud Gerson. serm. de Concept. Virg.

⁶ Idiot. contempl. in prologo.

taires effets de votre charité, car le ciel et la terre sont pleins de vos bienfaits. En effet, en quelque lieu que nous allions, nous y trouvons un abondant et immense écoulement de la tendresse de Marie. Vous nous enveloppez donc pour ainsi dire de vos faveurs ; partout et toujours votre bonté nous enlace dans ses aimables filets, tellement que nous ne pouvons raisonnablement pas vous échapper, ô Mère pleine de douceur, et qu'il nous faut, par une heureuse et bien douce nécessité, rester bon gré malgré entre les bras et sur le sein de votre miséricorde ¹.

Aussi est-ce là, ô Marie, ô bonne Mère, que je chercherai un refuge contre les coups et la vengeance de la justice divine, comme autrefois les grands coupables allaient embrasser les autels, pour leur demander abri, asile et protection. Votre bonté, ô Reine, ô Mère de miséricorde, sera à tout jamais pour moi ce que le sein de sa nourrice est pour l'enfant nouveau-né ; c'est là que je puiserai la vie, la force, la santé, et la beauté de l'âme, pour mes jours d'ici-bas et pour mes jours sans fin ; c'est là que, dans l'excès de ma reconnaissance et dans l'ivresse de mon bonheur, je pourrai m'écrier après l'époux des saints Cantiques : *Pulchriora sunt ubera tua vino* ² ! Votre tendresse, ô Marie, vaut mieux que le doux nectar !

¹ S. Bonav. stim. div. amor. part. III.

² Cant., IV, 10.

XIX

MARIE REINE DU CIEL

Regina cœli, lætare !

Reine du ciel, réjouissez-vous !

Ave, Regina cœlorum !

Salut à vous Reine des cieux !

LITURG.

Bien que, dans notre chapitre sur la royauté de Marie, nous ayons surtout parlé de la souveraineté qu'elle exerce dans le ciel, néanmoins, nous croyons devoir consacrer un article à part à l'empire absolu dont Dieu l'a investie à l'égard du lieu fortuné qui est sa demeure à lui et son royaume par excellence.

Sans doute, et nous l'avons dit, l'empire de Marie n'a de confins, n'a de limites, que les confins et les limites de l'empire du Christ, c'est-à-dire qu'il comprend toute la création, à partir de la région la plus inaccessible qui soit dans les hauteurs des cieux, jusqu'aux dernières profondeurs de ces abîmes insondables où commence le néant ; en longueur, en largeur, il est immense aussi ; et l'Église dit de

Marie, comme de la puissance créatrice, comme de la sagesse éternelle, que son sceptre s'étend de la fin jusqu'à la fin ¹. Ainsi donc, le ciel empyrée, le ciel visible, l'air, la terre, la mer, les lieux où les âmes justes d'une justice imparfaite se préparent par les larmes aux saintes joies du paradis, et jusqu'à l'horrible gouffre où il y a pour toute l'éternité des pleurs et des grincements de dents ² : tout, oui, tout obéit au pouvoir de Marie, tout relève de sa couronne, tout est soumis à ses lois.

Mais la contrée la plus précieuse dans ses États d'impératrice, la portion la plus belle, la plus riche, la plus heureuse de son magnifique domaine, son plus noble, son plus royal apanage, c'est incontestablement, c'est sans comparaison aucune, le royaume du ciel; et par ce mot nous n'entendons pas ce ciel matériel que voient nos yeux, et qui domine nos têtes; ce ciel que le Créateur rejettera un jour comme on fait d'un vêtement usé ³; mais nous parlons de ce ciel où Dieu se montre à découvert à ses auges et à ses saints, de ce ciel où il fait éclater sa gloire et sa splendeurs; de ce ciel dont notre terre sait seulement l'existence, mais dont elle n'a vu aucune des merveilles, dont elle n'a entendu aucun des chants de joie, et dont elle ne peut deviner les impénétrables mystères ⁴.

¹ Attingit a fine usque ad finem. Sap., viii, 4.

² *Nomenclat. Marian.*, p. 474.

³ Sicut vestimentum veterascent : mutabis eos et mutabuntur. Ps. CI, 27.

⁴ Oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit. I Cor., ii, 9.

Sans doute il serait déjà fort glorieux et fort beau de régner seulement sur cet espace immense qui enveloppe notre globe, et dans lequel ce globe est comme un point imperceptible, comme un atome perdu dans la masse des autres atomes ; sans doute il serait déjà fort glorieux et fort beau de régner sur tout l'espace où se meut ce soleil dont Dieu lui-même prend le nom, et sous l'image duquel il daigne se présenter à nous pour nous donner une idée de sa beauté et de sa gloire ; sans doute il serait déjà fort glorieux et fort beau de régner seulement sur ces régions infinies d'où nous vient la lumière, sur tous ces corps célestes, sur ces myriades d'étoiles qui racontent si bien et en un si sublime langage la puissance de l'Éternel et la magnificence des œuvres de ses mains ¹.

Mais que sont tous ces corps, mais qu'est-ce que cette immensité que ne remplissent point des êtres intelligents ? Que sont ces astres, ces planètes, tous ces flambeaux lumineux qui s'éteindront un jour comme une lampe qui manque d'huile, qui se détacheront de la voûte des cieux et se briseront dans leur chute ? Que sont ces foyers de lumière auxquels Dieu n'a point donné une âme pour le connaître et un cœur pour l'aimer ? Ces splendides luminaires qui doivent finir avec le temps et dont les feux n'iront point resplendir dans l'éternité, que sont-ils devant Dieu et aux yeux de la foi ? Qu'est-ce aussi que tout cet espace vide d'intelligences, et purement matériel, comparé à ce ciel tout rempli d'esprits

¹ *Cœli enarrant gloriam Dei, et opera manuum ejus annuntiat firmamentum.* Ps. XVIII, 4.

purs, d'esprits impérissables, qui ne vivent que de vérité et d'amour et qui puisent leur lumière dans la lumière même de Dieu ? Qu'est-ce donc que la royauté du firmament tout entier en présence de la royauté de ce vivant séjour dont les anges et les bienheureux sont les astres étincelants ? Qu'est-ce surtout qu'une royauté terrestre, rapide et limitée comme le sont toutes les royautés d'ici-bas, alors qu'on la compare à la royauté du ciel ?

Oh ! que nous voudrions ici pouvoir dire de vous, belle cité de paix, des choses élevées et magnifiques ! Que nous voudrions avoir été favorisé des visions d'Isaïe, d'Ézéchiël, de Paul et de Jean l'Évangéliste ! Que nous voudrions avoir le cœur, le génie et la plume de l'évêque d'Hippone, pour parler moins indignement de vos ravissantes beautés, et pour rehausser par là la gloire de la femme admirable qui est votre auguste reine !

Mais nous ne pouvons que bégayer, que balbutier, en traitant de cette région où tout est beau de la beauté de Dieu, grand de la grandeur de Dieu, bon de la bonté de Dieu, saint de la sainteté de Dieu, sage de la sagesse de Dieu, pur de la pureté de Dieu. Nous ne pouvons être, hélas ! que comme des aveugles-nés qui essaieraient de décrire la nature et les effets de la lumière, la richesse et la variété des couleurs. Nous ne pouvons être, sur un semblable sujet, que comme des sourds de naissance qui voudraient exprimer les mystérieux et saisissants effets de l'harmonie des sons.

Pourtant, puisque notre plan le demande, disons non pas comme il faudrait, mais comme nous le pouvons, quelques

mots de la principale, de la plus magnifique portion de l'empire de Marie, quelques mots de la capitale de ses immenses États.

Marie est reine du ciel !... or qu'est-ce que ce ciel où elle siège en souveraine ?

Ah ! ce n'est pas, comme les royaumes d'ici-bas, une contrée que ravagent alternativement la guerre, la peste, la famine ; ce n'est pas une contrée que le soleil dévore ou qu'il échauffe à peine de ses faibles rayons. Là, point de pluies, point de neiges, point de frimats, point de sécheresses, point d'orages, point de volcans, point de commotions violentes. Là, point d'inondations, point d'incendies, point de malheurs ni publics ni privés. Là, plus de travaux, plus de peines, plus de douleurs ; là, pas une larme qui coule, pas une plaie qui saigne, pas un être qui souffre ; là, plus de combats, plus de périls, plus d'infortunes, plus de revers, plus de mort ; aucune destruction, aucune séparation pénible, aucune absence douloureuse.

Mais un printemps éternel, une constante sérénité, une atmosphère embaumée, un jour sans nuit, un soleil sans déclin, une paix inaltérable, une lumière sans ombre, une mélodie sans fin, un bonheur sans mélange, une terre sans épines.

Et quels sujets que ceux sur lesquels règne Marie ! Ah ! les maîtres de la terre gouvernent souvent des peuples qui haïssent leur autorité, maudissent leur puissance et en convoient la ruine. Les maîtres de la terre sont à la tête des nations, qui se composent nécessairement de bons et de mé-

chants, de cœurs droits et d'esprits pervers. Aussi les meilleurs princes ont leurs ennemis, et souvent des ennemis jurés, des ennemis implacables, des ennemis, que rien ne saurait apaiser. Et puis, quelque bienfaisants qu'ils soient, quelque bons, quelque humains qu'on les suppose, les chefs des nations terrestres ne peuvent, quelques bonnes intentions qu'ils aient, quelques efforts qu'ils fassent, se faire aimer de tous, ni faire le bonheur de tous : impossible, impossible à eux de faire pénétrer partout la paix et le bonheur, de sécher toutes les larmes, de guérir toutes les plaies, de satisfaire à tous les vœux, d'accéder à toutes les demandes. La moitié au moins de ceux sur lesquels s'étend leur sceptre pleure et souffre tandis que l'autre moitié se réjouit ; et quand le souverain donne des fêtes, ah ! combien n'y ont point de part ! combien gémissent et se lamentent quand la joie et l'allégresse éclatent de toutes parts !

Mais dans l'heureux royaume dont Marie est la mère tout s'abreuve, tout s'enivre au torrent de délices qui coule du sein de Dieu ¹. Aussi tout est joie, tout est bonheur dans ce fortuné séjour. On n'y entend que des hymnes et des chants d'allégresse ; on n'y voit ni querelles, ni divisions, ni haines. Mais la plus forte, la plus pure, la plus vive charité lie et enchaîne tous les cœurs les uns aux autres ; et cette immense multitude de toute tribu, de toute langue, de tout âge, se confond en une seule âme, dont Dieu et Marie sont à la fois et la vie et l'amour.

Ah ! sur la terre, les rois, qui sont les premiers de leur

¹ *Torrente voluptatis tuæ potabis eos et potabuntur. Ps. XXXV, 9.*

royaume par leur dignité et leur puissance, ne sont pas toujours les premiers par les qualités du cœur, par les talents de l'esprit, par les avantages corporels ; souvent même, et trop souvent, ils sont sous chacun de ces rapports bien au-dessous de leur rang, bien au-dessous d'un très grand nombre de leurs sujets. Oui, il n'y a pas d'empire, pas de royaume, où une multitude de citoyens ne soient plus dignes que le monarque de porter la couronne.

Mais au ciel il n'en est point ainsi, puisque le souverain c'est Dieu, puisque la reine c'est Marie.

Et comment ne serait-elle pas la reine du ciel, elle qui en a commencé, poursuivi et achevé la conquête avec Jésus-Christ son Fils. Car, comme le fils d'Abinoem ne voulut pas se mettre à la tête des armées de Nephthali et de Zabulon, et entrer en campagne contre les troupes de Jabin, commandées par Sisara, à moins que Débora ne combattît avec lui ¹, ainsi, dit un auteur, le Fils du Père éternel, revêtu de notre humanité, ne voulut point faire la guerre aux puissances de l'abîme, que Marie ne fût avec lui ². Comment Marie ne serait-elle pas la reine du ciel, elle qui l'a ouvert aux hommes, à tous les justes, à tous les saints qui le peuplent et le peupleront dans les siècles des siècles ³ ! Comment Marie ne serait-elle pas la reine du ciel, elle qui, comme nous l'a-

¹ Dixitque ad eam Barac : Si venis mecum, vadam : si nolueris venire mecum, non pergam. Judic., iv, 8.

² Patris æterni Verbum, humanitate vestitum, noluit nisi cum Virgine matre bellum adversus tartareas potestates ciere. C. de Veg., num. 5.

³ Universo generi humano causa salutis facta est. Iren. lib. iii contra Valent., c. 33.

vons vu, forme dans les plus hautes régions un ordre à part, un chœur à part, inférieur à celui du Christ, voisin de celui du Christ, mais infiniment élevé au-dessus de tous les autres ordres, au-dessus de tous les autres chœurs ¹ ? Marie comment ne serait-elle pas la reine du ciel, elle qui, après Dieu, répand sur les élus ², et dans toute la cité sainte, des torrents de lumière ? Comment Marie ne serait-elle pas la reine du ciel, elle qui en est la joie ³, l'allégresse ⁴, la mélodie ⁵, et, après Dieu, le plus bel ornement ⁶ ? Comment Marie ne serait-elle pas la reine du ciel, elle qui est le complément de la félicité des saints ⁷, l'objet de l'admiration et des hommages de tous les anges ⁸ ?

Enfin comment Marie ne serait-elle pas la reine du ciel, elle qui est un ciel vivant, un ciel pur et sans tache, un ciel embrasé des feux de la divine charité, un ciel parsemé de vertus comme le firmament est parsemé d'étoiles, un ciel plus beau, plus grand, plus vaste, que le ciel matériel, puisqu'en Marie s'est renfermé celui que la terre et les cieux ne peuvent contenir ⁹.

¹ *Maria chorum habet specialem in cœlis, Christo inferiorem, ipsique propinquiorem. C. de Veg., num 1874.*

² *Maria maximum cœlicolis jubar addit. Id., num. 1877.*

³ *Tu lætitia Paradisi S. Bern. serm.*

⁴ *Per te exultat cœlum. S. Cyrill. Alex. homil. contra Nestor.*

⁵ *S. Bonav.*

⁶ *Cœlos decorat. S. Germ. Constant.*

⁷ *Maria dicitur complementum gloriæ Beatorum. C. de Vega, num. 1879.*

⁸ *Maria, in thronum gloriæ evecta, naturam angelicam sollicitat ad videntum. C. de Veg., num. 1878.*

⁹ *Quem cœli cœlorum capere non poterant tuo gremio contulisti Liturg.*

Oui Marie est la reine, l'impératrice du ciel ! Et, comme tous les habitants de cette cité immense sont fiers de voir à leur tête, en qualité de souveraine, la plus digne et la plus belle de toutes les créatures ¹ ! comme, à son tour, Marie éprouve de bonheur à se voir à la tête de tout ce que le Créateur a produit de plus pur, de plus saint, de plus semblable à lui ! Comme les sujets de Marie, anges et bienheureux, contemplent avec amour, avec une joie toute filiale et avec mille bénédictions, ses merveilleux attraits, sa couronne d'étoiles, son sceptre, et toute sa parure, dans laquelle Dieu lui-même se complait ! et comme, de son côté, Marie est heureuse de se voir entourée, environnée d'une innombrable famille, où elle ne voit, ainsi que Dieu, que des enfants dignes à jamais de ses affections et de celles du Très-Haut.

Oh ! heureux, s'écrie ici un pieux auteur ², heureux, nous écrirons-nous après lui, heureux le royaume qui a une telle reine ! heureuse la reine qui a de tels sujets ! heureux mille et mille fois ceux qui auront l'honneur d'être les sujets de cette reine et de la voir à jamais en sa magnificence.

Oui, oui, réjouissez-vous, Reine des cieux ; réjouissez-vous d'avoir le plus splendide royaume de la création ; réjouissez-vous d'avoir la plus belle des couronnes qui ornent un front royal, le plus solide et le plus impérissable des trônes ; réjouissez-vous d'avoir un sceptre que nulle force ne brisera

¹ *Maria speciosior facta est et dignior quam totus mundus. Op. Imperfect. in c. i Matth.*

² *Poëré, tom. II, p. 482.*

jamais et un manteau de lumière qui ne vieillira point et qui ne perdra pas, de toute l'éternité, une seule parcelle, un seul atome de sa beauté. Réjouissez-vous, reine des cieux, d'avoir des sujets si justes, si saints, si parfaits, si éclairés ; des sujets impassibles, immortels, toujours heureux, à l'abri de tout mal et de toute douleur, et qui sont comme autant de rois, disons même comme autant de dieux !

Oh ! Marie, je bénis Dieu de vous avoir accordé une pareille royauté. Faites qu'elle me soit utile et que j'en goûte les douceurs, que j'en savoure les bienfaits dans toute l'éternité !



XX

MARIE REINE DES ANGES

Ave, Domina angelorum.

Salut à vous, Reine des anges.

LITURG.

Quelles sont, dans ce ciel vers lequel notre sujet élève sans cesse nos regards, et dans lequel ce même sujet fixe toutes nos pensées, quelles sont les créatures les plus belles, les plus saintes, les plus nobles, les plus élevées ? Quels sont les êtres qui approchent le plus de la majesté divine, aussi bien par leur nature que par leurs fonctions ? On a nommé les anges.

Oui, ces sublimes Intelligences, ces Esprits purs de tout alliage matériel, de tout limon terrestre, forment le premier échelon et occupent le sommet de l'échelle de la création ; ils sont les plus beaux ouvrages de la puissance qui a tout fait, les chefs-d'œuvre du Créateur ; et, dans le ciel, ils sont les princes et les grands dignitaires de la cour du souverain Monarque, les premiers officiers de sa couronne, les

confidents de ses secrets, les ministres de ses suprêmes volontés, les bien-aimés de son cœur, ses favoris enfin.

Et pourtant quoique d'une nature purement spirituelle, et par conséquent plus semblable à la Divinité que la nature humaine composée d'âme et de corps, ces substances d'un ordre supérieur et toutes célestes ont pour reine, pour maîtresse et pour dame, une fille d'Adam destinée à régner durant les siècles des siècles sur les plus brillantes légions et sur les tribus les plus saintes de l'éternelle Jérusalem : et, cette fille d'Adam créée pour tant de gloire, c'est Marie, Mère de Jésus !

Ah ! expliquant et prouvant la royale et divine prééminence du Sauveur sur tous les chœurs des anges, le grand Apôtre s'écrie : A qui des esprits célestes Dieu le Père a-t-il jamais dit :

— Tu es mon Fils bien-aimé et je t'ai engendré dans les splendeurs des saints, et, de toute éternité, de ma propre substance ¹.

Imitant ce langage, cette manière de parler du docteur des nations, nous demanderons aussi à quelle créature, à quelle femme Dieu a jamais dit : Règne, règne en maîtresse absolue, et sur les Chérubins, et sur les Séraphins, et sur les Anges, et sur les Archanges, et sur les Principautés, et sur les Dominations ; sur les Trônes, sur les Vertus, sur les Puissances ; en un mot, sur toute la milice de mon céleste empire.

Ce chapitre prouvera qu'il a donné à Marie cette magni-

¹ Cui enim dixit aliquando angelorum : Filius meus es tu : ego hodie genui te ? Hæb. I, 3.

fique royauté. Voyons quels titres elle y a ; voyons pourquoi, voyons comment Marie est reine des anges.

Elle est Reine des anges parce qu'elle est leur aînée, parce que, comme nous l'avons vu, elle a existé avant eux dans la pensée de Dieu.

Sans doute ces purs esprits sont communément regardés comme étant les aînés de la création. Mais Marie a été, après ce que la théologie appelle les œuvres *ad intra*, et les divines émanations de l'adorable Trinité, la première des œuvres *ad extra*, comme s'exprime encore l'école ; elle a été la première dans les éternels conseils et les décrets de Dieu. Un théologien va même jusqu'à dire qu'elle tient le quatrième rang, la quatrième place parmi les existences, et qu'elle vient immédiatement après les trois personnes divines, en dignité, en vertu et en grâces ¹.

Marie est Reine des anges, parce que ces purs esprits lui doivent, en un sens, et leur création et leur restauration : leur création, car c'est aussi par elle que toutes les autres créatures ont reçu l'existence ² ; leur restauration, car un auteur dit en termes formels : « C'est par vous que les anges sont réhabilités ³ ; » et, Richard de Saint-Victor, dans son beau commentaire sur le Cantique des Cantiques, enseigne que les deux natures, la nature humaine et la nature angélique, sont devenues plus fortes qu'elles n'étaient, parce

¹ De Vega., num. 131 et 132.

² Per quam reliquæ creaturæ conditæ fuerunt;... per quam reliquæ creaturæ in lucem editæ sunt.

³ Per te, o Virgo, angeli redintegrantur. Div. Anselm

que toutes les deux ont été réparées par Marie. Saint Pierre Damien ¹, saint Anselme cité par saint Bonaventure², saint Bernard ³, tiennent le même langage.

Inutile d'observer que la restauration dont il est ici question à l'égard des esprits célestes n'est pas de même nature que celle de l'homme. Celle-ci est celle d'un être déchu, tombé et dégradé ; l'autre serait mieux nommée une préservation, un secours, une grâce qui empêcha les anges de faillir ; et c'est ainsi que l'entend saint Jérôme ou saint Sophrone, quand il dit : Bien que la nature des anges soit plus parfaite, plus élevée que celle de Marie, puisque celle-ci n'est autre que la nature humaine, cependant la grâce qu'ils ont reçue n'est pas plus grande que celle qui a été faite à cette Vierge ; car c'est par un effet de cette grâce gratuite qui leur est venue de Jésus-Christ par Marie, de la source par le canal, qu'ils ont été sauvés. Cette grâce a été pour eux un puissant préservatif qui les empêcha de tomber ⁴. Et saint Bernard expliquant ce que l'Apôtre enseigne, que Jésus-Christ a tout réconcilié par son sang et qu'il a pacifié et les choses du ciel et celles de la terre, dit : Celui qui a relevé l'homme de sa chute a fait à l'ange resté saint la grâce de ne pas tomber. Il a défendu l'un contre la servitude ; il en a délivré l'autre ; et il a été ainsi le sauveur de tous les deux,

¹ Serm. de Assumpt.

² In *Specul. lect.* 7.

³ Serm. de Aquæductu.

⁴ In epist. de Assumpt. Virg.

en brisant les fers de l'homme et en couvrant l'ange d'un bouclier protecteur ¹.

Mais poursuivons notre sujet.

Marie est Reine des anges parce que ces esprits lui doivent en partie, et leur prédestination, et leur gloire, et leur béatitude.

Marie est Reine des anges parce que c'est aussi à cause d'elle qu'ils ont été créés, justifiés, glorifiés ²; car, comme les rois donnent aux princesses qui partagent leur trône une cour et des gardes d'honneur, ainsi peut-on dire que Dieu créa aussi pour Marie cette milice céleste, ces phalanges lumineuses qui forment son royal cortège, qui l'entourent de respects, l'entourent d'hommages, exécutent ses ordres, et portent ses bienfaits partout où elle les envoie.

Et c'est bien là le sentiment du docte saint Bernard quand il écrit : Nous ne doutons nullement que les redoutables armées des Vertus célestes, qui se prêtent une si forte et si invincible assistance, et les plus innombrables légions des Esprits bienheureux qui se tiennent près du trône de Dieu n'aient reçu aussi pour distinction d'obéir en toutes choses à cette grande Princesse du ciel. Ce sont là véritablement ces forts et vaillants soldats de l'impérissable Israel que le vrai Salomon a choisis pour garder sa couche royale et empêcher que l'ennemi du dehors, qu'un étranger perfide ne vint occuper et souiller la demeure préparée à l'immortel

¹ Serm. 22 in Cant.

² C. De Vega., num. 1523.

roi des siècles ¹. Et saint Anselme vient encore à l'appui de notre thèse par ces remarquables paroles : Dans l'éternité de sa pensée le Très-Haut résolut de faire de Marie la reine et la mattresse de la milice des cieux.

Enfin Marie est la Reine des anges parce que dès le principe, dès le commencement de ses voies, dès le premier moment de sa conception et de son existence toujours immaculée ², elle fut fondée et établie d'une manière inébranlable dans la grâce et la justice, tandis que les purs esprits ont eu leur temps d'épreuve, d'essai, d'incertitude. C'étaient des fleurs qui pouvaient se flétrir, des flambeaux qui pouvaient s'éteindre, des astres qui pouvaient s'obscurcir et s'éclipser, des braves qui pouvaient être vaincus, des cèdres qui pouvaient être renversés, des monts qui pouvaient être ébranlés. Ce qui fait dire à saint Ildéfonse. La nature angélique fut fragile avant d'être solide ; elle chancela avant d'être affermie, elle glissait avant d'être fixée, elle fléchissait et s'affaissait sur elle-même avant d'être étayée ³. Aussi éprouva-t-elle des pertes ; aussi eut-elle des ruines ; aussi ressentit-elle des défaillances ; aussi eut-elle à gémir de tristes défections ; le péché éclaircit ses rangs et fit au milieu d'elle d'épouvantables ravages ⁴.

Mais Marie fut créée, elle, pour être un vase, ou mieux, comme disent quelques-uns, une base inébranlable de per-

¹ Serm. de laudib. Mariæ.

² Prov., viii, 22.

³ Apud Salaz. de Concept. c. 32.

⁴ Angelicæ naturæ peccato vacillaverunt. Idiota.

fection et de sainteté ; et voilà pourquoi il est dit que le Très-Haut en a lui-même posé les fondements, de cette main qui a assis les fondements de cette montagne de Sion que rien n'ébranlera jamais ¹.

Aussi à l'instant même où elle sortit des trésors de la Divinité et entra dans la vie il y eut grande joie parmi les esprits célestes. Car, s'écrie à ce propos saint Vincent Ferrier, ne croyez pas qu'il en ait été de Marie comme de nous, qui sommes conçus dans le péché. Mais dès que le corps très saint de cette Vierge fut formé, dès que son âme fut créée, alors même Marie fut sanctifiée tout entière ; c'est à cause de cela qu'on fait la fête de sa conception, parce qu'elle brilla soudain d'un vif éclat de sainteté, et qu'aussitôt les anges célébrèrent dans le ciel, par les transports les plus joyeux le grand événement de sa conception ².

Nous ne dirons pas qu'ils répétèrent ces mêmes accents d'allégresse à la naissance de Marie et lorsqu'elle parut pour la première fois à la lumière des cieux et aux regards de la terre. Nous ne dirons pas quels cantiques ils firent retentir autour de son royal berceau ; ces cantiques, le ciel en a gardé le secret et notre pauvre terre les ignorera à jamais.

Mais ce que nous savons, c'est qu'aussitôt sa conception grand nombre d'esprits angéliques furent détachés du ciel et envoyés près d'elle pour lui faire un cortège d'honneur et de défense.

¹ S. Ildeph. *supra* citat.— Idiot.

² Serm. 2. de Nativit. Virg.

Comme on voit, dit saint Anselme, comme on voit, dans l'ordre civil, les rois et les princes de la terre, quand ils quittent leur palais et leur résidence habituelle, envoyer devant eux des officiers de leur cour et des soldats de leur armée, pour préparer leur logement, l'orner et le garder militairement, afin qu'à leur arrivée ils soient logés convenablement et sûrement, ainsi, sans aucun doute, le corps très pur et l'âme très sainte de Marie furent entièrement préservés de toute souillure d'iniquité par la garde incessante des esprits bienheureux, comme étant la salle auguste et la royale demeure que le Créateur de cette Vierge et de tout ce qui existe devait habiter corporellement ¹. Et d'ailleurs ce grand roi le dit lui-même à la sainte Vierge, figurée par Jérusalem : J'ai placé, ô Jérusalem, sur tes murailles des sentinelles, et à tes portes, des corps de garde, qui ne sommeilleront et ne se tairont ni jour ni nuit ².

Le docte abbé Rupert, faisant allusion à cette couchette mystérieuse dont nous avons déjà parlé et que Salomon confia à la garde de soixante des plus vaillants soldats d'Israel, dit, dans la même pensée, que la bienheureuse Mère de Dieu est cette couche remarquable où le vrai Prince de la paix a reposé neuf mois entiers, et que les soldats si bien exercés à la guerre représentent la milice des cieux que Dieu rangea en bataille autour de sa future mère pour la mettre à l'abri des surprises de la nuit. Car, ajoute-t-il, il ne faut nullement douter que les anges ne fussent disposés

¹ Libr. de Excellent. Virg. c. 3.

² Is., 62, 6.

comme par escadrons pour défendre leur Reine de toute attaque.

A chacun de nous Dieu a donné pour gardien un de ses anges. Mais nous n'en avons qu'un ; et ce n'était pas assez pour la glorieuse Vierge ; non qu'elle en eût besoin pour résister au démon et aux tentations, puisqu'elle fut toujours victorieuse de Satan et exempte de tout penchant, de tout entraînement au mal ¹. Mais sa dignité demandait qu'elle eût une nombreuse garde d'honneur. Aussi, dit George de Nicomédie, il ne suffisait pas à la majesté de Marie qu'elle eût un ange, un seul ange pour la servir ; il lui en fallait des milliers ².

C'est également, comme nous venons de le voir, le sentiment de saint Bernard, d'après lequel Marie aurait eu pour cortège d'innombrables légions d'esprits célestes, chargées de former une garde d'honneur à leur auguste Impératrice ³.

Faut-il, sur le même sujet, citer d'autres autorités ? Nous avons encore celle de saint Bernardin de Sienne : Les anges dit-il, veillèrent sur l'aimable Vierge ; d'innombrables phalanges de ces esprits bienheureux l'accompagnaient partout pour la protéger partout ; car il est éminemment conforme à la piété de croire que Dieu lui donna pour sa garde plusieurs légions d'esprits célestes. Et Denis le Chartreux dit, à peu près dans les mêmes termes, que, dès que cette

¹ De Veg., num. 4516.

² Orat. de Oblat. Deip.

³ Sc'm. cui titulus : *Laus Mariæ*.

créature, la première de toutes en vertu et en dignité, fut conçue dans le sein de sa pieuse mère, les trois personnes divines la confièrent aux anges pour qu'ils veillassent sur elle, et que la multitude des esprits bienheureux lui fit constamment cortège, moins par besoin de sa part que par respect pour elle.

Aussi, pour ne citer qu'un fait en témoignage de ce vasselage, de ce respect, de cette déférence des anges pour Marie, alors même qu'elle était encore sur notre terre, saint André de Jérusalem, saint Germain de Constantinople et George de Nicomédie assurent que durant tout le temps qu'elle passa au Temple après sa présentation elle ne prit d'autre nourriture que celle que les anges lui apportaient. Et saint Ambroise affirme qu'elle était accoutumée à converser avec les anges.

Mais si, comme l'enseigne Fulbert de Chartres, une légion d'esprits célestes environna, comme d'un mur de protection, les parents mêmes de Marie, dès que cette Vierge pure eut reçu d'eux l'existence ; si, dès sa conception, cette admirable créature fut l'objet des prévenances et de la respectueuse et active surveillance de ces fils du Très-Haut, qui savaient ses hautes destinées et la prééminence qu'elle devait avoir sur eux ¹, c'est surtout quand elle eut, par son union avec le Verbe, atteint l'apogée de toute grandeur et de toute élévation, qu'ils s'empressèrent à la servir et à lui rendre leurs hommages.

Car, quelle ne fut pas leur admiration pour cette Vierge

¹ Serm. de Virg. Nativit.

bénie, quand un des leurs, le premier d'entre eux, peut-être ¹, fut détaché de leurs saintes et brillantes phalanges et envoyé à Nazareth pour lui annoncer les grands desseins de Dieu sur elle.

Et c'est, remarque un auteur, c'est de quoi les Anges, les Archanges, les Principautés, les Puissances, les Trônes, les Dominations, les Chérubins, les Séraphins, et généralement tous les bienheureux esprits demeurèrent ravis et confus quand ils aperçurent que le roi de la terre et du ciel quittait le trône des chérubins pour en choisir un autre.

De graves théologiens attribuent même à l'envie et à la jalousie que concurent certains anges lorsque Dieu leur révéla le mystère futur de l'Incarnation et la gloire réservée en conséquence de ce mystère à une simple fille d'Adam la révolte et la chute de Lucifer et de ses adhérents, qui, par orgueil, et par l'effet d'un amour-propre froissé, d'une vanité blessée, refusèrent de se soumettre, quand le temps en serait venu, à un Dieu-Homme et à une femme élevée sur le second trône du ciel ².

Mais les autres, ah ! quel respect, quel amour et quelle vénération ils témoignèrent à Jésus et à Marie quand le Verbe se fit chair dans les chastes entrailles de cette Vierge sans tache ! Comme alors ils se conformèrent à ce que rapporte l'Apôtre, que lorsque le Père introduisit dans le monde son premier-né il dit : Que tous les anges de Dieu l'adorent ³ !

¹ S. Thom. III p., q. 30, art. 2. — S. Joan. Damasc.

² C. De Vega, num. 4324.

³ Hæbr., 1, 6.

Aussi tous ces sacrés bataillons d'esprits célestes adorèrent, le genou en terre, Jésus-Christ comme leur roi et vénérèrent sa Mère comme leur reine et leur souveraine. Alors toute la milice des cieux reçut ordre d'adorer le Fils de Dieu fait homme. Aussi certains docteurs recommandables ont pensé que dans le moment de l'Incarnation tous les anges, revêtus comme Gabriel d'une forme humaine et brillante, tombèrent à genoux autour de la glorieuse Vierge pour adorer en elle le Verbe incarné et honorer sa Mère comme l'impératrice du ciel et de la terre, joignant dans leurs hommages le culte intérieur de latrerie et d'hyperdulie au culte extérieur et visible ¹.

Alors sans doute leur nombre fut doublé ; car ce n'était plus seulement le palais qu'ils avaient à garder, c'était encore, c'était de plus la personne du monarque ; ce n'était plus seulement à leur reine, c'était encore à leur roi qu'ils devaient faire honneur. Aussi, dit l'abbé Guillaume, du moment où le Fils de Dieu eut daigné venir habiter, par l'Incarnation, dans le sein virginal de Marie, les saints anges vinrent en plus grand nombre faire sentinelle autour de ce vivant berceau dans lequel reposait la Divinité même ².

Et qui dira combien la dignité qui fut alors conférée à Marie l'éleva au-dessus des anges ? La maternité divine est, dit le grand saint Augustin ³, une dignité qui surpasse toute la grandeur des anges, et cela d'autant que c'est une chose

¹ De Veg., num. 4521.

² In c. 3 Cant.

³ Lib. 3 de Symbol. ad Catech.

plus excellente d'être la mère du prince que d'être simplement son serviteur. Pensez donc, poursuit l'éminent docteur, pensez de ces bienheureux esprits tout ce que vous voudrez, rehaussez leur mérite et leur honneur autant qu'il vous plaira, pourvu que vous vous souveniez qu'au bout du compte ils demeurent toujours serviteurs, et que la mère est mère, c'est-à-dire élevée par-dessus eux plus que vous ne pouvez vous imaginer, puisque leur Créateur et leur Seigneur lui doit l'honneur et le respect.

Cette dignité est si grande, elle élève tant Marie au-dessus des plus sublimes hiérarchies du ciel, qu'un des plus éloquents panégyristes de la Vierge s'écrie en s'adressant à tous les chœurs des anges : Esprits bienheureux qui contemplez de si près l'éternelle Majesté, qui allez annoncer ses oracles et ses volontés à la terre, qu'êtes-vous en comparaison de Marie ? Vous êtes les objets de notre admiration, de nos respects, de notre culte ; et Marie l'est des vôtres. Vos fonctions devant le Seigneur, toutes glorieuses qu'elles sont, ne sont que des fonctions de dépendance et de soumission ; celles de Marie sont de puissance et d'autorité ; vous obéissez, elle commande ; vous écoutez, elle gouverne¹.

En effet, dit un Père, par le miracle de la génération temporelle du Verbe, la Vierge a devancé, surpassé la nature même des Séraphins, et elle est devenue elle-même la première nature après Dieu, source et principe de toutes les générations ; elle s'approche même tellement de la Divinité, qu'on la dirait perdue dans ses ineffables splendeurs

¹ Duclot, *Explicat. de la Doctr. Cath.*, tom. VII.

Mais c'est assez considérer Marie dans ses rapports avec les anges durant ses jours d'ici-bas ; contemplons-la maintenant au-dessus d'eux dans le ciel, où elle règne en souveraine sur toute leur multitude.

Et d'abord nous avons vu, en parlant de son Assomption, quel cortège lui firent les anges, quels honneurs ils lui rendirent, comment ils l'accueillirent à son entrée dans l'éternelle et vivante cité de Dieu.

Traitant de ce mystère au jour où l'Église l'honore, saint Jérôme s'écrie : Nous devons croire qu'en ce jour la milice des cieux vint tout entière, et en donnant des signes de la joie la plus vive, au-devant de la Mère de Dieu ; qu'elle brilla, cette milice, de tout l'éclat de sa beauté, comme brille une armée que passe en revue une souveraine puissante et chérie ; nous devons croire que cet éclat fut tel, qu'il rejaillit jusque sur l'héroïne de cette magnifique fête, que les phalanges immortelles conduisirent jusqu'à son trône ¹.

Et saint Gérard, évêque et martyr, célébrant le même événement, dit dans un semblable langage : Aujourd'hui les cieux reçurent Marie en se laissant aller aux plus joyeux transports. Les Anges témoignèrent leur bonheur, les Archanges leur allégresse, les Trônes leur ivresse ; les Dominations firent entendre les cantiques les plus pieux ; les Principautés prirent leurs luths, les Vertus leurs harpes ; les Chérubins et les Séraphins firent retentir l'air de chants et d'hymnes de triomphe ; et tous conduisirent ainsi Marie jusqu'au trône de la majesté suprême.

¹ In epist. de Assumpt.

Elle est donc élevée, dans les splendeurs du ciel, au-dessus de tous ces Esprits. Elle passe les Chérubins, elle devance les Séraphins ¹. Les plus hautes, les plus sublimes hiérarchies des cieux ne sont que le fondement, la base et comme le marchepied de ces inconcevables grandeurs ². Le Roi des rois l'a élevée au-dessus de tous les trônes des princes de sa céleste cour ³. Aussi l'Église ne cesse-t-elle pas de répéter, au jour de l'Assomption de cette Vierge : Marie a été exaltée dans les royaumes infinis, au-dessus des chœurs des Anges. Et saint Pierre Damien s'écrie : Portez, portez vos regards jusque sur les Séraphins ; élevez-vous même au-dessus de cette hiérarchie, la première de toutes ; et tout ce que vous rencontrerez de plus grand sera au-dessous de la Vierge : car l'ouvrier seul est plus parfait que cette œuvre, la plus merveilleuse de ses mains ⁴.

Et quels sont donc ses titres à cette prééminence ? Ses titres sont, comme nous l'avons dit, sa dignité de Mère de Dieu ; dignité telle, dit un auteur, qu'elle présente à nos esprits l'idée d'une élévation comme infinie ; dignité telle, que le Tout-Puissant lui même ne saurait élever une créature à une plus sublime grandeur sans en faire une personne divine ⁵.

Ses titres à la prééminence sur les Esprits bienheureux sont encore dans les prééminences de ses vertus sur celles

¹ S. Ephr.

² Fundamenta ejus in montibus sanetis. Ps. LXXXVI, 1.

³ Esth., m, 1.

⁴ Serm. 4 de Nativit. Virg.

⁵ Ipsa est qua majorem Deus facere non potest. S. Bonav.

de ces heureux habitants de l'empyrée; et les deux vertus qui brillent plus spécialement dans les anges sont, de l'aveu de tous, la pureté et la charité.

Or, combien l'auguste Vierge n'efface-t-elle pas les anges par sa pureté incomparable? Telle fut en elle cette vertu, que, dès sa conception, elle l'emporta en pureté sur la blancheur de la neige et sur les rayons du soleil ¹, et que, dans un corps terrestre, elle eut toute la pureté des anges ².

Et quel accroissement cette qualité de Marie ne reçut-elle pas de son union ineffable avec l'Agneau sans tache, avec le Soleil de justice, avec celui qui est l'éternelle splendeur du Père et la source de toute pureté? Il fut tel, cet accroissement, que les anges, au dire d'un saint docteur ³, en furent couverts de honte et de confusion, tant ils eurent à rougir en se comparant à elle.

Mais, comme nous devons traiter de la pureté de la Mère de Dieu dans un autre chapitre, disons de suite quelques mots de la supériorité de sa charité sur celle des Esprits bienheureux.

C'est surtout par cette vertu que les anges excellent entre toutes les créatures. Aussi les appelle-t-on souvent esprits de feu, le feu étant l'emblème le plus ordinaire de l'amour.

Mais qu'est-ce que l'amour des anges mis en comparaison avec celui de Marie?

¹ Candidior solis radiis. S. Ephr.

² S. Bernard.

³ S. Bonav.

Ah ! si, dès ici bas, son amour pour son divin Fils fut plus fort que celui de toutes les créatures ensemble ¹ ; si, dès ici-bas, l'amour divin transperça tellement le cœur de Marie, que jamais aucun défaut n'y trouva place ² ; si dès ici-bas l'amour divin saisit tellement l'âme de Marie, qu'il n'en resta pas la moindre partie qui n'en fût pénétrée ³ ; si, dès ici-bas, l'amour du Christ ne blessa pas seulement l'âme de Marie, mais la transperça au point, qu'il l'avait tout envahie et enflammée, et qu'elle l'aimait de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces ⁴ ; si les Séraphins auraient pu descendre du ciel pour venir apprendre dans le cœur de Marie comment on aime ⁵ ; si, dès ici-bas, c'était en elle une sainte et perpétuelle ivresse d'amour ⁶ ; si, dès ici-bas, sa lumière c'était de la flamme, c'était un brasier ⁷ ; si, dès ici-bas sa vie ne fut qu'un acte continuél d'amour de Dieu ⁸ ; si, dès ici-bas, l'âme de cette illustre Vierge était continuellement dans les ardeurs du divin amour ⁹ ;

Que n'est-elle pas dans le ciel, où elle voit Dieu face à face, où elle connaît toutes ses merveilles, où elle sonde

¹ S. Bern.

² Richard. a S. Victor. lib II de Emman.

³ S. Bern.

⁴ S. Bern. serm. 29 in Cant.

⁵ Richard de S. Victor.

⁶ Sophron. serm. de Assumpt.

⁷ Cant., viii, 9.

⁸ Bernardin de Buse. P. 2. Serm. 4 de Nativit. Virg.

⁹ S. Bernardin. tom. II, serm. 54, a. 3, c. 3.

toutes ses perfections, et où son cœur se dilate et s'agrandit sans cesse davantage, pour aimer aussi sans cesse de plus en plus ? Ah ! les cœurs des Chérubins, des Séraphins, de tous les Anges même pris ensemble, ne sont que comme une faible étincelle d'amour ; Marie en est un foyer, elle en est un brasier, une fournaise, un immense incendie. Saint François de Sales a donc bien raison de la nommer Reine de l'amour.

Elle aime Dieu plus que ne l'aiment tous les anges réunis parce qu'elle pénètre incomparablement mieux qu'eux dans les mystérieuses profondeurs de la divine essence.

Ah ! si, dès le premier instant de sa conception sans tache, elle fut favorisée, comme l'enseigne saint Épiphané, d'une vision béatifique qui surpassa en clarté celle de tous les esprits célestes, combien plus ne s'élève-t-elle pas au-dessus d'eux tous, par cette même vue, dans le lieu des splendeurs éternelles ? Aussi est-ce pour cette contemplation de la Divinité que le même saint Épiphané dit que des milliers d'yeux lui ont été donnés. Il est bien écrit aussi, il est vrai, que quatre des Séraphins que saint Jean aperçut sous la forme de vieillards sont pleins d'yeux devant et derrière, pour marquer, dit le glossaire, avec quelle force de pénétration, avec quel respect et quelle révérence leur intelligence s'élève à la plus haute notion et à la plus sublime contemplation des choses. Mais ce n'est pas d'un œil faible, incertain et tremblant, que la bienheureuse Vierge contemple la Divinité : c'est d'un regard ferme et assuré. Aussi, dit saint Cyprien, tandis que les Séraphins eux-mêmes détour-

nent les yeux et se voilent la face, ne pouvant soutenir l'éclat du feu spirituel qui jaillit du trône de Dieu, Marie contemple l'Incompréhensible, comme l'aigle, roi des oiseaux, fixe, dit-on, le soleil. Ah ! c'est que ce n'est pas pour elle qu'est prononcée cette menace : Quiconque osera sonder la Majesté divine, la gloire de Dieu l'écrasera ¹. Elle seule est soustraite à cet effrayant anathème ². Aussi, dit saint Bernard (et ces belles paroles reviennent nécessairement et sans cesse sous notre plume), aussi ce n'est pas sans raison qu'elle nous est représentée comme vêtue du soleil, elle qui s'enfonce, qui se perd, au delà de tout ce que l'on peut dire, dans les abîmes infinis de la sagesse éternelle, tellement qu'elle semble, autant que cela est possible à une simple créature, ne faire qu'un avec cette lumière inaccessible.

Et cette splendeur qu'elle reçoit de l'adorable Trinité, elle ne l'absorbe pas, nous l'avons déjà dit ; mais elle la communique même aux plus élevées des hiérarchies célestes. Aussi un prédicateur ancien, expliquant de quelle manière on peut appliquer à Marie ces paroles des psaumes : « Vous répandez d'une manière admirable votre éclat qui descend du haut des montagnes éternelles, » dit que la Mère de Dieu reçoit immédiatement des trois personnes divines sa puissance illuminatrice, conformément à l'étymologie de son nom de Marie, qui, selon saint Jérôme, signifie illuminatrice ou mer illuminée, et qu'elle éclaire de sa splendeur les quatre hiérarchies qui sont

¹ *Scrutator majestatis opprimetur a gloria. Prov. 25-27.*

² *Hæc lex non pro te constituta est. Esth., xv, 13.*

au-dessous d'elle en commençant par celle des Séraphins. Car, poursuit-il, elle éclaire les trois hiérarchies des anges, et la quatrième qui se compose des justes de l'Église ¹.

Que les célestes clartés qui émanent primitivement de Dieu passent par Marie pour aller faire briller les Esprits purs ², c'est ce qui résulte encore évidemment de ces paroles du B. Pierre Damien : Elle a été choisie comme le soleil, parce que, de même que le soleil éclaire tout seul le monde, ainsi Marie éclaire, toute seule aussi, mais d'une lumière bien supérieure, les anges et les hommes ³. De même donc, dit un autre auteur, que le soleil reçoit immédiatement de Dieu sa clarté et qu'il la communique ensuite à la lune et aux autres astres, ainsi la sainte Vierge reçoit immédiatement des trois personnes divines la splendeur dont elle brille et elle la répand ensuite sur les anges et sur les hommes qui tirent d'elle tout leur éclat ⁴. Saint Bernardin dit également : « Marie a été choisie comme un soleil, pour éclairer toute la multitude des Esprits bienheureux ⁵ » ; et saint Bonaventure assure que c'est par les anges et par les saints que Marie, dans l'éclat de sa gloire, répand sa clarté sur toutes choses ⁶.

Plus rapprochée donc qu'aucun autre être, quel qu'il soit,

¹ Francisc. Mayr. serm. de creatione anime Virg.

² De Veg., num. 45281

³ Serm. 4 de Assumpt.

⁴ De Veg., num. 4528.

⁵ Tom. II, serm. 3.

⁶ In Specul. B. V. lect. 3.

de la lumière inaccessible de la très sainte Trinité, et plongée et abîmée dans ses adorables splendeurs, comme le fer au milieu d'une fournaise ardente dont les feux le pénètrent, elle lance et dardé à son tour sur les anges et sur les hommes les flots, les torrents de lumière qu'elle tire de la Divinité ¹.

Comment donc, après cela, toutes les pures intelligences dont Dieu a peuplé le ciel ne vénéreraient-elles pas Marie comme leur reine ? Après Dieu, c'est à Marie qu'elles doivent le bonheur dont elles jouissent, l'éclat dont elles brillent, les feux dont elles brûlent : et aussi, après Dieu, quel objet attire davantage leurs regards, leurs hommages, leur amour ? Après la vue de Dieu, c'est celle de Marie qui fait leur félicité ; après la louange de Dieu, c'est celle de Marie qu'exaltent leurs saints cantiques ; après le nom de Dieu, c'est celui de Marie que ces esprits font retentir dans les cieux ; après le trône de Dieu, c'est celui de Marie qu'ils entourent de leurs phalanges toujours prêtes à obéir ².

Oui, ô Marie, qui êtes plus haute que les Trônes, plus brillante que les Chérubins, plus sainte que les Séraphins ³, plus honorable que les Puissances, plus forte que les Principautés, plus pure que les Vertus, plus docile que les Anges, plus chérie que les Archanges, plus maîtresse, plus souve-

¹ De Veg., num. 1528.

² Sainte Brigitte (Revel. liv. viii.) vit le Roi de gloire et sa sainte Mère sur un trône. Au-dessous d'eux étaient des millions de bienheureux esprits prosternés sur le pavé et qui chantaient les louanges du Fils et de la Mère, de l'Époux et de l'Épouse ensemble.

³ S. Epiph. orat. de laudibus Virg.

raîne que les Dominations; Marie, qui êtes l'amour, la gloire, la joie ¹, l'extase², de tous les esprits bienheureux, tous ces Esprits vous sont soumis ³. Tous les Anges, tous les Archanges, les Trônes et les Principautés vous obéissent ponctuellement; toutes les Puissances, les cieux des cieux et toutes les Dominations exécutent vos volontés; tous les Chœurs, les Chérubins, les Séraphins vous servent avec allégresse; toute créature angélique ne cesse de répéter dans les hauteurs de l'empyrée : Sainte, Sainte, Sainte est Marie, Mère de Dieu et toujours vierge ⁴.

O Marie, Reine des Anges, obtenez-nous d'être admis, pour toute l'éternité, dans les rangs fortunés de ces beaux et purs esprits, pour vous voir avec eux, vous louer avec eux, vous bénir avec eux, vous chanter avec eux, et vous aimer enfin avec eux et comme eux ⁵ !

¹ S. Cyrill. Alex. orat. contr. Nestor.

² Hesych.

³ Gaudium Angelorum. Butzo, in hymn. Græc.

⁴ Petr. Bles. serm. de Assumpt. Virg.

⁵ S. Bonav. in hymn. *Te Matrem Dei laudamus*.



XXI

MARIE REINE DES PATRIARCHES

*Regina Patriarcharum,
LITAN. LAURET.*

Après les anges, qu'on regarde généralement comme les aînés des Esprits que Dieu créa capables de le connaître et de l'aimer ; après les anges, qui, dès le principe, brillèrent dans le ciel des cieux en l'honneur et à la gloire de leur tout-puissant Auteur ; après les anges, qui sont, si nous pouvons parler ainsi, comme l'armée d'élite et la garde d'honneur de la Reine du monde, plaçons, pour nous conformer à l'ordre chronologique des existences, les Patriarches, ou les Pères de l'Ancien-Testament ; et faisons voir Marie dominant avec majesté tous ces saints personnages des siècles d'annonce et d'attente ; montrons-la sur un trône de lumière et de candeur au-dessus de tous les élus que la loi de nature et la loi mosaïque ont enfantés à la vie et à la gloire des cieux.

Un pieux et savant auteur, le P. Courcier, de la Compa-

gnie de Jésus, s'emparant d'une parole de saint Bernard, qui appelle Marie la grande affaire des siècles, *Negotium sæculorum*, en a fait le titre et le sujet d'un remarquable ouvrage, dans lequel il prouve, année par année, siècle par siècle, que Marie a été, d'âge en âge, et aussi bien avant qu'après la Rédemption, l'objet des pensées et des affections du ciel et de la terre, l'objet de l'amour de prédilection de Dieu et des hommes. Pour cela, commençant à la création et poursuivant sa marche, ou, si l'on veut, ses recherches à travers les diverses époques du monde, tant ancien que moderne, il montre Marie constamment privilégiée de Dieu et honorée tout spécialement dans la postérité d'Adam.

Ici nous n'avons à la considérer que dans sa prééminence au ciel sur tous les patriarches qui précédèrent, figurèrent et annoncèrent, avant son apparition, le Juste par excellence.

Or que Marie l'emporte sur eux tous, c'est ce qui n'est certes pas difficile à établir.

Et d'abord elle est leur aînée dans le sens que nous avons dit en parlant des Esprits célestes ; elle est leur aînée par le droit de sa divine et éternelle prédestination ; elle est leur aînée parce qu'elle a été, de toute éternité, préparée, ou, comme dit une autre version, arborée comme un étendard, comme un signe de ralliement¹. Ainsi donc, ô patriarches, vénérables aïeux de la grande famille humaine, vous dont la figure imposante, antique et majestueuse, nous apparaît près du berceau du monde nouveau-né, au point le plus loin-

¹ *Abæterno vexillata sum.*

tain des âges et sur les confins des temps que Dieu tira du sein de son éternité, ah ! vous étiez, dans les jours de votre pèlerinage, si jaloux et si fiers du droit d'aïnesse, quand vous le possédiez, que peut-être vous croyez pouvoir le revendiquer et vous l'attribuer dans la race des élus issus du sang d'Adam ; vous vous imaginez peut-être que c'est à vous de marcher à la tête et au premier rang des saintes générations qui, entrées après vous dans la vie de ce monde, ont conquis sur vos traces la vie impérissable. Mais renoncez, renoncez à vos prétentions, et transportez à Marie toutes les prérogatives, les honneurs et les privilèges réservés au droit d'aïnesse ; car elle fut avant vous tous dans la pensée de Dieu. Et dès le commencement, dès qu'il y eut des créatures, ce Dieu tout-puissant s'essaya à produire ce grand chef-d'œuvre, le plus grand de sa sagesse après le Verbe fait chair.

Oui, avant de créer réellement Marie, avant de la donner véritablement au monde, Dieu en traça, pour ainsi dire, l'ébauche pendant quatre mille ans ; il la crayonna en mille manières, dans les personnes et dans les choses les plus remarquables des âges antérieurs à l'Incarnation. Non pas que le Très-Haut ait eu besoin de temps, d'essai, ni de prélude : cette nécessité n'existe que pour nous. Mais lui, quand il le veut, il dit et tout est fait et bien fait ; d'un seul mot, d'un seul acte de sa souveraine puissance, il produit par milliers les plus grandes merveilles ; il les multiplie comme il sème la poussière dans les champs et le sable au bord de la mer. Mais quand il le veut aussi, il agit avec lenteur, il prend du temps, et on dirait que, comme nos artistes, il esquisse son

œuvre, et en fait une ébauche avant de la donner dans toute sa beauté, dans toute sa perfection. Il a voulu d'ailleurs préparer le monde religieux à cet excellent bienfait, à ce magnifique présent ; et pour cela il l'a figurée à l'avance sous mille traits divers, dans la personne des Patriarches. Certes si, selon saint Jérôme¹, la majesté du Roi de gloire exigeait qu'il fût figuré, annoncé et prédit, plusieurs siècles auparavant, on en doit dire autant, proportion gardée, de celle qui était destinée à être sa mère ; et c'est ce qui a eu lieu. Les Anges, les Patriarches, les Prophètes l'ont fait pressentir au genre humain. A elle, dit saint Ildéfonse², aboutirent toutes les énigmes et toutes les prédictions de l'Ancien-Testament. Ne croyez pas, dit saint Bernard, que cette grande Reine soit l'œuvre ou le choix du hasard. Elle a été, dès les immenses profondeurs de l'éternité, choisie et préparée pour Dieu seul ; et depuis elle a été gardée par les anges, figurée par les anciens Pères et promise par les prophètes ; et, dit ailleurs le saint docteur³, une des principales faveurs que Dieu ait faite à son peuple c'est que la sainte Vierge lui ait été promise longtemps avant sa naissance et qu'elle soit sortie de lui.

Cherchons donc quelques-uns des traits de ressemblance que cette Vierge a eus avec les patriarches et nous verrons bientôt quelle est sa supériorité sur tous ces bien-aimés de Dieu.

¹ In cap. 29 Is.

² Serm. 4.

³ Serm. sup. *Signum magnum*.

Ce que saint Paul admire surtout en eux, ce qu'il y loue, c'est la foi. Il les passe en revue pour la plupart les uns après les autres, et il montre comment leurs actions les plus éclatantes furent l'œuvre de la foi. Suivons-le pas à pas, et voyons comment Marie l'a emporté, par cette vertu, base et racine de toute justice¹, sur tous ceux pour lesquels le grand apôtre a des éloges :

La foi, dit-il, est la substance des choses que nous devons espérer et la preuve de celles que nous ne voyons point. C'est par la foi, ajoute-t-il, que les anciens se sont rendus recommandables². Marie s'est-elle aussi rendue recommandable par la même vertu ? Interrogeons et voyons.

C'est par la foi qu'Abel offrit à Dieu une plus excellente victime que Caïn, et qu'il fut déclaré juste, Dieu lui-même rendant témoignage qu'il acceptait ses dons ; et c'est par la foi qu'il parle encore après sa mort. N'est-ce pas par la foi aussi que Marie fit la première le vœu de virginité ; qu'elle renonça aux hommes et aux flatteuses espérances de la maternité ; qu'elle immola ensuite le fruit béni de ses entrailles, bien plus cher, bien plus précieux à son cœur, bien plus agréable à Dieu, que toutes les offrandes d'Abel ? N'est-ce pas à la foi de Marie qu'Elisabeth attribua toute l'élévation de cette Vierge³. Saint Irénée ne dit-il pas que ce que l'in-

¹ Fides fundamentum et radix totius justificationis. Conc. Trid.

² Hébr., II, 4-2.

³ Beata quæ credidisti, quoniam perficientur ea quæ dicta sunt tibi a Domino. Luc, I, 45

crédulité d'Ève avait perdu, la foi de Marie le sauva ¹ ; c'est encore la pensée de Tertullien : Ève crut au serpent, Marie crut à Gabriel ; la faute que commit la première par sa crédulité, la seconde l'effaca, la répara par sa foi ².

Le second patriarche à la foi duquel saint Paul rend hommage, c'est Enoch. C'est par la foi, dit-il, qu'Enoch fut enlevé pour ne pas mourir, et il ne parut plus parce que Dieu l'avait transporté ailleurs ; car l'Écriture lui rend ce témoignage, qu'avant d'avoir été ainsi enlevé, il plaisait à Dieu. Si, comme nous venons de le dire, Marie doit à sa foi toutes ses grandeurs, elle lui doit la gloire de son Assomption ; et autant la foi de Marie par conséquent l'emporta sur celle d'Enoch, autant l'Assomption de Marie l'emporta en magnificence sur l'enlèvement d'Enoch ; autant la foi de Marie l'emporta sur celle d'Enoch, et autant le bonheur dont jouit actuellement Marie est au-dessus de celui dont jouit maintenant le pieux fils de Jared.

C'est par la foi que Noé ayant reçu une réponse du ciel, et craignant ce qu'on ne voyait point encore, bâtit l'arche pour sauver sa famille. Par là il condamna le monde et devint héritier de la justice qui naît de la foi. Ne fut-ce pas la foi aussi qui porta Marie à croire aux promesses de l'Ange ? Ne fut-ce pas à sa foi qu'elle dut de devenir l'Arche du véritable Noé, du vrai Sauveur du monde ? Et par son vœu de virginité, vœu qui naît de la foi, ne condamna-t-elle pas aussi et le

¹ Quod Eva ligavit per incredulitatem Maria solvit per fidem.

² Crediderat Eva serpenti, Maria Gabrieli : quod illa credendo deliquit hæc credendo delevit.

monde judaïque, qui méprisait le célibat et la virginité, et le monde païen, si adonné au plaisir et à la volupté des sens? Et le consentement que Marie donna aux volontés de Dieu, le *fiat* qu'elle prononça et qui fut l'œuvre de sa foi ne sauvait-il pas le genre humain bien plus utilement que l'arche de Noé?

C'est par la foi encore que celui à qui le Seigneur donna le nom d'Abraham obéit à Dieu, entrant dans le pays qu'il devait recevoir pour héritage, et qu'il partit sans savoir où il allait; c'est par la foi qu'il demeura dans la terre qui lui avait été promise, comme dans une terre étrangère, habitant sous des tentes; car il attendait cette cité qui a un ferme fondement et dont Dieu même est le fondateur et l'architecte.

Eh bien, n'est-ce pas également par la foi, et par une foi bien supérieure à celle d'Abraham, que Marie crut au prodige de son enfantement virginal, à la promesse qu'elle serait mère sans cesser d'être vierge? N'est-ce pas encore sa foi qui la conduisit à Hébron chez sainte Elisabeth, puis en Egypte, terre d'exil, et que le père des croyants avait également habitée comme étranger? La foi ne fut-elle pas toujours pour l'auguste Marie une de ces deux ailes données à la femme mystérieuse dont parle l'Apocalypse, pour la porter partout où le Ciel la voulait? Et tous les transports de son âme vers la cité permanente, après l'Ascension de son Fils, qu'étaient-ils autre chose que les mouvements impétueux d'une foi qui appelait à grands cris le ravissant séjour des clartés éternelles?

Où, qui donc, qui donc des patriarches pourrait le disputer en quoi que ce soit à Marie? Qui donc des patriarches pourrait ne pas reconnaître sa suprême royauté et lui refuser l'hommage de sa subordination?

Serait-ce Adam? Mais s'il est dans le ciel, c'est Marie, oui, c'est Marie qui, après Jésus-Christ, lui en a ouvert la porte; et c'est elle qui a écrasé la tête de ce serpent maudit qui le blessa à mort, lui et toute sa postérité. Que s'il a eu le privilège de sortir pur des mains de Dieu, Marie en sortit aussi, bien plus belle et bien plus sainte, et elle sut conserver sans tache sa beauté et sa sainteté. Si Abraham, pour revenir à ce père des croyants, a consenti à sacrifier son cher fils Isaac, qu'il n'immola point réellement et dont le sang ne coula point sur l'autel de Moria, Marie, elle, l'héroïque Marie offrit elle-même son Jésus, son Sauveur, et son Dieu; et l'holocauste ne fut pas seulement intentionnel, comme celui du fils d'Abraham; mais la victime fut immolée, le sacrifice fut consommé; nous savons de quelle manière et dans quelles circonstances. Telle fut néanmoins la grandeur d'âme de Marie, qu'elle consentit à tout, qu'elle vit tout avec fermeté, et que s'il l'eût fallu pour accomplir la volonté de Dieu, quoique inondée de larmes, quoique plongée dans la douleur, elle était tellement résignée à la volonté de Dieu, qu'elle aurait elle-même placé son Fils sur la croix et l'aurait immolé. Car, dit saint Antonin, que nous ne faisons que copier¹, elle n'avait pas moins de soumission qu'Abraham. Que si Abraham est le père de celui en qui et par qui

¹ S. Anton. 4 part. Summ., tit. 5, c. 41.

toutes les nations sont bénies, Marie est bien plus sa mère ; si Abraham est l'auteur d'une postérité égale en nombre aux étoiles qui parsèment le ciel, bien plus nombreuse encore est la famille de Marie, puisqu'elle couvre le monde, et qu'elle embrasse tous les temps, tous les peuples, tous les âges et tous les rangs.

Poursuivons, en marchant toujours sur les traces de l'auteur de l'épître aux Hébreux.

Isaac se soumet aux ordres du Très-Haut et il se laisse attacher sur l'autel de l'holocauste. Marie, à l'âge de quatorze ans, se présente et se consacre elle-même au Seigneur par un vœu irrévocable. Jacob vit en songe une échelle symbolique, et cette échelle n'était, au jugement de tous les Pères, qu'une image de Marie. Joseph consent à encourir la haine de l'indigne femme de Putiphar plutôt que de commettre un crime ; Marie consent à ne pas devenir Mère de Dieu, plutôt que de renoncer à son vœu de virginité. Elle s'expose aussi plus tard aux soupçons injurieux, aux défiances de son époux et à un abandon flétrissant, plutôt que de révéler le mystère qui s'opère en elle.

Mais nous pourrions dire aussi comme saint Paul, à l'endroit même que nous avons sous les yeux, que le temps nous manquerait pour parler encore des Jugés, qui viennent dans l'ordre des temps après les Patriarches. Cependant, malgré cette réflexion, l'apôtre nomme encore Gédéon, Baruc, Samson, Jephté, David, Samuel, et il fait honneur à la foi énergique de ces grands hommes de tout ce qu'ils ont fait de saint et de glorieux ; il attribue à leur foi leurs victoires,

leurs conquêtes, leur courage, leur justice, leur équité, leurs miracles, leur patience, leur héroïsme de tout genre.

Mais, si cette vertu est le plus beau fleuron et le plus riche diamant de la couronne des patriarches, que n'aurons-nous point à dire de celle de Marie?

La foi des patriarches, malgré l'éloge qu'en fait l'apôtre, et malgré les récompenses dont Dieu l'a couronnée, a évidemment été vague, mêlée de doutes, d'hésitations, d'incertitudes; elle a été souvent chancelante, vacillante, tâtonnante; l'avenir lui apparaissait plutôt sombre que clair; et le crépuscule que Dieu montrait à ses regards tenait plutôt de la nuit que du jour, des ombres que de la lumière. C'était dans un lointain immense et à travers mille nuages que Job, le patriarche d'Idumée, entrevoyait son Rédempteur, puisqu'il ne s'attendait à le contempler dans sa chair qu'au jour de la résurrection. C'était comme en énigme que Jacob l'apercevait, quand il disait à Juda, en faisant surtout allusion à celui qui devait être le rejeton le plus glorieux de sa tribu :

Juda, tes frères te loueront; ta main sera sur la tête de tes ennemis; les enfants de ton père s'inclineront devant toi: Juda est comme un jeune lion. Mon fils, tu t'es élancé sur ta proie, et, dans ton repos, tu dors comme le lion et comme la lionne: qui osera le réveiller? Le sceptre ne sortira point de Juda, ni le prince de sa postérité, jusqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé et celui qui sera l'attente des nations. Il liera son ânon à la vigne, et il attachera, ô

•

mon fils, son ânesse à la vigne, et il lavera sa robe dans le vin, et son manteau dans le sang du raisin ¹.

Oui, en ne levant qu'un léger coin du mystérieux rideau qui cachait aux premiers âges les mystères du christianisme, Dieu n'en donnait aux patriarches qu'une idée fort imparfaite, qu'une notion très confuse. Mais la foi de Marie a été si parfaite, que le grand évêque d'Avila ² n'hésite pas à dire qu'elle a été le chef de tous les croyants ; non pas que ce titre n'appartienne en propre et principalement à son Fils, qui est, par excellence, le chef de tous les élus, et, par conséquent, de tous les croyants ; mais parce que Jésus-Christ, en sa qualité de Dieu, n'ayant point pu avoir la foi, Marie se trouve avoir possédé cette vertu fondamentale de toute vertu humaine à un degré qu'aucun être ne sut jamais atteindre. De Véga ³ et Molina ⁴ disent de même que la sainte Vierge a été la première qui ait cru d'une foi nette à Jésus-Christ. Car elle a cru avant tous les signes, tous les miracles et toutes les prédications de la nouvelle loi. Elle a été, dit aussi saint Bernard ⁵, la première des pures créatures qui ait eu la claire connaissance de tout ce qui a rapport à l'économie de notre salut. Aussi saint Grégoire Thaumaturge lui dit dans un de ses sermons sur l'Annonciation ⁶ : Vous savez, ô sainte Vierge, ce que les patriarches ont ignoré ;

¹ Gen., XLIX.

² Paradox, I, c. 34.

³ B. Virgo omnium prima Christi fidem nacta est. Num. 1200.

⁴ Tract. 5, disp. 62.

⁵ Epist. 77.

Orat. 4.

vous avez appris ce qui jusqu'à ce moment n'avait point été révélé aux anges ; vous avez entendu ce que tant de prophètes, inspirés pourtant de Dieu, n'avaient jamais ouï. Moïse, Isaïe, Daniel et beaucoup d'autres ont parlé magnifiquement, il est vrai, des mystères de notre salut ; mais il s'en faut bien qu'ils aient pénétré, comme vous, la manière dont ils devaient s'opérer et s'accomplir. En un mot, ce qui a été caché à tous les siècles passés vous est découvert ; et, en outre, vous avez cela de propre et de particulier, que l'exécution de la plupart de ces merveilles dépend encore de vous ¹.

Ainsi parle saint Grégoire.

Et nous, à notre tour, écrivons-nous en terminant ce chapitre de la royauté de Marie sur les ancêtres et les pères du monde des prédestinés :

Marie, la Mère de Dieu, est véritablement la fille la plus digne ², l'ornement ³, l'honneur ⁴, la vérité ⁵ des patriarches ; elle fut aussi, avec son Fils, l'objet de leur attente et de leurs vifs désirs ⁶. Reine de tous ces saints personnages, elle fut plus pure qu'Adam, plus vierge et plus martyre qu'Énoch ; elle surpassa Noé en piété, Abraham en obéissance, Isaac en dévouement, Jacob en prudence, Joseph en chasteté, Moïse en charité, Josué en puissance,

¹ Cité par Poiré, tom. III, p. 534.

² S. Bonav.

³ S. Andr. Cret.

⁴ Id.

⁵ Id.

⁶ *Spes Patrum*. S. Ephrem.

Elie en zèle, David en douceur, Job en patience, Tobie en miséricorde, Samuel en intégrité; et tous ces aînés du monde moral lui furent bien inférieurs en foi, tant de l'esprit que du cœur ¹.

Bien longtemps avant nous, Gerson et saint Thomas de Villeneuve avaient hautement proclamé, de leur puissante voix, l'auguste prééminence de la Vierge Marie sur tous les patriarches.

Nous reconnattons, dit le premier, et nous vénérerons en elle l'innocence d'Abel, la foi d'Abraham, la force de Josué, la sagesse de Salomon; elle sera, à nos yeux, belle comme Rachel, féconde comme Lia, sage comme Rébecca, noble comme David; elle surpassera Moïse en clémence et Job en patience ².

Suivant le second, tout ce que les patriarches ont eu, chacun en particulier, de remarquable et de beau, se retrouve en Marie; on admire notamment en elle la patience de Job, la douceur de Moïse, la foi d'Abraham, la chasteté de Joseph, l'humilité de David, la sagesse de Salomon, le zèle du prophète Elie, et la piété d'Ézéchias ³.

En outre, les patriarches n'ont entrevu, ils n'ont salué de loin que les feuilles, que les fleurs de l'arbre salutaire de la Rédemption; Marie en a cueilli et nous en a donné le fruit; sa foi a éclairé d'une lumière inaccoutumée l'univers enseveli jusque-là dans les ténèbres de l'infidélité; par sa foi elle

¹ Extrait des Conceptions théologiques sur l'hymne *Ave maris stella*.

² Serm. de Conc. B.V.

³ Concion. II, p. 573.

a obtenu le plus étonnant des prodiges, l'Incarnation du Verbe; par sa foi elle a abaissé la Divinité jusqu'à l'homme, et elle a élevé l'homme jusqu'à la Divinité; par sa foi elle a ouvert le ciel aux patriarches ¹, elle y a affermi les Anges, y a consolidé leurs trônes, y a rempli les places laissées vacantes par Satan et par ses orgueilleux complices; par sa foi, dit saint Bernard, elle a réparé le ciel ², et même en a relevé, dit saint Laurent Justinien, les murailles tombées en ruines ³.

Ah ! comparée à celle de Marie, la foi des patriarches n'a été que le faible et imperceptible grain de sénevé, et celle de notre Vierge a été comme une montagne aux proportions géantes.

Aussi, attiré par elle, Jésus, le mont par excellence, s'est jeté, précipité dans le sein de Marie, comme dans une mer immense ⁴. O femme, que votre foi a été grande, humble, simple et constante ! elle a été le salut d'Adam et de toute sa postérité ⁵; elle a été la clé du ciel; et tous les patriarches lui doivent leur éternel bonheur dans le sein de Dieu. Oh, combien, dans les jours de leur long pèlerinage, ils avaient souhaité aussi voir vos saintes splendeurs, belle et brillante aurore du Soleil de justice ! Dieu leur donna, par grâce, d'entrevoir et de saluer de loin, à travers bien des

¹ S. Aug. Serm. 46 de Natal. Domini.

² Serm. 2 de Nativit. Domini.

³ Maria antiquæ civitatis Jerusalem collapsa instauravit mœnia.

⁴ Albert. Magn. sup. *Misus est*.

Richard. 7^a S. Laur. lib. 6 de laudib. Virg.

siècles, quelques rayons de vos clartés : et ce fut là pour eux une ineffable jouissance ! Mais combien ne sont-il pas maintenant mille fois plus heureux de vous voir dans tout l'éclat de ~~notre~~ royauté, ô vous que l'Église de la terre proclame éternellement belle ¹ ! Ah ! obtenez-nous, Vierge sainte, de partager éternellement leur suprême félicité, et, pour cela, d'~~avoir~~ voir, au moins, après la Rédemption, autant de foi que ces pieux ancêtres du monde religieux en ont eu avant l'avènement du Messie fils de David et votre fils aussi à vous.

¹ O valde decora. Ant. Liturg.



XXII

MARIE REINE DES PROPHÈTES

Regina prophetarum.
LITAN. LAURET.

Prophétiser a divers sens dans l'Ecriture : il signifie d'abord exhorter à la piété. Ainsi, dans la première épître de saint Paul aux Corinthiens, le grand apôtre dit : Celui qui prophétise parle aux hommes pour les édifier, les exhorter et les consoler ; celui qui prophétise édifie l'Eglise de Dieu. Prophétiser veut dire, en second lieu, louer Dieu sous l'influence d'une inspiration divine ; ainsi, au premier livre des Rois, il est écrit de Saül que l'esprit du Seigneur se saisit de lui et qu'il se mit à prophétiser au milieu des autres prophètes. Prophétiser a aussi le sens de jouer d'un instrument et de chanter en l'honneur du Très-Haut ; c'est en ce sens qu'il est dit au premier livre des Paralipomènes que David et les chefs du peuple d'Israel choisirent pour prophétiser les enfants d'Asaph, d'Héman, et d'Ydithun, qui devaient pincer de la guitare et de la harpe. Quatrième-

ment, il signifie faire des miracles; et c'est ainsi qu'il est dit d'Elisée qu'il prophétisa quoique mort, parce que, même dans la tombe, il ressuscita un mort ¹. C'était dans le même sens que le même Elisée disait, au sujet de la guérison de Naaman : Qu'il vienne me trouver et qu'il apprenne qu'il y a un prophète en Israël ². Les Juifs donnaient à ce mot la même signification, lorsque, après la résurrection du fils de la veuve de Naïm par Notre-Seigneur Jésus-Christ, ils s'écriaient dans leur admiration : Un grand prophète s'est élevé du milieu de nous ³. Mais, dans son sens le plus ordinaire, le mot prophétiser signifie la prédiction de l'avenir, la science ou la connaissance des choses cachées, soit dans le passé, soit dans le présent, soit dans l'avenir, mais plus ordinairement dans l'avenir.

Or, nul doute que Marie ne mérite à tous ces titres le nom de prophétesse, quoique, comme le remarque saint Thomas, elle n'ait fait de son vivant aucun miracle, parce qu'alors les miracles devaient rendre témoignage à la doctrine de Jésus-Christ, et qu'il convenait qu'il n'y eût que lui et les hérauts ou prédicateurs de son Évangile qui fissent des miracles. Voilà pourquoi il est dit expressément que saint Jean-Baptiste ne fit aucun prodige, afin que toute l'attention se portât sur Jésus-Christ et sur sa prédication. Mais Marie prophétisa dans ce sens qu'elle annonça des choses à venir, comme on le voit notamment dans son admirable

¹ Mortuum prophetavit corpus ejus. Ecc., 48, 14.

² Veniat ad me et sciat esse prophetam in Israël. IV Reg., v.

³ Propheta magnus surrexit in nobis. Luc vii.

cantique : Mon âme exalte le Seigneur ¹. Ainsi s'exprime saint Thomas, qui, par prophétiser, n'entend ici rien autre chose que la prédiction des événements futurs ².

Or, que la sainte Vierge ait eu le privilège de connaître et de prédire l'avenir, c'est ce que proclament avec l'ange de l'École une multitude de Pères qui donnent à Marie le titre de prophétesse en employant ce mot dans son acception vulgaire.

Saint Basile ³, saint Cyrille ⁴, saint Augustin ⁵, saint Epiphane ⁶, la paraphrase Chaldaïque et même le rabbin Haccados appliquent à Marie et entendent de cette Vierge et du Fils de Dieu ce passage d'Isaïe : Je me suis approché de la prophétesse, et elle a conçu, et elle m'a donné un Fils. Cette prophétesse, disent-ils, est la bienheureuse Vierge, qui dans son beau cantique a prédit l'avenir. La très sainte Vierge, dit saint Grégoire Thaumaturge dans son second sermon sur l'Annonciation, a composé et elle a adressé à Dieu un cantique d'actions de grâces plein d'un parfum exquis et d'une haute théologie où elle mêle le souvenir des bienfaits passés à l'annonce des choses à venir ; unissant les événements voisins de la création et accomplis depuis l'origine des temps jusqu'au jour où elle parlait, aux événe-

¹ *Usum autem prophetia: habuit, ut patet in cantico quod fecit : Magnificat anima mea Dominum.*

² *Nomenclator Marianus. Lib. v, c. 3, p. 442.*

³ *In hunc locum.*

⁴ *Item.*

⁵ *De Civi. Dei, c. ultim.*

⁶ *Hæres. 78.*

ments qui ne doivent avoir leur accomplissement que dans le cours et à la fin des âges futurs. L'abbé Rupert, traitant de l'opération du Saint-Esprit, enseigne que Marie eut, par suite de l'inspiration spéciale dont l'Esprit du Seigneur daigna la favoriser, le don de prophétie. Le Saint-Esprit, dit-il, survenant en Marie, s'introduisit en elle par les portes que lui ouvrit la foi, d'abord dans le sanctuaire de son cœur virginal et ensuite dans le tabernacle de son sein immaculé ; dans son cœur ou dans son esprit pour faire d'elle une prophétesse ; dans son sein pour faire d'elle une mère ; car elle est cette prophétesse dont Isaïe a dit : Je me suis approché de la prophétesse et elle a conçu et enfanté un Fils. Elle est, dit ailleurs le même auteur, la grande prophétesse ¹, la prophétesse par excellence ² ; et en un autre endroit il l'appelle la prophétesse des prophètes ³.

Saint Augustin n'en parle pas, sous ce rapport, en termes moins élogieux. L'Esprit-Saint, dit-il, a rempli d'enthousiasme les prophètes : mais combien plus n'a-t-il pas saisi et transporté cette grande prophétesse dont le sublime cantique a fait dire à l'illustre Ambroise dans son commentaire sur saint Luc : Plus la personne est élevée, plus la prophétie est magnifique ⁴.

Ne nous étonnons-donc pas d'entendre saint André de Crète appeler Marie l'ornement des patriarches et des pro-

¹ Prophetissa magna. Lib. 1 in Cantic.

² Prophetissa singularis. Lib. 1 de operat. Spirit. Sanct., c. 9.

³ Prophetis prophetarum. Lib. 1 in Cantic.

⁴ Serm. 11 de Natal.

phètes ¹. Saint Epiphane voit en elle la gloire des prophètes ; et cet éloge lui convient sous deux rapports : d'abord parce qu'étant prophétesse elle-même, elle rehausse singulièrement ce que l'Eglise appelle l'illustre corps des prophètes ; ensuite parce qu'il a été glorieux pour ces privilégiés de Dieu que, d'âge en âge, de siècle en siècle, l'esprit de Dieu la leur ait fait voir et annoncer ².

Or, qu'ils l'aient annoncée, c'est ce qui n'est certainement douteux pour aucun catholique ; ce qui fait dire à saint Pierre Damien qu'elle a été préfigurée dans la loi et qu'on la trouve annoncée dans les divers oracles des patriarches et des prophètes ³. Un poète grec l'appelle le retentissement et l'écho des prophètes ⁴ ; et saint Jérôme la prédiction des prophètes ⁵. Saint Germain de Constantinople dit qu'elle est la consommation de toute prophétie ⁶ ; et saint André de Crète la vénère comme la fin, le but, le terme des oracles divins ⁷. Montrée, révélée à l'avance aux patriarches et aux prophètes, elle a été, dit-il encore, le miroir spirituel dans lequel les prophètes ont vu d'une vue claire et distincte, et au moyen duquel ils ont pu annoncer mystérieusement les incompréhensibles abaissements de Dieu ⁸. Marie est l'hymne

¹ Ornamentum prophetarum et patriarcharum. Orat. in Salut. Angelic.

² *Nomenclat. Marian.*, p. 412.

³ *Id. ibid.*

⁴ Resonantia prophetarum. Apud. Butzonem.

⁵ Vaticinium prophetarum. In c. 6 Michæ.

⁶ Orat. de Nativit. V. M.

⁷ Summa divinorum oraculorum. Orat. 2 de Assumpt.

⁸ Orat. in Annuntiat. D. G. M.

et le chant des prophètes, dit à son tour Sergius, évêque d'Hiérople ¹. Mais nous ne pouvons pas ne point citer ici les remarquables paroles du grand saint Ildefonse, qui dit : L'Esprit-Saint l'a annoncée par les prophètes, révélée par les oracles, dessinée par les figures, promise par ce qui a précédé, donnée dans la plénitude des temps, et accomplie par ce qui a suivi ²; et, dans son premier sermon sur l'Assomption de la sainte Vierge, il s'écrie : Voilà celle à laquelle aboutissent toutes les prédictions des prophètes, toutes les figures des livres saints. Enfin nous ajouterons que George de Nicomédie voit, dans ces soixante hommes de cœur et de courage qui gardent la couche royale du puissant Salomon, les patriarches, les prophètes, et tout le reste des justes de l'Ancien-Testament, qui, de tous temps, ont eu l'œil de leur contemplation fixé sur la sainte Vierge, véritable lit mystique du Verbe incarné.

Ainsi donc, et d'après tout ce qui précède, c'est elle, c'est Marie qu'a vue Adam dans la femme qui lui fut montrée comme devant écraser la tête du serpent; Noé, dans l'arche qui le sauva, lui et toute sa famille, dans la colombe fidèle qui revint à lui, rapportant dans son bec le rameau d'olivier, et dans l'arc-en-ciel que Dieu lui donna comme signe de réconciliation et de paix. Abraham a vu et prédit son jour, comme il a vu et prédit celui du Christ; Jacob l'a saluée dans l'échelle symbolique, Joseph dans la lionne de Juda, Moïse dans le buisson ardent et dans la verge d'Aaron,

¹ *Prophetarum præconium. Serm. in Nativit. V. M.*

² *Lib. de Virginit. M.*

Josué dans l'arche d'alliance qui ouvre le Jourdain aux enfants d'Israel, Gédéon dans la toison miraculeuse, Jephthé dans sa propre fille, Barac dans Jahel et dans Débora, Elie dans le petit nuage qui, sous ses yeux, s'élève du sein des eaux et amène une grande pluie.

Mais toutes ces choses sont moins des prophéties que des figures.

Écoutons maintenant ceux qu'on doit nommer prophètes dans l'acception propre du mot; ceux qui ont annoncé et prédit avec détail, tantôt sous un emblème et tantôt sous un autre, cette Vierge qu'Albert-le-Grand appelle le puits qu'ont creusé les prophètes ¹. Écoutons dans leur langage mystérieux, noble et élevé, ces hommes inspirés et éclairés d'en haut pour annoncer au monde ancien la plus belle et la plus sainte création du monde nouveau; reproduisons ici quelques-unes de leurs paroles ou plutôt quelques-uns de leurs accents prophétiques.

Et à la tête de tous les autres nous placerons David; David, fils de Jessé et aïeul de Marie; David, que Dieu, dit un auteur, daigna favoriser de mille révélations ayant trait à la Mère de Dieu ².

C'est d'elle, au jugement de l'Église, à laquelle se joignent tous les Pères, tous les théologiens et tous les orateurs sacrés, c'est de Marie qu'il dit dans ses différents psaumes : Le Seigneur a sanctifié son sanctuaire ³; un Homme et un

¹ *Bibl. Marian.* sup. Numer. c. 24.

² *Petr. Courcier. Negot. Séc. M.*, p. 48.

³ *Ps.* 45, 5.

Homme est né en elle ¹; ses fondements reposent sur les saintes montagnes ². Le Seigneur aime les portes de Sion plus que toutes les tentes de Jacob ³. Le Seigneur répandra ses bénédictions, et notre terre donnera son fruit ⁴; le Très-Haut a juré à David, dans sa vérité, et ce serment est irrévocable : Je placerai sur votre trône un Fils qui naîtra de vous ⁵. Elle est le lit nuptial, la couche mystique d'où sort le nouvel époux, d'où il s'élance comme un géant pour fournir sa carrière ⁶. C'est à elle qu'il s'écrie : Que de choses glorieuses ont été dites de vous, vivante cité de Dieu ⁷; écoutez, ô Vierge, voyez et prêtez une oreille attentive, et oubliez votre peuple et la maison de votre mère; et le roi sera épris de votre beauté; c'est lui qui est votre Dieu : prosternez-vous devant lui; les filles de Tyr viendront les mains pleines de présents, et les grands de la terre imploreront vos regards... O épouse, à la place de vos pères, il vous est né des enfants; vous les établirez princes sur toute la terre. Ils perpétueront le souvenir de votre nom dans toute la suite des âges, et les peuples vous glorifieront dans tous les siècles et dans l'éternité ⁸.

L'esprit prophétique de David sembla passer avec son

¹ Ps. 86, 5.

² Ps. 46, 4.

³ Ps. 46, 2.

⁴ Ps. 44, 43.

⁵ Ps. 134, 44.

⁶ Ps. 40, 6.

⁷ Ps. 46, 3.

⁸ Ps. 44.

sceptre à son fils Salomon. Comme, malgré leur faiblesse, plusieurs grands artistes chrétiens ont encore réussi merveilleusement dans leurs esquisses de la Vierge, ainsi, malgré ses désordres, Salomon vit en révélation, mieux et plus distinctement qu'aucun des anciens prophètes, la Mère du Messie; il l'aperçut notamment sous des traits bien plus caractéristiques encore que ceux sous lesquels le Seigneur l'avait fait voir à David. Dieu inspira d'abord à ce fils de Bethsabée, en l'honneur de la femme bénie entre toutes les femmes, un chant éminemment divin, un poème éminemment mystique, auquel il donna lui-même le nom de Cantique des Cantiques ou de Cantique par excellence.

Sans doute plusieurs Pères l'ont regardé comme une sublime allégorie de l'union toute spirituelle qui s'établit entre Dieu et l'âme juste ou l'Église. Mais Honorius d'Autun, Rupert, Delrio et bien d'autres l'ont commenté tout entier en en faisant l'application à la plus sainte des créatures ¹.

Ce livre, dit de Véga ², peut être appliqué tout entier à la très sainte Vierge. Les autres pages sacrées, poursuit le même auteur, concernent, dans quelques-unes de leurs parties, les autres justes et même aussi la reine des justes; mais les plus célèbres interprètes, tant anciens que modernes, ont entendu et expliqué de Marie tout ce mystique épithalame.

Et ce n'est pas sans raison, car dans ce poème on ne voit rien, on ne rencontre rien de triste, rien de lugubre, celle qui en est l'héroïne, n'ayant rien fait, rien dit qui mé-

¹ *Negot. Sæculor. Maria*, p. 21.

² Num. 444.

ritât d'être pleuré; et il n'en est point ainsi des autres parties de la Bible, où la tristesse se trouve à côté de la joie, parce que, depuis le péché, la famille d'Adam a de courtes joies et de longues douleurs. La seule Vierge Marie n'a point eu à effacer de tache en elle par l'abondance des larmes. On fait donc sagement d'entendre d'elle le cantique qui ne respire qu'allégresse, amour et bonheur; c'est la remarque du savant et pieux abbé Rupert ¹ : C'est, dit-il, le seul livre sacré qui soit constamment à la joie; car, dans les autres pages bibliques, on retrouve, on entend sans cesse les plaintes de l'Église pénitente, qui, ayant beaucoup péché, pleure beaucoup, gémit beaucoup; et ces gémissements ne conviennent point à Marie, dont la vie, toute pure et toute sainte, n'ayant été souillée d'aucune flétrissure, ne donne lieu à aucune larme. Les seules plaintes qu'elle puisse faire entendre auraient uniquement pour cause la longueur de son pèlerinage ici-bas, et la lenteur avec laquelle arrivaient les jours de son parfait bonheur.

Aussi, le docte auteur de la *Théologie de Marie* avance-t-il ailleurs ², en s'appuyant de l'autorité de saint Ildefonse, de saint André de Crète, de Scherloke, et d'autres encore, que le Cantique des Cantiques doit être entendu, dans son sens propre et littéral, de la sainte Vierge, et que c'est là le sens qu'à eu en vue le Saint-Esprit quand il l'a inspiré et dicté à Salomon. Comme nous avons déjà cité presque en entier ce livre, soit dans les *Figures bibliques*, soit dans le

¹ Lib. vii de gloria Trinitatis et processione Spiritus Sancti, cap. 13.

² Num. 4815.

Culte catholique, nous n'en ferons ici aucun nouvel extrait, et nous nous bornerons à dire que la colombe tant aimée, le lit jonché de fleurs, la colonne aromatique, le lis entre les épines, le trône portatif des rois, le jardin fermé, la fontaine scellée, l'aurore, le soleil, l'astre des nuits, une armée rangée en bataille, la belle et douce Sulamite, ne sont, dans la pensée d'un nombre infini de saints Pères et de commentateurs, autre chose que des emblèmes de la Vierge qui, seule de toutes les créatures, est parfaite et sans tache.

Le chapitre huit des Proverbes n'est encore qu'un magnifique éloge de Marie, et l'Église le lui applique à toutes les fêtes qu'elle célèbre en l'honneur de cette Vierge.

Il en faut dire autant de la description faite au chapitre suivant, de la maison que la sagesse se bâtit elle-même, et dans laquelle saint Grégoire Thaumaturge, saint Epiphane, saint Bernard, l'abbé Gueric, saint Bonaventure, Richard de Saint-Laurent, et même saint Augustin, saint Ambroise, saint Jérôme, saint Ildefonse, Novarin, Spinellus, et d'autres encore trouvent un symbole de Marie.

Mais le portrait le plus frappant peut-être que ce prophète inspiré ait tracé de la Mère de Dieu, c'est celui qu'il fait d'elle sous le nom de la femme forte. Nous l'avons non seulement donné, mais commenté tout au long dans nos *Figures bibliques*. Nous n'y reviendrons pas ici ; qu'il nous suffise de dire que saint Bernard, Hesychius, saint Bonaventure, Mendosa, Salazar et beaucoup d'autres y ont cherché et découvert les traits prophétiques de celle que le pinceau de Salomon a crayonné en mille manières et sous mille figures.

Après lui, mettons Jésus fils de Sirach et auteur de l'Ecclésiastique. Quoi de plus poétique, quoi de plus ingénieux, quoi de plus souvent cité que le chapitre de ce livre dans lequel l'écrivain sacré compare la future Mère de Dieu à tout ce qu'il y a de plus gracieux et de plus beau dans la nature. Quoi de plus imposant, de plus grandiose et de plus pompeux, que le début de ce chapitre, que l'origine, l'ancienneté, la puissance, la grandeur, l'élévation qu'il donne au saint objet de sa vision prophétique? Je suis sortie de la bouche du Très-Haut et je suis née avant toute créature; c'est moi qui ai fait naître dans le ciel une lumière inextinguible.... Celui qui m'a créée a reposé dans mon tabernacle, etc., etc ¹... Que de ravissants symboles le prophète assigne ensuite à la Vierge que son regard entrevoit dans l'avenir! Comme nous en avons fait le sujet de nos *Figures emblématiques de Marie*, nous n'y reviendrons pas ici; nous dirons seulement, pour justifier ce premier de nos essais à la gloire de la Vierge-Mère, que saint Ildefonse, Arnould de Chartres, saint Bonaventure, Richard de Saint-Laurent et Spinellus la reconnaissent sous l'emblème du cèdre; Richard de Saint-Laurent et Spinellus dans le cyprès; saint Ildefonse, saint Bonaventure, Richard de Saint-Laurent, Romée, Novarin, Bonart, Corneille de la Pierre, et d'autres, dans le palmier de Cadès; saint André de Crète, Chrysippe, Sédulius, saint Bonaventure, Scherloke, et Delrio, dans la rose de Jéricho; Delrio, Spinellus, Richard de Saint-Laurent, saint Ildefonse, saint Bonaventure, saint Germain de Constantinople, Jordan,

¹ Eccl., 24.

Romée et Caussin , dans l'olivier champêtre ; Richard de Saint-Laurent, Spinellus et Novarin, dans le platane qui ombrage les places publiques ; Richard de Saint-Laurent, Spinellus et saint Bonaventure , dans le cinnâme et le baume ; Richard de Saint-Laurent, saint Bonaventure, Romée, saint Germain de Constantinople, Jordan et beaucoup d'autres, dans la myrrhe, le storax, le galbanum, l'onix, l'encens, le térébinthe ; et enfin Chrysippe, saint Epiphane, saint André de Jérusalem, l'abbé Guerrie, saint Bonaventure, Richard de Saint-Laurent, Spinellus, Salazar, Delrio, Thomas à Kempis et Romée, dans la vigne à la douce odeur et au fruit délicieux.

Mais passons au premier des quatre grands prophètes, à Isaïe, fils d'Amos.

S'il a mérité, par la clarté de ses prophéties sur le Christ, le glorieux surnom de cinquième évangéliste, il n'a pas été non plus médiocrement favorisé à l'égard de la Vierge de laquelle ce Dieu devait naître. Saint Méthode, saint André de Crète, Novarin et Ramirez la reconnaissent dans l'instrument avec lequel l'ange de Dieu prit sur l'autel du ciel le charbon qui purifia les lèvres du prophète. Mais nul doute que lui Isaïe n'ait vu Jésus et Marie dans cette promesse faite à Achaz : Le Seigneur vous donnera lui-même un signe : voilà que la Vierge concevra et enfantera un fils ; et il sera appelé Emmanuel ¹.

Que cette prophétie concerne la bienheureuse Vierge Marie, devenue mère de Dieu sans altération de sa virginité,

¹ Cap. vi.

c'est un article de foi. Le nier c'est faire cause commune avec Ebion, Helvidius et les Juifs ; et c'est se mettre ouvertement en opposition avec l'évangéliste saint Matthieu, qui le déclare formellement en citant ce passage dans son premier chapitre. Corneille de la Pierre, saint Augustin, Chrysippe, l'abbé Guerrie, Timothée de Jérusalem, Canisius et mille autres expliquent ces versets dans ce sens.

Nous avons déjà, et naguère, cité l'endroit où le même prophète dit : Le Seigneur ajouta : « Prends un grand livre et écris en traits ineffaçables : hâte-toi d'enlever les dépouilles ; » et je m'approchai de la prophétesse et elle conçut et enfanta un Fils ¹. Or, saint Jérôme, saint Cyrille, saint Basile, saint Augustin, saint Epiphane, saint Ildéfonse, saint Ambroise, Eusébe et autres sont unanimes à entendre ce passage de l'enfantement virginal de Marie. Il y a plus, saint Grégoire Thaumaturge, saint Épiphane, saint Basile de Séleucie, saint André de Jérusalem, Richard de Saint-Laurent, Spinellus, Novarin, Ramirez et nombre d'autres découvrent encore Marie dans ce grand livre où le prophète reçoit ordre d'écrire, parce que, disent-ils, le Verbe ou la parole de Dieu a été écrite en Marie par l'Incarnation.

Et qui donc n'est pas ravi de cette autre prophétie si claire et si précise du même prophète : Un petit enfant nous est né, un fils nous est donné ; il porte sur son épaule le signe de sa domination, et il sera appelé l'admirable, le conseiller, Dieu, le fort, le père de l'éternité, le prince de la paix. Il étendra de plus en plus son empire ; il établira la paix éternelle, il

¹ Cap. 8.

s'assoira sur le trône de David, il fondera et affermira à jamais son règne sur la justice et l'équité. Le zèle du Dieu des armées fera ce prodige ¹. Ici se trouvent marquées distinctement les deux natures du Messie, sa divinité d'une part, son humanité de l'autre; sa divinité, puisqu'il est appelé Dieu, père de l'éternité; son humanité, puisqu'il naît dans l'état de faiblesse inhérent à toute naissance humaine. Or, comme il ne s'agit point ici de la génération éternelle et divine qui a pour principe le Père sans le concours d'une mère, mais bien d'une génération temporelle, puisque cet enfant vient au monde tout petit, *parrulus*, évidemment cette prédiction regarde la Mère aussi bien que le Fils.

Avec quelle précision encore Isaïe ne désigne-t-il pas toutes les circonstances de l'Incarnation dans cet autre passage : Un rejeton sortira de la tige de Jessé; une fleur s'élèvera de ses racines. L'esprit du Seigneur reposera sur lui, etc ².... Dans la pensée des Pères, la fleur dont il est ici question c'est le Messie; la racine de Jessé, c'est la famille de David; et la tige, c'est Marie, mère de Jésus. Ainsi l'entendent chez les Grecs saint Epiphane, Chrysippe, saint Méthode, Hesychius, saint Basile de Séleucie, Cosme de Jérusalem, et saint Germain de Constantinople; et chez les Latins, saint Léon-le-Grand, saint Ambroise, Lactance, saint Jérôme, saint Bernard, saint Ildéfonse, Delrio, Canisius, Richard de Saint-Laurent, saint Amédée, saint Bonaventure et des milliers d'autres.

¹ Cap. ix.

² Cap. xi.

Nous pourrions encore ajouter à ces diverses prophéties ce cri suppliant du prophète : Envoyez, Seigneur, envoyez l'Agneau dominateur de la terre, qui doit venir de la pierre du désert à la montagne de la fille de Sion ¹. Selon Cornille et Scherloke cette pierre du désert est la figure de Marie qui protège tous ceux qui traversent le désert de cette vie, comme une caverne abrite et défend le repos et le sommeil des voyageurs qui cheminent dans de brûlantes solitudes.

Et cette autre prophétie : « Le Seigneur montera sur un nuage léger et il entrera en Egypte, et les idoles de ce pays tomberont devant sa face ² ; » prophétie que saint Jérôme, saint Cyrille, saint Procope et saint Ambroise entendent de Jésus-Christ porté en Egypte entre les bras de sa mère, qui serait par conséquent cette nue légère dont parle le prophète, et dans laquelle saint Pierre Damien, Richard de Saint-Laurent, Novarin, Canisius, Ramirez, Scherloke et Poiré voient une image de Marie.

Nous ne citerons plus d'Isaïe que cette prière prophétique : Cieux, envoyez d'en haut votre rosée ; que les nuées nous donnent le juste comme une pluie bienfaisante ; que la terre ouvre son sein et qu'elle germe le Sauveur. Que la justice naisse en même temps ³. Ici, comme le remarquent tous les Pères, le prophète appelle le Messie. La terre qui doit le produire est donc le sein de la Vierge ; aussi saint Grégoire

¹ Cap. 46.

² Cap. 19.

³ Cap. 45.

Thaumaturge l'appelle-t-il un pré odorant, un champ béni qui, sans culture, a porté un fruit excellent. Saint André de Jérusalem dit que Notre-Seigneur est l'épi de ce champ et la fleur de ce pré. Hesychius, saint Proclus, saint Basile de Séleucie, l'abbé Guerric, parlent de même.

Pour abréger, nous ne citerons de Jérémie que ces seules paroles prophétiques : « Le Seigneur a créé sur la terre un nouveau prodige ; la femme environnera un homme ¹ ; » paroles dans lesquelles saint Augustin, saint Jérôme, Hugues de Saint-Victor, saint Thomas, saint Bonaventure, Canisius, Novarin et une infinité d'autres voient l'annonce du Messie et de sa Mère.

Le saint prophète Ezéchiel nous fournira deux prophéties, ou, si l'on veut, deux emblèmes de Marie : d'abord le char de la gloire de Dieu ² ; vision décrite en son premier chapitre, et où saint Grégoire Thaumaturge, Spinellus et Poiré trouvent plusieurs traits caractéristiques de Marie ; ensuite la porte close, emblème vraiment parlant de la maternité virginale de Marie.

Voici les paroles du prophète : Le Seigneur me fit retourner vers le chemin de la porte du sanctuaire extérieur qui regardait l'orient, et cette porte était fermée, et le Seigneur me dit : Cette porte demeurera fermée, et nul homme n'y passera, parce que le Seigneur Dieu d'Israel est entré par cette porte ³.

¹ Cap. 31, 32.

² Cap. 3.

³ Cap. 3.

Si nous voulions dire les Pères qui ont vu dans cette porte un symbole prophétique de la Mère de Dieu, nous les nommerions presque tous. Citons seulement saint Chrysostome, saint Jérôme, saint Ambroise, Rufin, saint Pierre Damien, Rupert, saint Ildefonse, l'abbé Guerric, saint Bernard, saint Amédée, Richard de Saint-Laurent, saint Bonaventure, saint Epiphane et saint André de Crète ¹.

Notre dernière prophétie emblématique sera celle que nous fournit le prophète Daniel, c'est-à-dire la montagne de laquelle se détacha d'elle-même une pierre qui, dans sa chute, brisa la statue colossale de Nabuchodonosor.

Or, dans cette montagne et dans cette pierre, saint Bonaventure, Richard de Saint-Laurent, saint Ildefonse, saint Augustin, saint Grégoire, saint Jean de Damas, saint André de Jérusalem, Canisius, Novarin, Spinellus et cent autres voient une image frappante de Marie et de Jésus. Le premier de ces Pères s'écrit : Marie est cette montagne de laquelle, comme nous le lisons dans la prophétie de Daniel, une pierre se détacha sans aucun contact humain ; et cette pierre, c'est le Christ qui naquit de Marie sans la coopération de l'homme ².

Voilà comment la Mère de Dieu est, ainsi que s'exprime saint Germain de Constantinople, cité déjà dans ce chapitre, la consommation, ou, si on l'aime mieux, l'accomplissement visible de toute prophétie ; voilà comment elle est le retentissement, l'écho et la prédiction des prophètes, comme

¹ Cap. 2.

² In *Specul.* lect. 14.

nous l'avons dit d'après un hymnographe ¹ et d'après saint Jérôme. Sa haute prééminence et son incomparable supériorité sur tous les hommes, sur toutes les femmes que Dieu favorisa de l'esprit prophétique, doit paraître maintenant à quiconque a lu ces pages hors de toute contestation.

Oui, Marie est reine des prophètes, parce que, dit l'abbé Rupert, cette bienheureuse Vierge n'a pas reçu, comme chacun des autres prophètes, une révélation particulière à un seul ou à plusieurs événements; mais elle a eu une révélation générale, une révélation de toutes choses qu'elle a due à l'avénement surabondant du Saint-Esprit en elle.

Marie est reine des prophètes, parce que ce que les prophètes n'ont connu que confusément, elle l'a connu clairement, distinctement. Elle savait parfaitement, dit Silveyra, par les saintes Ecritures, que la Mère du Messie serait livrée à de grands tourments, en proie à d'immenses douleurs, et que tous les outrages de son auguste Fils retomberaient sur elle; elle savait que, de même que le Messie serait un homme de douleurs, ainsi sa mère serait une femme de douleurs, à laquelle on pourrait dire : Votre affliction est vaste et profonde comme la mer ².

Marie est reine des prophètes, parce qu'elle connut d'avance, et bien mieux que David, qu'Isaïe et que Daniel, la Passion de son Fils et toutes les circonstances de cet horrible drame ³.

¹ Butzo, hymn. græc.

² In comment. in Evangel., quæst. 57, c. 15.

³ Dion. Rick. lib. III de Præcon Virg., c. 28.

Marie est reine des prophètes, parce que ce qu'ils n'ont vu que de loin et à travers plusieurs siècles, elle l'a touché de ses mains, porté même dans son sein, pressé entre ses bras, et présenté aux adorations des bergers et des mages.

Marie est reine des prophètes, parce que c'est par elle aussi que les prophètes se sont trouvés véridiques dans leurs prédictions ¹.

Marie est reine des prophètes parce que c'est par elle, au dire de saint Cyrille, qu'ils ont prophétisé ².

Enfin Marie est reine des prophètes, parce qu'ils n'ont été, dans l'ordre des choses divines, et par rapport au Messie et à son auguste Mère, que ce que sont les trompettes qui annoncent l'approche du Roi et de la Reine sa mère ou son épouse; que ce que sont encore ces humbles serviteurs qui, dans l'obscurité des nuits, portent un flambeau devant les pas de leurs maîtres et de leurs maîtresses.

Honneur donc, hommage donc à Marie, reine des prophètes! honneur à elle dans les cieux, où le noble cortège de ces voyants de l'avenir environne son trône et chante ses grandeurs vues pour l'éternité sans voile et sans énigme!

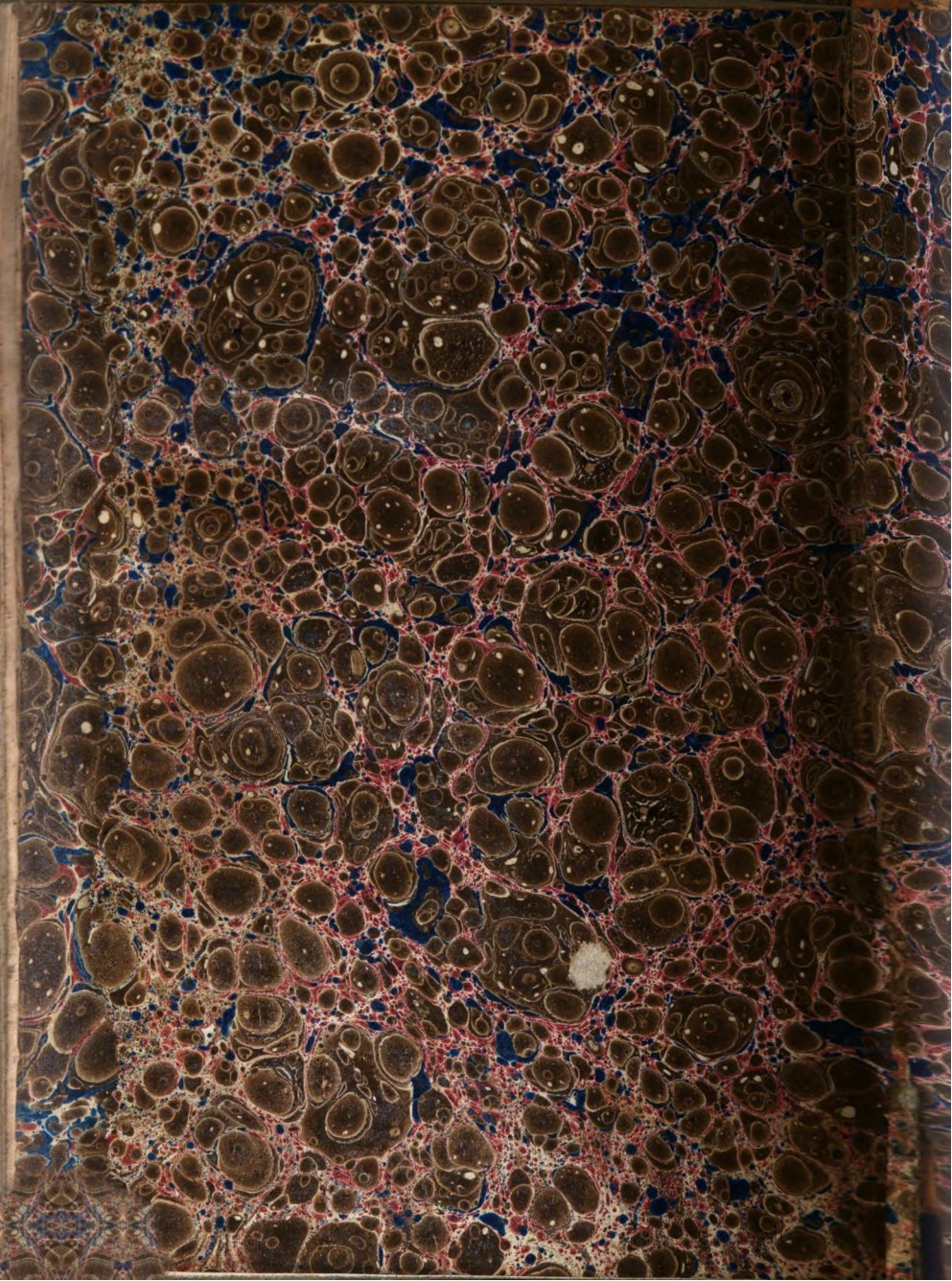
¹ Eccl., 36, 18.

² Per quam prophetæ prænuntiarunt. Orat. Contra Nestor.

FIN DU TOME PREMIER

TABLE DES MATIÈRES

Préface.	1
Invocation	XLI
CHAP. I. Assomption de Marie.	51
II. Assomption corporelle de Marie.	74
III. Marie porte du ciel.	92
IV. Marie fille de Dieu le Père.	109
V. Marie mère de Dieu le Fils.	127
VI. Marie épouse du Saint-Esprit.	148
VII. Marie considérée dans ses rapports avec la Trinité tout entière.	165
VIII. Marie considérée dans ses rapports avec Dieu un dans sa nature.	187
IX. Beauté terrestre de Marie.	205
X. Beauté céleste de Marie.	229
XI. Éclat ou splendeur de Marie.	244
XII. Elévation de Marie.	258
XIII. Royauté de Marie	275
XIV. Ornaments et insignes royaux de Marie.	290
XV. Majesté et noblesse de Marie.	306
XVI. Béatitude de Marie.	322
XVII. Puissance de Marie.	335
XVIII. Bonté et clémence de Marie.	348
XIX. Marie reine du ciel.	363
XX. Marie reine des anges.	375
XXI. Marie reine des patriarches.	395
XXII. Marie reine des prophètes.	410



YB 30044

474441

BX2160

S3

V. 1

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

